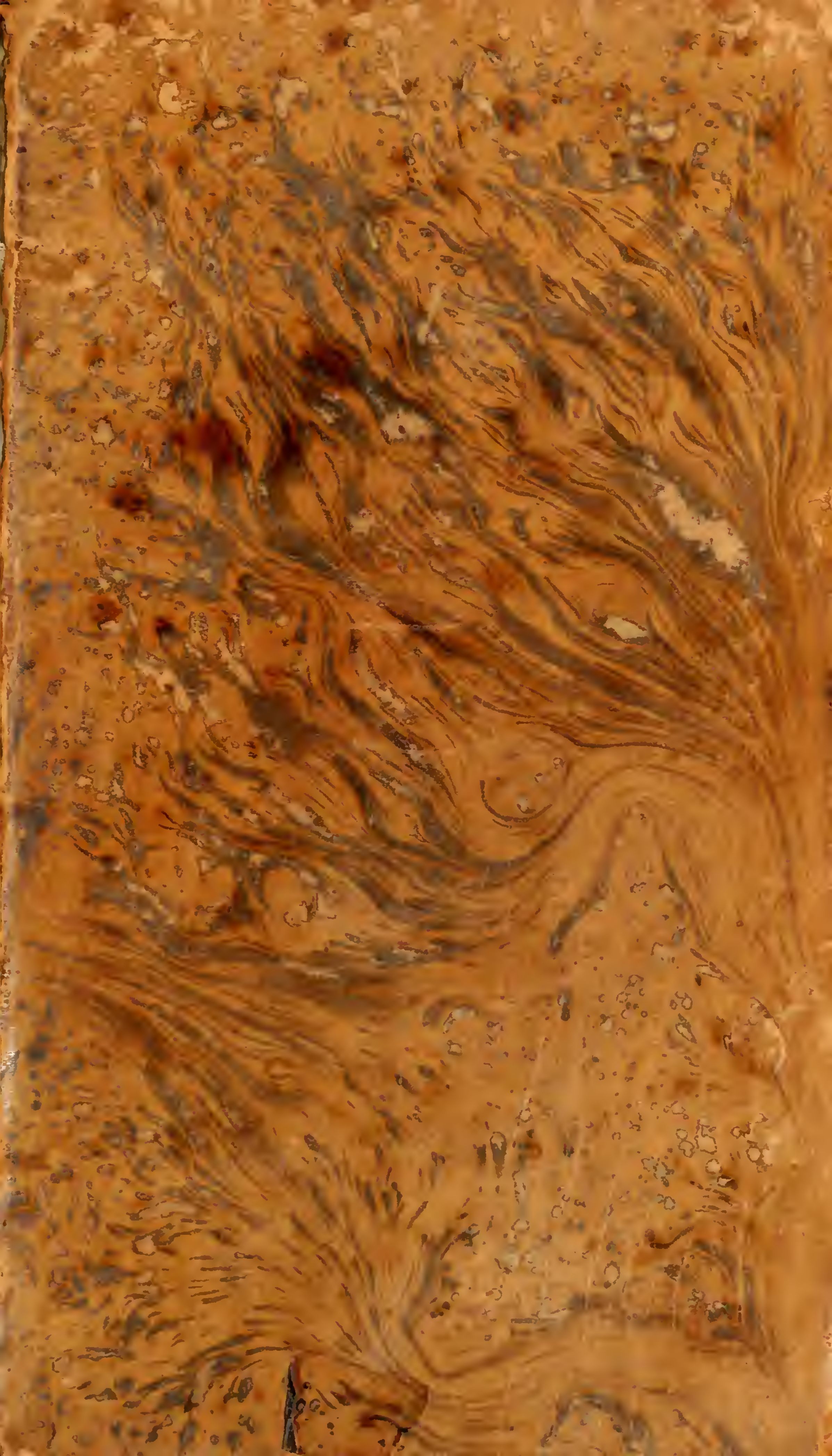


LE COMTE

DE VALMONT.

TOME TROISIÈME.

Il est un seul Tout-puissant de qui toutes choses procèdent, et vers qui elles remontent, si elles ne sont dépravées.

MILTON. *Parad. perd.* Liv. V.

Se trouve à BORDEAUX,

CHEZ AUDIBERT ET BURKEL, LIBRAIRES,
Allée de Tourny.

LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

Onzième Edition, ornée de figures.

PREMIÈRE PARTIE.

One Almigthy is, from Whom
All things proceed, and up to him return,
If not depraved.

MILTON. *Parad. lost.* Book V.

TOME TROISIÈME.

PARIS:
CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.
AN IX. (1801.)


LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO

LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

LETTRE XLIII.

Du Comte de Valmont à son Père.

NON, mon père, ne me parlez plus de religion, de vérité, de vertu; je ne veux plus rien entendre. Mon cœur, flétri par la douleur et l'opprobre, se refuse à toutes vos leçons; et, dans l'état où je suis, tout secours me devient inutile. Il n'y a plus rien de sûr, rien de vrai... Émilie m'a trompé. Émilie! quelle honte! quel oubli d'elle-même! ô noirceur! ô trahison! ô comble d'horreur!..... Oui, Lausane..... Le perfide Lausane triomphe partout de sa conquête; et le feroit-il, si, par la sagesse de sa conduite, Émilie l'eût toujours forcé à la respecter! Ah! puisqu'il m'enlève mon épouse, l'honneur.... qu'il m'arrache

donc la vie, ou qu'il se prépare à me donner la sienne.

A l'égard d'Émilie...... Mais hélas! je voudrois pouvoir douter encore, malgré les rapports qu'on m'a faits. Je voudrois, malgré l'évidence, pouvoir conserver d'elle la même idée que vous. Ah! quand je vous ai exposé mes soupçons, vous ne m'avez point écouté; trop prévenu en sa faveur, vous m'avez condamné sans ménagement : en lisant votre lettre, je me trouvois avili à mes propres yeux. Mes soupçons se vérifient cependant... Ils se vérifient!.... Peut-être me trompé-je encore. On croit trop aisément, me direz-vous, ce que l'on craint vivement : et où sont en effet ces preuves si constantes, ces justes fondemens de l'accusation la plus odieuse, la plus injuste, si Émilie est toujours ce qu'elle nous a paru, l'ame la plus belle et la plus vertueuse? Quoi, de simples délations pourront flétrir la plus pure vertu!... O mon père, je crois vous entendre me parler ainsi, et par toutes ces réflexions, j'aime tour à tour à me flatter et à me tourmenter moi-même. Il est des instans où, rapprochant toutes les circonstances, toutes les preuves, je crois tout : et alors, toutes les passions me dévorent; je ne respire que haine, que vengeance, que fureur; la rage, l'enfer est dans

mon cœur. Il en est d'autres où, plus tranquille (et je le deviens en m'entretenant avec vous), je m'accuse de trop de précipitation et d'emportement ; je me condamne ; j'ai honte des transports qui m'agitent, des passions qui m'aveuglent, du délire où je suis ; je suspends toute résolution ; et je crains autant de faire éclater des soupçons mal fondés, que j'appréhende d'être trop facile à les rejeter. Ainsi, toujours balancé par des sentimens contraires, je ne sais à quoi m'arrêter.... Ah ! du moins, puissé-je être assez sage pour attendre des lumières plus sûres encore ! Mais aussi, une fois convaincu..., si Lausane, si Émilie sont coupables, ah ! c'est dans leur sang..... Mon père ! soyez touché du triste état de votre malheureux fils. N'insultez point à sa douleur : répandez sur des plaies trop vives pour un cœur sensible, ce baume salutaire que vos lettres y ont fait couler jusqu'ici. J'espère que, jusqu'à votre réponse, j'aurai bien la force de contenir mes craintes et mes transports. Quoi que j'aye pu vous dire dans l'ivresse de ma passion et l'égarement de mon esprit, ne cessez de me donner des conseils, qui me deviennent plus que jamais nécessaires ; et parlez-moi toujours de cette Religion, dont les caractères sont en effet si frappans, dont le

dernier sur-tout me remplit d'étonnement, et que je commence si vivement à admirer malgré moi, quoique si peu disposé encore à la suivre.

LETTRE XLIV.

Du Marquis à son Fils.

MON fils, ô mon fils, que ne suis-je prêt de toi! que ta situation présente me rend mon exil douloureux et pénible! Cher Valmont! je voudrois si bien être à portée de calmer tes craintes; et rien ne peut suspendre les miennes. Ta lettre me fait trembler. Ce n'est point le défaut de réserve et de sagesse dans Emilie, que je crains; c'est toi, c'est ta vivacité, ce sont les dispositions où je te vois. Cher ami, crois-en un père qu'un long usage du monde a instruit, et qu'aucune passion ne transporte; crois-en un ami tel que moi, et qui, sans risquer de se tromper, se fait garant de la sagesse de ton épouse. Il y a des femmes vertueuses, Valmont, quoi qu'en disent le libertinage et la frivolité; et la tienne est certainement de ce nombre. Je l'ai toujours suivie dans ses démarches depuis sa plus tendre enfance; dans ses lettres,

depuis que je suis loin de vous: l'hypocrisie n'a point cette marche constante et uniforme, cette simplicité noble et pure, qui font le caractère d'Émilie; non, la fausse vertu ne se contrefait point ainsi. Ah! si tu savois toutes les alarmes que ta liaison avec le Baron lui a causées dès le tems de mon départ; toutes les préventions, d'ailleurs si bien fondées, qu'elle a toujours eues contre lui; toute la violence qu'elle s'est faite pour le recevoir et pour t'obéir; tous les secrets pressentimens dont elle me faisoit part, et qui ne se vérifient que trop bien; tout ce qu'elle mettoit de circonspection dans ses discours et dans sa conduite: mon ami! tu la respecterois autant que tu la chéris. Au nom de sa tendresse et de son amour pour toi, au nom de toute la mienne, modère les saillies d'une passion trop ardente, et qui ne voit plus, qui n'entend plus que ce qui sert à multiplier et à grossir les fantômes qu'elle se fait. N'accable point une épouse délicate et sensible, par l'idée désolante de tes inquiétudes et de tes soupçons; ménage son état et les momens critiques dont elle est proche. Sur-tout prends du tems pour te mieux instruire; ne te fie point à des espions envieux et mercénaires, qui s'embarrassent peu des conséquences, pourvu qu'ils te perdent ou qu'ils te fassent

payer chèrement leurs prétendus services et leur noire trahison.

Lausane peut être coupable de légèreté, de présomption, de forfanterie même, puisque tel est son caractère, mais non pas au point où tu le crois : et quelque coupable qu'il puisse être, as-tu droit de l'en punir ! Est-ce à toi qu'appartient la vengeance ? Faut-il te répéter, dans l'ivresse des transports qui t'agitent, ce que j'avois autrefois moins de peine à te faire entendre de sang froid ? que la vie d'un autre homme, non plus que la tienne, n'est point à toi ; que tu ne la lui as non plus donnée, que tu ne te l'es donnée à toi-même ; qu'il faut étouffer la voix de l'humanité et le cri de la Nature, méconnoître tous les droits de l'Être suprême, et commencer par défier sa justice et son pouvoir, renverser toutes les loix, rompre tous les liens de la société qui nous rassemble et nous protège, fouler aux pieds toute autorité, détruire toute espèce de subordination, et s'arroger des titres qui n'appartiennent qu'à la puissance publique, pour oser se faire l'arbitre et le vengeur d'une offense particulière. Prétendre d'ailleurs en laver l'affront dans le sang de celui qui nous l'a faite, quel horrible préjugé ! quel fantôme d'honneur, auquel on sacrifie, plus en fu-

rieux qu'en vrai brave, tous les biens et l'honneur véritable! Eh, mon ami, le véritable honneur consiste à être, à ses propres yeux, sans reproche et constamment vertueux; et peut-il y avoir quelque vertu réelle, sans la soumission aux loix de Dieu et de son pays? Ah! sois brave, cher Valmont, mais en faveur de ta Patrie, comme je me flatte de l'avoir été; et ne méprise point des conseils que quarante ans d'un courage suffisamment éprouvé, m'ont acquis le droit de te donner.

Cependant, en voulant te venger de propos indiscrets, que peut-être on n'a pas tenus, si tu péris; ô mon fils! je frémis. Dans quel état iras-tu te présenter à ton Créateur, à ton Juge, et lui rendre une vie qu'il t'ordonnoit de conserver, dès qu'il ne te la demandoit pas? Quelle catastrophe pour Émilie, pour le fruit de ses entrailles, pour ton père! Si c'est ton semblable qui périt par ta main; tout souillé de son sang, cruel homicide, quels remords tu te prépares! quelle image sanglante va te suivre en tous lieux! quelle autre source d'amertume pour ton épouse, pour tes enfans et pour moi! quel renversement de toute espérance! Succombant sous le crédit d'une famille puissante et en faveur, dépouillé, banni, flétri peut-être, quelle

honte réelle pour sauver une honte imaginaire ! quelle perte de toutes les espérances et de tous les biens, pour un honneur, pour un bien qu'on ne songe point à t'enlever, ou qui cesse d'être un bien digne de si grands sacrifices, s'il n'est fondé que sur l'opinion (1)! Ah! s'il étoit question de sacrifier à la vertu, à l'État, au bien commun ; je te tiendrois un autre langage, et je t'aurois déjà offert mon exil pour exemple et pour leçon.

Mon fils, pèse toutes ces réflexions, si tu es en état de les faire. Tranquillise-moi, je t'en conjure, en me renvoyant au plus tôt l'exprès que je fais partir. Dans peu tu recevras la lettre que tu désires, et que j'ai déjà préparée, sur la suite des caractères de la Religion chrétienne. Je n'ai pas la force de l'achever dans cet instant, et je ne veux d'ailleurs mettre aucun délai à celle-ci. Tu commences à admirer, dis-tu, la Religion, malgré toi : ne t'expose donc pas à te repentir un jour de l'avoir si indignement violée. En enfreindre les loix les plus sacrées, quelle disposition seroit-ce pour la recevoir ; ou quelle source de regrets ne seroit-ce pas après l'avoir reçue ! Adieu, mon ami ; je vais compter les jours, les momens ; et qu'ils seront longs et amers pour moi !

NOTE.

PAGE 8.

(1) *S'il n'est fondé que sur l'opinion.* » Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce, qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.... Vit-on un seul appel sur la terre, quand elle étoit couverte de Héros? Les plus vaillans hommes de l'Antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? Et le plus grand Capitaine de la Grèce fut-il déshonoré, pour s'être laissé menacer du bâton.....? Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel; je dis qu'il n'est point une institution de l'homme, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre.... Rentrez en vous-même, et considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme et d'exposer la vôtre, pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie, qui n'a nul fondement raisonnable; et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion, peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire? Et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé, qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable? Souvenez-vous que le citoyen doit sa vie à sa Patrie, et n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des Loix; à

plus forte raison contre leur défense. O mon ami ! si vous aimez sincèrement la vertu, apprenez à la servir à sa mode, et non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de vertu n'est-il donc pour vous qu'un vain nom ? et ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûte rien de l'être ? Mais quels sont au fond ces inconvéniens ? Les murmures des gens oisifs, des méchans, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui ; voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorger ! Quel mépris est donc le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal ? Croyez-moi ; celui qui s'estime véritablement lui-même, est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, et ne craint que d'en être digne ; car le bon et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses ; et quand tout le monde approuveroit votre prétendue bravoure, elle n'en seroit pas moins honteuse. Il est faux d'ailleurs qu'à s'abstenir d'un duel par vertu, l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la Patrie, à protéger le foible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang ; il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté, qu'on n'a point sans le vrai courage. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui le recusent, et, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres..... L'honneur d'un homme qui pense noblement n'est point au pouvoir d'autrui ; il est en lui-même, et non dans l'opinion du peuple ; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intègre et irréprochable ;

et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage. En un mot, l'homme de courage dédaigne le duel, et l'homme de bien l'abhorre «.

» Je regarde les duels comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir «.

M. Rousseau, qui s'exprime ainsi, a certainement raison, et il le prouve bien. Mais quand il est question de modes et de préjugés, quelque honteuse que soit leur origine, le commun des hommes raisonne-t-il ? Et ici, comme sur tant d'autres objets, n'auroit-on pas droit de s'écrier : *O imitatores servum pecus !*

Si d'ailleurs, auprès de bien des gens, le langage de la raison est insuffisant, voici une autorité, qui, pour eux, doit être de quelque poids ; c'est celle du Comte *de la Noue*, surnommé *Bras de fer*, dont Henri IV fit un si bel éloge, en disant *que c'étoit un grand homme de guerre, et encore un plus grand homme de bien.* » La cause de la fureur des duels, dit ce Héros si dignement loué par un si grand Roi, git en nos erreurs et folies, et est un faux honneur. Si la noblesse continue de marcher ainsi égarée, tant en parole qu'en faire, elle ira toujours profanant la vertu et les armes, en se consumant. Il seroit bon que le Roi, les Princes, les Seigneurs blâmassent en public ceux qui auront ainsi ensanglanté leurs armes, et montrassent qu'ils les abhorrent comme gens qui n'ont autre plaisir que de s'exalter par la mort d'autrui. . . . C'est aux guerres qu'on doit montrer sa valeur, et hasarder librement sa vie. Les gens d'honneur doivent servir généreusement leur Patrie ; et ceux qui exposent leur vie tous les jours pour elle, ne doivent pas à son service être chiches des biens de fortune. Pour moi, tandis que j'aurai une goutte de sang et un arpent de terre, je l'emploierai pour la défense de l'État auquel Dieu m'a fait naitre . . . . . . Mais quant à ceux qui vont précipitant leur valeur dans les querelles personnelles, ils font croire qu'ils ne s'estiment pas de grand prix «. *Vie du Comte de la Noue.*

Le Maréchal de *Turenne*, après sa conversion, reçut de l'Electeur Palatin une lettre pleine d'insultes et de bravades, et qui, aux sanglans reproches sur la dévastation de ses États, que ce Prince ne devoit toutefois imputer qu'à lui-même, joignoit un défi, par lequel il demandoit à M. de Turenne qu'il lui assignât le tems, le lieu et la manière qu'il voudroit choisir pour un combat singulier. Le Maréchal répondit le même jour en ces termes : » Monsieur, je peux assurer Votre A. E. que le » feu qui a été mis dans quelques-uns de ses villages, a » été sans aucun ordre ; et que les Soldats, qui ont trouvé » leurs camarades tués d'une assez étrange façon, l'ont » fait à des heures qu'on n'a pu l'empêcher. Je ne doute » pas que Votre A. E. ne me continue l'honneur de ses » bonnes grâces, n'ayant rien fait qui pût m'en éloigner «. Une réponse si modérée, à de pareilles insultes et à un défi aussi formel, fit rougir l'Électeur de son emportement. Voyez la *Collection des Lettres et Mémoires trouvés dans le Porte-feuille du Maréchal de Turenne*, par M. le Comte de Grimoald, Ouvrage présenté au Roi et agréé par Sa Majesté.

Le Comte de *Sales*, attaqué par un faux brave, qu'il avoit repris de ses blasphêmes, lui répondit, » qu'après » avoir osé défendre la cause de Dieu, il ne devoit pas la » trahir pour les fausses maximes d'un honneur mal » entendu ».

Il y a plus d'un exemple de cette nature, de la part de Militaires, qui, en genre de bravoure avoient fait leurs preuves. Mais ils ne seront jamais imités que par un petit nombre d'ames fortes, tant que nous ne cesserons pas de mettre de la contradiction entre nos institutions et nos mœurs, et qu'après avoir fait de belles loix contre le duel, nous continuerons à flétrir de la tache du déshonneur celui qui, ayant toujours vécu sans peur et sans reproche, aura cru, d'après sa conscience et les Loix, devoir mépriser les propos d'un fat ou d'un étourdi.

LETTRE XLV.

Du même.

Tu as été frappé, mon fils, des premiers caractères que je t'ai fait appercevoir dans la Religion chrétienne, et sur-tout de son unité. Joignons-y maintenant sa perpétuité; et admire plus que jamais comment ce magnifique ouvrage, que la main des hommes n'eût pu faire, est continué de siècle en siècle par la même puissance toute divine qui l'a commencé.

Reprenons, à la venue de Jésus-Christ, l'ensemble surprenant que cette œuvre admirable nous présente. Ici la suite des faits parle assez d'elle-même; et la religion se trouveroit démontrée par elle, indépendamment des Livres du Nouveau Testament, qui continuent pour les premiers tems le récit de ces merveilles. Mais pour ne te laisser rien à désirer sur ce qui peut aider et confirmer ta croyance, discutons un moment l'authenticité de ces Livres, avant de développer les principaux faits qu'ils renferment.

Je pourrois d'abord, cher Valmont, appliquer aux Auteurs sacrés toutes les règles

de discussion, qu'on emploie avec tant de confiance dans les jugemens que l'on porte des Auteurs profanes; et te faire observer les différens rapports qu'ont nos Livres, à ceux dont ils portent les noms, aux tems où ils les ont écrits, aux lieux, aux personnes, aux usages, au gouvernement civil, à l'état de la religion, aux affaires publiques dont ils parlent : car tu n'ignores pas sans doute qu'il est impossible, moralement parlant, qu'un imposteur ne se trouve en défaut sur quelques-unes de ces circonstances.

Mais il ne s'agit pas ici de faire un traité sur la religion. Il ne s'agit pas d'entrer de nouveau dans des détails, sur lesquels les Chrétiens eux-mêmes ont porté cent fois le flambeau de la plus sévère critique. Pour terminer plus sûrement et en peu de mots toute contestation, considère cette chaîne de témoins, qui, d'âge en âge depuis la naissance du Christianisme, déposent en faveur des Livres du Nouveau Testament, les attribuent aux Apôtres et à leurs premiers disciples, et souvent même emploient dans leurs Écrits les faits et les maximes les plus essentielles de ces Livres, dont ils empruntent jusqu'aux expressions. Si tu prétends pouvoir en nier l'authenticité, ose donc prétendre également que les noms et

les Écrits de S. Polycarpe, de S. Ignace, disciples des Apôtres, que ceux de S. Justin, de S. Clément, de S. Irénée, qui ont été instruits par ces premiers disciples, qu'après eux les noms et les Écrits d'Origène, d'Eusèbe, de S. Jérôme, qui ont examiné si scrupuleusement dans les premiers siècles cette partie des divines Écritures, sont des noms et des Écrits supposés. Ici, comme par-tout ailleurs, tout se soutient dans la religion; et la tradition la plus ancienne, la moins interrompue, la plus universelle, la plus constante, vient à l'appui de nos Livres sacrés et des premiers monumens.

Considère ensuite l'intérêt qu'avoient les premiers Chrétiens de tout état et de tout rang, avec tant de préjugés et de passions contraires, de ne pas recevoir, sur de simples présomptions, ce qui devoit servir de fondement à leur foi, ce qui devoit être la règle de leur conduite, et ce qui les obligeoit à sacrifier ce qu'ils avoient de plus cher et à voler au martyre. Ce n'est pas au reste dans un siècle d'ignorance, mon fils, ce n'est point pour des peuples grossiers et des hommes sans Lettres, qu'ont été faits les Écrits des Apôtres : c'est vers le siècle d'Auguste qu'ils ont paru; c'est à Rome, c'est

à la Grèce, c'est à ce qu'il y avoit de plus policé et de plus sage, qu'ils ont été adressés.

Interroge d'ailleurs, s'il le faut, les ennemis même de la religion, Juifs, Païens, Hérétiques, tous ceux qui, dans ces premiers siècles, ont attaqué par toutes sortes de moyens les vérités contenues dans nos Livres : et dis-moi s'ils ont osé nier ou révoquer en doute, que la plus grande et la principale partie de ces Livres fût des Auteurs auxquels nous les attribuons ; si du moins Marcion et Manès, les seuls qui aient eu assez d'ignorance et de témérité pour le faire, ont pu, lors même qu'on les en a défiés, apporter en preuve, contre les Écrits des Apôtres, le plus léger indice de fausseté, et donner un fondement tant soit peu raisonnable à leur opinion ?

Dis-moi enfin s'il y a aucun Livre dans le monde entier, qui ait, autant que nos Livres sacrés, excité l'attention de tous les hommes, l'intérêt des partis les plus opposés, les recherches profondes des Savans de tous les siècles, sans qu'on ait pu en affoiblir l'autorité ?

Dans quel tems en effet ces Livres auroient-ils été supposés ? Lève, si tu le peux, toutes les contradictions que cette suppo-

sition renferme; fixe une époque où elle ait été possible. Ce ne sera pas pendant la vie des Apôtres : auroit-on reçu des Livres que les Apôtres eux-mêmes eussent démentis? Ce ne sera pas aussitôt après leur mort : comment faire passer alors de fausses pièces sous leur nom? comment faire recevoir tant de fausses épîtres à tant d'Eglises à qui elles n'eussent pas été adressées du vivant des Apôtres? comment les faire adopter sans opposition, dans un tems où il y avoit encore un si grand nombre de leurs disciples et de personnes qui avoient conversé avec eux? Sera-ce donc vers le second siècle? Mais nous voyons dès-lors ces Livres cités par les Auteurs contemporains; révérés comme sacrés; traduits dans plusieurs Langues; reçus unanimement, du moins quant aux parties les plus essentielles du Nouveau Testament; lus dans toutes les Églises, qui en conservoient, au rapport de Tertullien, les exemplaires, tandis qu'elles rejetoient avec soin toutes les nouvelles productions, en leur opposant leur seul caractère de nouveauté.

Et ne dis pas, mon fils, que ces Livres ont pu être altérés par la suite : les mêmes preuves qui nous démontrent qu'ils n'ont pas été supposés, nous assurent aussi de leur intégrité. Sous les yeux de tant d'hom-

mes, dont les intérêts étoient si différens, des Écrits si publics, si chers à tous les Chrétiens, si discutés par les Hérétiques, les Juifs, et les Païens, pouvoient-ils souffrir la moindre altération, sans qu'il s'élevât de toutes les extrémités du monde mille voix pour réclamer, et sans qu'on prît soin de les confronter avec les exemplaires authentiques? » Marcion prétend, disoit Tertullien, que l'É-
» vangile dont je me sers est corrompu; qui
» sera notre Juge? Ce seront les anciennes
» Églises, qui ont reçu les Évangiles de la
» main des Apôtres : allons les consulter;
» et celui dont l'Évangile se trouvera con-
» forme à ces exemplaires, ne se sera point
» trompé, puisque la vérité doit être plus
» ancienne que le mensonge «.

Si, après d'aussi fortes preuves, il peut encore te rester quelque doute, je t'offre un dernier moyen de conviction. Confronte les variantes, compare les diverses leçons, je dis même de tous les siècles, comme l'ont fait dans le siècle dernier les plus savans Critiques; et vois s'il en résulte, au préjudice de nos Livres, une seule différence essentielle dans tout ce qui a rapport à l'histoire, à la doctrine, et aux mœurs.

Il est donc vrai, cher Valmont, aux preuves positives que nous apportons de

l'authenticité des Livres du Nouveau Testament, on ne peut opposer et l'on n'oppose tous les jours que des doutes, que les passions élèvent et fomentent, mais que la raison désavoue. Laisse, mon fils, laisse l'incrédule s'aveugler lui-même, sans vouloir imiter son aveuglement; et une fois convaincu de l'authenticité de nos Livres, assuré que le témoignage qu'ils renferment est parvenu jusqu'à nous dans toute son intégrité, permets que je m'arrête quelques momens à te faire observer combien ce témoignage est digne de foi, combien il est incontestable.

Il l'est sans doute, si ceux qui l'ont rendu ne se sont pas trompés, et si d'ailleurs ils n'ont ni voulu ni pu nous tromper. Mais en premier lieu, qu'ils ne se soient pas trompés, c'est ce qui est évident par la nature même de leur déposition : tous ou presque tous sont des témoins oculaires; nous ne rapportons, te disent-ils, que ce que nous avons vu, que ce que nous avons entendu, que ce qui s'est passé constamment au milieu de nous. C'est ce qui l'est encore par la nature des faits qu'ils racontent; puisque ce sont de ces sortes de faits, qui, par leur continuité et par leur certitude

au jugement de tous les sens, ne sont pas susceptibles d'illusion.

Mais au moins n'ont-ils pas voulu nous tromper? Pour répondre à cette question, examine bien, mon fils, ce projet qu'on leur suppose d'en imposer à l'Univers, par un assemblage de faits, aussi difficiles à inventer, à combiner, à faire cadrer si juste et avec les Livres de l'Ancien Testament et avec de certains faits principaux, qui ne dépendoient pas d'eux, qu'ils n'étoient les maîtres ni de faire naître, ni d'empêcher, ni de supprimer, ni d'altérer, et qui dès-lors devoient entrer nécessairement, et malgré eux, dans l'unité du plan qu'on veut bien leur prêter. Un seul homme, pour un petit nombre de faits qu'il invente, a tant de peine à faire accorder la vérité avec le mensonge : eh, que sera-ce donc lorsqu'il sera question de plusieurs hommes écrivant comme les Apôtres en différentes circonstances, et à diverses reprises; lorsqu'il s'agira d'un grand nombre de faits compliqués; et sur-tout lorsqu'il sera question de faits liés à beaucoup d'autres qui ont précédé, qui ont dû suivre, et qui n'eussent pu que se trouver en contradiction les uns avec les autres, dès qu'ils n'eussent été liés entre eux

que par l'imposture? Non, on n'imagine point, on n'invente point comme les Apôtres; et sur des objets, aussi étendus dans leurs combinaisons et leurs rapports, la fiction ne fut jamais si bien d'accord avec la vérité.

Au reste, mon fils, juge de ce prétendu projet de nous en imposer, conçu par les Apôtres après la mort ignominieuse de leur Maître; juges-en par l'éducation simple et grossière qu'ils avoient reçue, et par l'état abject où ils vivoient presque tous avant leur apostolat; par ce ton d'ingénuité, de candeur, d'intégrité, qui brille dans leur personne comme dans leurs écrits, et ne s'y dément jamais; par ce caractère de droiture qui règne dans leurs mœurs, mœurs douces et simples, chastes et pures, exemptes de tout levain d'intérêt, d'ambition, et de révolte; par toute leur vie, humble, pauvre, laborieuse, mortifiée, et telle, en un mot, que leurs plus grands adversaires ont été forcés de la respecter.

Eh, mon fils, quel motif eût porté les Apôtres à vouloir nous tromper, quand bien même ils eussent été de caractère à l'entreprendre? Les humiliations, les souffrances, et la croix de Jésus-Christ avoient-elles donc par elles-mêmes tant d'attraits pour eux?

et pouvoient-ils attendre autre chose de toutes les passions, de tous les intérèts, et de tous les hommes, conjurés à la fois contre leur Maître et contre ceux qui oseroient encore après sa mort en paroître les disciples?

Mais enfin, supposons-les intéressés à nous tromper, et de caractère à vouloir le faire. L'eussent-ils pu? Ici, mon fils, combine, selon les loix les plus rigoureuses, les plus propres à faire naître la certitude en genre de faits, je dis même l'évidence en genre de preuves et de raisonnement, combine tout à la fois leur nombre, la diversité de leurs caractères, les différentes épreuves par lesquelles ils ont passé: et dis-moi comment le secret eût pu demeurer impénétrable au milieu de douze Apôtres, de soixante et douze Disciples, d'un si grand nombre de témoins qui publioient hautement ce qu'ils disoient avoir vu, entendu, touché à tant de reprises et si constamment, et que cependant, soit dans la multiplication de cinq pains pour servir à la nourriture de cinq mille hommes, soit dans la guérison subite d'aveugles de naissance connus pour tels de la Synagogue, soit dans la résurrection de plusieurs morts et celle de Jésus-Christ même, accompagnées de circonstances qui les ont rendues publiques, ni aucun d'entre eux ni

personne d'entre les Juifs n'eût jamais ni touché, ni vu, ni entendu? Eh, oseroit-on seulement avancer faussement de pareils faits; lorsque c'est au témoignage de tant d'hommes et de presque tout un peuple qu'on en appelle?

Dis-moi ce qui pouvoit unir, d'une manière si étroite et par des liens si durables, des hommes qui n'eussent eu d'autres liens réciproques que la fourberie et le mensonge; et comment le complot n'eût pas été découvert au milieu de tant de caractères différens, toujours prêts à se diviser entre eux par l'effet des intérêts opposés qui changent selon les tems, des passions diverses, d'un mécontentement, d'une jalousie, d'un désir de primer sur tous les autres?

Dis-moi enfin comment ni les promesses, ni les menaces, ni les reproches de leur conscience, ni les sentimens de compassion pour ceux qui devenoient les malheureuses victimes de la foi qu'ils leur annonçoient, ni les fatigues et les peines continuelles, ni la crainte des tourmens, ni l'horreur de la mort, n'ont jamais pu modérer leur ardeur, ralentir leur course, leur arracher l'aveu de leur égarement, ou varier leur déposition? On souffre, on meurt, pour un sentiment que l'on croit vrai; et en genre

de croyance, l'erreur a ses martyrs comme la vérité : mais est-il dans la Nature de courir, de contrée en contrée, aux peines, aux tourmens, à la mort, et de les soutenir avec une fermeté toujours égale, pour attester un fait que l'on sait être faux ? Car voilà, cher Valmont, ce qu'il importe surtout de bien considérer ; voilà ce qui rend invincible la preuve que nous empruntons de ces premiers martyrs, et ce qui les met hors de toute comparaison avec ceux que par-tout ailleurs il plaît à l'incrédule de nous opposer : c'est que, bien différens des enthousiastes de toutes les Sectes, les martyrs du Christianisme naissant sont des martyrs de fait, et non pas d'opinion.

C'en est assez sans doute, mon fils, pour démontrer la certitude de tout ce que les Livres du Nouveau Testament nous enseignent sur la suite de la Religion. Mais je te l'ai dit, et tu seras forcé d'en convenir, je n'aurois pas même eu besoin de nos Livres pour te convaincre ; et la suite des évènemens, leur enchaînement nécessaire entre eux et avec ceux dont nous sommes aujourd'hui les témoins, cette correspondanc mutuelle qui est telle, qu'ils se prêtent l'un à l'autre le plus ferme appui ; en un mot, la perpétuité de la Religion Chrétienne, formeroit

meroit seule en sa faveur la démonstration la plus complette. Reprenons-les, ces évènemens si bien enchaînés, si bien liés ; et qu'ils parlent d'eux-mêmes.

Déjà les quatre grands Empires, prédits par Daniel * comme devant amener après eux l'Empire éternel du Christ, se sont succédés l'un à l'autre, et le dernier a triomphé de ceux qui l'ont précédé. Déjà la prophétie de Jacob touche à son terme, et aux yeux de la Nation étonnée le sceptre s'échappe des mains de Juda pour passer dans celles d'un étranger. Le second Temple ne subsiste que pour recevoir celui qui doit en faire tout l'ornement **. Les Juifs sont dans l'attente universelle du Messie ; et le bruit de leurs espérances s'est répandu parmi les Gentils ***. L'avènement de ce Messie tant désiré a été différé assez long-tems, pour nous rendre sensibles les misères de l'homme abandonné à lui-même : enfin le Messie paroît. Toutes les prophéties s'accomplissent en sa personne ; tous les caractères du Messie se retrouvent en J. C.

Comme Verbe, coéternel à son père ;

* Chapitre 2, et Chap. 7 et 8.

** Prophétie d'Aggée, Chap. 2.

*** Voyez M. Bossuet, *Discours sur l'Histoire Universelle*, pag. 373 et suivantes, éd. de 1744, in-12.

comme Verbe fait chair, naissant d'une Vierge; il est le rejeton de Jessé; il est le fils de David; il sort de la Tribu de Juda; il naît à Bethléem; il y reçoit le nom de Jésus, ce beau nom de Sauveur, qui présageoit tout à la fois et la gloire qu'il alloit rendre à Dieu par la réparation du péché, et le salut qu'il alloit rendre aux hommes. Une étoile brillante l'annonce (1); les Bergers et les Rois l'adorent; et, ce qu'un Auteur célèbre entre les Auteurs Païens nous a garanti (2), ce qui confirme de la manière la plus solennelle tout le récit des Auteurs sacrés, Hérode, instruit de sa naissance, immole à sa jalouse fureur une foule d'innocentes victimes, et, par ses inquiétudes et ses craintes, rend ainsi malgré lui le témoignage le plus sensible à l'attente des Juifs et à la venue du Messie.

Jésus-Christ se soustrait à sa poursuite. De retour dans sa patrie, à peine le tems où il doit se manifester aux hommes est-il arrivé, que Jean-Baptiste (3) si digne d'admiration par l'austérité de sa vie, par la pureté de ses mœurs, par les effets de son zèle, par la force de ses paroles, et que les plus sages d'entre les Juifs, cherchant partout le Messie, eussent pris sans peine pour le Messie lui-même, se dépouille en sa fa-

veur de sa propre gloire, s'anéantit en sa présence, et le fait reconnoître à ses Disciples pour l'Agneau de Dieu qui vient effacer les péchés du monde.

Le Sauveur enseigne aux hommes la doctrine la plus pure, et leur propose d'une manière simple les vérités les plus sublimes. Il ouvre à ses Disciples, sans appareil et sans faste, les trésors de la plus haute sagesse; il leur révèle les plus profonds mystères, sans en paroître étonné; il développe les idées les plus neuves et la morale la plus parfaite, comme des idées qui lui sont naturelles et qui coulent de source: il nous fait aspirer à une nouvelle béatitude; il rappelle notre ame à son origine et à sa fin, et la fait rentrer dans tous ses droits. Il tempère l'élévation de ses pensées et la hauteur de ses maximes, par la naïveté des images qu'il emploie et l'onction secrète qui accompagne ses discours. Tout est grand, tout est aimable dans sa personne; il y réunit au souverain degré la douceur et l'autorité Il donne les exemples les plus rares des vertus qu'il commande et de la perfection qu'il conseille; et ce qu'il y a en lui de plus admirable encore, son ame noble sait allier la plus haute élévation avec l'humilité la plus vraie. Son caractère est ferme et gé-

néreux; son cœur est tendre et bienfaisant; sa vie est pauvre et frugale; ses manières sont simples et affables; ses mœurs sont irréprochables. Il ne se montre parmi les hommes, que pour les éclairer et pour leur faire du bien. Sociable, humain, populaire, mais sans familiarité et sans bassesse, il se met à la portée de tous, et s'en fait respecter. Il converse, il se plaît avec les enfans; il accueille et prévient les pécheurs; il ne se rebute point de la grossièreté de ses Disciples; il est bon, il est indulgent pour les foibles, et ne fait paroître de la sévérité qu'envers les hypocrites. Il verse des larmes sur la mort de Lazare, qu'il aimoit tendrement; il s'intéresse, de la manière la plus vive, à la douleur d'une mère qui vient de perdre son fils; il fait grâce à la femme adultère, et ne lui demande pour toute reconnoissance que de cesser d'être infidèle. Dans l'entretien le plus intéressant, il instruit, il convertit la Samaritaine, et annonce un culte nouveau, l'adoration en esprit et en vérité. Il voit avec une sorte de transport couler les pleurs de Magdelaine; il se plaît à briser le cœur du Publicain. Par-tout il envisage la gloire de son Père: par-tout il maintient, il assure l'accomplissement des devoirs et l'ordre de la société. Il nous ap-

prend que son Royaume n'est pas de ce monde, et rend lui-même à César le tribut qui lui est dû par ses sujets. Son règne est celui de la vérité ; et en lui rendant témoignage devant Pilate, c'est à elle qu'il se sacrifie. Opprimé, calomnié, couvert d'opprobres, mourant dans les supplices, il fait avouer à son Juge son innocence, et fait voir sur la terre la vertu malheureuse, persécutée, mais toujours également ferme, sans tache, et se suffisant à elle-même. Sa passion, sa mort sont encore quelque chose de plus grand que sa vie : et le disciple célèbre du plus sage des Philosophes, en voulant peindre le juste avec tout l'héroïsme de la vertu, a peint une vertu plus qu'humaine et le Fils de Dieu sans le savoir (4).

Les merveilles les plus éclatantes viennent à l'appui de la sainteté de ses mœurs ; ajoutent un nouveau poids à l'excellence de sa doctrine ; et avec elle, avec le concours de tous les siècles qui ont préparé sa venue, de tous les genres de prophéties qui l'ont annoncée, elles démontrent la divinité de sa mission.

En vain m'arrêterois-je ici à disserter froidement sur la nature et la possibilité des miracles (5). Il est des faits qui, bien avérés, tranchent toute difficulté, et par-

lent bien plus haut que de stériles et vains raisonnemens. Tels sont les faits et les miracles qui ont un rapport direct à Jésus-Christ: faits sensibles et palpables; faits publics et permanens; faits réitérés et perpétués partout où l'établissement de la Religion Chrétienne et la gloire de son Auteur l'ont nécessairement exigé; faits et miracles avoués par ceux mêmes qui avoient l'intérêt le plus pressant à les nier (6); avoués par les Juifs, qui, au lieu de les démentir, les ont confirmés, en les attribuant à je ne sais quelle vertu secrète qui se trouvoit dans le saint nom de Dieu, ce nom inconnu et ineffable que Jésus-Christ, disoient-ils, avoit découvert, on ne sait comment, dans le sanctuaire; avoués et reconnus, du moins en partie, par les Païens, Hiéroclès (7), Julien (8), Celse (9), Porphyre (10), et une infinité d'autres, qui, moins prévenus, n'ont pu résister à la force des preuves qui les constatoient, et, de Païens, sont devenus Chrétiens; avoués et confirmés par les Hérésiarques, du tems même des Apôtres, les Judaïsans, les Nicolaïtes, les Cérinthiens, les Gnostiques, les Valentiniens, les Basilidiens, etc., qui, attaquant tout, confondant tout, disputant sur tout, n'ont jamais contesté aux vrais Disciples de Jésus-Christ

les miracles qu'ils lui attribuoient, ni osé taxer d'imposture ceux qu'ils opéroient en son nom : faits merveilleux, évidemment au dessus des forces de la Nature (11), tous bienfaisans, tous utiles aux hommes, ou pour guérir les maux du corps, ou pour dissiper les maladies de l'ame, ses préjugés, et ses erreurs : faits et prodiges bien différens, par leur authenticité, de ceux que l'incrédule ose mettre en parallèle avec eux *, bien différens par leur caractère et leur publicité, de ces prestiges et de ces œuvres de

* Voyez la Note (7) sur Hiéroclès.

Nul siècle n'a été plus fécond que le nôtre en parallèles aussi odieux qu'insensés. De ce nombre sont les comparaisons bizarres qu'on a osé faire des miracles de Jésus-Christ avec des tours de force et de prétendus prodiges au dessous même de ceux qu'on a vus à la Foire ou chez Comus ; avec des sauts, des gambades et des contorsions, où la folie le disputoit à l'indécence, et où tout étoit marqué au coin de la friponnerie et de la superstition ; avec des guérisons souvent ridicules, que rien ne prouvoit ou qui ne prouvoient rien, qui étoient presque toujours démenties par des informations plus exactes, et dont la liste ressembloit à celle de ces Empiriques, qui, sans parler de tous ceux qui ont échappé à l'efficacité de leurs remèdes, ou que leurs remèdes ont tués, mettent sur le compte de leur Art toutes les cures qu'a suppléées l'imagination, ou qui ont été faites par la Nature. Triste aveuglement des Sectaires qui ont donné lieu à de semblables comparaisons, et des incrédules qui n'ont pas eu honte de les faire ! Voyez au reste, sur cet objet, les *Opuscules de Chirurgie par M. Morand, de l'Académie*

ténèbres par lesquels s'accréditent, dans les esprits foibles, les superstitions, les schismes, et tant d'opinions aussi contraires à la vérité que dangereuses pour leurs mœurs.

Exposons-les donc en peu de mots, ces faits et ces miracles, dont tout nous garantit la certitude, dont tout confirme la réalité. Maître de la Nature, d'un mot Jesus-Christ calme les tempêtes; il prescrit des loix aux élémens; il multiplie cinq pains, et en nourrit cinq mille hommes; il ouvre les yeux des aveugles de naissance; il délie la langue des muets; il rend l'ouïe aux sourds; il guérit les malades par sa seule parole; il chasse les démons, et les force de rendre hommage à sa Divinité; la nature, la mort, l'enfer obéissent à sa voix. Il ressuscite le fils de la veuve de Naïm, dont le peuple accompagnoit la pompe funèbre; la fille du Chef de la Synagogue, dont une troupe de Juifs pleuroit la perte; Lazare, enseveli depuis plusieurs jours. Il annonce sa mort et sa résurrection; il prédit, ce que nous voyons accompli de la manière la plus frappante, la prédication de l'Evangile, l'établissement

Royale des Sciences, seconde Part. Chap. 6, qui renferme, d'après la demande de M. de Sartine, le *Rapport des opérations faites à Paris par plusieurs personnes que l'on disoit faire des miracles en 1759 et 1760.*

de l'Église, l'indéfectibilité de sa foi, sa visibilité, sa perpétuité, le châtiment des Juifs, et la destruction de Jérusalem. Il est livré à ses ennemis, parce qu'il l'a bien voulu. Judas l'a trahi : mais la honte et le désespoir suivent de près son crime ; il en reporte aux Juifs le salaire ; et le champ acheté de cet argent même, pour la sépulture des étrangers, est un monument destiné à instruire toute la terre de sa perfidie et de ses remords. Après avoir enduré, de la manière la plus héroïque et avec le plus noble courage, les opprobres les plus humilians, Jésus-Christ meurt pour la réparation du péché, pour le salut des hommes : et la Nature se trouble et se déconcerte quand il expire ; par des prodiges qu'attestent des Auteurs Païens (12), elle reconnoît son Maître. Il meurt sur la croix ; et, selon la promesse qu'il en a faite à ses Apôtres, cette croix devient l'instrument et le signe le plus éclatant de son triomphe.

Peu de jours après sa mort, il met le comble aux témoignages de sa puissance et de sa divinité par sa résurrection. Indépendamment des précautions que ses ennemis avoient prises, pour empêcher que ses Apôtres ne pussent enlever son corps ; indépendamment des circonstances publiques, dont

ce fait a dès-lors été revêtu, et d'après lesquelles on eût pu aisément convaincre les Apôtres d'imposture, s'ils eussent voulu nous tromper; ce fait est confirmé par toutes ses suites, et la force des preuves va toujours en croissant.

Des Disciples, autrefois si timides, publient hautement le triomphe de leur Maître; et dans quel moment? Dans celui où tout paroît désespéré, et où ils n'ont à attendre d'un pareil témoignage que des affronts, des persécutions, des supplices, et la mort. Mais encore, ces hommes qui vont opérer au nom de Jésus-Christ d'aussi grands prodiges que ceux qu'il a opérés lui-même (13); ces hommes qui vont éclairer le monde, le convertir à la foi, réformer ses mœurs, et changer la face de l'univers, que sont-ils? Des hommes sans nom, sans fortune, sans crédit et sans science; des hommes de la lie du peuple : disons-le, en un mot, et ne sois point choqué, cher Valmont, de la vérité de l'expression, tels que seroient parmi nous des Bateliers de la Loire et de pauvres Pêcheurs; tels sont ceux qui, dans toutes les langues, vont rendre témoignage à Jésus crucifié.

Eh, que d'obstacles s'opposent à leur mission et à l'établissement de l'Évangile! obs-

tacles pris des vérités mêmes qu'il falloit prêcher, vérités difficiles à croire, plus difficiles encore à pratiquer : obstacles de la part du peuple Juif, dans ses superstitions et ses préjugés sur la grandeur temporelle du Messie : obstacles du côté des Païens, dans leur religion, leurs loix, leur politique, puisque le culte des faux Dieux; les Aruspices, les Augures, les loix, les sacrifices étoient liés étroitement à l'administration des affaires civiles; dans la vanité des Empereurs, devenus les Dieux de la terre; dans l'orgueilleuse sagesse des Philosophes, qui s'en croyoient la lumière; dans la corruption du monde entier, dont le Christianisme renversoit toutes les idées et attaquoit tous les vices : obstacles de la part des Apôtres eux-mêmes, que je t'ai fait voir dénués de tous les talens extérieurs et de tout secours humain. Et malgré tant de difficultés, insurmontables à tous nos Sages ensemble, quand ils n'entreprendroient que la conversion d'une seule cité, d'un seul hameau; insurmontables pour tout autre que pour un Dieu; le témoignage des Apôtres est reçu. Jésus est reconnu par tout l'univers pour le fils du Très-haut; la croix triomphe; les mœurs des premiers Fidèles se font admirer de leurs plus grands ennemis (14);

Peuples, Philosophes, Empereurs, Sénateurs, Guerriers, tous cèdent enfin; l'univers est chrétien *.

Les oracles se taisent (15); les Idoles sont brisées; Rome, cette Capitale du monde, devient une Rome nouvelle, et acquiert pour la gloire de la religion un nouvel Empire. Toutes les prophéties sur la conversion des Gentils sont accomplies. L'Église prend tous les caractères que son divin Chef lui a assignés : posée sur des fondemens que rien ne peut ébranler, victorieuse de tant d'ennemis qui n'ont cessé de la combattre, elle subsiste malgré les efforts continuels de l'hé-

* Qu'on oppose à cet établissement du Christianisme, celui de la Loi de Mahomet. Comme on l'a si bien observé, » l'ignorance brute des peuples que Mahomet » vouloit soumettre à sa domination bien plus qu'à sa » doctrine, une ambition effrénée soutenue d'un ardent » enthousiasme, le glaive plus persuasif encore que la » parole, une morale commode, un paradis sensuel, » voilà sans contredit les véritables causes de l'établisse- » ment et des progrès du Mahométisme «. Les Disciples de Jésus-Christ, au contraire, ont fait recevoir sa loi dans les siècles et chez les peuples les plus éclairés, en employant la douceur, la soumission, la patience, et non la force et la contrainte; en souffrant persécution, bien loin de persécuter eux-mêmes; en prodiguant leurs biens et leur vie, au lieu de les arracher aux autres; en prêchant une morale sainte et sévère; en contrariant l'imagination, les passions, et les sens, au lieu de les flatter.

résie, de la fausse politique; et de l'incrédulité : elle subsiste plus qu'aucun Empire, et près de dix-huit siècles d'orages et de tempètes n'ont pu la renverser : chaque jour elle répare ses pertes; chaque jour elle étend ou renouvelle ses conquêtes, et vérifie en elle, de la manière la plus sensible, les prédictions et les promesses de son divin Époux.

Les Juifs forment de leur côté une preuve également complette et toujours subsistante de la divinité de Jésus-Christ. Dès les premiers tems ils ont vu s'accomplir en eux cette terrible malédiction qu'ils avoient prononcée contre eux-mèmes, lorsqu'au tribunal de Pilate, ils avoient osé s'écrier, en maudissant le Christ : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans.* Ils ont vu, comme le Christ le leur avoit prédit, renverser, détruire de fond en comble, et sans qu'il en restât pierre sur pierre, les murs de Jérusalem, et son temple fameux, que Julien s'efforça en vain de rebâtir (16). Ils ont vu s'exécuter en eux avec plus de rigueur et moins de ressources que jamais, les menaces de leurs Prophètes, et ont été dispersés parmi les nations. Depuis plus de dix-sept cents ans, toujours au mème état où les vengeances du Seigneur et les conseils de sa Providence les ont réduits, toujours sans Chefs, sans

Patrie, sans Temple, sans Prêtres, sans sacrifice, errant de peuple en peuple, conservant par-tout une existence si précaire, et continuée cependant depuis si long-tems sans mèlange et sans interruption (17), ils portent dans toutes les parties du monde la preuve manifeste de leur crime, et démontrent la divinité de ce Jésus qu'ils osent blasphémer.

O mon fils ! que la lumière brille enfin pour toi; que le voile qui t'en déroboit l'éclat se déchire : tombe aux pieds de celui que tu as trop long-tems méconnu, et adore avec moi Jésus-Christ; ce Jésus, devenu le centre unique de l'un et de l'autre Testament, le point de réunion de toutes les parties de la religion, la liaison essentielle du véritable Israélite et du Chrétien fidèle; ce Jésus, qui, attendu ou donné, a été dans tous les tems la consolation et l'espérance des enfans de Dieu, et nous montre ainsi la religion la plus digne de notre admiration par son ancienneté, son unité, sa perpétuité.

Eh ! quoi donc, le Dieu saint auroit-il pu laisser prendre à l'erreur des caractères si parfaitement semblables à la vérité ? et ne puis-je pas dire à juste titre, après tant de merveilles, que, si ce que je crois maintenant pouvoit être une erreur, ce seroit Dieu même qui m'auroit trompé ? Prends-y

garde, Valmont, je n'ai fait que tracer rapidement, qu'ébaucher en quelque sorte une suite d'évènemens, qui s'amènent et se supposent les uns les autres, dont chacun en particulier, développé dans toute son étendue, formeroit une preuve suffisante et complette, mais qui, pris ensemble, sont audessus de toute difficulté et de toute objection.

Quelle satisfaction pour le vrai Fidèle, de repasser ainsi d'un coup d'œil toute la suite de la religion et tous les fondemens de sa Foi ! au milieu de tous les assauts qu'on livre à sa croyance, quelle consolation pour lui de voir, comment et avec quelle évidence, des preuves que nous avons sous les yeux, je veux dire, de l'état actuel des Juifs, de l'Église, et de la Religion, on remonte de siècle en siècle, par une liste de noms connus, par une succession non interrompue de Pontifes dans l'Église Romaine, aux premiers jours du Christianisme; comment encore, par une autre suite de Pontifes également constante, on remonte jusqu'à Aaron, jusqu'à Moïse, et de Moïse, par un petit nombre de Patriarches, aux premiers jours du monde ! O la belle autorité que celle que nous offre la véritable religion ! la plus belle, la plus grande qui soit sur la terre, et qu'aucune Secte, aucun peuple ne peuvent imiter.

J'ai satisfait à ton empressement, cher Valmont, en te retraçant le troisième caractère de la Religion chrétienne : ne tarde pas à satisfaire le mien sur ce qui concerne ta situation actuelle et tes plus secrètes dispositions.

NOTES.

PAGE 26.

(1) *Une étoile brillante l'annonce.* Chalcide, Philosophe Platonicien, qui florissoit au commencement du quatrième siècle, dans son Commentaire latin sur le *Timée* de Platon, Ouvrage très-estimé des Savans, parle en ces termes de l'étoile qui parut en Orient : » Il y a une autre » Histoire, plus sainte et plus digne de notre vénération, » qui publie l'apparition d'une étoile destinée à annon- » cer aux hommes, non des maladies ou quelque morta- » lité funeste, mais la venue d'un Dieu, descendu uni- » quement pour le salut et pour le bonheur du genre » humain. Elle ajoute que cette étoile ayant été observée » par des Chaldéens d'une sagesse distinguée et très- » versés dans l'Astronomie, sa route nocturne les con- » duisit à chercher le Dieu nouvellement né ; et qu'ayant » trouvé cet auguste Enfant, ils lui avoient rendu les » hommages qui étoient dûs à un grand Dieu «. Il est aisé de sentir qu'on allègue ici Chalcide, ainsi que Macrobe dans la note suivante, non comme faisant preuve par eux-mêmes, puisque ce sont des témoins bien postérieurs à l'évènement, mais comme ayant recueilli les faits dans des sources non suspectes, dès que l'on sait qu'ils n'étoient pas Chrétiens, et que d'ailleurs on connoit assez leur discernement et leurs lumières.

IBID.

(2) *Et ce qu'un Auteur célèbre entre les Auteurs Païens nous a garanti..... Hérode, instruit, etc.* Macrobe, Proconsul d'Afrique, Grand Chambellan de l'Empereur Théodose le jeune, et qui vivoit au commencement du cinquième siècle, parle ainsi de ce fait intéressant. » Auguste ayant appris qu'Hérode, Roi des Juifs, avoit fait » tuer en Syrie un grand nombre d'enfans mâles, âgés » de deux ans et au-dessous, et que le propre fils de » ce Prince avoit été enveloppé dans ce massacre, dit : » Il vaudroit mieux être le pourceau d'Hérode que son » fils «. (*Saturn.* l. 2, c. 4, *de Jocis Aug.*) Hérode étoit Juif, et on sait que sa religion ne permettoit pas l'usage de cet animal. La Syrie est mise dans ce passage pour la Judée. On voit la même désignation dans Tertullien : *Pontio Pilato Syriam tunc ex parte Romanâ Procuranti.* (Apologet.)

Duplessis-Mornay remarque, comme une nouvelle preuve de l'apparition de l'étoile miraculeuse, que ce fut en conséquence de cette étoile et des informations qu'Hérode prit des Mages, que ce Prince cruel et soupçonneux fit tuer tous les enfans qui étoient au dessous de deux ans, croyant faire périr celui que l'étoile désignoit. En sorte que ces deux faits se trouvent liés ensemble et appuyés l'un par l'autre.

IBID.

(3) *Jean-Baptiste, si digne d'admiration, etc.* Josephe, dans ses *Antiquités Judaïques*, *l.* 18, *c.* 7, en parlant d'une guerre qu'eut Hérode contre Arétas, Roi des Arabes, dans laquelle son armée fut taillée en pièces, rend ce témoignage à Jean-Baptiste, et fait connoître en même tems le commencement du Christianisme. » On crut » parmi les Juifs que la défaite de l'armée étoit une juste » punition de Dieu, au sujet de Jean, surnommé Bap- » tiste, que le Tétrarque Hérode avoit fait mourir, et qui

» étoit un saint homme : car il exhortoit les Juifs à la » vertu, sur-tout à la piété et à la justice, et à se laver » dans les eaux du Baptême. Cependant il les avertissoit » que, pour en rendre l'usage agréable à Dieu, il ne suffi- » soit pas de s'abstenir de quelque péché particulier; mais » qu'il falloit d'abord purifier son cœur par la justice, en » purifiant son corps par le Baptême. Comme il se faisoit » vers lui un grand concours de peuple qui prenoit ses » leçons avec empressement, Hérode, craignant que le » crédit de Jean ne fût une occasion d'émeute, prit le » parti de le faire mourir «.

PAGE 29.

(4) *Et le fils de Dieu sans le savoir.* Ce n'est ici qu'une expression simple et vraie du caractère de Jésus-Christ : mais on ne sauroit trop se rappeler ces beaux morceaux sur Jésus-Christ et sur l'Évangile, qui joignent à la plus exacte vérité tout le mérite du style le plus pur et de l'éloquence la plus sublime. » Non, ce n'est point avec tant d'art et d'appareil que l'Évangile s'est étendu par tout l'univers, et que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin Livre, le seul nécessaire à un Chrétien, et le plus utile de tous à quiconque ne le seroit pas, n'a besoin que d'être médité, pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant...... «

» Voyez les Livres des Philosophes avec toute leur pompe; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un Livre, à la fois si sublime et si sage, soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grâce touchante

dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit, quelle finesse, et quelle justesse dans ses réponses ! quelle empire sur ses passions ! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir, et mourir sans foiblesse et sans ostentation ? Quand Platon peint son Juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ. La ressemblance est si frappante, que tous les Pères l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

» Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate, mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douteroit si Socrate, avec tout son esprit, fut autre chose qu'un Sophiste. Il inventa, dit-on, la Morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste, avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice ; Léonidas étoit mort pour son pays, avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie ; Sparte étoit sobre, avant que Socrate eût loué la sobriété ; avant qu'il eût loué la vertu, la Grèce abondoit en hommes vertueux. Mais où Jésus avoit-il pris chez les siens cette Morale élevée et pure, dont lui seul a donné les leçons et l'exemple ? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre, et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate, philosophant tranquillement avec ses amis, est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus, expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure ; Jésus, au milieu

d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un Sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu.

» Dirons-nous que l'Histoire de l'Évangile est inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans la détruire; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette Morale; et l'Évangile a des caractères de vérité si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros «. *M. Rousseau.*

IBID.

(5) *Sur la nature et la possibilité des miracles, etc.* L'univers entier, chaque partie de l'univers est un prodige; mais puisqu'on entend, à proprement parler, par miracle, ce qui sort des loix de la Nature et en surpasse évidemment les forces; qui peut douter raisonnablement, premièrement, que de tels miracles ne soient possibles à celui qui a fait la Nature et qui n'a pas épuisé en elle son pouvoir *; secondement, que, posé le besoin d'une

* Il peut y avoir des miracles, dit M. Hume, des violations du cours ordinaire de la Nature, qui soient telles qu'elles puissent être prouvées par le témoignage humain «. Page 37 de l'*Essai sur les Miracles.*

» Dieu peut-il faire des miracles? c'est-à-dire, peut-il déroger aux loix qu'il a établies? Cette question, sérieusement traitée seroit impie, dit M. Rousseau, si elle n'étoit absurde. Ce seroit faire trop d'honneur à celui qui la résoudroit négativement, que de le punir; il suffiroit de l'enfermer «. *Lettre de la Montagne.*

» Ce n'est pas le défaut de pouvoir qu'opposent à Dieu ceux qui contestent, avec Spinosa, la possibilité des miracles. Ils ne se fondent que sur son immutabilité. Comme s'il n'étoit pas aisé de concevoir que Dieu, sans changer de volonté, peut changer les loix de la Nature: le même décret, qui est éternel, ayant embrassé tout à la fois et l'établissement et l'interruption de ces loix «. *L'incrédulité convaincue par les Prophéties, par M. l'Archevêque de Vienne.*

révélation, que nous croyons avoir établi sur les preuves les plus sensibles, ces miracles ne puissent être dans l'ordre de la divine sagesse, et avoir été réservés par elle, pour rappeler l'homme à son Auteur par un genre de prodiges auxquels il n'ait pas été accoutumé *; et en dernier lieu, que ces miracles ne puissent être distingués suffisamment, et de ceux qui seroient contrefaits ou supposés, et de ceux qui ne paroîtroient des miracles à nos yeux que par notre peu de lumière sur les forces et l'énergie de la Nature ? Celle-ci a des loix très-connues sur de certains objets ; des loix simples, constantes, uniformes, qui ont un cours régulier et suivi, qui se rendent sensibles aux hommes les moins éclairés comme aux plus savans, et auxquelles la puissance divine, qui les a établies, peut seule déroger. En tout tems, en tout pays, la résurrection d'un mort sera certainement un miracle.

D'après ce petit nombre de réflexions, ce n'est pas, comme on le voit, ce qu'un fait a de merveilleux qui le rend incroyable, dès que l'action de Dieu a pu intervenir : il n'est question alors que de savoir si elle est intervenue en effet. Or, que les hommes puissent aussi bien nous être garans de la vérité d'un miracle que de celle d'un fait purement naturel, c'est ce qu'a prouvé, contre l'Auteur des *Pensées Philosophiques*, celui qui a donné à l'Encyclopédie l'article *Certitude*, dont M. Diderot a fait lui-même un si grand éloge. Un miracle est un fait, qui, par rapport au témoignage des hommes et à celui des sens, ne diffère point de tout autre fait, de quelque nature qu'il puisse être. Nos sens et les hommes ne nous diront pas comment et par quelle manière d'opérer de la Divinité, un mort est ressuscité ; car c'est ce qui n'est pas à leur portée. Mais pour nous dire s'il est ressuscité, il leur suffit de pouvoir juger de ces deux

* Ce sont les miracles, de l'aveu de M. Rousseau, qui donnent aux envoyés de Dieu le caractère le plus frappant, et par-là même le plus proportionné aux besoins de la multitude, que les faits saisiront toujours beaucoup mieux que tous les raisonnemens.

choses : s'il étoit réellement mort, et si maintenant il est en vie. Or ce sont là deux faits, qui sont également soumis à leur examen, et sur lesquels (posé toutes les conditions requises) ils ne peuvent pas plus se tromper ni nous tromper, que sur tout autre fait quel qu'il soit. Il y a plus ; l'Être suprême, qui, dans des circonstances dignes de sa sagesse, peut intervertir l'ordre physique par un acte extraordinaire de sa volonté, ne sauroit de même intervertir l'ordre moral, selon lequel je suis forcé de m'en rapporter sur les faits, de quelque nature qu'on les suppose, à la certitude du témoignage humain ; parce qu'il iroit alors contre les loix mêmes de sa sagesse, qui cessent d'être arbitraires par rapport au monde moral, quoiqu'elles le soient en un sens par rapport au monde physique. D'ailleurs, à moins que de faire des miracles pour chacun de nous, et de les rendre par-là si communs que nous nous accoutumerions bientôt à ne plus les regarder comme des miracles, ou que du moins notre liberté en seroit considérablement gênée et contrainte ; il faut bien que Dieu me renvoye au témoignage humain pour me certifier ceux qu'il aura voulu faire, ceux qu'il aura faits ; et que, dans tous les cas où il aura exercé par eux son pouvoir, il laisse à ce témoignage toute sa force. Aussi M. Hume, dans le passage que nous avons cité plus haut, a-t-il bien voulu reconnoître la possibilité des miracles, *susceptibles d'être prouvés par le témoignage humain*.

Peut-être aurons-nous occasion de développer quelque jour, sur l'article des miracles, ce qui n'est ici qu'ébauché, et de faire sentir le peu de solidité des objections de M. Rousseau, et le peu de justesse de celles de M. Hume, qui nous a paru bien inférieur à l'Auteur d'*Émile*, pour la précision et la force du raisonnement. Voyez sur le même article, le *Déisme réfuté* de M Bergier, et un petit Ouvrage très-bien fait, qui a pour titre, *Lettres écrites de la Plaine, en réponse à celles de la Montagne*, à Amsterdam, 1765. Voyez aussi les *Pensées Théologiques*, chap. 16, sur les Miracles.

PAGE 30.

(6) *Faits et miracles avoués par ceux mêmes, etc.* Nulle personne, un peu instruite, n'ignore le témoignage que Josephe, Juif de nation, si connu par sa belle Histoire des Antiquités Judaïques, et par celle de la guerre des Juifs contre les Romains, a rendu à J. C.

» En ce même tems, dit-il (parlant du tems de Pilate, » Gouverneur de la Judée), parut Jésus, qui étoit un » homme sage, si toutefois on doit se contenter de l'ap- » peler un homme, tant ses œuvres étoient admirables. » Il enseignoit ceux qui prenoient plaisir à être instruits » de la vérité, et il fut suivi, non seulement de plusieurs » Juifs, mais de plusieurs Gentils. C'étoit ce Christ, qui, » ayant été accusé par les Princes de notre nation devant » Pilate, fut crucifié par son ordre. Ceux qui l'avoient » aimé durant sa vie, ne l'abandonnèrent pas après sa » mort. Il leur apparut vivant, trois jours après son tré- » pas, selon que l'avoient prédit les Prophètes qui avoient » annoncé beaucoup d'autres merveilles de sa vie ; et » jusqu'à ce jour ses sectateurs ont continué de subsister » sous le nom de Chrétiens, qu'ils empruntent de lui. » Vers ce même tems il arriva encore un grand trouble » dans la Judée, etc. *Antiq. Jud.* liv. 18, chap. 4.

On a voulu s'inscrire en faux contre ce passage si désolant pour l'incrédule ; et on a prétendu qu'il avoit été ajouté à l'histoire de Josephe. Mais, premièrement, les plus anciens manuscrits et les plus anciens Livres rapportent ce passage tel qu'on vient de le citer : *Eodem tempore fuit Jesus, etc.* Ils le rapportent tous, sans exception, de la même manière ; le témoignage de ceux qui en ont écrit, comme Eusèbe, S. Jérôme, Sophronius, Rufin, Isidore de Damiète, Sozomène, Cédrénus, est unanime en sa faveur. Secondement, comment peut-on supposer qu'un Livre aussi estimé et aussi intéressant que celui de Josephe, un Livre que les Chrétiens, les Juifs, les Païens (et parmi ces derniers, les Grecs qui en

faisoient leurs délices), avoient sans cesse entre les mains, eût été falsifié dans tous les manuscrits, et dans l'endroit le plus capable d'attirer l'attention, sans que personne l'eût remarqué et en eût prouvé la supposition? Troisièmement, il faudroit supposer aussi contre toute raison, qu'on a également inséré dans Josephe deux autres passages, qui tiennent nécessairement au texte, et où l'Auteur parle de la mort de S. Jean-Baptiste, dont il fait l'éloge, et de la personne de Jacques qu'il appelle *le frère de Jésus*. Qui ne voit en effet que, si ces deux textes sont authentiques, comme ils le sont évidemment, celui qui regarde Jésus-Christ ne l'est pas moins, puisqu'il seroit absurde de supposer que Josephe a parlé de S. Jacques et de S. Jean, sans parler de Jésus-Christ même, dont l'histoire et le caractère avoient fait incomparablement plus de bruit?

Nous avons déjà rapporté plus haut (note 3), le passage sur S. Jean-Baptiste; voici celui sur S. Jacques.

» Ananus, qui, comme nous venons de le dire, avoit » été élevé à la dignité de Grand-Prêtre, étoit un esprit » audacieux, féroce, de la secte des Saducéens, les plus » sévères de tous les Juifs dans leurs jugemens. Il prit le » tems de la mort de Festus, et où Albinus n'étoit pas » encore arrivé, pour assembler un Conseil, devant le» quel il fit venir Jacques, frère de Jésus nommé Christ, » et quelques autres, les accusa d'avoir contrevenu à la » Loi, et les fit condamner à être lapidés. Cette action » déplut infiniment à tous ceux des habitans de Jérusa» lem qui avoient de la piété et un véritable amour pour » l'observation de nos Loix. Ils envoyèrent secrètement » vers le Roi Agrippa, pour le prier de mander à Ananus » de n'entreprendre plus rien de semblable, ce qu'il avoit » fait ne pouvant s'excuser. Quelques-uns d'eux allèrent » au devant d'Albinus, qui étoit alors parti d'Alexandrie, » pour l'informer de ce qui s'étoit passé, etc. «. *Ant. Jud.* l. 20, c. 8.

IBID.

IBID.

(7) *Hiéroclès*, Philosophe Païen, qui fut Président de Bithynie et ensuite Gouverneur d'Alexandrie, non content de persécuter les Chrétiens, composa un ouvrage intitulé *Philalétès*, dans lequel, en avouant que Jésus-Christ avoit ressuscité des morts, et en reconnoissant l'authenticité de ses miracles, il osa les comparer avec les prétendus miracles d'Apollonius de Thiane; mais son aveu en faveur de Jésus-Christ subsiste dans toute la force, sans donner aucun poids à la comparaison qu'il a voulu faire. Il ne parle que d'après Philostrate, qui a écrit la vie d'Apollonius; et le témoignage de celui-ci n'a lui-même aucune autorité : premièrement, parce que, bien loin d'être un témoin oculaire, il n'a écrit que près d'un siècle après la mort de son Héros : secondement, parce que les faits qu'il rapporte sont demeurés inconnus pendant tout cet espace de tems qui a précédé le récit qu'il en fait : troisièmement, parce qu'il est le seul qui nous ait conservé la mémoire de ces prodiges; que les Auteurs contemporains, tels qu'Euphrate si célébré par Pline le jeune, ne disent mot de ces prétendues merveilles, et qu'ils se contentent de nous représenter Apollonius comme un aventurier et un imposteur : quatrièmement, parce qu'il n'a rien fait pour confirmer la vérité de ce qu'il raconte, qu'au contraire il le rend douteux et très-suspect, n'ayant écrit d'ailleurs que dans la vue de faire sa cour à l'Impératrice Julie, passionnée pour la magie et pour les Romans.

Ce n'est pas sur de pareils fondemens qu'est appuyée l'authenticité des miracles de Jésus-Christ : ils sont rapportés par des témoins oculaires et contemporains, sous les yeux de tout un peuple, son plus cruel ennemi, qui auroit pu les traiter d'inventions absurdes, les rejeter comme les plus grossiers mensonges, et qui au contraire les a reconnus pour vrais : ils sont rapportés par un nombre de témoins plus que suffisant, et sont avoués,

non seulement par les Juifs, mais par les Auteurs Païens qui n'ont pu les contredire : ils sont rapportés enfin par des hommes qui ont scellé de leur sang la vérité de leur récit.

On peut faire à peu près les mêmes observations relativement aux autres prodiges que l'on oppose aux miracles de Jésus-Christ, tels que ceux de Vespasien, qui, comme dit M. Fleury, ne s'élèvent guère au dessus de l'ordre commun des choses naturelles, et n'ont d'ailleurs aucun caractère de certitude.

IBID.

(8) *Julien* fait un aveu formel des miracles de N. S. lors même qu'il cherche à en éluder la force. » Il n'a rien » fait, dit-il, qui mérite qu'on en parle, à moins qu'on » ne compte pour de grandes actions d'avoir guéri des » boiteux et des aveugles, et d'avoir chassé les démons » des possédés dans les bourgs de Bethsaïde et de Béthanie «. *Julian. Opera, lib.* 6, pag. 191, Édit. *Colon.* 1688.

IBID.

(9) *Celse*, Philosophe Épicurien, florissoit vers le milieu du second siècle, sous l'Empereur Adrien. Il dit de N. S. J. C., que, » pressé par la pauvreté, il s'étoit » retiré en Egypte, où il avoit puisé dans l'art magique ce » pouvoir merveilleux et cette présomption qui lui » avoient fait prendre ensuite dans la Judée le titre de » Dieu «.

IBID.

(10) *Porphyre* n'a laissé échapper en faveur de J. C. que quelques traits, qui semblent prouver que les oracles des Païens eux-mêmes, à quelque cause qu'on les rapporte, lui ont été favorables, et que les Dieux des Gentils ont reconnu en quelque sorte son influence et son pouvoir. *Porphyr. apud. Euseb. Præpar. Evang. lib.* 5, *cap.* 1; et *apud. Aug. de Civit. Dei, lib.* 19, *cap.* 22.

PAGE 31.

(11) *Faits évidemment au dessus des forces de la Nature.* Indépendamment de ce que nous avons dit dans une des notes précédentes, et sans insister sur le miracle de la résurrection d'un mort, répété à plusieurs reprises, dans des circonstances toutes différentes, et qu'il n'y a personne d'assez insensé pour croire possible par les seules forces de la Nature ; combien d'autres prodiges, de la part de J. C. et de ses Disciples, ne peuvent être expliqués par des secrets purement naturels ?

Qu'on exalte, tant qu'on le voudra, les découvertes faites de nos jours, celles de l'électricité, de la vertu magnétique, du magnétisme animal, auquel les gens sensés ne croient plus *, d'un fluide qui circule dans toutes les parties de l'Univers ; qu'à force d'expériences et de tâtonnemens, on exempte l'application qu'on en fait, de tous les inconvéniens qui semblent en résulter ; qu'on leur prête les plus grands avantages, si magnifiquement célébrés par les uns, si hautement contestés par les autres ; qu'on cite même, pour les faire valoir, non pas des vertiges, des spasmes, des convulsions extraordinaires, de vives impressions de douleur ou de plaisir, mais des cures merveilleuses, toutes longues qu'elles ayent été, tout imparfaites, tout incertaines peut-être qu'on seroit fondé à les croire, ou relatives du moins à d'autres causes dont on ne parle pas : osera-t-on nier, avec tout cela, que des guérisons d'aveugles-nés, que tant d'autres guérisons subites, permanentes opérées d'un seul mot, opérées sur des personnes absentes et éloignées, telles que la fille de la Chananéenne, le serviteur du Centenier, ne soient de vrais miracles ?

Que, dans une machine quelconque, à la faveur d'un vaste globe rempli de gas ou de fumée, on s'élève

* Voyez le *Rapport des Commissaires chargés par le Roi de l'examen du magnétisme animal, imprimé par ordre du Roi;* et qui se trouve chez Moutard, rue des Mathurins.

dans les airs ; qu'on trouve même le secret de glisser sur les eaux ; est-ce là, comme J. C., commander aux vents et aux tempêtes ? N'est-ce donc qu'à force d'art et d'instrumens qu'il a marché d'un pas ferme sur les ondes agitées, et qu'il y a fait marcher, par son seul commandement, l'un de ses Apôtres ? Est-ce avec le secours d'un Aérostat qu'il s'est élevé dans les cieux, pour ne plus reparoître sur la terre ?

Et que gagnera l'Incrédule à multiplier, par d'insipides raisonnemens et des comparaisons puériles, ses délires et ses sophismes ? C'est la chaîne de tous les grands miracles opérés en faveur de la religion, qu'il faut rompre ; que dis-je ? c'est la chaîne immense de tous les grands faits qui la prouvent, qu'il faut briser ; ce sont ses caractères distinctifs qu'il faut absolument effacer ; c'est en un mot son ensemble tout divin qu'il faut anéantir, avant de lutter contre elle, et de prétendre lui ravir ses droits, si bien acquis, à la croyance du genre humain.

PAGE 33.

(12) *La Nature se trouble et se déconcerte quand il expire, par des prodiges qu'attestent des Auteurs Païens, etc.* tels que Phlégon, qui florissoit à Rome vers le milieu du second siècle ; Thallus, Auteur Grec, qui écrivoit les histoires Syriaques dans le premier siècle de l'Eglise, et qui rapporte dans son troisième Livre, celle des ténèbres qui se répandirent sur la Judée à la mort de J. C. Phlégon parle de ces ténèbres comme d'une éclipse de soleil, soit parce qu'il les croyoit l'effet d'une éclipse, soit parce que le plus grand nombre, avant lui, s'étoit exprimé ainsi sur ce phénomène. Voici ce qu'il en dit : » La quatrième année de la 202e. olympiade (*qui est la » même que celle de la mort de N. S.*), il y eut une éclipse » de soleil, la plus grande qu'on eût encore vue. Il se for- » ma à la sixième heure du jour une nuit si obscure, que » les étoiles parurent dans le ciel. Il se fit de plus un grand » tremblement de terre, qui renversa plusieurs maisons

» de la ville de Nicée en Bithynie «. Ce qui met encore ce miracle dans un plus grand jour, de l'aveu même des Païens, c'est qu'il étoit rapporté dans les actes publics et dans les registres de l'Empire. Tertullien, dans son Apologétique, (ch. 21) en appelle à ces pièces solennelles, comme à des monumens incontestables, et y renvoie les Gentils. *Eum mundi casum relatum in Archivis vestris habetis.* Lucien, Prêtre et Martyr, au rapport de Rufin, disoit à ses Juges : *Consulite annales vestros, invenietis, Pilati temporibus, dum pateretur Christus, mediâ die fugatum solem et interruptum diem.* (Histoire Ecclésiastique liv. 9, ch. 6.)

PAGE 34.

(13) *Ces hommes, qui vont opérer au nom de J. C. d'aussi grands prodiges que ceux qu'il a opérés lui-même.* Suétone (*in Nerone*, c. 16.) appelle les Chrétiens une secte de Magiciens ou d'Enchanteurs ; ce qui prouve au moins le caractère merveilleux qu'on étoit forcé de reconnoître dans les choses qu'on leur voyoit faire.

Sur quel fondement tant soit peu solide pourroit-on nier la vérité des miracles de J. C. et de ses Disciples, tandis que les Juifs et les Païens n'ont de ressources, pour en éluder la notoriété, que de dire qu'ils étoient opérés par la magie ou par la puissance des démons ? » Aussi, dit un Auteur Anglois (Littelton), après les » Apôtres et les Évangelistes, les témoins les plus irré- » prochables de l'évidence triomphante de cette vérité, » sont Celse, Julien, et les autres adversaires anciens de » la Religion chrétienne, qui, ne pouvant contredire ni » nier l'authenticité de ses miracles, se virent réduits à » en imaginer des causes aussi absurdes et aussi ridi- » cules «. *Considérations sur la conversion de S. Paul*, page 109.

IBID.

(14) *Les mœurs des premiers Fidèles se font admirer de leurs plus grands ennemis.* Pline dans sa Lettre à Trajan,

nous a laissé ce beau monument du témoignage que les apostats eux-mêmes rendoient aux mœurs des premiers Chrétiens. « On me présenta un Mémoire où étoient les noms de plusieurs qui affirment qu'ils ne sont pas Chrétiens, et qu'ils ne l'ont jamais été. En effet, ils invoquèrent les Dieux avec moi, leur sacrifièrent, et de plus, ils donnèrent des malédictions au Christ : à quoi il est, dit-on, impossible d'engager ceux qui sont véritablement Chrétiens. D'autres encore, dénoncés, dirent qu'ils étoient Chrétiens et le nièrent incontinent, disant qu'ils l'avoient été, mais qu'ils ne l'étoient plus ; et ils maudirent aussi le Christ. Du reste, ils affirmoient que leur faute ou leur erreur se réduisoit aux points suivans ; qu'ils s'assembloient, à un jour marqué, avant le lever du soleil, pour dire ensemble alternativement un cantique à l'honneur du Christ comme à un Dieu ; qu'ils s'engageoient par serment, non à aucun crime, mais plutôt à ne commettre ni larcin, ni rapine, ni adultère, à garder la foi donnée, à rendre religieusement un dépôt, qu'ensuite ils avoient coutume de se retirer, puis de se rassembler pour faire un repas, où ils ne prenoient que des alimens communs et permis « (*Épistol.* 97, *liv.* 10). Le témoignage de Lucien n'est pas d'un moindre poids. Au milieu des traits de satire qu'il lance contre les Chrétiens, il lui échappe des traits de vérité qui leur font honneur. » Leur Législateur, dit-il, leur persuade qu'ils sont tous frères.... ; ils se séparent de nous ; ils renient les dieux des Grecs ; ils adorent leur Docteur crucifié, et conforment leur vie à ses loix ; ils méprisent les richesses, tout est commun entre eux ; et ils sont constans dans leur foi..... Jusqu'à ce jour ils adorent ce grand homme crucifié dans la Palestine «. *Lucian. de morte Peregrini.*

PAGE 36.

(15) *Les oracles se taisent.* La cessation des oracles vers le tems de J. C. et de ses Apôtres, du moins successivement et par degrés, mais toujours d'une manière très-

sensible, est attestée par la plupart des Auteurs Païens. On a cherché à éluder et à affoiblir tant qu'on a pu la force de ce témoignage, sur-tout en rejetant ce silence des oracles, dans le tems dont il s'agit, sur d'autres causes que celles que nous lui attribuons. Mais que répondre au défi que les premiers Chrétiens faisoient aux Païens, en les provoquant à permettre publiquement, et devant les Tribunaux, l'épreuve du pouvoir que le nom de J. C. leur donnoit sur les démons et sur leurs oracles, sous peine à ceux d'entre les Fidèles qui ne rempliroient pas leur promesse, de subir le dernier supplice ? Voyez l'*Apologétique de Tertullien.*

» Que l'on amène, dit Lactance, un homme véritablement possédé du démon, qu'on nous présente le Prêtre même d'Apollon de Delphes; ils frémiront l'un et l'autre au seul nom de Dieu : Appollon sortira aussi promptement de son Prophète que le démon du corps de ce possédé; et le Prophète abandonné du dieu que l'invocation du nom du Très-Haut aura mis en fuite, sera pour jamais réduit au silence «. *Inst. Div. l.* 4, *c.* 27.

Le même Lactance rapporte qu'un seul Chrétien assistant, sans être connu, à la pompe d'un sacrifice, les Aruspices n'avoient pu tirer aucune lumière des entrailles des victimes, ni rendre aucune réponse. Sur quoi le Prêtre s'étant écrié qu'il y avoit dans la foule quelque profane, le peuple, animé par ce discours, avoit excité une espèce de tumulte.

» Venez, disoit S. Cyprien, et reconnoissez la vérité de ce que nous vous annonçons; et puisque vous faites profession d'adorer les Dieux, croyez-en au moins ceux que vous jugez dignes de votre culte «. *Lib. contra Demetr.*

» Les mauvais Esprits, dit-il ailleurs, conjurés au nom du vrai Dieu, nous cèdent sans hésiter, s'avouent vaincus, et sont contraints de sortir des corps qu'ils obsèdent «.

» Que celui, dit S. Athanase, qui voudra l'éprouver,

vienne....., il verra comment, au seul nom de Jésus, les démons fuient, les oracles cessent, et la magie avec tous ses enchantemens reste confondue «. *Lib. de Incarnat. verbi Dei.*

Minutius-Félix en atteste les Païens eux-mêmes. » La plupart d'entre vous n'ignorent pas les aveux que les démons nous ont fait toutes les fois qu'ils ont été forcés par nos exorcismes et nos prières de sortir des possédés... mentiroient-ils pour se déshonorer en votre présence? Croyez-en donc leur propre témoignage; croyez qu'ils disent la vérité, lorsqu'ils reconnoissent qu'ils ne sont que des démons «. *In Octav.*

» Ce seul nom de Jésus, dit Arnobe, met en fuite les mauvais esprits, et fait taire les oracles « *Advers. Gent.*

PAGE 37.

(16) *Et son temple fameux, que Julien s'efforça en vain de rebâtir.* L'Empereur Julien voulut éterniser sa mémoire en relevant superbement le temple de Jérusalem. » Cette heureuse nouvelle, dit M. le Beau, (*Histoire du Bas-Empire*, liv 13.), se répand en un moment dans les contrées voisines. Les Juifs accourent de toutes parts avec un empressement incroyable..., chacun croyoit se sanctifier en contribuant à cette pieuse entreprise. Cependant Cyrille, Évêque de Jérusalem, mieux instruit que les Juifs du sens de leurs prophéties, se moquoit de leurs efforts. Il disoit hautement, que le tems étoit venu où l'oracle du Sauveur du monde alloit s'accomplir à la lettre; que de ce vaste édifice, il ne resteroit pas pierre sur pierre «.

Il s'accomplit en effet, et c'est ainsi qu'en parle Ammien-Marcellin, Auteur Païen, qui vivoit dans ce même tems : » L'activité de Julien s'étendant même à tous, il forma, pour s'immortaliser par des monumens qui lui survécussent, le dessein de rebâtir à grands frais le temple superbe de Jérusalem, qui, après bien des com-

bats meurtriers livrés pendant le siége qu'en fit Vespasien, fut enfin détruit par Titus ; il chargea de cette commission Alypius d'Antioche, qui avoit autrefois gouverné la Grande-Bretagne en qualité de Vicaire des Préfets. Pendant que cet homme, secondé par le Gouverneur de la Province, pressoit extrêmement l'Ouvrage, de redoutables globes de feu, qui s'élancèrent sans discontinuer près des fondemens, rendirent ce lieu innaccessible aux travailleurs, dont quelques-uns furent brûlés ; et l'obstination des flammes à repousser tout ce qui approchoit, força à se désister de l'entreprise «. *Liv.* 23, *chap.* 1.

» Ce miracle, dit encore M. le Beau, se passa aux yeux de l'univers ; et la Providence en a perpétué la mémoire par des témoignages authentiques, que nul des Païens n'a osé démentir. S. Grégoire de Nazianze et S. Jean-Chrysostôme, contemporains de cet événement, en ont développé toutes les circonstances. S. Ambroise, qui vivoit dans le même tems, en prend avantage, comme d'un fait incontestable, pour détourner le Grand Théodose de rétablir un temple des Païens. Mais ce qui doit fermer la bouche à l'incrédulité, c'est l'autorité des ennemis du Christianisme. Ammien-Marcellin, qui étoit alors à la Cour, atteste la vérité de ce prodige. Julien lui-même avoue qu'il a voulu rebâtir ce temple ; et s'il s'abstient de parler des obstacles que le ciel et la terre opposèrent à son dessein, son silence est suppléé par un Auteur qui n'est pas d'un moindre poids, parce qu'il n'étoit pas moins intéressé à cacher la vérité. Un fameux Rabbin, qui écrivoit dans le siècle suivant, rapporte le fait ; et, ce qui doit être d'une grande considération, il le rapporte d'après les Annales de la Nation Juive. De nos jours, un Protestant célèbre (Warburton) a recueilli tous ces témoignages, et il en a fait sentir la force dans un ouvrage solide et lumineux «. Son excellente dissertation a été traduite en François, et imprimée à Paris en 1764. Elle se vend chez la veuve Tilliard, rue de la Harpe.

PAGE 38.

(17) *Les Juifs..... conservant une existence si précaire, et continuée cependant depuis si long-tems, etc.* » Dans les révolutions des vastes empires de l'Orient, on voit les peuples les plus fameux se précipiter les uns sur les autres, et menacer tour à tour d'une ruine totale cette triste nation, qui, par un prodige inoui, subsiste aujourd'hui plus nombreuse que jamais au sein de toutes les nations de l'univers. On l'a remarqué cent fois, et l'on ne sauroit trop le répéter, les Juifs, vaincus, dispersés, et maudits, forment encore sur la terre un peuple immense; et déjà l'on n'y trouve plus, depuis des siècles, le moindre vestiges des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, et des Romains, qui les avoient réduits en esclavage. Ils se sont perpétués, malgré les affreuses calamités qu'une main vengeresse a répandues sur leurs têtes; et ce qui a fait disparoître leurs vainqueurs du milieu des nations, semble être précisément l'époque la plus féconde de leur accroissement. Les vues de Dieu sur ce peuple infortuné se manifesteront dans les derniers tems, et le prélude de leur accomplissement a toujours été regardé comme une des preuves les plus frappantes de la vérité de notre Religion «. *M. Fréron, Année Littéraire.*

Voyez dans le discours d'un Pasteur de Berlin, que nous avons cité à la fin de la note (3) de la trente-neuvième Lettre, un beau morceau sur les Juifs, ce peuple étrange, espèce d'énigme incompréhensible à l'esprit humain, si on ne le considère pas, selon l'expression de M. Ancillon, comme un peuple miraculeux et soumis à une direction particulière de la Providence, pour les fins les plus grandes dont on puisse se former l'idée.

LETTRE XLVI.

Du Comte de Valmont à son Père.

O mon père ! mon père ! tout est perdu pour moi. Lausane... Émilie... Quelle fureur...! A quelle extrémité me suis-je porté ! Lausane est dangereusement blessé ; Émilie est mourante.... ; son enfant vit.... hélas ! sous quels auspices il est né ! Fils infortuné ! la mort lui eût mieux valu que la vie. Et moi, malheureux père ! malheureux époux ! si Émilie meurt, moi qui en serai la cause, il ne me reste plus qu'à mourir.

LETTRE XLVII.

Du Marquis à son Fils.

Mon cher fils ! ne te laisse point abattre, ne t'abandonne point à un lâche désespoir. Ne te resteroit-il donc pas assez de force pour supporter la vie (1), au moins pour ton fils, pour un père qui ne vit que pour toi seul, peut-être, encore pour Émilie ? Et si elle meurt.... quelle plus juste peine le

Ciel pourroit-il t'imposer dans sa clémence, que celle de lui survivre ?

Mesdames de Veymur, accompagnées du plus jeune des deux frères, arriveront presque aussi tôt que Bazin, qui te porte ma lettre. Ils volent en amis généreux à ton secours et à celui d'Émilie. Il ne reste avec moi que le Comte, dans le sein duquel je répands ma trop vive douleur. Dans ces momens si difficiles, si pénibles pour moi, il est mon soutien ; et Dieu par dessus tout. O mon fils ! il y a une Religion ; il y a un Dieu juste, arbitre de notre sort ; il y a une autre vie que celle-ci, pour satisfaire à sa justice. O Dieu souverainement équitable, mais Dieu clément et bon, ayez pitié de moi..., ayez pitié de mon fils !

NOTE.

PAGE 59.

(1) *Ne te resteroit-il donc pas assez de force pour supporter la vie ?* M. Rousseau a mis dans la bouche d'un jeune homme, à qui la vie est devenue à charge, des sophismes en faveur du suicide, que, malgré tout leur séduisant appareil, il est aisé de détruire. » Plus j'y réfléchis, dit le » jeune homme, plus je trouve que la question se réduit » à cette proposition fondamentale : Chercher son bien et » fuir son mal en ce qui n'offense point autrui, c'est le » droit de la nature «.

La réponse est facile : *Chercher son bien*, oui sans doute, mais *son vrai bien ;* fuir son mal, mais *son vrai mal ;* et dans un être tel que l'homme, l'un et l'autre se prennent, non du moment, mais d'une toute autre durée.

Chercher son bien, fuir son mal *en ce qui n'offense point autrui*, c'est-à-dire, en ce qui n'offense ni Dieu dans ses droits sur nous, ni les hommes dans les droits de la société, ou dans ceux d'homme à homme ; ce sera *le droit de la nature*. Mais la proposition ainsi énoncée, condamne le suicide, bien loin de l'autoriser. C'est ce que développe de la manière la plus sensible la réponse de Milord à son ami.

» Pensez-y bien, jeune homme ; que sont dix, vingt, » trente ans pour un être immortel ? la peine et le plaisir » passent comme une ombre ; la vie s'écoule en un ins- » tant ; elle n'est rien par elle-même ; son prix dépend de » son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est » par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc plus que » c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi » seul que ce soit un bien, et que, si c'est un mal d'avoir » vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne » dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir, car autant » vaudroit dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, » qu'il t'est permis de te révolter contre l'Auteur de ton » être, et de tromper ta destination..... Toi qui crois » Dieu existant, l'ame immortelle, et la liberté de l'hom- » me, tu ne penses pas sans doute qu'un être intelligent, » reçoive un corps et soit placé sur la terre au hasard, seu- » lement pour vivre, souffrir, et mourir ? Il y a bien peut- » être à la vie humaine un but, une fin, un objet moral ? » je te prie de me répondre clairement sur ce point.....

» La mort ne fait de mal à personne..... ? Tu parles des » devoirs du Magistrat et du Père de famille ; et parce » qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois affranchi de » tout. Et la société, à qui tu dois ta conservation, tes » talens, tes lumières ; la patrie, à qui tu appartiens, les » malheureux, qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu

» rien ? O l'exact dénombrement que tu fais ! Parmi les » devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme » et de citoyen..... Et que dis-tu de la défense expresse » des loix ? Les loix, les loix, jeune homme ! le sage les » méprise-t-il ? Socrate innocent, par respect pour elles, » ne voulut pas sortir de prison : tu ne balances point à » les violer pour sortir injustement de la vie, et tu de- » mandes : Quel mal fais-je..... ? Il te sied bien d'oser » parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à » tes semblables ! Apprends qu'une mort telle que tu la » médites est honteuse et furtive. C'est un vol fait au » genre humain. Avant que de le quitter, rends-lui ce » qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien ? je suis inu- » tile au monde ? Philosophe d'un jour ! ignores-tu que » tu ne saurois faire un pas sur la terre sans y trouver » quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile » à l'humanité par cela seul qu'il existe..... ? Insensé ! j'ai » pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le » moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne » à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sor- » tir, dis en toi-même : *Que je fasse encore une bonne ac-* » *tion avant que de mourir*..... Si cette considération te » retient aujourd'hui ; elle te retiendra encore demain, » après demain, toute ta vie «.

Voilà ce que la raison toute seule pouvoit dire. Mais à qui croit la Religion chrétienne, faut-il tant de raisonnemens ? Peut-on être bien convaincu de la réalité de ses menaces comme de ses promesses, et vouloir, pour se délivrer d'une vie mêlée de plaisirs et de peines, s'ouvrir à l'instant et à coup sûr une éternité des plus affreux supplices ? Avouons-le à la honte de l'Incrédulité, c'est l'affoiblissement de la religion parmi nous, qui, de nos jours, a rendu si commun le suicide.

LETTRE XLVIII.

Du Comte de Valmont au Marquis.

Emilie est toujours au même état. Lausane est mort. Sa famille, instruite de ce que l'on avoit tenu secret jusqu'alors, concerte les mesures qu'elle doit prendre pour me perdre sans se compromettre *. Je suis caché dans la maison de Mesdames de Veymur, qui sont ici sous des noms empruntés. M. de Veymur ne me quitte pas un seul moment : et sa présence, ainsi que votre dernière Lettre, me soutient contre moi-même. Sa femme est sans cesse au chevet du lit de sa chère Émilie, à qui sa vue semble apporter un foible soulagement. Dans les momens où cette chère épouse a l'esprit plus libre, la piété fait toute sa force. Quelle piété, grand Dieu ! quels tableaux j'ai vus ! et dans leur contraste, quels argumens en faveur de la Religion ! Encore deux jours, et je vous instruirai de tout. Mais l'état

* Selon les loix, de deux hommes qui se sont battus en duel, on ne peut faire le procès à l'un, sans flétrir la mémoire de l'autre, sans déterrer même son cadavre, s'il est enseveli, et sans le condamner à être traîné sur la claie.

d'Émilie, je vous l'avoue, m'inquiète et m'agite trop pour me laisser la force de vous en dire davantage. Que n'ai-je suivi vos sages conseils ! ô Dieu ! que ne les ai-je suivis !

LETTRE XLIX.

Du même.

Emilie étoit hier à l'extrémité. Depuis long-tems elle sentoit son état, malgré la pitié barbare, disoit-elle à ses femmes, qui nous portoit à le lui cacher. Elle désiroit, dès les premiers jours de sa maladie, de recevoir les derniers sacremens ; elle les a reçus enfin, et ils ont produit sur elle un effet tout contraire à celui que j'en appréhendois. Ils l'ont rendue plus calme ; ils l'ont en quelque sorte rappelée à la vie, et un rayon d'espérance luit encore pour moi. Son fils, qu'elle a redemandé avec les plus vives instances, est sous ses yeux ; et plût au Ciel qu'il n'y eût pas plus à craindre pour sa mère que pour lui ! ma situation étant aujourd'hui plus tranquille, j'en profite pour vous raconter plus au long mes égaremens et mes malheurs.

Vous aviez pressenti les excès auxquels

mon caractère impétueux, mes passions vives et ardentes pouvoient me porter ; je n'ai que trop justifié toutes vos craintes.

Des amis indiscrets me rapportoient sans cesse des propos ou des démarches de Lausane, qui enflammoient ma jalousie, et réalisoient à mes yeux les chimères que je m'étois formées. Des émissaires, que j'avois placés en tous lieux sur ses pas, empoisonnoient encore ses discours légers, et aggravoient chaque jour mes soupçons. Il se faisoit un jeu de ma crédulité : et voulant la faire servir à d'affreux projets, que lui-même m'a dévoilés, croyant d'ailleurs qu'avec le crédit et l'autorité dont il jouissoit, je n'oserois jamais faire avec lui d'une prétendue galanterie une affaire sérieuse, il mit enfin, par la plus abominable invention, le comble à ses noirceurs. Il montra à ceux dont j'avois fait mes confidens, un portrait d'Émilie, accompagné d'une lettre qui paroissoit écrite de sa main, et dans laquelle, après un préambule assez naturel sur les soins qu'elle avoit toujours apportés à déguiser à mes yeux son attachement pour lui, elle lui recommandoit de nouveau de s'observer devant moi avec plus d'attention, et lui envoyoit un gage de sa tendresse tel qu'il le désiroit.

De tous mes amis, celui dont je me défiois le moins, fut mis en œuvre par le Baron, pour me faire donner plus sûrement dans le piége qu'il me tendoit. Sur son récit, je n'eus pas de peine à croire Émilie coupable; cependant je me possédai assez, pour exiger de cet ami perfide qu'il me fît voir au moins la lettre, qui étoit le plus sûr garant de l'infidélité d'Émilie. Il me promit d'employer tous ses soins pour la dérober à Lausane, et dès le lendemain il me la remit. Jugez de ma fureur, lorsque je crus y reconnoître l'écriture d'une épouse, qui sembloit me manquer et se manquer à elle-même si indignement. N'écoutant plus dans cet instant que la passion qui me transportoit, je courus à son appartement. » Malheureuse, lui dis-je » en l'abordant, laisse tomber le masque de » ta fausse vertu; lis, et sois confondue «. Elle lut, et me rendant la lettre; » C'est » mon écriture, dit-elle; on l'a contrefaite, » de manière à m'y tromper moi-même; » mais ce ne sont, cher époux, ni mon » style, ni mes sentimens «. Le sang froid avec lequel elle prononça ces mots, au lieu de m'éclairer, ne fit que redoubler l'horreur dont je me sentois pénétré, et m'animer encore plus à la vengeance. Je la quittai, en osant bien l'accuser de s'être fait un front

qui ne savoit plus rougir ; et je courus chercher Lausane. » Suivez-moi, lui dis-je, lâche » et infâme séducteur «. Oh, pour lâche et infâme, c'est trop, me répondit-il ; et il me suivit à l'instant. Dans la route, et pendant que je me faisois mener avec lui dans un lieu écarté : » Expliquons-nous, me dit-il, et que » de petites intrigues d'amour, sans dessein » et sans conséquence, ne séparent pas à » jamais deux amis qui depuis tant de tems » ont vécu l'un pour l'autre : il m'en coûte- » roit trop de vous ôter la vie, et vous vous » perdez si vous attentez à la mienne «. Je regardai comme un manque de courage ce qui n'étoit en lui que le fruit d'une réflexion plus mûre, occasionnée par mon emportement ; et je ne daignai y répondre que par le plus profond silence et le plus parfait mépris. Descendus de carrosse au parc de Vincennes, et nous enfonçant aussi tôt dans le plus épais du bois : Point de quartier, m'écriai-je dans le transport qui m'agitoit : et fondant sur le Baron sans aucun ménagement, j'en reçus une légère blessure ; mais après le combat le plus opiniâtre, je l'étendis presque mort à mes pieds. » J'implore » votre secours, me dit-il en tombant ; ac- » cordez-le moi, par pitié pour vous-même, » et plus encore pour votre fidèle et trop

» malheureuse épouse «. Il ne put en dire davantage. Je courus faire avancer la voiture qui nous avoit amenés, et nos valets de chambre, que nous avions eu la précaution d'y faire monter avec nous. Ils m'aidèrent à relever le Baron, qui ordonna au sien un silence qu'il n'a pas gardé ; et on le reconduisit à son hôtel.

Pour moi, vivement frappé du peu de mots qui lui étoient échappés, je me hâtai de rejoindre Émilie. Hélas ! je craignois de la revoir presque autant que je le désirois ; et dans quel état, grand Dieu ! la trouvai-je à mon retour ! Un accouchement subit, mais violent, causé par la trop juste frayeur qu'avoit produite en elle mon départ précipité, la mettoit à deux doigts de la mort. Elle venoit d'être délivrée ; mais il lui restoit des convulsions affreuses et un transport qui aliénoit entièrement sa raison. Malgré la quantité de sang qu'elle avoit perdu, l'ardeur de la fièvre lui donnoit une force qu'on avoit peine à contenir ; et tandis que ses femmes étoient en pleurs aux pieds de son lit, ses domestiques ne pouvoient que difficilement la retenir au milieu des secousses vives et continuelles qu'elle éprouvoit dans tous ses membres. Je la pris moi-même entre mes bras, et à chaque instant

elle étoit prête à m'échapper. On crut qu'elle alloit passer ; on vouloit me faire retirer : mais je n'écoutois rien, je ne savois ni ce qu'on me disoit ni ce que je faisois ; toute mon attention se bornoit à contenir Émilie, que j'embrassois étroitement, et avec laquelle je ne pensois plus qu'à mourir. Cependant son agitation se calma peu à peu ; quelques secours appliqués à propos lui rendirent même l'usage de la raison ; mais elle se trouva aussi foible alors, qu'elle étoit forte et violente quelques instans auparavant. Elle tourna vers moi des regards languissans, me tendit une main défaillante, et ne put proférer que ce peu de mots : » Cher » époux, je vous aime toujours «. Une léthargie profonde succéda aussitôt à cet état de langueur et d'accablement : on la fit revenir à force de soins ; et moi, immobile et stupide, je tenois sa main pressée entre les miennes, et ne pouvois pleurer. Après un assez long tems passé dans cet état, ses yeux se rouvrirent, et se portèrent encore plus tendrement sur moi : » Je ne puis, » dit-elle, cher époux, soutenir la situation » où je vous vois «. Elle retomba dans son évanouissement.

On prit ce moment pour m'arracher d'auprès d'elle ; on me fit passer dans la chambre

voisine, où étoit mon fils : je m'assis près de lui; et l'émotion que me causa sa vue, rappelant mes esprits presque égarés, me fit enfin verser des larmes. A l'instant où je me sentois le plus soulagé, et où je retrouvois quelque force dans mes maux, on vint me dire qu'Émilie étoit mieux, mais qu'elle avoit besoin de repos, et qu'un inconnu me demandoit: c'étoit un homme que m'envoyoit Lausane, pour me dire qu'il étoit très-mal, et qu'il désiroit me parler; j'y courus. On avoit jugé sa blessure mortelle. » Vous m'ôtez peut-
» être la vie, me dit-il, après avoir fait reti-
» rer ceux qui l'environnoient; mais je l'ai
» mérité. La Comtesse est innocente, et la
» lettre que j'ai supposée étoit destinée à me
» rendre coupable envers vous avec plus de
» succès que je ne l'avois été jusqu'ici. J'é-
» tois assez convaincu que vous la lui mon-
» treriez; mais je pensois aussi que, du ca-
» ractère dont je vous connois, et après des
» marques aussi sûres, en apparence, de son
» infidélité, nulle explication de sa part ne
» pourroit vous empêcher de rompre avec
» elle. Ne croyant pas d'ailleurs, qu'avec les
» vues d'agrandissement et d'élévation dont
» vous m'avez fait part, vous voulussiez vous
» mesurer avec moi, ni vous exposer à tout
» perdre pour une femme infidèle, je fon-

» dois sur votre rupture mes plus douces espé-
» rances. L'habitude qu'on a fait prendre à
» la Comtesse, de se promener chaque jour
» pour se conserver en santé, m'avoit fait
» concevoir le dessein de profiter d'une de
» ses promenades pour l'enlever. J'avois ga-
» gné, pour cet effet, son cocher, son cou-
» reur, la Roche (trois de ses gens, que je
» vous avois donnés); et tout le reste étoit
» arrangé. Si, au contraire, vous preniez le
» parti de l'éloigner et de vous séparer, j'a-
» vois résolu de forcer sa retraite, si je ne
» pouvois réussir à l'enlever sur la route. Cet
» enlèvement, disois-je, de quelque manière
» qu'il se fasse, ne sera point sur mon compte.
» Après l'éclat de la rupture, on dira haute-
» ment que la Comtesse s'est jetée dans mes
» bras; qu'elle est venue déposer entre mes
» mains le fruit de nos amours, que son mari
» a été pris pour dupe, et, quoi qu'il puisse
» en arriver du côté de la Comtesse, ma pas-
» sion sera satisfaite, ou du moins ma va-
» nité «.

Quel monstre! m'écriai-je à l'instant. Quoi! et vous ne respectiez pas même l'état d'Émilie....! Et maintenant elle se meurt...!

» J'étois un monstre, j'en conviens, me ré-
» pondit Lausane; mais je devois à sa justifi-
» cation, à votre repos et au mien, ce récit,

» hélas ! si pénible et si humiliant pour moi.
» J'ai tout fait pour séduire la Comtesse, et
» j'avoue que le triomphe auquel j'aspirois
» intéressoit en moi autant l'orgueil que l'a-
» mour. Par de fausses délations, j'ai fait éloi-
» gner votre père, dont la présence et les
» conseils m'auroient embarrassé; je vous ai
» rendu incrédule comme moi, pour vous
» rendre moins cher à Émilie, moins scrupu-
» leux, moins délicat et moins fidèle; je vous
» ai inspiré les passions et les préjugés les
» plus favorables à mes vues : j'ai voulu em-
» ployer auprès de la Comtesse les mêmes
» ressources; mais je l'ai toujours trouvée
» armée par sa sagesse, contre toute espèce
» de séduction. Je vous ai fait, sans vous
» haïr, tout le mal que j'ai pu, et j'en suis
» la première victime. Il y a un Dieu juste,
» Valmont; je le reconnois trop tard, et je
» ne me sens pas encore la force de le con-
» fesser hautement.... Il y a un Dieu «. Lau-
sane se tut à ces mots. Une sueur froide cou-
loit de son front; l'agitation la plus violente
se peignoit dans ses yeux et dans tous ses
traits. En le voyant dans cet état, la pitié
succéda, au fond de mon cœur, à tous les
sentimens de fureur et de haine. J'appelai,
pour lui faire donner du secours; et me pen-
chant vers lui, Je vous pardonne, lui dis-je,
assez

assez bas pour ne pas être entendu ; mais puisqu'il y a un Dieu, pensez sérieusement à vous réconcilier avec lui. » Je vous attends » demain, me répondit-il; et pour la seconde » fois, ayez pitié de moi «. Je lui serrai la main avec un mèlange inexprimable d'humanité, de compassion, de mépris et d'horreur.

Je me hâtai de rejoindre ma chère Émilie, l'esprit rongé d'inquiétudes, et le cœur plus rempli que jamais d'estime pour elle, de respect et d'amour. On ne me permit de la voir qu'un moment. Sa situation étoit toujours la même : elle l'étoit à mon réveil, si toutefois j'ai fermé l'œil de toute cette nuit, la plus orageuse de ma vie. J'entrai chez Emilie ; je la vis un moment, sans en être apperçu ; j'embrassai mon fils, et je courus chez Lausane. Personne ne se défioit encore de ce qui s'étoit passé entre nous ; et les raisonnemens que formoit le Public, toujours mal instruit sur ces sortes d'affaires, s'arrêtoient sur tout autre que sur moi. Dès que je parus, on nous laissa seuls, comme il l'avoit ordonné.

» Venez, me dit-il, venez jouir du plaisir » de la vengeance.... Le Ciel vous a bien » vengé. Venez voir un malheureux, dé- » chiré par ses remords, combattu par mille » sentimens contraires, ne sachant ni ce

» ce qu'il doit croire, ni ce qu'il peut espé-
» rer; ne voyant, de quelque côté que se
» portent ses réflexions, que des sujets de
» crainte, et rien sur quoi il puisse s'appuyer.
» Accablante situation ! O Galiléen ! tu as
» vaincu «. — Mais s'il a vaincu, lui dis-je en frémissant, comme Julien, vous blasphémez * : si la Religion chrétienne est vraie, comme je commence à le croire, elle vous offre un Dieu Sauveur, des moyens de réconciliation. — Quoi ! cette Religion que j'ai toujours méconnue, déshonorée, outragée.... elle seroit la ressource d'impies, de scélérats tels que moi ! Hélas ! quelquefois, lorsque je la blasphémois, mon cœur démentoit mes lèvres. Aujourd'hui, il me suffiroit de dire, *Je me repens*, pour me la rendre favorable ! Porte tes ressources à d'autres que moi; offre-les à Émilie, qui n'en a pas besoin : pour moi, je ne me repens que d'avoir pu te paroître si foible. Eh, quel rôle veux-tu me faire jouer ? J'irois demander un Prêtre, me confesser ! — Eh, vous l'avez bien fait vis-à-vis de moi,

* Théodore, et d'autres Écrivains après lui, rapportent que, quand Julien se vit blessé à mort, il reçut dans sa main le sang qui couloit de sa plaie ; et que, le jetant en l'air, il s'écria : *Rassassie-toi, Galiléen : tu m'as vaincu ; mais je te renonce encore ;* et qu'après avoir ainsi blasphémé contre Jésus-Christ, il vomit aussi mille imprécations contre ses dieux, dont il se voyoit abandonné.

en me rendant le confident de vos crimes! — Oui, mais c'est entre nous. Dès l'instant où je me suis senti frappé, je n'ai pu porter tout le poids de mes remords. Depuis ce moment fatal, les réflexions n'ont fait qu'ensanglanter la plaie qui est au fond de mon cœur; il me falloit quelqu'un à qui je pusse m'ouvrir sans contrainte, et je ne pouvois le faire plus utilement qu'à l'époux d'Émilie. Cependant personne ne sait quel est le sujet de notre entretien, et au contraire, tout le Public sauroit bientôt... — Eh, Monsieur, qu'importe le Public, dans des momens si précieux, et où, peut-être dans peu, il n'y aura plus à vos yeux d'autre juge de vos actions que Dieu même? — Qu'importe....! eh quoi, m'as-tu donc condamné à la mort? N'y a-t-il plus d'espérance pour moi? Va, fais du moins prier pour un malheureux qui n'a pas la force de prier pour lui-même. Fais dire des messes pour sa guérison; les plus vaillans de nos Coryphées en ont bien fait autant (1)... Son visage enflammé m'annonçoit assez qu'il étoit tems de finir, si je ne voulois pas aigrir son mal, et augmenter le transport qui l'agitoit. Il n'étoit presque plus à lui. Je le quittai, en l'invitant à prendre du repos, et à ne se permettre que des réflexions capables de le tranquilliser et de le consoler.

Pendant plusieurs jours, je me partageai ainsi entre lui et la Comtesse. L'état d'Émilie demandoit les plus grands ménagemens, et sembloit empirer de jour en jour. Celui du Baron étoit entièrement désespéré. La gangrène s'étoit mise à sa blessure ; elle avoit gagné les parties les plus nobles, et on n'avoit pas craint de lui annoncer que le mal étoit sans remède, et qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre. Grand Dieu ! quelle nouvelle pour lui ! En quelle situation l'ai-je vu dans ces derniers momens ; et où trouverai-je des couleurs assez fortes pour bien rendre cet affreux tableau ? » Il faut donc » mourir, me dit-il, dès qu'il m'apperçut ; » et où irai-je ? O néant que j'implore, sois » mon Dieu ! viens par pitié dévorer tout » mon être ! viens, je n'ai de ressource qu'en » toi seul : je te rends ce que tu m'as donné... » Hélas ! je t'implore en vain. Tu ne pouvois » me rien donner ; tu ne peux me rien ôter. » Dieu cruel, Dieu impitoyable, s'il en existe » quelqu'un ; ô toi qui t'es joué de mon être, » qui t'es joué de mon sort, que vas-tu faire » de moi * . . . . « ? O mon ami ! lui dis-je en

* Un ancien Philosophe disoit : *Dubius vixi ; incertus morior ; quò vadam nescio : Ens entium, miserere mei !* J'ai vécu dans le doute ; je meurs dans l'incertitude ; je ne sais ou j'irai : Etre des êtres, ayez pitié de moi !

l'interrompant, que faites-vous ? Quel fantôme hideux vous êtes-vous formé, pour vous tourmenter ? Il y a un Dieu bon, un Dieu clément.... même pour des coupables tels que nous. Ah! maintenant j'aime à m'en flatter : oui, Lausane, il y a un Dieu Sauveur. — Qu'il fasse donc des miracles ; qu'il me fasse croire ; qu'il me fasse espérer ; qu'il change en un moment mon esprit et mon cœur ; qu'il me donne la force d'avouer que je me suis trompé, que je l'ai bien voulu, que mon incrédulité étoit plus l'ouvrage de mes passions que de ma raison, qu'elle n'étoit souvent qu'un masque dont je couvrois ma foiblesse, qu'elle étoit un état de doute bien plus que d'assurance et de tranquillité. — Cette force dont tu as besoin, ô mon ami, demandons-la ensemble. Le tems presse; j'ai amené avec moi un Ministre charitable...

» Oui, « s'est écrié en entrant un de nos Esprits-forts, ami intime de Lausane, et l'un de ses disciples d'impiété, » il fera beau voir » mon maître, *extrémonctionné* par tous les » sens, mourir entre les bras d'un Prêtre ! » Eh quoi! Baron, as-tu peur de l'enfer « ? Il est permis, lui répliquai-je, de trembler à moins ; et je ne conseille pas à notre ami d'être fort, en dépit de sa conscience, et contre Dieu même. — Oh sa conscience! c'est

celle d'un malade; toi qui te porte bien, ce qui m'étonne est de te trouver aussi foible que lui. Va, Baron, dit-il en se retirant et en pirouettant, va dans l'autre monde, muni de passeports qui ne sont bons que pour les sots; et fais dire à ceux qui s'apprètoient à vanter ton courage, que tu n'y étois déjà plus, avant même d'ètre mort.

Voilà donc, dis-je à Lausane qui paroissoit atterré par ces froides plaisanteries si fort hors de saison, voilà toutes les consolations et toutes les ressources que nous laissent dans ces derniers instans nos compagnons d'incrédulité. Cher Baron, permets que je te présente, dans le Ministre de la Religion, un ami plus fidèle et des ressources plus réelles. — Non, s'écria-t-il avec violence; qu'il se garde bien d'entrer, qu'il sorte de ma maison; à quoi m'exposes-tu? Me voilà donc, gràces à tes soins, la fable et la risée de tous les sages! — Eh, mon ami, c'est bien de tout cela que tu dois t'inquiéter maintenant. Laisse ces faux sages faire les braves, tant qu'ils se croient loin du danger; mais pour toi, songe à ce que tu risques; prends du moins le plus certain. — Hélas! je risque tout, me répondit-il avec un air et d'un ton de voix que je n'oublierai jamais, je risque tout: n'importe (2); il est trop tard, et le sort en est



La mort de l'Impie.

jeté..... Dieu! Dieu! qui te venges déjà si cruellement, tu mets le désespoir et l'enfer dans mon cœur! je te défie de me faire souffrir davantage.... Je perds tout..... tout s'évanouit à mes yeux et fond sous moi.... Quel abîme...! ô rage! ô désespoir! ô infortuné que je suis...! Va, retire-toi, funeste auteur de ma mort...; qu'on sache, dit-il en élevant la voix, que c'est toi qui es mon meurtrier, mon bourreau; que ta conscience te le dise à toi-même à chaque instant de ta vie; qu'elle te rende aussi malheureux que moi. Reçois ce fatal adieu et mes derniers vœux; que ton Émilie, que le fruit de ses entrailles... A ces derniers mots, la rage le suffoqua. J'appelai du secours..... il n'étoit plus. J'avois saisi heureusement un papier qui sortoit de dessous son chevet, et qui me parut, à la première inspection, un plan contre la Religion, et en faveur de l'incrédulité, que je vous communiquerai par la suite *. Je me jetai machinalement à genoux aux pieds de son lit, les yeux fixés sur cet infortuné.... Quel spec-

* Ce plan a été envoyé en même temps que la Lettre LIe., avec des réflexions du Comte de Valmont, sur les objets qu'il renferme. On a rejeté le tout à la fin des Lettres de cette première Partie, comme un morceau à part, mais qu'il étoit essentiel de conserver, en y faisant d'ailleurs les additions et les changemens dont il sera parlé.

tacle hideux que celui de son cadavre....! Les efforts violens qu'il venoit de faire en rendant les derniers soupirs, avoient défiguré ses traits. Ses yeux fixes et hagards ne respiroient que la haine, la vengeance et la fureur; ses mains étoient tordues sur sa tète ; son front étoit pâle et menaçant; ses lèvres étoient enflées et livides; sa bouche ouverte sembloit vomir encore l'impiété et le blasphème..... Ses domestiques ne purent le voir sans détourner les yeux et sans frémir (3)... Après quelques instans de saisissement et de méditation profonde, la terreur dans l'ame, la conscience bourrelée, oppressée par les remords, je m'arrachai de ce lieu sinistre, et précipitai mes pas vers Émilie. Quel contraste! toute sa maison étoit en pleurs, tout retentissoit du récit de ses œuvres, et de l'éloge qu'on faisoit de ses vertus; on entendoit de toute part des gémissemens et des regrets; et, quoiqu'on se contraignît en ma présence, je ne lisois sur tous les visages que des signes sensibles de la plus vive inquiétude et de la douleur la plus amère. Lorsque je l'abordai, elle étoit un peu moins foible, et jouissoit de toute la liberté de son esprit, et de tout le calme de sa raison.

Approchez, cher Valmont, me dit-elle, dès quelle m'apperçut; je me sens assez forte



Car. Monnet Del. Dambrun Sculp.

Que la mort, pour une Ame chrétienne, perd bien de son amertume.

pour partager vos peines et vous aider à les porter. Mon bon ami, il n'y a que la Religion qui puisse nous les faire soutenir dignement. Cherchez en elle des lumières et des secours qu'elle seule peut nous donner. Qu'il m'est doux de mourir dans son sein, si Dieu veut que je meure ! Elle ne me laisse regretter sur la terre que vous, notre respectable père et mon fils.... Mais quelle consolation n'emporterai-je pas au tombeau, si je puis penser que je laisse, à ce tendre gage de notre amour, un père, instruit par ses malheurs et guidé par la Religion. — Vivez, chère épouse, m'écriai-je, fondant en larmes ; vivez pour me la faire suivre, pour me la faire aimer, pour que j'achève de la connoître et de l'adorer. — Ma vie n'est point à moi, me répondit-elle, elle est à celui qui me l'a donnée ; je la lui rends, dès qu'il lui plaît de la reprendre : trop heureuse si le sacrifice que je lui en fais, uni à celui de mon Rédempteur, peut expier nos fautes et nous le rendre propice à tous deux.... Je m'appuie, reprit-elle après quelques momens de silence, sur ses miséricordes, bien plus que sur l'innocence de ma vie et la pureté de mes intentions. Je vous ai toujours aimé, cher époux ; mais ai-je bien aimé mon Dieu autant que je le devois? Je l'ai désiré du moins de tout mon cœur ;

et de tout mon cœur, je veux mourir dans son amour.... Que la mort, pour une ame chrétienne, perd bien de son amertume! Elle nous ôte beaucoup moins qu'elle ne nous donne, et dans cette séparation dont elle nous menace, ô mon ami! je suis moins à plaindre que vous.... C'est vous, cher Valmont, qui devez maintenant vous armer de force, pour soutenir le fardeau de la vie, et pour acquitter les dettes qu'elle vous fait contracter: c'est vous qui devez vivre, pour consoler votre père, pour former à la Religion et à la vertu l'enfant que le Ciel vous a donné, et pour édifier par votre retour vos vrais amis, que vos erreurs ont affligés. Me le promettez-vous? — O ma vie! mon tout! lui dis-je, en me jetant à ses genoux, demande à ton Dieu de vivre encore, pour achever son triomphe sur mon esprit et sur mon cœur: il t'exaucera; et en vivant pour toi, je commencerai à vivre pour lui. Mes erreurs ne tiennent plus à rien; trop de choses les combattent et les détruisent. Je te promets tout ce que tu voudras; car, en te promettant, je sens que je ne risque plus rien. — Lève-toi.... je ne crains donc plus de mourir. O mon Dieu! que votre volonté soit faite, et que votre saint nom soit béni. — Émilie, je t'en conjure, demande-lui de

vivre. — Oui, je le lui demande, si c'est pour sa gloire et pour notre salut à tous deux. — Mon Émilie, me pardonnes-tu ? — Ah ! Si je te pardonne, moi qui t'aime si tendrement ! Va, mon cœur a toujours excusé les foiblesses du tien : et ce n'est qu'à Lausane que j'ai besoin de pardonner : hélas ! je sépare, autant qu'il est en moi, ses vices de sa personne : et il m'est cher encore, malgré les maux qu'il nous a faits. Mais, dis-moi qu'est-il devenu.... ? Tu te troubles, Valmont ; tu gardes le silence. — Ma tendre amie, sois tranquille ; je satisferai dans peu à tes questions, et tu admireras alors plus que jamais les secrets desseins d'un Dieu qui veille sur nous. Lausane t'a pleinement justifiée à mes yeux, si tu as pu avoir besoin de l'être. — Le Ciel daigne avoir pitié de lui.... ! Cher Valmont, laisse-moi me recueillir pour l'action que je médite ; demain je recevrai les derniers Sacremens. Ne t'inquiète pas, mon bon ami ; ils sont tout à la fois et la consolation la plus douce et le remède le plus sûr dans l'état où je suis.

Je respectai, quoiqu'à regret, la loi que sa piété m'imposoit ; et je me retirai en gémissant. On m'annonça, quelques heures après, M. de Veymur *. Son abord étoit in-

* Le frère du Comte de Veymur.

quiet et embarrassé. Fuyez, me dit-il, dès qu'il put me parler sans témoins. A l'instant même de la mort de Lausane, l'un de ses valets de chambre, qui vous a accompagné au parc de Vincennes, a raconté tout haut les circonstances de votre affaire, et nous venons de les apprendre en arrivant.... La famille du Baron, qui perd toutes ses espérances, est désolée, et fait contre vous les plus terribles menaces. Le public est instruit, et le Roi lui-même ne tardera pas à l'être. Fuyez; derobez-vous à des poursuites dont vous auriez tout à craindre dans ces premiers momens. Conservez-vous pour Émilie, et venez chez Mesdames de Veymur, qui sont ici avec moi sous un nom emprunté : elles ont choisi exprès un logement commode et retiré, et ne veulent se présenter à votre épouse qu'après qu'elles vous auront mis à l'abri de tout danger. La nuit favorise heureusement votre retraite; suivez-moi : nous nous chargeons de tranquilliser Émilie.

Je le suivis avec d'autant plus d'empressement, que je brûlois du désir de voir sa belle-sœur et son épouse, et de leur témoigner ma vive reconnoissance de tant de zèle et de fatigues. L'entrevue fut aussi touchante qu'elle pouvoit l'être, malgré tous

mes torts. Les motifs qu'elles me proposèrent, pour me faire accepter l'asile qu'elles m'offroient, étoient assez pressans pour me déterminer. Je restai, tandis u'elles coururent s'emparer de ma chère et tendre amie, et colorer à ses yeux mon absence de prétextes propres à la calmer.

Ce qu'il y avoit de plus difficile à arranger, étoit la cérémonie du lendemain. On ne vouloit pas faire penser à la Comtesse que j'avois des affaires sérieuses, et que je courois des risques assez grands pour que je ne pusse pas assister, comme elle le désiroit ardemment, à la grande action qu'elle méditoit. On lui dit que la décence même ne permettoit pas que je me montrasse dans des momens si critiques; qu'un tel spectacle ne pouvoit d'ailleurs que faire sur moi l'impression la plus vive; et que du moins, pour en dérober l'effet à ses propres yeux, il étoit convenable que je me retirasse dans la garde-robe qui étoit au pied de son lit, où la porte seulement entr'ouverte me laisseroit toute liberté de voir et d'entendre sans être vu. Cette précaution ne lui parut point étrange. Lorsque le soir de ce jour si précieux pour elle fut arrivé, je revins le visage caché dans un manteau; et, accompagné de M. de Veymur, je rentrai sans

bruit par la porte du jardin. Nous montâmes chez Émilie par un escalier dérobé. Je la vis un instant, après qu'on eut fait retirer tous ceux qui l'environnoient. Elle étoit beaucoup plus mal que le jour précédent : elle crut me dire un éternel adieu ; elle me le dit avec tendresse, avec courage. Je l'interrompois par mes sanglots, je la baignois de mes larmes, je ne faisois paroître que ma douleur et ma foiblesse. Elle me ranima, elle me rendit des forces par l'héroïsme de ses sentimens et de sa piété ; elle me recommanda de nouveau les intérêts de mon ame et ceux de mon fils. Je la serrai encore une fois entre mes bras, et m'enfonçai dans le cabinet qui m'étoit destiné.

On ne tarda pas à s'assembler. Le moment que je craignois le plus, et qu'Émilie désiroit le plus vivement, arriva enfin : elle vit entrer son Sauveur et son Dieu. Quel spectacle de religion ! et de quels sentimens il a pénétré mon cœur ! On fit à mon épouse une exhortation courte et pathétique, sur l'amour d'un Dieu pour elle, sur les faveurs dont il l'avoit comblée depuis l'instant de sa naissance jusqu'à ces derniers momens ; on l'engagea à répondre à tant d'amour et à de si grands bienfaits, par la plus vive reconnoissance, la résignation la plus

entière, et le détachement le plus parfait. » Oui, Monsieur, dit-elle avec fermeté au » Ministre qui l'exhortoit, je bénis sa tendresse, et lui rends les plus vives actions » de grâces des témoignages qu'il n'a cessé » de m'en donner. Je meurs à tout, puisqu'il » l'ordonne, avec l'unique désir d'être éternellement à lui. O mon Dieu ! recevez » l'offrande de tout ce que vous savez que » j'ai de plus cher, et daignez vous le consacrer uniquement. Soyez ma force et mon » soutien, comme j'espère que vous allez » être pour moi un gage d'immortalité « ! On fit l'onction sainte sur tous ses sens, et elle entra dans le plus profond recueillement. On lui présenta le Crucifix, et elle jeta sur lui le regard le plus tendre. » Voilà, » dit-elle en le pressant amoureusement de » ses lèvres, voilà l'image sacrée de celui à » qui je dois mon salut, de celui qui m'a soutenue dans toutes les afflictions, et qui a » fait mon unique espérance tous les jours » de ma vie « On lui fit plusieurs questions, auxquelles elle répondit d'une manière si touchante, que tous les assistans fondoient en larmes. On lui présenta son Dieu ; elle l'adora, elle le reçut, et parut comblée de joie et remplie des consolations les plus douces. » C'est à présent, dit-elle, que je vous

» prie, Seigneur, de recevoir mon ame, et
» que je meurs en paix «.

Pendant cette scène si attendrissante, ce qui m'a le plus frappé, c'est la sérénité qui brilloit sur son front. Nulle altération ne se faisoit voir dans ses traits; un feu pur et céleste éclatoit dans ses yeux; un tendre coloris animait son visage, et ajoutoit encore un nouveau charme à ses attraits; sa voix douce et persuasive, mais ferme et assurée, portoit dans le cœur une onction secrète et je ne sais quoi de divin; la dignité et les grâces accompagnoient ses moindres gestes: tout en elle respiroit la grandeur d'ame et le vrai courage que donnent le témoignage d'une bonne conscience et la solide piété. A l'éclat dont elle brilloit, on l'eût moins prise pour une foible mortelle, que pour un Ange descendu parmi nous sous une forme humaine; elle paroissoit bien moins s'assujettir à la mort, qu'en triompher. Ah! mon père, que la mort du Juste est donc précieuse; et qu'il est doux de mourir ainsi dans le Seigneur! Plaise au Ciel cependant qu'il n'ait eu dessein que de nous présenter dans Emilie cette image, sans la réaliser! Plaise au Ciel qu'elle me soit rendue, pour m'apprendre à vivre comme elle!

Après ce qui venoit de se passer sous mes yeux, et qui, malgré le courage que cet exemple m'inspiroit, m'avoit ému au point d'être près cent fois d'éclater; je ne pensai plus qu'à me dérober en secret, et par la même route par laquelle j'étois venu. L'impression qui restoit en moi ne me permettoit pas de me montrer de nouveau à Émilie, ni de troubler la joie si douce que répandoit en elle l'action qu'elle venoit de faire.

Je vous écris le lendemain de cette scène, si intéressante pour elle et pour moi, c'est-à-dire, plutôt que je ne l'avois pensé: et vous recevrez peut-être ma dernière lettre en même tems que celle-ci. Mon épouse est beaucoup mieux, et n'est cependant pas hors de danger. Pour empêcher qu'elle ne s'inquiète trop vivement de ce qu'elle ne me voit plus, on lui a seulement appris que j'avois eu, il y a quelques jours, une affaire avec le Baron; qu'il avoit été blessé, que, comme le bruit commençoit à se répandre que j'étois l'auteur de sa blessure, on avoit cru plus prudent de m'engager à me cacher chez Mesdames de Veymur; et que c'est pour cela même, que, lorsqu'elle avoit été administrée, on m'avoit fourni auprès d'elle un prétexte, pour ne me montrer à ses yeux que de la manière la plus secrète.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que les suites de cette affaire deviennent très-inquiétantes pour moi. Le Roi, informé de la mort de Lausane, me menace, dit-on, des plus terribles effets de sa colère; je viens d'apprendre cependant que la famille du Baron, pour ne pas risquer de voir retomber sur lui-même la tache du duel et les suites que selon les loix il devroit avoir, faisoit passer auprès du Prince cette affaire pour une rencontre. Mais en même tems elle me peint à cet égard des plus noires couleurs, et met tout en œuvre pour me perdre. Si quelque chose peut me soutenir et me consoler au milieu de l'affreuse perspective qui s'ouvre devant moi, ce ne peut être que la Religion, à laquelle vous me rappelez, et qu'Émilie elle-même me prêche par ses exemples avec tant d'énergie. Vous voyez, mon père, les dispositions où je suis. Consommez votre ouvrage, et en me peignant la sainteté du Christianisme, achevez de contraindre mon esprit à le croire, et mon cœur à l'aimer.

NOTES.

PAGE 75.

(1) *Les plus vaillans de nos Coryphées en ont bien fait autant.* Ils ont fait plus : ils ont fait apporter des Reliques de toute espèce sur leur lit ; ils ont commandé qu'on fit toucher leur linge à la châsse de Sainte Geneviève ; ils se sont plu à être environnés de ces Moines qu'ils avoient autrefois honnis et méprisés ; ils ont voulu mourir entre les bras d'un Capucin ; et c'est ainsi qu'est mort un de mes amis, qui s'étoit fait un nom parmi les Gens de Lettres par ses talens, et, comme c'est aujourd'hui l'usage, par son incrédulité. C'est ainsi qu'au moindre mal se disposent à mourir les plus déterminés de nos incrédules. Eh, que d'anecdotes intéressantes je pourrois citer à ce sujet, si elles ne prêtoient trop au ridicule !

PAGE 78.

(2) *Je risque tout : n'importe.* J'ai vu, dit, M. l'Abbé de Choisy, oui j'ai vu mourir un homme dans ces horribles pensées : *Je l'avoue, disoit-il, que je ne sais ce qui en arrivera ; je n'ai jamais douté, et je doute présentement ; je suis dans des horreurs que je n'eusse jamais prévues.* Mais, lui disoit-on, demandez pardon à Dieu ; peut-être est-il encore tems pour vous. *Non*, répliquoit-il, *non, il ne me pardonnera point, il y a trente ans que je le méprise* ». Pensées Chrétiennes, par M. l'Abbé de Choisy, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

On a vu un évènement bien plus étrange encore, et dont les témoins sont subsistans. Un homme, qui toute sa vie avoit fait profession de ne rien croire, et qui, à l'article de la mort, venoit de refuser tous les secours de la religion, environné de sa famille en pleurs, demande à haute voix, *Quelle heure est-il ?* Il est dix heures, lui

dit-on. Une heure après, même demande; il la réitère l'heure suivante, et on lui répond qu'il est minuit. *Voici donc*, s'écrie-t-il d'une voix qui glace de frayeur tous les assistans, *voici l'heure et le moment où va commencer ma malheureuse éternité.* En achevant ces mots, il se retourne et expire.

PAGE 80.

(3) *Ses domestiques ne purent le voir, sans détourner les yeux et sans frémir.* M. de *** ne put soutenir autrefois un pareil spectacle dans un de ses amis, que la lecture de ses écrits avoit perverti. Il arriva au moment où cet ami venoit d'expirer. » Misérable, lui dit l'ancien Curé » de S. S. en tirant les rideaux qu'on avoit fermés sur ce » malheureux, viens contempler ton ouvrage; vois dans » quel état il est mort «. M. de ***, frappé, consterné, se jeta à genoux, fit une espèce d'amende honorable, et bientôt après oublia sa frayeur et son repentir.

LETTRE L.

Du Marquis.

Que te dirai-je, mon cher fils, et que répondre aux tristes détails que ta lettre renferme? La mort de Lausane, l'état d'Émilie, ta fortune renversée, tes jours menacés peut-être par une famille accréditée, qui ne respire que la vengeance, ta conscience en proie aux remords; quels fruits d'une année de délire, d'un moment de fureur! et quel remède à tant de maux? Le même qui les eût prévenus, Valmont..... la Religion. Lausane, en te la faisant perdre, avoit-il prévu ce qu'il lui en coûteroit un jour à lui-même? J'admire comment, avec autant et plus d'esprit que lui, mais moins d'expérience et de connoissance des hommes, tu te laissois aller d'aveuglement en aveuglement au gré de ce faux ami! Ah! c'est que la simplicité d'une ame, droite encore, est aisément la dupe de ruses et de noirceurs qu'elle ne sait pas même soupçonner; c'est qu'heureusement ton cœur n'étoit pas encore dépravé; et que Lausane au contraire étoit devenu méchant par goût,

par habitude, et par réflexion. Aussi, mon fils, quel discernement le juste Juge a daigné faire entre vous deux ! Lausane, frappé par la main même de celui qu'il avoit séduit, meurt dans la rage et le désespoir; tu vis, cher Valmont, pour mettre à profit sa mort, par la sagesse et par le repentir. Justice, miséricorde de mon Dieu, je vous adore, jusque dans les maux que vous nous envoyez !

Ah, mon fils ! laisse-moi oublier le Baron et son spectacle d'horreur, pour ne plus penser qu'à toi et à Émilie. Émilie ! quelle leçons tu nous donnes ! quels charmes tu répands sur la Religion et sur la Vertu ! et que le tableau du juste, aux prises avec la mort, est encore plus touchant et plus persuasif que l'image de sa vie ! Tandis que l'impie, dans ses derniers momens, n'a pour toute ressource que l'idée du néant, le désire et l'appelle sans oser l'espérer, se voit comme suspendu entre ce néant trop peu sûr et un avenir terrible, si le néant n'est qu'une chimère; tandis qu'il mesure d'un œil mal assuré le terme de sa carrière, qu'il essaie en frémissant l'affreuse destinée qui l'attend, et se plonge en désespéré dans l'abîme qu'il s'est ouvert; l'ame juste et fidèle ne sent alors que la fin de ses combats et de ses peines, n'aspire qu'à être

réunie à la Divinité, et n'entrevoit dans un avenir éternel que la perspective des récompenses et du bonheur. Eh ! quel est à cet instant le vrai Chrétien, qui se repente de l'avoir été ?

O qu'il est insensé, cher Valmont, celui qui préfère, aux espérances que la Religion nous donne et aux avantages mêmes qu'ici-bas elle nous procure, les plaisirs du moment, le stupide sommeil, les songes inquiétans, et le triste réveil de l'incrédulité ! Ne balance donc plus à déposer tes doutes, à fixer ton choix ; et que la sainteté, l'excellence de la Religion chrétienne, ce dernier caractère qu'il me reste à te tracer, de concert avec tous les autres, triomphe à jamais de ton esprit et de ton cœur. Qu'elle est belle, qu'elle est sainte, cette Religion, si digne du Dieu qui nous la donne, et si utile à l'homme qui la reçoit ! Qu'elle est belle, dans les idées qu'elle nous retrace de la Divinité, et dans le culte qu'elle lui rend ! Que de sainteté, que d'excellence elle renferme dans les règles, les motifs, les encouragemens, les secours qu'elle offre à l'homme pour la vertu ; dans ce qu'elle fait tout à la fois pour sa perfection et pour son bonheur !

Laissons les peuples, les philosophes,

les sages, s'égarer dans les plus folles opinions * et les plus monstrueux systèmes sur l'Auteur de la Nature. Laissons l'imbécile Incrédulité renverser, dans ceux qui s'y livrent, toutes les notions du sens commun; substituer, aux plus pures lumières de la raison, les délires d'une imagination follement exaltée; attribuer, au hasard, à la nécessité, à un concours fortuit des élémens de la matière, les ouvrages les plus réguliers; contrarier à chaque instant l'univers et notre propre cœur; nous vanter les combinaisons, les forces, l'énergie de la nature, sans pouvoir la définir; faire revivre,

* » Ce seroit en effet, dit M. Rousseau, un détail bien » flétrissant pour la Philosophie, que l'exposition des » maximes pernicieuses et des dogmes impies de ses di- » verses sectes.... Et que dirons-nous de la distinction des » deux doctrines, si avidement reçue de tous les Philoso- » phes, et par laquelle ils professoient en secret des sen- » timens contraires à ceux qu'ils enseignoient publique- » ment....? L'histoire de cette fatale doctrine, faite par » un homme instruit et sincère, seroit un terrible coup » à la Philosophie ancienne et moderne. Mais la Philoso- » phie bravera toujours la raison, la vérité, et le tems » même, parce qu'elle a sa source dans l'orgueil humain, » plus fort que toutes ces choses «.

C'est d'après ces écarts si funestes que l'Apôtre S. Paul nous dit : » Prenez garde que personne ne vous surprenne » par une fausse et vaine Philosophie, selon les traditions » des hommes, selon les élémens d'une science mon- » daine, et non selon Jésus-Christ «. *Coloss.* 2, 8.

en

en faveur du Matérialisme, toutes les qualités occultes de l'ancienne Philosophie ; anéantir toute idée d'ordre et d'intelligence, plutôt que de reconnoître un Dieu. Laissons-la, plus timide quelquefois et plus circonspecte, imaginer un Être suprême, spectateur oisif des révolutions d'un monde qu'il a formé ; jouissant de lui-même dans sa tranquille indolence, sans s'intéresser aux ouvrages de ses mains ; abandonnant au caprice du sort les rênes de l'univers ; sourd à nos vœux ; indifférent à notre culte et à nos hommages ; insensible au bien comme au mal, au vice comme à la vertu : car telle est l'idole de l'incrédule, quand il lui plaît de s'en faire une.

Pour nous, mon fils, consultons la Religion, pour nous faire une idée juste de l'Être suprême. *Il est* * ... et de son existence nécessaire, coulent à nos yeux tous ses autres attributs. Éternel, il a précédé tous les tems, tous les êtres ; et dans sa durée simple et constante, il les renferme tous. Immense, il donne des bornes à tout et n'en souffre aucune. Indépendant, rien ne l'assujettit, rien ne le contraint ; il donne des loix à tout ce qui existe, et n'en reçoit que de lui-même. Infini, source unique de tout

* Exod. 3, 4.

bien, seul bien digne de nos désirs, il possède dans le plus haut degré tout ce qui, en genre de perfection, ne se trouve que partagé et limité dans les êtres qu'il a formés. Il est la charité par essence *. Il est le Dieu saint, infiniment saint; et son amour pour l'ordre est invariable comme son existence. Il est la souveraine sagesse, il la possède de toute éternité **; c'est par elle qu'il a réglé avant tous les tems tout ce qui existe par son pouvoir. Unique auteur de tout ce qui respire, ses soins s'étendent sur les plus petites parties de ses ouvrages, comme sur celles que nous admirons le plus; ils les gouverne, il les dirige librement et sans effort, avec autant de bonté et de facilité qu'il en a mis à les créer. Seul suffisant à lui-même; il trouve en lui son bonheur; et c'est pour nous en faire part, qu'il nous prévient, qu'il nous aime, et qu'il nous invite à l'aimer. S'il exige que nous lui rendions le tribut de nos louanges; c'est pour notre propre intérêt autant que pour sa gloire. S'il veut que nous répandions devant lui notre cœur; c'est pour y porter la consolation, la paix, la force et

* Selon ce beau mot de S. Jean, *Deus charitas est.* 1. Joan. IV, 8.

** Voyez la description admirable qui se trouve au livre des *Proverbes*, chap. 8.

l'espérance. S'il nous encourage, s'il nous excite à la vertu; c'est pour imprimer dans notre ame les traits les plus augustes de sa divinité, et pour couronner en nous ses dons, en couronnant nos mérites. Tel est, mon fils, le Dieu des Chrétiens; et quels droits n'a-t-il pas à nos hommages?

Mais quels hommages la Religion nous apprend-elle à lui rendre? Le culte et l'adoration en esprit et en vérité; l'hommage de notre entendement, par la soumission aux dogmes qu'il nous a révélés; l'hommage de notre cœur, par l'amour; le culte extérieur que lui doivent les facultés du corps qu'il nous a données; le culte sensible et public que lui doit la société toute entière, dont nous sommes membres; le culte et l'hommage de toutes les créatures, que nous devons faire servir à l'honorer.

Ainsi, la Religion chrétienne consacre à Dieu tout notre être; et par lui tout l'univers: ainsi nous le fait-elle envisager en toutes choses comme principe et comme fin, et nous enseigne-t-elle à rapporter tout à sa gloire.

Doctrine pure et sublime, où tout est animé, vivifié, consacré par l'amour! doctrine propre au Christianisme; car enfin où trouver ailleurs le précepte et la pratique de

l'amour divin? Le Naturaliste de nos jours, formé dès son enfance par les leçons et les exemples qu'il puise au milieu de nous, osera bien dire qu'il aime Dieu; mais est-ce dans la sincérité de son cœur qu'il parle ainsi? Cette expression d'amour n'est-elle pas dans sa bouche un jargon vide de sens? Où sont de sa part les sentimens, les hommages, les tendres effusions, les gémissemens ineffables, et, plus que tout, l'exacte fidélité d'un cœur qui aime? Idolâtre de toute beauté qui périt, où sont ses transports pour cette beauté sans tache et sans ombre qui ne périt pas? Toi-même, cher Valmont, depuis que tu reconnois un Être suprême, quels hommages lui as-tu adressés? quels vœux ardens as-tu fait monter jusqu'à lui? quel tribut de louanges, de soumission et d'amour, lui as-tu rendu? Interroge tous les incrédules de bonne foi; et qu'ils te disent s'ils ont, à l'égard de la Divinité, plus d'obéissance et de zèle, plus de reconnoissance et plus d'amour que toi.

La Religion chrétienne ne se borne pas à faire honorer Dieu par sa créature. Elle avoue sans peine, que le tribut de gloire que peuvent lui rendre tous les êtres créés ne suffit pas à sá grandeur. Mais qu'elle supplée dignement à leur insuffisance! Ici re-

paroît son unité constante, et le rapport de ses dogmes et de ses mystères avec son culte et sa morale. Le Verbe incarné vient unir à ses abaissemens nos adorations, nos vœux, et nos hommages, pour les présenter à l'Être suprême, et les rendre dignes de lui être offerts. En lui, l'univers s'agrandit, s'ennoblit, et reçoit un éclat, une majesté, qu'il ne peut avoir par lui-même. En lui, la création devient le chef-d'œuvre de la Divinité; c'est un tout, dont l'Homme-Dieu fait partie. En lui et par lui, se trouve comblée la distance qui est entre le fini et l'infini : les extrémités se rapprochent et se touchent dans un centre commun : ce n'est plus l'homme seul, si éloigné de Dieu par sa nature, qui lui rend gloire au nom de tous les êtres créés; c'est l'homme, c'est l'univers, qui adore en Jésus-Christ. En lui encore, la plus noble victime, dont toutes celles de l'ancienne Loi n'étoient que l'ombre et la figure, est offerte pour le péché; par ses mérites, tout crime, quelque grand qu'il soit, peut être expié, réparé (1); le sacrifice le plus auguste est perpétué sur la terre, et, selon l'expression de S. Léon, la croix est l'autel du monde; le repentir de l'homme, sa satisfaction, si incertaine, si équivoque dans tout autre principe que ceux

du Christianisme, porte sur des mérites suffisans, sur un fondement solide ; et le scandale du Juif et de l'infidèle devient l'ouvrage le plus sublime de la sagesse du Très-Haut et le plus sensible témoignage de sa bonté. O mon fils ! quel plan ! quelle admirable économie que celle de la Religion ! et quelle gloire elle rend à la Divinité !

Mais son excellence et sa sainteté paroissent également dans ce qu'elle fait pour la perfection et pour le bonheur de l'homme.

Les vains systêmes de l'Incrédulité font briller l'imagination, il est vrai, mais aux dépens de la raison. Ils font sacrifier la justesse de l'esprit à la singularité, et les notions les plus vraies à la fausse gloire de ne pas penser comme les autres hommes. Ils émoussent, ils dégradent le sentiment, ils dessèchent, ils flétrissent le cœur, et le concentrent tout entier dans la bassesse du Moi humain. Ils dénaturent, ils avilissent la vertu ; ils en effacent l'auguste caractère, et en étouffent le germe dans nos ames, en ne lui donnant pour mesure et pour base que la sensibilité physique et l'intérêt personnel. Ils rompent les liens de la société, en s'élevant contre toute autorité, en détruisant toute subordination, en rame-

nant tout à une égalité chimérique. Ils ôtent à l'homme toute sa grandeur et le rabaissent jusqu'à la condition des brutes; ils le privent de toutes les ressources et de tous les motifs qui peuvent le porter au bien; ils réveillent toutes ses passions; ils troublent son repos; ils le laissent sans appui, sans consolation dans ses peines, et sans espoir dans ses malheurs. O prétendus sages! qui vous donnez pour nos instituteurs et pour nos maîtres, vous êtes donc les ennemis, les tyrans du genre humain, bien loin d'en être les bienfaiteurs; et si l'un des caractères de la vérité est d'être utile, vous ne nous offrez donc dans vos rares et sublimes inventions qu'un amas d'impostures!

Il n'en est pas ainsi de votre loi sainte, ô mon Dieu! elle ne ressemble pas aux rêves de l'impie, et ce ne sont pas des fables qu'elle nous raconte *. Et d'abord, cher Valmont, en éclairant l'homme sur ce qu'il lui importe le plus de savoir, sur son origine, sa destination, sa fin, ses devoirs et ses espérances, la Religion chrétienne fixe ses idées, les rend nettes et précises, assure la justesse de ses vues, et donne à son esprit, en l'assujettissant à la raison, par la

* *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* Ps. 118.

voie de l'autorité, toute la droiture dont il peut être susceptible : c'est la remarque importante et vraie que tu seras maintenant à portée de faire. Un homme que l'impiété égare peut avoir l'esprit brillant, et avec d'autant plus de facilité qu'il se permet tout et ne respecte rien ; il peut même avoir un génie vaste et profond, qui embrasse les connoissances les plus étendues, et s'exerce avec succès sur les sciences les plus abstraites : mais presque toujours, sur les objets qu'il lui est le plus intéressant de bien saisir et de bien voir, il a l'esprit faux et bizarre, et une manière de penser louche et incertaine. Revient-il à la foi du Chrétien humble et docile? ses idées sont plus exactes et plus claires, ses principes sont plus constans, ses lumières s'épurent, sa raison s'affermit ; et celui-là même, qui n'étoit souvent qu'un esprit dangereux et frivole, devient, par la Religion, un esprit droit et vrai, et un homme essentiel *.

* La manie du bel-esprit a fait de l'irréligion le ton du jour et le langage à la mode. Et qu'est-ce que cet esprit cependant ? Jugeons-en par la description naïve qu'en a faite M. d'Aguesseau. » Penser peu, parler de tout, ne » douter de rien ; n'habiter que les dehors de son ame, et » ne cultiver que la superficie de son esprit ; s'exprimer » heureusement, avoir un tour d'imagination agréable, » une conversation légère et délicate, et savoir plaire

Le croiras-tu, Valmont? cent fois, en observant cette classe nombreuse d'incrédules, imitateurs futiles de quelques génies célèbres dont par vanité ils empruntent la manie, j'osai les comparer avec nos bonnes femmes de village instruites par leur Curé; et je trouvois dans celles-ci mille fois plus de notions justes, plus de vraies lumières en choses utiles et nécessaires, plus de jugement et de raison, que dans tous ces jolis diseurs de riens, que l'incrédulité a infectés de son poison. Oui, mon fils, le catéchisme du simple Fidèle lui donne infiniment plus de vraie sagesse, que n'en peut donner la moderne Philosophie; et quel triomphe pour la religion!

Mais ce qui en relève encore plus l'excellence, c'est son influence sur le cœur de l'homme, par le caractère de bienveillance qu'elle nous fait prendre et les vertus qu'elle

» sans se faire estimer; être né avec le talent équivoque » d'une conception prompte, et se croire par-là au dessus » de la réflexion; voler d'objets en objets, sans en appro» fondir aucun; cueillir rapidement toutes les fleurs, et » ne donner jamais aux fruits le tems de parvenir à leur » maturité: c'est une foible peinture de ce qu'il a plu à » notre siècle d'honorer du nom d'esprit «. *Discours prononcé à l'ouverture du Parlement de Paris en 1704, par M. d'Aguesseau, alors Avocat-Général, et depuis Chancelier de France.*

nous inspire. Eh, en effet; quoi de plus divin que sa morale (2) ! Quoi de plus sublime que cette charité qui en est l'ame ! Aimer les hommes comme soi-même *; les aimer en Dieu et pour Dieu, sans exception, sans réserve; aimer jusqu'à nos ennemis; oublier les injures; pardonner les offenses; vaincre le mal par le bien; être dans la joie avec ceux qui y sont, pleurer avec ceux qui pleurent, se faire tout à tous, pour les gagner tous à l'amour du souverain bien; éclairer ceux qui sont dans les ténèbres; reprendre en secret et ramener avec douceur ceux qui s'égarent; ne point juger témérairement, pour n'être pas jugés nous-mêmes; consoler les affligés; assister de tout son pouvoir les malheureux; ne se considérer dans l'usage de ses talens et de ses richesses que comme le dispensateur des dons de Dieu et l'économe de sa providence; remplir, avec amour et par principe de conscience, tous les devoirs que notre condition nous impose; respecter Dieu dans nos maîtres, et son autorité dans ceux qu'il a établis pour nous gou-

* Il eût été trop long de multiplier ici les textes et les citations. Il est aisé de s'appercevoir que, dans tout ce qui suit, il n'y a pas une seule maxime, un seul mot, qui ne soit la substance et l'expression même des Livres évangéliques.

verner; ne point chercher son propre intérêt, mais le sacrifier à l'intérêt général * : voilà, mon fils, ce que la religion nous prescrit à l'égard des hommes, à l'égard de la société toute entière; et ce que le Chrétien qui l'est en vérité, réalise tous les jours par sa conduite. Bon, sensible, compatissant, affable, généreux, miséricordieux et clément, citoyen zélé, sujet fidèle, ami constant, digne époux, bon père, fils tendre, respectueux et soumis, maître soigneux et vigilant, plein de charité à l'égard de tous; il prévient tous les besoins, il accomplit toutes les loix, il satisfait à toutes les bienséances, il se prête à tous les désirs honnêtes, il se livre à toutes les bonnes œuvres, il fait tous les genres de bien qui sont en son pouvoir : lié par sa religion à tous les hommes, il volera pour eux jusqu'aux extrémités

* » Il doit en être de la religion, dit le célèbre Bâcon, comme de la Nature. Tous les ressorts doivent tendre par préférence *au bien commun* : or il ne s'est trouvé dans aucun siècle, ni système de Philosophie, ni secte de Religion, ni corps de Jurisprudence, ni corps Politique, qui ait, autant que la Religion chrétienne, exalté le *bien de tous*, et réduit à ses justes bornes le *bien particulier*; d'où il résulte évidemment que c'est un seul et même Dieu qui est l'auteur des loix de la Nature et du Christianisme «.

du monde; et, nouvel Apôtre, il portera, s'il le peut, la vérité, la justice, et la paix dans tous les cœurs *. Donnez-moi, dans toutes les conditions, dans toute société, dans toute espèce de gouvernement, des citoyens animés de l'esprit du Christianisme; donnez-moi un peuple, un monde de Chrétiens fidèles; et la terre sera le séjour de l'innocence et du bonheur.

La Religion chrétienne, cher Valmont, n'est pas moins digne de notre admiration et de nos hommages dans les vertus qu'elle nous inspire à l'égard de nous-mêmes. Elle oppose, au fol amour de soi, le renoncement à notre volonté propre et une sainte haine de nos penchans déréglés; à notre orgueil, la connoissance de notre misère et les sentimens d'une humilité profonde; à la cupidité, l'esprit de détachement et l'amour de la pauvreté; à la mollesse, la mortification et la pénitence; à un penchant trop vif pour tous les biens sensibles, le désir et la re-

* Ce n'est pas l'esprit du Christianisme et de l'Apostolat, qui a porté tout ensemble la religion et la guerre dans le nouveau Monde; mais c'est lui qui en pleure les désastres, qui en dissipe les ténèbres, qui en répare les malheurs autant qu'il est en lui, et qui change en bien les calamités que l'intérêt et l'ambition lui ont fait éprouver.

cherche des biens spirituels et célestes ; aux saillies de notre humeur, la douceur et la patience. Elle veut que nous usions de tous les biens avec actions de grâces, avec modération, et avec sagesse ; que nous soyons chastes et purs ; que nous nous défendions jusqu'à la pensée du mal ; que nous en évitions jusqu'à l'ombre ; que nous veillions sur tous nos sens ; que nous mettions un frein à nos lèvres ; que nous ne nous permettions jamais les plaintes et les murmures ; que nous soyons résignés et tranquilles au sein des souffrances ; que nous considérions les adversités et les croix comme un bien, et la mort comme le terme de notre délivrance. O la belle philosophie, que celle de la Religion !

Avec des sentimens si nobles et si purs, le vrai Chrétien vit heureux autant qu'on peut l'être ici-bas *. La paix du cœur et l'onction du divin amour le dédommagent des plaisirs dont ils se prive. S'il n'a pas de joies bruyantes et frivoles ; il en est récom-

* Les préceptes que la Religion renferme, dit M. d'Aguesseau, sont la route assurée pour parvenir au souverain bien, que les Philosophes ont tant recherché. *Œuvres de M. d'Aguesseau*, t. 1. *Instr.* 1. Voyez ci-après, note (4), ces belles paroles de M. de Montesquieu : *Chose admirable ! la Religion chrétienne, etc.*

pensé par des joies plus pures et plus constantes. S'il se refuse à d'infâmes voluptés; il s'en épargne pour toujours les tristes suites, les inquiétudes, et les remords. S'il combat ses passions injustes et déréglées; il recueille au-dedans de lui le fruit de ces combats et le prix de sa victoire. La route tracée par nos faux sages pour nous conduire au bonheur, est plus séduisante, il est vrai : céder à ses penchans pour ne pas ressentir la peine qu'il en coûte à les vaincre, se faire une sagesse de la volupté, se faire une vertu de l'amour, paroît sans doute quelque chose de plus doux à la nature. Mais si cette route est facile, si l'accès en est riant; que l'issue en est funeste! et que les fruits d'une semblable sagesse sont amers! elle enfante la discorde et la haine, les égaremens et les fureurs de l'ivresse, la satiété et l'ennui, le dégoût de la vie, le désir du néant, et toutes les horreurs du désespoir.

O mon fils! qu'elle est différente en elle-même et dans ses effets, la Morale de l'Évangile et la sagesse de son Auteur! Arrêtons-nous encore un moment à la considérer sous tous les rapports. Quelle suite et quelle liaison dans tout ce que le Fils de Dieu nous enseigne! et cependant quelle nouveauté dans ses maximes, et en même tems quelle

sublimité ! Jésus-Christ veut que nous soyons parfaits comme notre Père céleste est parfait ; et rend ainsi à l'homme toute sa grandeur, en le rapprochant de la Divinité dont il doit être l'image. Cet homme-Dieu nous apprend que son Royaume n'est pas de ce monde ; il nous ouvre la plus noble carrière ; il nous ~~rend~~ rend Citoyens d'une nouvelle patrie ; et nous fait aspirer à la plus pure béatitude. Il nous fait regarder comme un mal tout ce qui nous en éloigne, et comme des biens réels tout ce qui peut nous y conduire. Il dit anathème au monde, à ce monde en qui règnent la concupiscence de la chair, celle des yeux, et l'orgueil de la vie. C'est à tout cela que Jésus-Christ dit anathême, parce que c'est tout cela qui fait la dépravation de l'homme corrompu par le péché.

De là ses maximes * : Malheur aux riches, c'est-à-dire, à ceux qui se font un mérite et un bonheur de l'être ! malheur à ceux qui mettent toute leur joie et leur consolation dans ce monde ! heureux au contraire ceux qui sont pauvres d'esprit et détachés, ceux

* Voyez sur-tout les Chapitres 5, 6, et 7 de S. Matthieu, qui renferment ce que l'on appelle *le Sermon de Jésus-Christ sur la montagne ;* et qui nous offrent un précis de l'Évangile, que tout Chrétien ne sauroit relire trop souvent ni trop souvent méditer.

qui ont faim et soif de la justice, ceux qui souffrent pour elle, ceux qui sont doux et pacifiques! Soyez, nous dit-il encore, comme de petits enfans par l'humilité; portez votre croix, faites-vous violence pour le Ciel, renoncez-vous vous-mêmes. Quelle Morale! et qui l'avoit apprise à Jésus-Christ? Est-ce la doctrine de l'homme? Elle effraie les sens, elle étonne l'imagination; et cependant, depuis la pente de l'homme au péché, elle est fondée en raison: elle est esprit et vie; elle forme un composé admirable; et fait des sages dans la pratique, sans avoir besoin de les faire passer par de vaines spéculations.

De là encore cette unité de plan, de vues, de sagesse plus qu'humaine, qui se trouve dans les Auteurs sacrés du nouveau Testament. Quelque grossiers qu'ils aient été par leur état, leur naissance, et leur éducation, tous s'accordent dans un genre de connoissances et de lumières sur lesquelles Dieu seul a pu les réunir et les éclairer, je veux dire, ce discernement de l'homme spirituel et de l'homme charnel, de l'homme céleste et de l'homme terrestre, de la vie intérieure et de la vie animale et sensuelle. Les secrets principes de l'une et de l'autre, les opérations merveilleuses de la grâce et de

l'esprit de Dieu dans nos ames, ses effets, ses consolations, ses joies, ses ressources, les vertus qu'il inspire, si opposées à toutes les idées du monde et si supérieures à celles d'une vaine philosophie, sont développés dans leurs écrits avec une précision admirable et digne des disciples d'un si grand maître, avec un ton de sentiment et d'onction qui nous touche et nous affecte en dépit de nous-mêmes, mais qui ne peut être bien apprécié que par des ames vraiment droites et pures.

Le plan de législation et de sagesse offert à l'homme par Jésus-Christ et ses disciples, n'a pas eu besoin de passer par ces degrés d'accroissement et de perfection lents et insensibles, qui se trouvent dans toute législation purement humaine, dans tous les ouvrages des hommes : il a eu dès le premier instant toute l'excellence qu'il devoit avoir. Il est d'ailleurs soutenu de tout ce qui peut nous aider à le remplir : un Dieu présent à chacun de nous, et attentif à nos moindres actions : un Dieu qui veille en faveur du juste ; qui permet pour sa sanctification et pour son bonheur les maux qu'il éprouve ; qui règle sa destinée, et fait de toutes les créatures les instrumens et les ministres de sa volonté : un Dieu juge et témoin, qui

discutera à la face de l'univers nos pensées, nos intentions, nos désirs, et qui rendra à chacun selon ses œuvres : un Dieu qui récompensera d'une gloire infinie, d'un bonheur éternel, le juste qui aura vécu pour lui; mais qui, dans la même proportion, punissant par des peines infinies, par des peines éternelles, l'infraction de ses loix, offre à l'homme, toujours prêt à les violer, le contrepoids le plus propre à l'arrêter : un Dieu qui donne tout à la fois la leçon et l'exemple; qui, dans l'union ineffable de la nature divine avec la nature humaine, s'abaisse jusqu'à l'homme, pour élever l'homme jusqu'à lui; qui se met à notre portée, et n'exige de nous rien de si pénible, que sa vie et sa mort ne nous ayent rendu facile : un Dieu qui nous presse à chaque instant par les témoignages éclatans de son amour; et qui, s'ils ne sont pas des monstres, force les plus grands pécheurs au repentir, et les cœurs les plus durs à la reconnoissance : un Dieu qui nous prévient, qui nous aide, qui nous soutient par sa grâce; qui nous offre des Sacremens, par lesquels il nous rappelle fortement à lui, en même tems qu'il nous rappelle à nous-mêmes : quelles ressources pour le Chrétien ! quels moyens, quels motifs pour fuir le vice ! et quels encourage-

mens à la vertu ! Dans les principes et les systèmes de l'incrédulité, tout est lié pour le mal, tout favorise le dérèglement de nos passions; dans la Religion chrétienne, tout nous aide à les réprimer. Que substituera l'incrédule à des secours si puissans ? Les loix ? elles n'ont de prise que sur les foibles, et restent sans force contre le crédit et l'autorité; elles n'étendent leur empire que sur l'extérieur de nos actions, et n'en règlent ni les principes ni les motifs ; elles n'envisagent que les conséquences qui les suivent, et ne pouvant rien sur le cœur, elles ne remontent point à la vraie cause dont elles émanent. Le respect humain ? il a les mêmes inconvéniens; et si quelquefois il empêche de paroître vicieux, presque jamais il n'empêchera de l'être. L'honneur ? il est souvent le fruit des préjugés ; et, selon les opinions reçues, il parlera quelquefois aussi hautement contre la vertu, qu'il auroit dû parler pour elle. L'éducation ? ses impressions s'effacent quand la Religion ne les soutient pas ; eh, que sera l'éducation elle-même, si elle n'est pas réglée par la Religion ? Un sentiment intérieur du juste et de l'honnète ? ah ! s'il nous suffit dans des circonstances où la victoire est plus facile, où l'on n'est que foiblement combattu; tien-

dra-t-il, au milieu des tentations les plus vives, contre la contagion de l'exemple et la violence des passions? La philosophie *? elle s'accommode, elle se prête à tous nos penchans; elle resserre ou relâche ses principes, au gré des vues et des intérêts du moment; elle a toujours en réserve, pour chaque occasion différente, quelque nouveau systême; tout au plus elle ne dompte une passion que par une autre, et ne corrige un vice qu'en mettant à la place un autre vice plus dangereux encore et plus subtil. Non, il n'y a que la Religion qui offre à l'homme une règle invariable, un moyen toujours prompt, un secours toujours présent, et un contrepoids à sa foiblesse indépendant de ses passions: elle seule fait intérieurement et constamment, sur lui, l'effet que produit au dehors et par in-

* » Ah! ne me parlez plus de Philosophie! je méprise » ce trompeur étalage, qui ne consiste qu'en vains dis- » cours; ce fantôme, qui n'est qu'une ombre, qui nous » excite à menacer de loin les passions, et nous laisse » comme un faux brave à leur approche. *M. Rousseau.*

» Lequel tient le mieux à la vertu, du Philosophe avec » ses grands principes, ou du Chrétien dans sa simpli- » cité «? *Idem.*

» Défions-nous, dit-il ailleurs, d'une philosophie en » paroles; défions-nous d'une fausse vertu, qui sape » toutes les vertus et s'applique à justifier tous les vices » pour s'autoriser à les avoir tous «.

tervalle, sur le vicieux lui-même, la présence d'un ami qu'il estime et qu'il révère; elle le rend attentif, elle le retient, elle l'excite, et le transforme en un autre homme.

» Mais le joug de la Religion est trop pé-
» nible, sa morale est trop austère, la con-
» trainte qu'elle impose est trop grande, et
» les devoirs qu'elle prescrit sont trop rigou-
» reux «. Oui, mon fils, son joug est pénible à qui n'en veut point d'autre que celui des passions, de l'indépendance et du caprice. Mais le vrai sage, qui sent qu'il est fait pour être conduit par la raison, s'estime heureux de trouver dans la Religion chrétienne, un frein pour le vice et des secours pour la vertu, que sa raison trop foible ne sauroit lui donner. Mais le Chrétien fidèle rencontre, dans ce joug et cette contrainte, des dédommagemens et des douceurs, qui valent bien mieux, pour sa félicité, que tous les prétendus agrémens qui accompagnent le libertinage de l'esprit et les déréglemens du cœur; cent fois le jour il bénit la loi qui l'asservit: par elle, il n'étouffe pas les penchans de la nature, comme on l'en accuse; il les rend légitimes *: il ne s'abandonne pas, sur tout ce qui l'environne, à une indifférence aveu-

* » Toutes les fausses religions combattent la nature;
» la nôtre seule, qui la suit et la règle, annonce une ins-

gle et stupide : il fait mieux ; il règle sa sensibilité, il modère ses désirs, il tempère ce qu'ils ont de trop ardent ; et jouissant de lui-même au sein de la règle et du bonheur, dans son assujettissement et sa contrainte, il trouve la paix et la liberté. Mais enfin les devoirs que l'Évangile nous impose, l'austérité de la morale qu'il nous prêche, ont une proportion exacte et nécessaire avec nos penchans et nos foiblesses ; puisque ce n'est qu'en suivant la loi évangélique dans toute sa rigueur que nous cessons d'ètre si foibles, si coupables et si malheureux.

Que reste-t-il donc à objecter contre l'excellence de la Religion chrétienne ? Eh, mon fils ! que n'objecte pas la haine en dépit de la raison ? On oppose à la Religion, les mœurs de la plupart de ses enfans et d'un trop grand nombre de ses ministres ; comme si des enfans qu'elle désavoue, et des mœurs qu'elle réprouve, prenoient sur la sainteté de sa foi et sur la pureté de sa doctrine ; comme si des ministres infidèles et parjures (3) dégradoient, jusque dans leur essence, la vérité, la beauté de ses enseignemens, et la dignité du ministère qu'elle

» titution divine et convenable à l'homme «. *M. Rousseau. Lettre sur les Spectacles.*

leur confie, par cela seul qu'ils se dégradent eux-mêmes.

Mais il y a bien plus, et s'il faut en croire nos incrédules, le Christianisme a traîné à sa suite les persécutions, les guerres, le despotisme et la servitude. Les persécutions, disent-ils? Hélas! tous les hommes sont naturellement persécuteurs, j'en conviens; parce que naturellement presque tous les hommes sont méchans. Mais qui a été plus persécuté que les Chrétiens, par ceux qui ne l'étoient pas? Qui se montreroit plus persécuteur que nos philosophes, s'ils étoient les maîtres? Quel esprit répugne davantage à la persécution et à la violence, par sa nature même, que l'esprit du Christianisme? et n'est-ce pas uniquement quand on l'oublie, qu'on cesse d'être indulgent, et qu'on devient impitoyable? Les guerres, disent-ils encore? Mais nées avec la dépravation du genre humain, elles ont presque toujours eu la même cause, dans tous les âges du monde, l'ambition; et ce n'est que pour leur donner un prétexte, que leurs chefs, parmi les Chrétiens mêmes, en ont fait des guerres de religion. Le despotisme? La servitude? Mais où les Princes ont-ils été plus despotes, où les peuples ont-ils été plus esclaves, que dans les siècles et dans les contrées où

le Christianisme ne florissoit pas? Aujourd'hui encore, que les ennemis de la Religion comparent l'Europe chrétienne à l'Afrique, à l'Asie; et qu'ils nous disent, où l'humanité, les loix, les sciences, et les arts règnent avec le plus d'empire, et où se trouve la liberté. Ah! c'est le Christianisme, au contraire, qui, par une morale simple et majestueuse, uniforme et générale, a le plus contribué (4) à détruire la tyrannie, à adoucir les mœurs, à humaniser les Princes, à civiliser les peuples les plus barbares (5), à abolir l'esclavage (6), à diminuer les horreurs de la guerre, à affoiblir l'esprit de conquête, à rendre la paix plus constante et plus sûre, et à lier toutes les nations par un droit des gens plus humain, plus moral, et mieux entendu.

Le Christianisme a fait tout le bien qu'il pouvoit faire malgré nos passions (7); et s'il leur a quelquefois servi de voile et de prétexte, est-il juste de confondre la chose avec l'abus qu'on en fait, et les vices de l'humanité avec la Religion même qui les condamne? Mettons plus de parité, cher Valmont, et plus d'équité dans nos raisonnemens. Pour décider entre le Christianisme et l'irréligion, entre le vrai Fidèle et l'Esprit-fort de nos jours, opposons à celui-là, agissant

sant d'après ses principes, un de nos sages, agissant d'après les leurs; et voyons à qui des deux, dans le commerce de la vie civile, pour les intérêts et les devoirs de la société, on aimeroit le mieux avoir affaire *: opposons ensuite à une multitude de Chrétiens, se réglant sur les loix de l'Évangile (8), un peuple d'incrédules, vivant selon les loix arbitraires de nos réformateurs; et observons de quel côté seroient l'ordre, la justice et la paix. Faisons plus encore; donnons à ces Instituteurs modernes l'empire sur leurs semblables; mettons-les à la tête d'une société, qu'ils accoutument insensiblement à leurs systèmes: je veux pour un moment que libres, indépendans, sans aucun frein au dehors qui les réprime, ils

* La probité d'un incrédule, à moins qu'il ne reconnoisse et ne suive la loi naturelle dans toute la pureté du Christianisme, ce qui me paroît bien difficile, ne peut être tout au plus aux yeux des gens sensés qu'un problême; et ce que l'on a dit des Princes, on doit le dire avec bien plus de raison de nos prétendus Esprits-forts, *qu'ils ont un cœur à prouver.*

Nous avons cité ces paroles de M. Rousseau : » Je n'entends point qu'on puisse être vertueux sans religion. » J'eus long-tems cette opinion trompeuse, dont je suis » très-désabusé «.

Si cette remarque est vraie, qu'on nous dise de bonne foi quelle est, aujourd'hui sur-tout, la religion, et quelle doit être, en proportion, la probité de nos incrédules.

puissent conserver quelque apparence de sagesse dans leur conduite et leur législation; je veux que le pressentiment des suites et des conséquences, la vanité, la crainte de se trouver en contradiction avec eux-mêmes, l'amour de leurs propres inventions les soutiennent : mais leurs opinions, telles qu'elles sont répandues dans leurs ouvrages, une fois reçues; les choses établies sur le pied qu'ils désirent; comment se comporteront les sages qui leur auront succédé? et les peuples formés par de tels maîtres, que deviendront-ils? O mon fils! il résulteroit bientôt, des principes moraux de ces prétendus sages, le même effet pour le monde civil et moral, qui eût résulté de leurs principes physiques pour le monde matériel et sensible. Le hasard, le mouvement, la matière n'eussent produit que de la confusion et du chaos : leur manière de penser sur Dieu, sur son existence, ses attributs, son indifférence à l'égard de nos actions, sur la matérialité de l'ame et la nécessité de ses déterminations, sur l'égalité des conditions, sur la vertu, sur le plaisir, sur le bonheur, que produiroit-elle, que désordre et qu'anarchie?

Avouons-le donc, cher Valmont, tout milite en faveur de la Religion chrétienne;

et tout nous offre, au contraire, les plus fortes armes contre ceux qui la combattent. Leur acharnement même contre la Religion de Jésus-Christ, préférablement à toute autre ; leur haine, leur mépris, et leur satire à l'égard de tous ceux qui ont brillé par les vertus qu'elle fait naître ; leur esprit de parti ; leur accord mutuel à ne donner aujourd'hui du génie, du mérite, de la raison et de la sagesse, qu'à eux et à leurs partisans ; leur éloignement pour toute saine doctrine, pour tout ce qui tend à épurer les mœurs ; le ton d'indépendance et le caractère licencieux qui règnent dans leurs écrits ; entre eux, leurs guerres sourdes et malignes, leurs basses jalousies, leurs haines réciproques et leurs plaintes amères ; que de titres de réclamation contre la qualité de sages qu'ils se donnent, et la philosophie dont ils se parent (9).

Ah! que bien plus vraie est la philosophie du Christianisme! aussi, mon fils, sa sainteté parle-t-elle à tous les cœurs, dès qu'ils ne sont pas entièrement dépravés. Cette preuve de sentiment est celle que Dieu a faite pour tous les hommes, de même qu'indépendamment de toute discussion, il rend sensible à tous l'existence d'une première cause intelligente et sage, par le spectacle de l'univers.

La foi des simples n'est donc pas sans fondement et sans preuves. L'accord merveilleux qui se rencontre entre la Religion chrétienne et de certains principes naturels qu'elle réveille, qu'elle reproduit, et qu'elle développe au fond de nos ames, avertit assez l'homme rustique et grossier que ce n'est qu'en elle que se trouvent la vérité et le bonheur, qu'elle seule peut suppléer à son ignorance et suffire à ses besoins, et qu'elle est pour nous tous le don le plus précieux de la Divinité. C'est en en ce sens, mieux qu'en tout autre, qu'on a pu dire que toute ame est naturellement chrétienne. Aussi est-ce la sainteté du Christianisme qui a soumis presque tous les peuples à son empire; et si elle a été la source la plus ordinaire des combats qu'on lui a livrés, elle a été aussi la cause presque universelle de ses triomphes.

Pour toi, cher Valmont, à qui ce témoignage que la Religion se rend à elle-même, ne suffisoit pas, repasse dans ton esprit tous les caractères qui lui sont propres; son ancienneté, son unité, sa perpétuité, sa sainteté: admire en elle l'enchaînement des faits, des dogmes et de la Morale: et une fois convaincu de l'existence d'un Dieu, dis-moi si, dans le Christianisme tout seul, il a pu laisser prendre à l'erreur des caractères de vé-

rité que l'erreur ne sauroit avoir, et que, partout ailleurs, elle n'eut jamais. Sur-tout, souviens-toi que c'est, non d'un fait particulier, d'une preuve isolée, d'un oracle, d'un prodige, du seul établissement de la Religion que j'ai tiré la certitude de sa divinité; mais de la réunion et de l'accord de toutes ses parties. En vain donc prétendrois-tu incidenter sur quelques articles moins essentiels, sur quelques objets pris à part; c'est de son ensemble qu'elle tire sa force invincible, et c'est à son ensemble qu'il faut répondre.

O mon ami! si, dans le détail, la Religion chrétienne, comme la loi naturelle, a ses difficultés; je t'en ai dit la raison : il falloit que, comme elle, susceptible de contradiction pour les ames peu droites et peu sincères, elle laissât toujours l'homme sous l'empire du mérite et de la liberté.

Mais ce ne sera plus toi, mon fils, qui osera la contredire. Cet amas de lumières, si j'ose m'exprimer ainsi, qui maintenant brille à tes yeux, va rendre pour toujours ta raison docile; et je n'attends plus de toi que l'entière assurance de ta soumission et de ta fidélité. Eh, que gagnerois-tu à rester incrédule? Rien, pour cette vie, que de faux plaisirs peut-être, et des tourmens réels; et à coup sûr, tu perdrois tout à l'égard de l'autre.

Si cependant les illusions qu'on se fait pouvoient changer la nature des choses ; si elles pouvoient empêcher la vérité d'être ce qu'elle est, si du moins elles pouvoient modifier, au gré de nos désirs, notre situation pour l'avenir : je te dirois, » Eh bien, fais-toi illusion, » puisque tu le veux ; laisse la réalité pour » des chimères ; et puisqu'enfin les suites en » seront à peu près semblables, prends des » fantômes de bonheur et de sagesse pour la » sagesse et pour le bonheur même «. Mais en dépit de nos passions, les choses resteront éternellement ce qu'elles sont, tôt ou tard la vérité se montrera à nous telle qu'elle est : et quel regret n'éprouvera pas celui qui s'y sera refusé, parce qu'il l'aura bien voulu, quand cet aveuglement volontaire l'aura rendu malheureux pour toujours ? Ah ! qu'il n'en soit pas ainsi de toi ! puisse bien plutôt la Religion, en rectifiant tes idées, en réglant tes penchans, en épurant tes mœurs, assurer ton éternelle félicité ! puisse-t-elle ici-bas te sanctifier dans les épreuves que te prépare la justice de Dieu, ainsi que sa clémence !

Hâte-toi de me répondre par le même courrier que je t'envoie, et tire-moi de l'état d'incertitude et de perplexité, le plus terrible de tous pour un père qui t'aime aussi tendrement que moi.

NOTES.

PAGE 101.

(1) *Par ses mérites, tout crime peut être expié, réparé.* » La Religion païenne, qui ne défendoit que quelques crimes grossiers, qui arrêtoit la main et abandonnoit le cœur, pouvoit avoir des crimes inexpiables. Mais une religion qui enveloppe toutes les passions; qui n'est pas plus jalouse des actions que des désirs et des pensées; qui ne nous tient pas attachés par quelque chaîne, mais par un nombre innombrable de fils; qui laisse derrière elle la justice humaine, et commence une autre justice; qui est faite pour mener sans cesse du repentir à l'amour et de l'amour au repentir; qui met entre le juge et le criminel un grand médiateur, entre le juste et le médiateur un grand juge : une telle religion ne doit point avoir de crimes inexpiables. Mais quoiqu'elle donne des craintes et des espérances à tous, elle fait assez sentir que, s'il n'y a point de crime qui par sa nature soit inexpiable, toute une vie peut l'être; qu'il seroit très-dangereux de tourmenter la miséricorde par de nouveaux crimes et de nouvelles expiations; qu'inquiets sur les anciennes dettes, jamais quittes envers le Seigneur, nous devons craindre d'en contracter de nouvelles, de combler la mesure, et d'aller jusqu'au terme où la bonté paternelle finit. « *Esprit des Loix*, liv. 24, chap. 13.

PAGE 106.

(2) *Quoi de plus divin que sa Morale?* Elle a plusieurs fois arraché des éloges aux ennemis même du Christianisme. C'est ainsi qu'en parle l'Auteur des *Lettres Juives* : » Les premiers Nazaréens ont prêché une doctrine » si conforme à l'équité et si utile à la société, que leurs

» plus grands adversaires conviennent aujourd'hui que
» leurs préceptes moraux sont infiniment au dessus de
» ceux des plus sages Philosophes de l'antiquité............
» La foi des Nazaréens, démontrée telle que la prêchent
» leurs docteurs de la première classe, a encore plus de
» brillant que la nature. Ils ont tous nos premiers princi-
» pes, mais il semble qu'ils en aient épuré les suites. La
» nôtre a quelque chose de farouche; la leur semble dictée
» par la bouche divine. La bonne foi, la candeur, le par-
» don des ennemis, toutes les vertus que l'esprit et le
» cœur peuvent embrasser, leur sont étoitement com-
» mandées. Un véritable Nazaréen est un Philosophe
» parfait. Dans les autres religions, l'homme, vil esclave,
» semble ne servir Dieu que par intérêt: les Nazaréens
» sont les seuls qui aient le cœur d'un vrai fils pour un si
» bon père «. Voilà un portrait bien avantageux et bien fidèle du Christianisme, tracé par la main d'un homme qu'on ne soupçonnera pas d'être trop prévenu en sa faveur.

Disons la même chose de cet aveu de Milord Bolingbroke. » Le systême chrétien de foi et de pratique, a été révélé par Dieu même; et il est aussi absurde qu'impie, d'affirmer que la sagesse divine l'a révélé d'une manière incomplète et imparfaite. Sa simplicité et sa clarté prouvent qu'il étoit fait pour être la religion du genre humain, et démontrent en même tems la divinité de son origine «.

» Je ne sais, dit M. Rousseau, pourquoi l'on veut attribuer, au progrès de la Philosophie, la belle Morale de nos livres. Cette Morale, tirée de l'Evangile, étoit chrétienne avant d'être philosophique..... Les préceptes de Platon sont souvent très-sublimes; mais combien n'erre-t-il pas quelquefois, et jusqu'où ne vont pas ses erreurs? Quant à Cicéron, peut-on croire que, sans Platon, ce rhéteur eût trouvé ses Offices? L'Evangile seul est, quant à la morale, toujours sûr, toujours vrai, toujours unique, et toujours semblable à lui-même «.

Le même Auteur avoit déjà dit ailleurs : » Je vous » l'avoue, la majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté » de l'Evangile parle à mon cœur «. Et le reste que nous avons cité plus haut.

Dans un Ouvrage qui a pour objet l'*Éducation publique*, l'Auteur des *Pensées Philosophiques* parle ainsi du Christianisme : » La Religion ne prêche que l'ordre et l'amour ; » elle n'ôte point la raison, mais elle l'épure et l'ennoblit ; elle ne détruit pas les hommes, mais elle en fait » des saints * «.

Selon la remarque d'un Auteur moderne, » plus on étudie la Religion chrétienne, plus on découvre en elle de caractères de sagesse qui saisissent, enchantent, pénètrent le cœur d'amour, et l'esprit d'admiration. Dites-moi, je vous prie, un excès qu'elle ne blâme pas, un mal sous ses yeux sans remède, un crime sans punition, une passion sans frein, un désordre sans condamnation, une bonne œuvre sans récompense ? Quelle admirable sagesse dans toutes les maximes de la religion, sur l'amour, qu'elle règle ; sur l'amitié, qu'elle sanctifie ; sur les grandeurs du monde, dont elle désabuse ; sur les talens, qu'elle ennoblit ; sur l'amour-propre, qu'elle rectifie ; sur la prospérité, dont elle montre les écueils ; sur l'adversité, dont elle soulage le poids ; sur les devoirs, dont elle inspire l'amour ; sur la mort, dont elle modère la crainte, fait naître le désir, et dissipe les horreurs.... !

» Que seroit-ce, si pénétrant avec vous dans le détail des états et dans l'intérieur des maisons, je vous faisois remarquer, sous les influences du Christianisme (mieux connu de bien des Chrétiens, et plus fidèlement pratiqué), l'étonnante métamorphose de la Nation, et, par elle, sa félicité, l'émulation dans les arts sans jalousie, l'activité dans le commerce sans banqueroute, la sainteté du lit nuptial mise à couvert sous le voile de la pudeur,

* Dans le même Ouvrage, il parle ainsi des Loix de Moïse : » Il y » a (dans ces Loix) un chef-d'œuvre d'économie politique dont » les plus fameux Législateurs n'ont pas approché «.

l'union dans les mariages cimentée par une fidélité réciproque, les sources de l'éducation épurées par la vigilance des maitres, l'ardeur pour le travail dans la Jeunesse soutenue par la piété, la tempérance même dans les enfans, la bonne foi dans les domestiques, l'innocence jusque dans les plaisirs «.

PAGE 118.

(3) *Comme si des ministres infidèles et parjures dégradoient, jusque dans leur essence, la vérité, la beauté de ses enseignemens.* Il faut en convenir cependant; comme la plupart des hommes se déterminent plus par préjugé que par raison, il est bien triste que les ministres d'une religion si belle offrent quelquefois aux peuples, par leur exemple, la source funeste d'un préjugé qui lui est si contraire. Rien ne fait réellement plus de tort à la religion, que les mauvais ministres; et plus ils sont élevés en honneur, plus s'étend au loin la fatale influence du scandale qu'ils nous causent. Hélas! leur état est si grand par lui-même, qu'il ne demanderoit d'eux, pour leur obtenir une grande considération et nous imprimer un grand respect, que de pratiquer avec une noble simplicité les vertus qui lui sont propres.

Quoi qu'il en soit de la conduite des Pasteurs, souvenons-nous qu'ils sont assis sur la chaire de Moïse et des Apôtres; et si dans quelques-uns les mœurs ne s'accordent pas avec les instructions, taisons-nous sur leurs mœurs, prions pour eux, faisons ce qu'ils nous disent, et ne faisons pas ce qu'ils font. *Matt.* 23, v. 2 et 3.

PAGE 120.

(4) *C'est le Christianisme qui a le plus contribué, etc.* » La Religion chrétienne est éloignée du pur despotisme: c'est que la douceur étant si recommandée dans l'Évangile, elle s'oppose à la colère despotique avec laquelle le Prince se feroit justice et exerceroit ses cruautés. . . .

» Pendant que les Princes Mahométans donnent sans cesse la mort ou la reçoivent, la religion, chez les Chrétiens, rend les Princes moins timides, et par conséquent moins cruels. Le Prince compte sur ses sujets, et les sujets sur le Prince. Chose admirable ! La Religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci ».

» C'est la Religion chrétienne, qui, malgré la grandeur de l'Empire et le vice du climat, a empêché le despotisme de s'établir en Ethiopie, et a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe et ses loix. Le Prince, héritier d'Ethiopie, jouit d'une Principauté, et donne aux autres sujets l'exemple de l'amour et de l'obéissance. Tout près de là, on voit le Mahométisme faire enfermer les enfans du Roi de Sennar : à sa mort, le Conseil les envoie égorger, en faveur de celui qui monte sur le trône «.

» Que l'on se mette devant les yeux, d'un côté, les massacres continuels des Rois et des Chefs Grecs et Romains, et de l'autre, la destruction des peuples et des villes par ces mêmes Chefs, *Thimur* et *Gengiskan*, qui ont dévasté l'Asie : et nous verrons que nous devons au Christianisme, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens, que la nature humaine ne sauroit assez reconnoître «.

» C'est ce droit des gens qui fait que parmi nous la victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes choses, la vie, la liberté, les loix, les biens, et toujours la religion, lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même «. *Esprit des Loix*, liv. 24, chap. 3.

M. Rousseau, dans son *Émile*, parle ainsi de la Religion chrétienne : » Nos gouvernemens modernes doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité et leurs révolutions moins fréquentes ; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires : cela se prouve par le fait, en les comparant avec les gouvernemens anciens «.

Ibid.

(5) *A humaniser les Princes, à civiliser les peuples les plus barbares ;* tels qu'étoient nos anciens Francs, sortis des forêts de la Germanie.

» Voyez dans les Gaules, dit M. Moreau, au commencement du cinquième siècle, les Loix et la Religion gouverner presque seules un pays abandonné par la foiblesse de ses légitimes Souverains ; survivre à l'autorité de ceux-ci ; triompher d'un peuple conquérant ; adoucir ses mœurs ; lui donner des principes d'une administration réglée, et servir ainsi de sauve-garde aux vaincus contre la fureur et l'insolence des vainqueurs «. *Leçons de Morale, rédigées par les ordres et d'après les vues de feu Monseigneur le Dauphin, pour l'instruction des Princes ses enfans. Chez Moutard, Libraire de la Reine ;* 1. Discours.

Et plus loin : » Vous apprendrez sur-tout à respecter cette religion bienfaisante, qui, au milieu des atrocités de ce règne (celui de Clovis) fut presque le seul rempart de la liberté des peuples «.

» On ne peut nier, dit M. Rousseau, que ce ne soit » sur-tout au Christianisme, que l'Europe doit encore » aujourd'hui l'espèce de société qui s'est perpétuée entre » ses membres «.

Ibid.

(6) *A abolir l'esclavage, etc.* » La Religion chrétienne a détruit l'esclavage, encore plus par son esprit que par sa loi : ce qui est un grand titre d'honneur, et marque beaucoup l'humanité ou plutôt la charité de sa Morale «. *L'Abbé Terrasson, la Philos. applicable, etc.*

M. Robertson, dans son Introduction à l'*Histoire de Charles-Quint*, t. 2, notes ix et xx, nous apprend quelle a été, dans de certains tems et parmi les différentes nations de l'Europe, la triste condition des serfs ou esclaves ; et prouve qu'en effet l'esprit d'humanité et de douceur de la Religion chrétienne, après avoir lutté contre

les maximes et les usages reçus, contribua plus qu'aucun autre motif à leur affranchissement.

Pourquoi faut-il que, dans un nouveau monde, l'esprit de cupidité ait fait oublier, à des peuples civilisés et Chrétiens, cette douceur évangélique, pour faire revivre les dures loix de l'esclavage contre des hommes, qui, tout nègres qu'ils sont, ou tout sauvages qu'on les suppose, n'en sont pas moins nos frères. Qu'on lise le *Voyage à l'Isle de France, à l'Isle de Bourbon, au Cap de Bonne-Espérance, par un Officier du Roi* : et l'on frémira au seul récit des atrocités qu'on y fait éprouver à ces malheureux. » A la moindre négligence, comme une légère suspension de travail, une porte laissée ouverte ou fermée, le commandeur, armé d'un fouet de poste, leur donne, sur le derrière nud, cinquante, cent, et jusqu'à deux cents coups. Chaque coup enlève une portion de la peau. Ensuite on détache le misérable tout sanglant, on lui met au cou un collier de fer à trois pointes, et on le ramène au travail. Il y en a qui sont plus d'un mois avant que d'être en état de s'asseoir. Les femmes sont punies de la même manière. Il y a une loi faite en faveur des Nègres, mais on ne la suit pas «. Quel affreux tableau ! on ne traite pas si indignement nos Captifs en Barbarie.

» O toi ! (s'écrie, avec toute l'onction de l'humanité
» et du sentiment, l'Auteur de ce Voyage) Nègre infor-
» tuné, qui pleures sur les rochers de Maurice, si une
» main, qui ne peut essuyer tes larmes, en fait verser de
» regret et de repentir à tes tyrans, je n'ai plus rien à de-
» mander aux Indes ; j'y ai fait fortune «.

Cet honnête homme a tout sacrifié en effet, pour ne pas être plus long-tems témoin de ces horreurs. Mais que l'on y ajoute donc encore la manière dont s'acquièrent ces esclaves. Dans des foires établies pour leur achat, des pères vendent leurs enfans ; des enfans, plus intelligens et plus adroits, les préviennent et vendent leur père. Ajoutez la nourriture, le genre de vie, les différentes sortes de travaux auxquels on les condamne, l'es-

pèce de logement où on les entasse, les vêtemens dont on les couvre, les infamies auxquelles on les expose; et dites que leurs maîtres sont des hommes !

Je ne sais où j'ai lu que depuis un certain nombre d'années les Quakers avoient donné l'exemple, dans des Colonies Angloises, de l'affranchissement des Nègres; qu'ils en avoient fait des serviteurs, des enfans, une famille de frères, dont ils étoient tendrement chéris, et qu'ils gouvernoient moins en maîtres qu'en pères. Puisse un tel exemple trouver dans les cœurs sensibles et les ames vraiment chrétiennes, bien des imitateurs !

IBID.

(7) *Le Christianisme a fait tout le bien qu'il pouvoit faire, malgré nos passions, etc.* C'est à lui qu'on doit appliquer ces paroles de M. Rousseau. » Par les principes, la Philosophie ne peut faire aucun bien, que la religion ne le fasse encore mieux; et la religion en fait beaucoup, que la Philosophie ne sauroit faire «.

» Dire que la religion n'est pas un motif réprimant, » parce qu'elle ne réprime pas toujours, c'est dire que les » loix civiles ne sont pas un motif réprimant non plus. » C'est mal raisonner contre la religion, de rassembler » dans un grand ouvrage une énumération des maux » qu'elle a produits, si l'on ne fait de même celle des » biens qu'elle a faits «. *Esprit des Loix*, liv. 24, ch. 2. Ces paroles de M. de Montesquieu, relatives à la Religion en général, le sont sur-tout à la Religion chrétienne en particulier. Cette expression, *les maux qu'elle a produits*, n'est pas absolument exacte, et bien moins encore si on l'applique au Christianisme, puisque ce n'est qu'autant qu'on agissoit directement contre sa nature, son esprit et ses maximes, qu'ils ont été produits. La religion a été une occasion, ou même un prétexte par rapport à ces maux, plutôt qu'elle n'en a été la cause.

PAGE 121.

(8) *Opposons à une multitude de Chrétiens se réglant sur les loix de l'Évangile, etc.* » M. Bayle, après avoir insulté toutes les religions, flétrit la Religion chrétienne; il ose avancer que de véritables Chrétiens ne formeroient pas un état qui pût subsister. Pourquoi non? ce seroient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auroient un très-grand zèle pour les remplir; ils sentiroient très-bien les droits de la défense naturelle; plus ils croiroient devoir à la religion, plus ils penseroient devoir à la Patrie. Les principes du Christianisme, bien gravés dans le cœur, seroient infiniment plus forts que ce faux honneur des Monarchies, ces vertus humaines des Républiques, et cette crainte servile des États despotiques « *Esprit des Loix, liv.* 24, *chap.* 6. Et au chapitre premier, M. de Montesquieu avoit dit: » La Religion chrétienne, qui ordonne aux hommes de s'aimer, veut sans doute que chaque peuple ait les meilleures loix politiques et les meilleures loix civiles; parce qu'elles sont, après elle, le plus grand bien que les hommes puissent donner et recevoir.

PAGE 123.

(9) *Que de titres de réclamations contre la qualité de sages qu'ils se donnent, etc.* Voici ce que disoit Cicéron des Philosophes de son tems: » Où est le Philosophe, dont la vie soit réglée comme elle devroit l'être? Où est le Philosophe, qui n'emploie plutôt sa science en vaine ostentation qu'à se corriger lui-même? Y en a-t-il quelqu'un qui prenne pour lui les préceptes qu'il donne aux autres? Les uns sont si légers et si vains, qu'il vaudroit mieux pour eux qu'ils n'eussent rien appris....... Il y en a qui sont uniquement dominés par l'orgueil de l'ambition: plusieurs sont de vils esclaves de la volupté: tous démentent honteusement leur profession par leur conduite «. *Tusoul. Quest. lib.* 2.

Sans insister sur les traits de ressemblance qu'on pourroit trouver entre les Philosophes dont parlent Cicéron et Épictète *, et nos Philosophes modernes, dont toutefois les préceptes mêmes ne font pas honneur à leur sagesse; il est d'ailleurs d'autre reproches, non moins flétrissans pour des sages, qu'on est en droit de leur faire : ce sont ceux qui ont pour objet ce style fier, dédaigneux, arrogant; ce ton de mauvaise plaisanterie, de sarcasme, de personnalité, d'aigreur; cette honteuse profusion d'épithètes injurieuses et grossières, qui, depuis quelque tems, dominent dans leurs ouvrages, y révoltent tout à la fois le goût, l'honnêteté, les mœurs, et portent un si terrible coup à la Philosophie. C'est aussi ce qui a dicté à l'Auteur de la Comédie des *Philosophes*, contre lequel ils ont employé à l'envi un genre d'attaque et de défense si peu honorable pour eux, cette répartie, un peu trop vive peut-être, mais d'ailleurs si remplie de vérité :

» Aujourd'hui, que pourront penser ceux qui élevoient si fort notre âge, et qui parloient avec tant de mépris des siècles barbares de l'érudition **; lorsqu'ils verront que

* Epictète a dit à peu près la même chose, en parlant de la même espèce de Philosophes. » Nous écrivons de belles maximes; mais en sommes-nous bien pénétrés, et les mettons-nous en pratique.....? Quelle est ta vie? Après avoir bien dormi, tu te lèves quand il te plaît, tu bâilles, tu t'amuses, tu te laves le visage; après cela, ou tu prends quelque méchant livre pour tuer le tems, ou tu écris quelque bagatelle pour te faire admirer. Tu sors ensuite, et tu vas faire des visites, te promener, et te divertir, Dieu sait comment..... tu vas te coucher. Je ne révélerai point les mystères de ces ténèbres; il n'est que trop aisé de les deviner. Avec les mœurs d'un Épicurien et d'un débauché, tu parles comme Zénon et comme Socrate : mon ami, change de mœurs, ou change de langage. Celui qui usurpe faussement le titre de Citoyen Romain, est sévèrement puni; et ceux qui usurpent le grand titre de Philosophe, le feront impunément «! Voyez le *Manuel d'Epictète, suivi du nouveau Manuel*, etc. par M. Dacier, de l'Acad. des Inscriptions. Lisez aussi Lucien dans la plupart de ses Dialogues.

** O ceux qu'on a nommés pédans, les Saumaise, les Scaliger, les Scioppius, se disoient de grosses injures en grec et en latin.

c'est dans ce même âge si vanté, et dans la Capitale des arts et du goût, que de soi-disans Philosophes ont accumulé les invectives les plus basses, les plus dégoûtantes, les plus abominables » ?

» On a parlé des honnêtetés littéraires. Reconnoîtra-t-on, dans ces honnêtetés philosophiques, ce caractère de douceur, d'aménité, de tolérance, que l'on annonçoit si fastueusement comme la suite des progrès de la raison ? Le plus odieux fanatisme auroit-il un autre langage ? On le demande à quiconque est juste ».

» O Philosophes ! les pédans du seizième siècle valoient mieux que vous, et ils sont tombés ! Pour acquérir comme eux des connoissances utiles, il en coûteroit des soins, des travaux, de longues veilles ; au lieu que votre métier est devenu trop facile, et que les enfans même savent aujourd'hui votre secret. Prononcer le mot de préjugé avec un sourire ironique, toutes les fois qu'il est question de ces vieilles maximes d'honneur et de morale, que nos bons aïeux avoient la simplicité de respecter ; prendre un ton emphatique et solennel pour parler de la vertu, mais ne la mettre que dans vos discours et jamais dans vos actions ; faire raisonner sans cesse aux oreilles le mot de Persécution, tandis que l'on ne persécute personne ; opposer à ce mot, qui jette l'alarme dans les esprits foibles, ceux d'humanité, de tolérance, de liberté de penser ; voilà les grands mystères de votre Philosophie : et il faut avouer que si, dans le systême de la religion que vous n'entendez pas, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, votre secte plus indulgente admet autant d'élus que d'appelés. En effet, l'écolier le plus étourdi, le petit-maitre le plus ignorant, les caillètes mêmes qui vous protègent, ont bientôt appris les élémens de votre doctrine, et deviennent Philosophes, comme vous, à bien peu de frais ».

» Mais ne prenez-vous pas garde que rien n'avilit plus un titre, que de le rendre trop commun ? Ne vous appercevez-vous pas que vous avez fait trop de prosélytes,

pour en imposer encore long-tems ? et que le même caprice de mode, qui vous a mis pour quelques momens en faveur, est tout prêt à vous replonger dans le néant ? Méfiez-vous de l'inconstance Françoise. Quantité d'honnêtes gens, las d'entendre les mêmes sarcasmes répétés à chaque instant contre l'Évangile et ses ministres; attristés de ce ton cavalier, décisif, tranchant, avec lequel vous traitez des objets si graves et dignes tout au moins des discussions les plus sérieuses; indignés de vos fureurs contre tous ceux qui ne pensent point comme vous, commencent à perdre cette illusion qui vous avoit été si avantageuse. On admire encore, à la vérité, ceux d'entre vous que des talens supérieurs ont rendus justement célèbres; mais l'admiration s'affoiblit, par le déplorable usage qu'ils en ont fait dans des matières qui ne sont pas de leur compétence. On ne vous sait plus de gré d'une infinité de belles choses que vous avez dites, d'après Bayle, en faveur de la tolérance; parce que vous avez prouvé que vous étiez vous-même très-intolérans. Le croiriez-vous ? Vous faites des Chrétiens. On conjecture, avec assez de vraisemblance, que vos petits pamphlets satiriques et moqueurs, vos bouffonneries, vos turlupinades, deviendront le tombeau de votre secte; comme les convulsions sont devenues le tombeau d'un parti, qui comptoit de plus grands hommes que le vôtre. On ne voit en vous que le génie de l'insulte et de l'orgueil; et ce génie est, en vérité, trop facile et à la portée de trop de monde «. *Mémoires de M. Palissot sur sa vie*, à la fin de *l'Homme dangereux*.

LETTRE LI.

Du Comte de Valmont au Marquis.

Mon père, mon tendre et respectable père, jouissez de votre triomphe et du retour de votre fils. Le voile est déchiré, la vérité brille à mes yeux de tout son éclat, je suis Chrétien ; et c'est, après Dieu, à vos lumières, à vos soins, à vos tendres ménagemens, que je le dois. Je suis Chrétien, et je me fais gloire de l'être ; je rougis seulement de ne l'avoir pas toujours été. Quel tableau que celui de la Religion Chrétienne ! et quels secours elle offre à la vertu ! Ah ! maintenant, trop convaincu de mes besoins et de ma foiblesse, si ma foi pouvoit chanceler encore, cette seule pensée me soutiendroit, me fixeroit pour toujours : qu'ai-je été sans la Religion ? que serois-je devenu, si j'avois continué à vivre sans elle ? Mais par elle au contraire, quelles ressources et quels motifs me sont offerts pour être vertueux ! Dieu des vertus ! que j'apprends à connoître et que j'adore dans la plénitude de mon cœur pour la première fois, comment le Christianisme ne seroit-il pas votre ouvrage ! lui

seul nous enseigne à vous aimer, à vous adorer, à vous servir, comme vous méritez qu'on vous serve, qu'on vous adore, et qu'on vous aime; et lui seul nous aide à le faire.

Honteux égaremens de ma raison, où me conduisiez-vous? Passions aveugles, triste délire d'une ardente jeunesse, quel abîme vous creusiez sous mes pas! Votre main sage et bienfaisante le comble pour toujours: mon père! quelles expressions pourroient suffire à ma reconnoissance? Je me tais, pour avoir trop à vous dire, et toute la force du langage humain me paroît impuissante pour bien rendre tout ce que je sens. Ah! du moins que voulez-vous que je fasse? ordonnez. Pour expier mes fautes, rien ne me paroîtra trop pénible. Faudra-t-il que, sans plainte et sans murmure, je me voye enlever mes dignités et mes biens? que, loin de mon Roi et de ma patrie, j'aille traîner dans des régions inconnues une vie sans gloire et sans honneur? car c'est de tout cela que je suis menacé: j'obéirai aux volontés du Ciel...... j'obéirai...... car enfin que n'ai-je pas mérité? Mais ma chère Émilie....... Ah! me restera-t-elle dans ma disgrâce? Grand Dieu! par cet endroit du moins épargnez ma foiblesse.

Émilie est encore en danger: son état nous

laisse toujours flottans entre la crainte et l'espérance. Tantôt, me dit M. de Veymur, elle reprend des forces et semble rappelée à la vie; tantôt, dans des momens de langueur et de foiblesse, elle semble toucher de nouveau aux portes du tombeau. Je ne puis hasarder de la voir, tant le péril où je suis devient pressant par les continuelles recherches que l'on fait de moi. Elle s'en afflige, sans se laisser abattre, et s'estime trop heureuse, dit-elle, puisque j'ai abjuré mes erreurs. Hélas! si elle vit, si le Ciel me la rend, avec elle, avec vous, avec mon fils, je ne serai plus à plaindre......... Mais que dis-je? ne me sera-t-il pas toujours bien triste et bien douloureux de faire partager ma situation à Émilie? de quel rang je l'aurai fait tomber! à quel état d'infortune et d'opprobre mes fautes l'auront condamnée! quel avenir pour elle et pour mes enfans! Ah! je frémis; toutes les plaies de mon cœur, que je croyois fermées, se rouvrent à ces tristes réflexions. Ce foible cœur saigne encore: il s'émeut, il s'agite, et j'entends gronder, au dedans de lui, le sang, la nature, et l'amour. Religion sainte! soyez mon appui. Que la grâce de mon Dieu, si puissante et si douce, achève sa victoire! Et vous, mon père, s'il vous reste quelques

lumières à me donner, je les attends de votre zèle; tout m'est précieux de votre part, toute vérité qui tient à la Religion me devient chère; daignez donc affermir ma foi et soutenir mon courage.

LETTRE LII.

Du Marquis de Valmont au Comte.

O mon fils, je te retrouve enfin avec les mêmes sentimens, avec la même foi que tu reçus dans tes premières années, mais plus éclairée, plus pure, et plus solidement établie! Quelles actions de grâces ne dois-je pas à mon Dieu, qui a daigné t'instruire par ma voix, et mieux encore par tous les évènemens dont tu as été le triste témoin? Quelles larmes j'ai versées en lisant ta lettre! et qu'elles ont soulagé mon cœur! Non; une pluie douce et féconde, qui tombe sur la plante altérée, ne lui rend pas plus de fraîcheur, plus de vigueur nouvelle, que l'assurance de ton entier changement n'a rendu de force et de vie à mon ame abattue et presque flétrie par la douleur.

Eh, qu'importent tes pertes, si j'en excepte celle d'Emilie, puisque tu revis pour

la vertu et pour la Religion? N'exceptons rien cependant, cher Valmont; et que le premier usage de ta foi, soit de te soumettre sans réserve à la volonté toujours sage d'un Dieu qui t'a tout donné. S'il veut te reprendre ses dons, s'il veut couronner les mérites d'un épouse qui t'est chère, console-toi de ta peine par l'idée de son bonheur. S'il veut effacer tes égaremens par les pleurs qu'il te fait répandre, t'aider à expier tes fautes par les peines qu'il t'envoie, et t'unir plus intimement à lui par les sacrifices que peut-être il va exiger de toi; ah! mon ami, ne t'oppose point à ses vues de miséricorde et de clémence; bénis-le, bénis toujours son saint nom. Peut-être aussi n'attend-il de nous, comme autrefois d'Abraham, ce père des Croyans, que la préparation de notre cœur. A tout évènement, ne cessons de lui dire, ainsi que ta digne épouse: » Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu! et que votre saint nom soit béni «!

Cette résignation si parfaite et si pure, le seul remède à nos maux, le seul qui puisse en adoucir le sentiment et nous les rendre utiles et méritoires, n'empêche pas cependant que tu ne mettes en usage tous les instrumens qu'il plaira à la Providence de t'offrir,

pour demeurer dans l'état où elle t'a placé. Ce n'est pas le rang qui fait le bonheur, j'en conviens ; mais tu le dois à ta famille, à tes enfans, si par des moyens honnètes tu peux le leur conserver. Fais donc parler et agir tes amis, en supposant que l'infortune t'en laisse encore ; et sur le succès de leurs démarches, sois soumis et tranquille.

Tu me demandes de nouvelles lumières, si j'en ai à te donner. Oui, mon fils. Pour confirmer ta foi, il faut la fixer par une soumission entière à la même autorité qui t'en a transmis le dépôt sacré.

Tu t'en souviens, cher Valmont ; quand j'ai voulu te faire sentir le besoin d'une révélation, j'ai insisté sur le besoin essentiel d'une autorité. C'est, avons-nous dit, la voie d'instruction la plus propre à tous les hommes, peu susceptibles par eux-mêmes et par la multitude des soins qui les occupent, de discussions épineuses et de longs raisonnemens sur les vérités, que cependant il leur importe le plus de bien connoître. Cette autorité doit être émanée de Dieu même. Celle des Philosophes, des Sages, quand ils eussent été plus éclairés qu'ils ne l'étoient en effet, n'eût jamais eu assez de force et de pouvoir pour se faire entendre des autres hommes ;

hommes ; elle ne pouvoit leur suffire ; et par l'expérience même de tous les peuples et de tous les âges, elle ne leur suffisoit pas.

Cette autorité nous a été donnée de la manière la plus parfaite en Jésus-Christ, à qui seul toute la Religion révélée nous ramène comme à un centre d'unité. Jésus-Christ, la sagesse du père et la plus pure émanation de sa lumière, nous a appris, par lui-même et par ses Apôtres, tout ce qu'il étoit nécessaire à l'homme de savoir. Il a mis dans tout leur jour les vérités purement naturelles, presque étouffées dans tous les hommes par les passions et les préjugés ; il y en a ajouté d'autres, auxquelles toutes les forces de l'entendement humain ne pouvoient atteindre, et que tout au plus un petit nombre de Sages avoient soupçonnées.

Mais il falloit conserver aux hommes ces vérités précieuses ; et ce ne pouvoit être qu'en perpétuant parmi nous, dans une société divinement inspirée, la même autorité qui nous les avoit enseignées. La raison toute seule ne pouvoit les fixer, puisque les unes lui échappoient si aisément, et que les autres étoient si fort au dessus d'elle.

Cette autorité divine et permanente, qui entroit si nécessairement dans le plan de la révélation, devoit par sa nature même être

visible, sensible, et animée; de manière qu'on pût tout à la fois et l'entendre et la distinguer de toute autorité humaine et précaire, qui oseroit entreprendre d'usurper ses droits *.

Voilà, mon cher fils, ce que Jésus-Christ devoit à sa sagesse, pour compléter en faveur des hommes l'admirable économie de la Religion révélée, et ce que dans sa bonté il a daigné leur laisser.

» Toute puissance, dit le Sauveur du » monde à ses Apôtres **, m'a été donnée au » ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez » tous les peuples, les baptisant au nom du » Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et » leur apprenant à observer toutes les cho- » ses que je vous ai commandées; et voici » que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à » la consommation des siecles *** «.

* » La révélation devient inutile sans une société » visible qui en conserve religieusement le dépôt; comme » un code de loix est infructueux, si une société ne » l'adopte, ne le conserve, et n'en fait la base de sa » politique. Il y a donc sur la terre une société visible » à qui la révélation a été confiée «. *Pensées Théologiques, par Dom Jamin, Religieux de la Congrégation de S. Maur.* La traduction de cet ouvrage en Allemand, ramena en 1769 le Prince Palatin au sein de l'Église Catholique.

** Dans les trois derniers versets de Saint Matthieu.

*** Voyez le développement de ce texte si fécond et

Ainsi, mon fils, Jésus-Christ, par ces paroles, établit sur un premier fondement, qui est lui-même, et sur le fondement visible de ses Apôtres, une Église, une société légitime de Pasteurs, qui doit leur succéder dans toute la durée des siècles pour enseigner toutes les nations, et avec laquelle, par l'assistance de son esprit, de sa sagesse, et de son pouvoir, il sera tous les jours jusqu'à la fin du monde.

Chef invisible de cette Église, il lui a donné sur la terre un Chef visible, pour ramener tout à l'unité *: et ce Chef, c'est celui à qui il a dit, et, dans sa personne, à tous ceux, qui, dans le même rang, viendront après lui : » Vous êtes Pierre, » et sur cette pierre je bâtirai mon Église, » et les portes de l'Enfer ne prévaudront » pas contre elle ** «.

Je ne suis pas fait pour les discussions

si énergique, dans la belle Instruction pastorale de M. Bossuet, sur les promesses de J. C. à son Église; et remarquez que ce beau texte termine l'Évangile de S. Matthieu, comme pour nous laisser en lui le complément de tout ce que cet Evangile renferme.

* » L'Eglise doit avoir un Chef visible, parce qu'elle » est une, et que son unité ne peut se conserver sans » un centre commun, où viennent se réunir tous ses » membres «. *Dom Jamin, Pensées Théologiques.*

** Matth. XVI. 18.

théologiques, cher Valmont; et sans beaucoup de théologie, je trouve tout dans ces deux textes de l'Évangile, rapprochés des courtes réflexions que je t'ai fait faire. Avec ces seules armes je puis confondre toutes les sectes qui ne sont pas la véritable Église de Jésus-Christ (1).

Quelle est, leur dirai-je, l'autorité suffisante que vous m'offrez? Est-ce celle de l'Écriture Sainte? Toute seule, elle ne suffit pas, elle ne s'explique point d'elle-même; vous la prenez, selon vos vues, en bien des sens différens. Vous savez combien de sens contraires souffre parmi vous ce seul texte de l'Évangile, *ceci est mon corps.* Qui en fixera pour moi le sens véritable * ? Il falloit donc à l'Écriture Sainte un interprète infaillible, vivant, et animé; et Jésus-Christ me l'a donné (2).

Ne dites pas au reste que je fais ici un cer-

* » Si un Législateur, pour fonder un Etat, formoit un corps de loix et se contentoit ensuite de les publier, laissant à tout le monde, jusqu'au dernier homme du peuple, à les entendre à sa façon et à son gré; il est visible que chacun tourneroit la loi à son avantage et à sa fantaisie, et qu'au lieu de l'harmonie d'une bonne intelligence que voudroit établir le Législateur, on y verroit régner la discorde et la confusion la plus horrible. Tel est à la lettre le systême que les Novateurs ont introduit dans la Religion «. *Exposition abrégée des caractères de la vraie Religion, par le Père Gerdil.*

cle vicieux. Quand je raisonne d'après les livres saints contre l'incrédule, je les considère d'une manière toute humaine, et selon les règles de critique les plus ordinaires. Quand je raisonne contre vous, qui admettez les divines écritures, je commence par établir, par la seule raison, la nécessité d'une autorité visible, d'un tribunal toujours subsistant; après quoi je me sers, pour achever de vous convaincre, de ces livres mêmes que vous reconnoissez pour divins, et dont les passages les plus formels déposent en faveur de ce tribunal que vous osez méconnoître (5)*.

Sera-ce l'esprit particulier de chacun de vous que je prendrai pour guide? Quelle autorité! quel droit a-t-elle pour me soumettre **? et que peut-elle m'offrir, que des

* » En vain nous accuse-t-on encore de combattre la voie d'examen par la voie d'examen même, et de rétablir ainsi d'un côté ce que nous cherchons à détruire de l'autre. C'est équivoquer dans les termes pour faire illusion. Il y a une grande différence entre la discussion dont nos frères séparés soutiennent la nécessité et la suffisance, à l'exclusion de l'obéissance à l'autorité; et l'examen de simple attention à des vérités de fait et de notoriété publique, qui établissent l'autorité. Nous combattons le premier examen par le second: l'objection des adversaises n'est donc qu'un sophisme «. *Pensées Théol.*

** C'est ce qui fait dire à M. Rousseau, dans une de ses Lettres, sur ses démêlés avec l'Eglise de Genève:

contradictions ? Sera-ce du moins l'onction secrète, l'esprit intérieur, qui éclaire les vrais Fidèles et les élus de Dieu ? Quelle source d'illusion et de fanatisme ! Et qu'a de visible pour tous les hommes une pareille autorité ? Sera-ce votre corps de société ? Je ne vois rien qui, dans sa visibilité, le distingue suffisamment de tout autre. D'ailleurs, où est sa succession non interrompue, en remontant jusqu'aux Apôtres * ? On peut fixer depuis eux,

» Je dois toujours compte de mes actions et de ma conduite aux loix et aux hommes : mais puisqu'on n'admet point parmi nous d'Eglise infaillible, qui ait droit de prescrire à ses membres ce qu'ils doivent croire ; donc, une fois reçu dans l'Eglise, je ne dois plus qu'à Dieu seul compte de ma foi «.

» Qu'on me prouve aujourd'hui, dit-il ailleurs, qu'en matière de foi je suis obligé de me soumettre aux décisions de quelqu'un, dès demain je me fais Catholique ; et tout homme conséquent et vrai fera comme moi «. M. Rousseau avoit raison ; et, d'un autre côté, la preuve qu'en matière de foi on doit se soumettre à une autorité, n'étoit pas difficile à trouver.

» L'Eglise de Genève, dit-il encore, n'a et ne peut avoir, comme réformée, aucune profession de foi précise, articulée, et commune à tous ses membres «. Et il le montre par les principes mêmes de la réforme.

* C'est la question que Luther lui-même faisoit aux Anabaptistes ! *Qui êtes-vous ? qui vous a envoyés ? où étoit l'Église avant vous ?* Il a fallu faire bien de la Théologie, pour bien mal répondre à cela. *Hist. de François I, par M. Gaillard, tome 6.*

Cette même question, l'Eglise Catholique la faisoit

dans des tems plus ou moins récens, l'époque où vous avez commencé * ; et dès-lors, comme toutes les autres sectes, on vous verra finir. Où est votre unité, et quel rapport avez-vous à un Chef visible, au successeur de Saint Pierre, qui vous condamne avec toute son Église, et dont vous vous séparez? M'offrirez-vous, pour dernière ressource, l'autorité des Chefs du corps politique? Mais il n'est donc plus question d'une religion donnée aux hommes par Dieu même? Il ne s'agit donc plus que d'inventions tout humai-

vers la fin du second siècle aux différentes sectes qui s'élevoient contre elle. » Qui êtes-vous, leur disoit-elle par la plume de Tertullien? quand êtes-vous venus? d'où êtes-vous sortis? que faites-vous dans mon bien, vous qui n'êtes point mes enfans? De quel droit, Marcion, coupez-vous ma forêt? qui vous a permis, Valentin, de détourner mes sources? De quelle autorité, Appelles, arrachez-vous mes bornes? La possession est pour moi... Et vous autres, pourquoi semez-vous dans mes domaines selon vos caprices, et y faites-vous paître vos troupeaux? J'ai la possession, je possède avant vous, j'en ai des titres authentiques, que je tiens de ceux mêmes à qui le domaine appartenoit. Je suis l'héritière des Apôtres «. *Tertul. de Præscript.*

* Rappelons-nous ici ce beau mot d'un vrai Fidèle à un Prince protestant, qui, le voyant à l'extrémité, lui disoit : » Il doit vous être bien dur de mêler vos » cendres à celles de ces hommes que vous traitez d'Hé» rétiques «. *Mon Prince*, répondit-il, *faites creuser quelques pieds plus bas, et mes cendres seront mêlées à celles des Catholiques.*

nes, qui pourront en effet être modifiées, interprétées par la même législation qui les aura établies? Car enfin, où l'autorité divine manque, il faut bien que le législateur humain supplée et soit le chef de la Religion. Mais quelle religion! quelle croyance! et qui peut en être la dupe (4)?

Quoi! je me suis attaché à la révélation, parce que la lumière naturelle ne me suffisoit pas; eh, comment la révélation me suffira-t-elle, si, par rapport à ses dogmes, je ne sais plus ni quel guide suivre pour en fixer le sens, ni quel parti prendre entre les sectes qui divisent le Christianisme *?

* » Tout chemin qui ne peut conduire ni les simples ni les ignorans à la foi, n'y peut conduire personne. Le caractère distinctif du chemin de la vérité, est d'y conduire tout le monde, puisque tous sont appelés à la connoître : or, la voie d'examen ou de discussion ne sauroit conduire les simples et les ignorans à la foi. Il n'y a que l'autorité qui puisse la leur faire connoître «. *Pensées Théologiques.*

On ne sait au juste à quoi s'en tenir; on tombe dans tous les excès; on est disposé également à tout croire et à ne rien croire, lorsqu'on ne règle pas sa croyance sur une autorité solidement établie, et qui puisse suffire pour la fixer.

Autoritati credere, magnum compendium est, et nullus labor; disoit S. Augustin, *Lib. de quant. animæ, cap.* 7.

» Ce n'est pas, dit-il, dans le même Livre, la vivacité de la conception, c'est la simplicité de la foi, qui fait la sûreté de la multitude dans l'Eglise Catholique «.

Ah! que Jésus-Christ a bien mieux pourvu aux intérêts de sa gloire, à ceux de sa religion et à nos vrais besoins! Je trouve, dans l'Église Catholique et Romaine, tout ce qui m'est nécessaire et tout ce qui m'a été promis. J'y trouve une autorité suffisamment répandue parmi tous les peuples, pour attirer toute leur attention; une autorité qui, par son étendue, par sa hiérarchie, par ses usages et sa dis-

» L'autorité est le motif déterminant du plus grand nombre en matière de Religion, quelque parti que l'on prenne.... Dans l'Église Romaine on croit les vérités de la Religion, et on s'appuie sur l'autorité visible qu'elle a dans son sein. Dans les sectes protestantes, il y a plusieurs vérités qu'on ne croit point; et on se fonde sur l'autorité des chefs, qu'on suit comme ses Docteurs... Parmi les incrédules, la plupart ne se décident à ne rien croire que sur l'autorité de certains hommes, qui se sont acquis de la célébrité par leurs talens... L'autorité a toujours fait l'argument de la multitude, même chez ses plus grands ennemis. Heureux ceux qui marchent à la lumière de l'autorité légitime! Telle est celle des Catholiques Romains : elle a produit ses preuves. Mais il n'en est pas ainsi de celle que suivent les sectaires et les incrédules.... leur foi est une foi humaine, accordée à la parole de quelques séducteurs : au lieu que celle des Catholiques est une foi divine, accordée à la parole d'un Dieu, et expliquée par une autorité qu'il a établie lui-même «. *Pensées Théol.*

» Je ne suis pas étonné, a dit un homme d'esprit, qu'il y ait des hérésiarques; l'orgueil suffit pour cela : mais je suis toujours surpris qu'il y ait des hommes assez imbéciles pour se rendre de bonne foi leurs disciples «.

cipline, par la publicité et l'universalité de ses enseignemens, devient éminemment visible au dessus de toutes les sectes qui s'élèvent contre elle (5). Je la vois garder au milieu de ces sectes, et malgré elles, le beau nom de Catholique; ce nom que, pour la distinguer de toute autre Église, elles sont elles-mêmes forcées de lui laisser. Je la vois conserver dans ses principaux sièges les titres de la succession légitime de ses Pasteurs depuis les Apôtres, et rentrer ainsi dans le caractère de perpétuité, essentiel à la véritable Religion. Je la vois tenir à un centre d'unité, à un chef qui, uni à la pluralité visible (6) des autres Pontifes, soit assemblés dans des Conciles auxquels il préside, soit dispersés parmi les nations (7), forme un tribunal toujours subsistant, et auquel tous les jours, selon la promesse, je puis avoir recours pour distinguer la vérité de l'erreur. Je la vois, inalliable avec toutes les sectes, qui toutes se rallient contre elle, retrancher tout ce qui s'oppose à son unité; rejeter sans ménagement tout ce qui altère sa doctrine (8); conserver sans variation tous les dogmes si bien liés de la Religion chrétienne, tout son ensemble merveilleux, tous les moyens et les secours de salut qu'elle renferme; et par une tradition soutenue dans

ses différens sièges, attestée par ses Conciles et les Ouvrages de ses saints Docteurs, me faire remonter, de siècle en siècle, jusqu'aux premiers disciples des Disciples du Seigneur et jusqu'à la doctrine des Apôtres (9). Que dirai-je enfin ? Je la vois, soutenant tous les efforts de tant d'ennemis conjurés pour la détruire, maintenir constamment son glorieux empire, tandis que tout tombe autour d'elle; envoyer seule des ministres de l'Évangile dans toutes les parties du monde, pour les éclairer des lumières de la foi; regagner avec avantage dans de nouvelles contrées, ce que dans d'autres, l'esprit de schisme et d'erreur lui fait perdre; et confirmer de plus en plus cette parole de son divin Maître, que les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle.

Quel admirable spectacle, et quelle source de reconnoissance pour l'ame vraiment fidèle ! Tranquille dans la simplicité de sa croyance, elle peut se reposer à l'ombre d'une autorité infaillible, et qui, par la promesse, devient celle de Dieu même. La voie la plus facile, la plus courte, et tout à la fois la plus sûre, lui est toujours ouverte, pour résoudre toutes les difficultés qu'on lui oppose. Si, par des raisonnemens captieux, on cherche à lui rendre suspect quelque article de sa

foi ; si son imagination effrayée dispute en secret, et veut ramener à l'examen ce qu'elle doit croire ; elle n'a besoin, pour s'éclairer, pour se calmer et se fixer, que de faire attention à l'enseignement public de l'Église Catholique et Romaine, à ce que nous apprennent ses solennités, ses rites, ses prières, ses cathéchismes, ses prédications, ses instructions journalières, et à la croyance générale des peuples qu'elle renferme dans son sein. Si l'orgueil, si l'esprit d'indépendance, si l'amour de la nouveauté élèvent des contestations, font naître des incertitudes et des doutes, partagent les novateurs en autant d'opinions différentes que l'aveugle présomption enfante de partisans à l'erreur : elle regarde où est l'autorité visible, le corps des Pasteurs et son Chef; et ne craignant plus de flotter au gré des opinions (10), elle demeure ferme et inébranlable. Si, à l'égard des vérités les plus importantes, elle voit des génies ardens, tous ces hommes de secte et de parti, combattre avec chaleur pour les excès contraires *; elle

* » Il est impossible d'établir quelque chose de certain, de l'immortelle nature par la mortelle ; elle ne fait que se fourvoyer par-tout, mais spécialement quand elle se mêle des choses divines : car encore que nous lui ayons donné des principes certains et infaillibles, encore que nous éclairions ses pas par la sainte lampe de la vérité, qu'il a plu à Dieu de nous communiquer,

est assurée de rencontrer, dans l'autorité qui la guide, ce juste milieu qui, également éloigné des extrêmes, est le point précis où s'arrête la vérité. C'est ainsi que, dans les disputes interminables sur la grâce et la liberté, l'Église Catholique seule n'a jamais rien donné à un de ses dogmes, qui ait pu détruire la croyance de l'autre (11).

Non seulement le Chrétien soumis a, dans l'Église Catholique, un guide sûr et fidèle; mais il y trouve encore une mère tendre, qui, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, répare toutes ses foiblesses et pourvoit à tous ses besoins. Il ne perd rien, dans son sein, des Sacremens institués par le Rédempteur des hommes, et de tous les moyens de salut les plus propres à affermir sa foi, à nourrir sa piété, et à lui faciliter la pratique des vertus. Aussi ne se borne-t-il pas à lui être soumis; son attachement pour elle et son zèle pour sa gloire égalent son obéissance:

nous voyons pourtant journellement, pour peu qu'elle se démente du sentier ordinaire, et qu'elle se détourne ou écarte de la voie tracée et battue par l'Eglise, comme tout aussitôt elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble, et ondoyante des opinions humaines, sans bride et sans but. Aussitôt qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant et dissipant en mille routes diverses «. *Essais de Montagne, liv. 2, chap.* 12.

ses intérêts sont les siens ; il est offensé lui-même de tout ce qui la blesse et qui l'offense ; dans ses douleurs, elle ne sent rien qu'il ne ressente avec elle : il adresse au Ciel, en sa faveur, les gémissemens les plus tendres, les vœux les plus ardens. S'il est dans un rang élevé, il maintient son autorité par son crédit et son pouvoir : dans toute condition, il édifie, par la pureté de ses mœurs, ceux qui ne craindroient pas de faire retomber sur elle l'opprobre de ses enfans. Il ne permet pas qu'on l'attaque impunément en sa présence. Il donne, à tous ceux qui l'environnent, l'exemple du plus grand respect pour son culte, ses loix *, ses Ministres, et d'une fermeté inébranlable à ne point se départir de ses jugemens et de ses préceptes (12). Il ne regarde pas comme des choses indifférentes

* » Il faut se soumettre du tout à l'autorité de notre Police Ecclésiastique, ou du tout s'en dispenser. Ce n'est pas à nous à établir la part que nous lui devons d'obéissance. Et davantage, je le puis dire pour l'avoir essayé, ayant autrefois usé de cette liberté de mon choix et triage particulier, mettant à nonchaloir certains points de l'observance de notre Eglise, qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus étrange ; venant à en communiquer aux hommes savans, j'ai trouvé que ces choses-là ont un fondement massif et très-solide, et que ce n'est que bêtise et ignorance qui nous fait les recevoir avec moins de révérence que le reste «. *Montagne*. Ibid.

en matière de foi, tout ce que son Chef et ses Pasteurs ne regardent pas comme tel; et ne croit pas que l'esprit de neutralité et d'indécision puisse être permis, dès que sa voix s'est fait entendre.

Que ses ennemis, aveuglés par la haine, crient donc, tant qu'il leur plaira, à la crédulité, à la superstition, au fanatisme; qu'ils exagèrent des scandales qui sont au milieu d'elle, et dont elle gémit; qu'ils concluent, de la corruption des mœurs dans quelques-uns de ses membres, à l'altération presque entière dans la foi de ses chefs; qu'ils distillent avec art le poison de la calomnie; qu'ils prétextent le renversement de la discipline, l'abus de l'autorité; qu'ils en appellent aux anciens tems (13); qu'ils se montent sur un ton de réforme (14), afin de parer au dehors par l'extérieur de la piété, ce que l'esprit de révolte se permet de souiller au dedans; qu'ils fassent parler les divines Écritures au gré de leurs systèmes, ou s'étayent de l'autorité de quelque ancien Docteur, pour mieux cacher leurs hérésies sous son nom; qu'ils relèvent par leurs discours et par leurs écrits l'autorité de chaque Docteur Hérétique, et fassent même valoir, en son honneur, des prodiges marqués au coin de l'imbécillité et du mensonge; le Fidèle n'en sera point ébranlé: les

attaques de l'erreur, comme celles de l'impiété, ne le verront point lâche, foible et chancelant; elles ne le verront point indifférent et insensible; mais aussi elles ne le rendront pas dur et impitoyable.

Le véritable enfant de l'Église, et qui l'est moins encore de nom que de sentiment, rempli de son esprit, pénétré de la charité qui l'anime, envisage d'un œil de compassion et de tendresse ceux qui se trompent et qui s'égarent; il les plaint, il gémit sur eux; il emploie, pour les ramener, les armes de la persuasion et de la douceur. Il ne voile point les passions et la haine, du vain prétexte des intérêts de la Religion et de la vérité. S'il ne peut parvenir à toucher et à convaincre, il ne se croit pas dispensé d'aimer et de chérir. En arrêtant, autant qu'il est en lui, les progrès de l'erreur, il voit toujours avec transport, dans ceux même qui s'y livrent, des hommes et des frères.

Non, mon fils, non; ce n'est point la foi de l'Église qui enfante des dissentions, des troubles, et tout ce que le fanatisme a de cruautés et d'horreurs: ce sont, je te l'ai dit, l'intérêt, l'ambition, l'esprit de révolte et d'indépendance, qui, pour favoriser leurs projets sacrilèges et leurs honteuses manœuvres, se jouent de la crédulité des peuples et

de la vie des hommes. Ce n'est point cette foi pure de l'Église de Jésus-Christ qui ébranle et qui sape les trônes, et qui, en même tems renverse et brise les autels : ouvre nos annales et celles des peuples voisins, et examine quels systèmes et quelles causes, sous le nom et le masque imposant de la Religion, ont produit les révolutions, dévasté les États, et flétri la personne et la dignité du Monarque. Ce n'est point la foi de l'Église qui arme, contre l'autorité, des sujets rebelles : si, dans des circonstances rares, des Ministres peu instruits ou trop prévenus ont cru pouvoir se faire, d'après la Religion même, des droits * que la Religion et l'Église n'avouent pas ; si, abusant de la foiblesse des uns et de la simplicité des autres, ils ont prétendu disposer des Royaumes et des Empires, cette même foi, dont l'Église nous conservoit le dépôt, réclamoit contre eux : elle leur disoit assez hautement pour qu'ils dussent l'entendre, que le Royaume de Jésus-Christ et de ses Ministres n'est pas de ce monde ; qu'en rendant à Dieu ce qui est à Dieu, rien ne les

* Il paroit assez que M. de Valmont n'entend point parler ici des prétentions que des Souverains, soit ecclésiastiques, soit laïques, ont eues sur des fiefs dont ils se disoient suzerains : car c'est ici une question à part, et d'une toute autre nature que celle dont il s'agit.

dispense de rendre à César ce qui est à César; que chaque autorité a ses bornes; que l'une, toute spirituelle, est uniquement établie pour les choses du ciel, comme l'autre, purement temporelle, ne l'a été que pour les choses de la terre; que toutes deux, indépendantes et soumises tour à tour, ont leurs droits séparés; qu'elles sont faites pour se soutenir mutuellement (15), et pour tendre, d'un commun accord, quoique par des routes différentes, au même but, le bonheur des peuples; et que c'est de cette heureuse harmonie que dépendent; et la sûreté des Princes, et la fidélité des Sujets.

Voilà ce que la foi de l'Église nous apprend; et c'est d'après elle, cher Valmont, que je me propose depuis long-tems de ranimer ou d'affermir en toi tous les sentimens de soumission, de respect et d'amour, que tu dois à l'autorité qui nous gouverne. Ainsi deviendras-tu en même tems, et dans la même proportion, un Chrétien docile, un Catholique zélé, un Citoyen humain et compatissant, et un Sujet fidèle.

NOTES.

PAGE 148.

(1) *Avec ces seules armes je puis confondre, etc.* On est » conduit à la soumission à l'Église présente, actuelle, » indéfectible, par la foi la plus simple et par l'érudition » la plus étendue ; ce qui est une des plus grandes preuves » de sa vérité, et un effet admirable de la Providence «. *L'Abbé Terrasson, de l'Académie Françoise. La Philosophie applicable à tous les objets de l'Esprit et de la Raison, première partie, ch.* 3, *sect.* 3, précédée des Réflexions de M. d'Alembert, et d'une Lettre de M. de Moncrif, sur la personne et les Ouvrages de l'Auteur : chez Prault, avec approbation, et privilége du Roi.

» L'Eglise Catholique, dit le même Auteur, est la » seule qui ait un corps de preuves. Les sectes qui se sont » séparées d'elle, ne sont fondées que sur des difficultés » particulières qu'elles lui ont faites, et dont elles n'ont » pas voulu accepter les solutions «. *Ibid.*

A l'égard de ces difficultés, et des vaines accusations de superstition, d'idolâtrie, d'innovation, qu'on n'a cessé d'intenter contre nous, la réfutation la plus simple est l'*Exposition de la doctrine de l'Église Catholique, par M. Bossuet.* On n'y a répondu qu'en accusant l'Auteur d'*adoucir* et d'*exténuer* les dogmes de son Eglise. Mais si c'est à cela que se réduisoit en dernier ressort la controverse, elle doit être bien authentiquement décidée, puisque ce livre est universellement reçu parmi nous, comme renfermant la vraie Doctrine que nous professons.

Il est triste que les Sectaires s'obstinent à calomnier l'Église ; que des hommes, même respectables par leur érudition et leurs talens, mettent sur le compte de l'Église Catholique des institutions locales, des choses purement arbitraires, quelquefois bizarres, qui n'ont eu

qu'un tems, parce qu'elles ne tenoient qu'à des inventions populaires, quoiqu'adoptées peut-être par des Ecclésiastiques, dans des lieux particuliers; qu'ils nous taxent sans pudeur d'attacher le sceau de l'infaillibilité à des cérémonies et à des objets de pure discipline, qui obligent dès qu'ils font loi, mais qui varient selon les circonstances, et qu'on ne dut jamais confondre avec la croyance invariable de l'Eglise sur le Dogme et sur la Morale; qu'ils ne veuillent appercevoir aucune différence entre des prétentions contestées ou de simples opinions qu'on laisse à la liberté des Ecoles, et des vérités de foi reçues par l'Eglise universelle; qu'ils exaltent les avantages de la réforme, sans en reconnoitre les sources honteuses ainsi que les funestes suites, et sans en déplorer les abus. Toutes ces marques de partialité, sans nous porter à accuser la droiture de leur cœur, doivent nous faire gémir des malheureux effets de la prévention sur des esprits par-tout ailleurs si raisonnables.

Ibid.

(2) *Il falloit à l'Écriture sainte un interprète, etc.* » L'Eglise est l'interprète unique de l'Ecriture sainte, des » Pères, et d'elle-même «. *L'Abbé Terrasson.*

Page 149.

(3) *En faveur de ce tribunal que vous osez méconnoître.* Les Protestans, fatigués de leurs variations perpétuelles et de leurs longues disputes, ont si bien senti la nécessité de ce tribunal, qu'ils ont donné au Synode de Delpht, et sur-tout à celui de Dordrecht, à peu de chose près, la même force et la même autorité qu'ils refusoient à l'Église Catholique. Etonnante contradiction dans des hommes qui jusque-là n'avoient voulu reconnoitre d'autre Juge de la Doctrine que l'Ecriture elle-même ! Voyez l'*Histoire des Variations*, *t.* 3, *liv.* 14, *n*°. 75 et suivans; et *tome* 5, *sixième Avertissement*, *n*°s. 67, 68, 69.

» Le maintien de la perpétuité et de l'infaillibilité de l'Eglise, dit l'Abbé Terrasson, est quelque chose de plus important qu'aucun de ses dogmes particuliers «.

» De toutes les Thèses de la Théologie entière (dit-il encore avec beaucoup de sens et de raison), celle de l'unité, de la visibilité, de la perpétuité, et de l'infaillibilité de l'Eglise, est la plus digne d'un Théologien, qui est en même tems homme d'esprit et homme d'Etat «.

PAGE 152.

(4) *M'offrirez-vous pour dernière ressource l'autorité des Chefs du Corps politique? Mais quelle Religion! quelle croyance!* Pour bien juger de la nature et des effets d'une pareille croyance, on peut voir, entre autres volumes de M. Hume sur l'Histoire d'Angleterre, le cinquième de la maison de *Tudor*, sans parler de ceux qui le précèdent, et le troisième de la maison de *Stuart.*

PAGE 154.

(5) *Éminemment visible au dessus de toutes les sectes qui s'élèvent contre elle.* » Je dirois aux réformateurs ce qu'un Père de l'Eglise disoit aux Donatistes : *Pour savoir où réside l'Église, demandons-le à un homme neutre, par exemple, au Roi de Perse.* On diroit aujourd'hui : Pour savoir où réside l'Eglise, demandons-le à l'Empereur des Turcs ; nous verrons s'il la mettra en Italie, où s'il ira la chercher à Utrecht «. *L'Abbé Terrasson.*

IBID.

(6) *Je la vois tenir à un Chef, qui, uni à la pluralité visible des autres Pontifes, etc.* » La vraie règle de la raison et de la foi, dit M. Nicole, est d'établir sa créance sur la plus grande autorité visible. Cette règle est la seule qui soit proportionnée au peuple, et qui puisse unir les Fidèles en un corps de société d'une manière raisonnable «.

Essais de Morale sur l'Évangile du Mardi de la seconde semaine de Carême.

» L'autorité de l'Eglise, résidant en la pluralité visible du corps des Pasteurs unis à leur Chef, joint toute la certitude de la croyance à toute la tranquillité d'un gouvernement sage et durable «. *L'Abbé Terrasson.*

La Religion Chrétienne, selon la pensée du même auteur, étant commune à des peuples qui vivent sous des dominations différentes, ne pourra jamais demeurer la même, à moins qu'elle n'ait un Chef unique, et qui lui soit propre. » Sans cela, il arriveroit que, dès la première querelle de l'un de ces Etats avec l'autre, les Rois ou les autres Chefs voudroient se distinguer les uns des autres par quelques articles de croyance particulière «.

Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que Léibnitz, quoique Luthérien, et par une suite naturelle de son amour pour l'ordre et l'unité, après avoir voulu réunir le monde sous une même Langue, par le projet d'une Langue universelle à l'usage des Savans; après avoir désiré de réduire l'Europe sous une seule puissance quant au temporel, désira aussi vivement de la réduire sous un même Chef quant au spirituel : et pour ce dernier objet, c'est le Pape même qu'il choisissoit. » Tant l'esprit de système qu'il possédoit au souverain degré, dit l'Historien de sa vie, avoit prévalu, à l'égard de la religion, sur l'esprit de parti! Mais tous ces beaux projets sont restés sans effet, parce que les peuples ne s'accordent qu'à n'entendre point leurs intérêts communs «. Voyez M. de Fontenelle, *Histoire de l'Académie des Sciences, année* 1716.

IBID.

(7) *Des Pontifes, soit assemblés dans les Conciles, soit dispersés parmi les nations.* » L'Eglise peut être considérée en deux états; ou elle est assemblée en Concile, ou elle est dispersée. Elle peut prononcer dans ces deux circonstances sur les contestations qui s'élèvent dans son sein;

et ses jugemens sont toujours d'une égale autorité, parce que *les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle.....* Penser qu'elle ne jouit du privilège de l'infaillibilité que dans les Conciles généraux, c'est trop borner la promesse qui s'étend à tous les tems; c'est une erreur dans la foi. Jésus-Christ n'a pas dit à ses Apôtres : *Je suis avec vous seulement quand vous êtes assemblés*; mais, *Je suis avec vous* TOUS LES JOURS *jusqu'à la consommation des siècles* «. Pensées Théologiques, par Dom Jamin.

» C'est tellement la pluralité qui fait la décision finale, que les Conciles ne sont pas tant censés généraux quand ils se tiennent, que lorsqu'ils sont acceptés par l'Eglise non assemblée. S'ils sont légitimes, ils ont dit la vérité dès le tems de leur tenue; cette vérité existoit dès-lors comme intrinsèque; mais elle ne devient extrinsèque que par l'acceptation postérieure. On a eu un exemple de cette acceptation de fait, dans le Concile d'Ephèse ou de Dioscore, rejeté après sa tenue, quelque nombreux qu'il eût été «. *L'Abbé Terrasson.*

¶ » L'acceptation que fait l'Église dispersée, d'un Concile général, ne donne pas la certitude et l'infaillibilité à ses décisions; mais sert seulement de témoignage de la régularité avec laquelle les choses se sont passées dans l'Assemblée. L'Église dispersée ne juge pas l'Eglise assemblée, l'une et l'autre n'étant qu'une seule et même Eglise, considérée en des états différens «.

¶ » Les Conciles généraux sont d'une très-grande utilité, et peut-être pourroit-on les dire nécessaires dans certaines circonstances; mais prétendre qu'on ne puisse finir aucune controverse que par leur moyen, c'est une erreur combattue par une infinité de faits. On voit dans l'histoire de l'Eglise peu d'hérésies pour lesquelles on ait été obligé d'assembler des Conciles généraux; le plus grand nombre a été condamné et éteint sur les lieux mêmes, comme le remarque S. Augustin. *Lib. 4 ad Bonifac. cap. ult.* «.

¶ » Le Pape condamne plusieurs propositions extraites d'un livre, sous des qualifications indéterminées * : les Evêques dispersés dans le monde catholique, connoissent la décision, y applaudissent : je dis, comme S. Augustin, *la cause est finie ; Dieu a placé la doctrine de la vérité dans la Chaire de l'unité.* Je reconnois la voix de Pierre dans son successeur ; je me rends, j'obéis. Mais les Evêques ont-ils examiné ? ont-ils déposé l'esprit de parti ? n'ont-ils pas donné leurs suffrages par ignorance ? la crainte ou l'espérance ont peut-être été les premiers mobiles de leur conduite ? se sont-ils enfin comportés en juges de la foi ? Questions litigieuses ! je les abandonne toutes à la discussion de ceux qui ne croient pas que Jésus-Christ ait promis d'être *tous les jours* avec son Eglise ; je m'attache à l'unité, que je reconnois par l'unanimité morale des Pasteurs unis à leur Chef. Le Sauveur a promis son assistance à leur union, *Vobiscum sum ;* et il est fidèle à sa promesse : cela me suffit pour justifier mon obéissance «.

¶ » La manière d'interpréter quelques expressions d'un décret apostolique, ne peut former d'obstacle à la canonicité de son acceptation, quand d'ailleurs on se réunit dans l'objet principal : c'est ainsi qu'on n'a jamais révoqué en doute la sincérité de la soumission des théologiens catholiques aux décisions dogmatiques du Concile de Trente, quoiqu'ils se partagent entre eux sur l'exposition de quelques endroits «. *Dom Jamin.*

IBID.

(8) *Je la vois..... rejeter sans ménagement tout ce qui altère sa doctrine.* » Un homme qui a lu l'histoire de l'Eglise sans y remarquer la fermeté, et, si j'ose le dire, la fierté et la hauteur avec laquelle l'Eglise a porté ses décisions sur le dogme, peut avoir retenu les réflexions de quel-

* De la même manière que le Concile général de Constance a condamné dans la session 8, quarante-cinq articles de Wiclef; et dans la session 15, trente articles de Jean Hus.

que

ques Pères, les miracles de quelques Saints : mais il n'a point conçu le véritable caractère de l'Eglise Catholique depuis son établissement «. *L'Abbé Terrasson.*

PAGE 155.

(9) *Je la vois..... par une tradition soutenue..... me faire remonter jusqu'à la doctrine des Apôtres.* Voyez *l'Exposition de la doctrine de l'Église Catholique* ; consultez tous les Pères des cinq premiers siècles, en parcourant même la table de leurs Ouvrages à l'article de nos principaux dogmes ; et vous vous assurerez sans peine de la conformité de l'ancienne doctrine avec la nôtre.

PAGE 156.

(10) *Ne craignant plus de flotter au gré des opinions, etc.* Quand on a passé les bornes et qu'on a perdu de vue l'autorité, on ne sait plus à quel terme s'arrêter. Des Anglicans se sont formés, quoique par opposition, les Presbytériens ; des Presbytériens, les Indépendans, etc. *Voyez M. Hume, Maison de Stuart*, t. 3, p. 204, etc.

¶ » L'esprit de l'homme est de nature à ne devoir se soumettre entièrement et sans réserve, qu'à un jugement que les ténèbres de l'erreur ne puissent obscurcir : il faut donc reconnoître dans l'Eglise une autorité infaillible qui termine les disputes qui s'élèvent sur la foi «.

¶ » S'il n'est point dans l'Eglise d'oracle vivant et infaillible, croyez tout ce qu'il vous plaira. Soyez Sabellien ou Arien, Nestorien ou Eutichéen, Luthérien ou Calviniste ; soyez Déiste même, si le Déisme vous flatte davantage : tout vous est permis, personne n'aura le mot à vous dire. Seul juge de votre foi, vous pouvez prendre le parti qui vous plaira. Mais s'il y a dans l'Eglise un oracle vivant, une autorité infaillible ; il n'est plus de liberté dans le choix : il faut s'en tenir, sans disputer, à l'enseignement de l'Eglise, parce que la raison elle-même dicte qu'on ne peut se dispenser d'adhérer à un jugement

infaillible..... En matière de religion, il faut nécessairement se déterminer pour l'un de ces deux partis ; ou reconnoître, avec les Catholiques, une autorité à l'abri de l'erreur, qui décide les questions sans appel; ou ne reconnoître, avec les Déistes, que la raison pour règle souveraine. Dans l'ordre de la Religion comme de la Philosophie, il n'y a pas de milieu : on ne peut être sur cet article que Catholique ou Déiste. Un esprit conséquent n'apperçoit pas un tiers parti «.

¶ » Qu'elle est nécessaire, cette autorité qui tire sa preuve de la manière d'agir de ses plus grands ennemis ! Nos Frères errans l'ont rejetée comme une tyrannie, et ont bâti sur ses débris l'édifice ruineux de leur prétendue réforme ; mais ils ont été obligés d'y revenir, pour empêcher la dissipation de leur secte naissante. Cette conduite contradictoire est attestée dans l'histoire du tems. *Examinez*, disoient-ils aux peuples catholiques pour les séduire ; *ne vous laissez pas mener comme des imbéciles par l'autorité qui est une vraie tyrannie. Dieu ne vous a donné une raison que pour vous en servir. — Obéissez à vos supérieurs*, disoient-ils au contraire à leurs Frères indociles : *point d'examen après vos Docteurs. L'humilité chrétienne doit vous porter à soumettre vos lumières à celles de vos conducteurs ; ils sont établis pour vous instruire.* Quel contraste ! Etablir l'examen sans soumission, pour séduire les Catholiques ; exiger la soumission sans examen, pour réprimer ceux du parti qui veulent trop presser la voie de liberté : c'est avoir double poids, double mesure ; ce qui est abominable aux yeux de Dieu. Quoi qu'il en soit, il résulte de la conduite de ces prétendus réformateurs, qu'ils ont reconnu la nécessité d'une autorité, pour retenir dans l'unité de doctrine les peuples qu'ils avoient séduits. Mais ont-ils eu raison de substituer leur propre autorité à celle de l'Eglise « ? *Dom Jamin.*

» L'esprit humain, dit un Auteur célèbre, reconnoît deux arbitres, la raison et l'autorité. Une des plus nobles fonctions de la raison est d'appercevoir elle-même

ses bornes et d'avouer le besoin qu'elle a souvent de l'autorité. En matière de religion, la raison seule n'iroit point au delà de la religion naturelle : les mystères sont au dessus d'elle ; et la raison ne les admet, que comme des objets de foi décidés par une autorité divine. La raison nous conduit à cette autorité, en nous prouvant, premièrement, qu'elle est nécessaire ; secondement, qu'elle doit avoir des caractères visibles, auxquels même on ne puisse pas la méconnoître. Remis ainsi par la raison même entre les mains de l'autorité, avec ce guide infaillible, nous pénétrons dans les dogmes et dans les mystères, nous entrons sous l'empire de la foi. Si l'incrédule rejette ces dogmes et ces mystères uniquement parce qu'il ne les comprend pas, je ne vois en lui qu'un téméraire, qui, ayant besoin de deux guides, s'obstine à n'en prendre qu'un, quoique ce guide l'avertisse lui-même d'en prendre un plus sûr. Il s'égare, parce qu'il donne trop à la raison, en ne reconnoissant rien au delà du domaine de cette raison bornée ; mais il n'est ni absurde ni inconséquent. Il ne l'est pas du moins au même degré que le Théologien raisonneur, qui, avouant l'insuffisance de la raison et le besoin de l'autorité, qui, recevant des dogmes, des mystères, combat cette autorité, altère ces dogmes, modifie ces mystères, de manière qu'ils restent toujours mystères, mais qu'ils cessent d'être appuyés sur une autorité suffisante. Il faut opter : si l'on ne doit rien admettre au delà de la raison, s'il n'est pas vrai qu'elle nous avertisse elle-même de nous soumettre à l'autorité ; il faut rejeter entièrement les dogmes, les mystères, et donner gain de cause à l'incrédule : s'il faut admettre l'autorité ; il n'est pas permis de toucher à ses oracles, il faut adorer les mystères sans restriction, sans modification ; l'homme ne peut toucher à l'ouvrage de Dieu. Quand Luther me propose de substituer la consubstantiation à la transsubstantiation, à quel tribunal me renvoie-t-il ? Est-ce à celui de l'auto-

rité ? elle lui est contraire. Est-ce à celui de la raison ? en quoi ma raison comprend-elle mieux la consubstantiation ? Quand un autre raisonneur me dit que Jésus-Christ n'est présent dans l'Eucharistie que par la foi ; qu'est-ce que c'est qu'une *présence par la foi ?* Il est présent ou il ne l'est pas : s'il ne l'est pas, ma foi ne peut pas le rendre présent, et j'ai tort de le croire présent : s'il est réellement présent, ma foi ne fait rien à cela ; et il est également présent, soit que j'aye la foi, soit que je ne l'aye pas. Que prétendez-vous donc ? Si vous n'affranchissez point ma raison, si vous la laissez sous le joug ; que ce soit donc sous un joug sacré, non sous votre joug profane. Mystère pour mystère, je ne puis croire que celui qui m'est proposé par une autorité légitime. Vous entreprenez trop et trop peu. Ou ne retranchez rien, ou retranchez tout ce que la raison ne comprend pas, si la raison elle-même peut y consentir. Les incrédules s'éloignent plus que vous de la voie du salut, mais ils sont plus près d'y rentrer : ils raisonnent déjà mieux ; et dès qu'ils sentiront le besoin de l'autorité, ils s'y soumettront entièrement sans toutes vos ridicules réserves « .

» Voilà sous quel point de vue nous envisageons les idées vagues des hérétiques ; et ces changemens si peu philosophiques, qu'il a plu à Luther, à Calvin, et à leurs disciples, d'apporter à la doctrine de l'Eglise «. *Histoire de François premier, par M. Gaillard*, de l'Académie Françoise et de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, *t.* 6, *liv.* 7, *chap.* 2.

PAGE 157.

(11) *Dans les disputes interminables sur la grâce et la liberté, etc.* » L'Eglise, aux yeux même de la raison, est bien plus sage que ses adversaires, dans la manière dont elle veut qu'on parle de la grâce, pour conserver l'idée de la liberté de l'homme dans l'esprit de la mul-

titude, et par conséquent le fruit de toute prédication et de toute morale «.

¶ » La puissance de Dieu et la liberté de l'homme sont deux vérités de la Religion : mais la première a souffert moins d'atteinte que la seconde, attaquée en une infinité de manières différentes par les libertins et par plusieurs sortes d'hérétiques. Là-dessus on ne peut trop louer la sagesse de l'Eglise, de veiller encore plus attentivement à la conservation de la seconde que de la première : car je ne connois point de morale publique, ni civile, ni chrétienne, sans une conservation soigneuse du dogme de la liberté «.

¶ » Les gens d'un certain parti semblent porter toute leur attention à défendre la foi contre les attaques des Pélagiens, qui ne sont plus : et l'Eglise porte la sienne à la défendre contre les Luthériens et les Calvinistes, qui existent actuellement et qui l'environnent. Laquelle des deux attentions vous paroît la plus sage « ? *L'Abbé Terrasson.*

Il est bien malheureux qu'on ait voulu faire des systêmes sur la grâce et la liberté. L'Apôtre avoit tout dit par ces deux mots, LA GRACE DE DIEU AVEC MOI ; *gratia Dei mecum* * ; et non pas seulement, *la grâce de Dieu en moi*, ou *qui est avec moi*, comme on l'a si infidèlement traduit. Tous ces systêmes, que la plupart du tems l'Eglise réprouve, n'ont pour l'ordinaire, à l'égard de ceux qui sont peu affermis dans la foi, d'autre effet que celui de leur faire haïr le Dieu des Chrétiens, au lieu de le présenter sous des traits propres à le leur faire aimer.

PAGE 158.

(12) *D'une fermeté inébranlable à ne point se départir de ses jugemens et de ses préceptes.* Ne pas se soumettre, d'une manière pure et simple, aux jugemens du corps des Pasteurs uni à son Chef dans tout ce qui a rapport

* Cor. 15. 10.

à la doctrine, et y opposer l'esprit particulier; c'est tout à la fois une désobéissance et une présomption inexcusable. Sur quoi il faut observer que cette soumission ne peut avoir lieu par rapport aux opinions erronées, si elle n'a lieu par rapport aux livres qui les renferment et que l'Eglise condamne.

¶ » On ne peut, sans témérité, refuser à l'Eglise le pouvoir de juger du sens des livres qui concernent la Religion: toute société a droit de juger du sens de ses loix et des livres qui en traitent. D'ailleurs l'Eglise connoît ses droits, et n'use que de ceux qui lui sont acquis: or elle a jugé dans tous les tems des ouvrages ecclésiastiques, soit pour les approuver, soit pour les condamner: c'est ainsi qu'elle a proscrit les ouvrages d'Arius, les trois fameux écrits d'Ibas, de Théodoret, et de Théodore de Mopsueste; et approuvé, au contraire, ceux de S. Augustin sur la grâce «.

¶ » Le droit que l'Eglise a de juger du sens des livres ecclésiastiques, emporte nécessairement, de la part des Fidèles, l'obligation de se soumettre à ses décisions; parce qu'une autorité à laquelle personne n'est tenu d'obéir, n'est qu'un fantôme d'autorité: c'est donc un devoir pour les Fidèles, de déférer aux jugemens de l'Eglise sur les livres qui regardent la Religion «.

¶ » Toute obéissance qui ne répond pas à l'intention du supérieur qui commande, est une vraie désobéissance; tel est le commandement, telle doit être la soumission: or l'Eglise exige de tous ses enfans une soumission intérieure aux jugemens qu'elle porte sur les livres ecclésiastiques et leurs auteurs.

¶ » Non, un silence qui consiste à ne rien dire et à ne rien faire contre les décisions de l'Eglise sur certains faits dogmatiques, ne remplit point l'idée de la soumission qu'elle exige de ses enfans en pareil cas. Théodoret offroit de garder le silence sur le fait de Nestorius, qui consistoit à savoir si les écrits de ce Patriarche contenoient la doctrine qui reconnoît deux

personnes en Jésus-Christ : l'Eglise ne se contenta pas de cette démarche ; elle exigea, pour l'admettre à sa communion, qu'il eût dit anathème à Nestorius et à ses écrits.

¶ » Croyons avec le commun des Théologiens, que Jésus-Christ n'abandonne point son Eglise dans le jugement qu'elle porte sur le sens des livres qui traitent de la Religion. Cette vérité est la suite d'une autre qui appartient au dépôt de la foi. C'est en effet un dogme universellement reconnu, que l'Eglise est infaillible dans l'exposition de la tradition : or cette infaillibilité ne peut subsister, qu'en la supposant également dans la discussion et l'examen des livres ecclésiastiques qui ont paru en différens siècles ; puisque c'est par cet examen qu'elle fait le discernement de la véritable tradition, et qu'un moyen sujet à l'erreur ne peut conduire sûrement à la connoissance de la vérité. Il faut donc choisir un de ces deux partis ; ou croire que l'Eglise ne se trompe jamais dans le jugement qu'elle porte sur les livres qui ont trait à la Religion, ou penser qu'elle peut se tromper dans l'exposition de la tradition : ce second parti est une erreur contre la foi «. *Pensées Théologiques, par Dom Jamin, ch. 9.*

L'Histoire de l'Eglise ne sauroit nous offrir un plus bel exemple de soumission, que celui que renferme le beau trait de M. de Fénélon, que bien du monde connoît, mais qu'on ne peut trop apprendre à ceux qui ne le savent pas, ni trop rappeller à ceux qui le savent, et qui, dans des circonstances moins favorables que les siennes, sont si éloignés d'imiter son obéissance.

» Un Bref du Pape, du 13 Mars 1699, ayant condamné le livre des *Maximes des Saints*, de l'Archevêque de Cambrai, ce Prélat se soumit sans restriction et sans réserve. *Il coûte sans doute de s'humilier*, disoit-il dans une lettre à l'Évêque d'Arras ; *mais la moindre résistance au Saint-Siège coûteroit cent fois plus à mon cœur.*

» Il publia un mandement contre son propre livre,

et annonça lui-même en chaire sa condamnation. Pour laisser à son Diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement, un soleil porté par deux Anges, qui fouloient aux pieds divers livres hérétiques, sur l'un desquels étoit le titre du sien.

» Le Pape Innocent III, qui estimoit infiniment M. de Fénélon, fut moins scandalisé du livre des *Maximes des Saints*, que de la chaleur de quelques Prélats qui en poursuivoient la condamnation. Il leur écrivit : *Peccavit excessu amoris divini ; sed vos peccastis defectu amoris proximi.* Fénélon a péché par excès d'amour divin ; et vous autres, par défaut d'amour pour le prochain «. *Diction. des Hommes illustres.*

Dans cette dispute entre deux des plus grands Evêques qui aient illustré la France, M. de Fénélon, que l'esprit tout seul loueroit mal, et qui ne peut être célébré dignement que par le cœur, se montra toujours semblable à lui-même, toujours plein de candeur, de douceur, de résignation, de piété, et de toutes les vertus qui rendent la religion aimable : il triompha jusque dans sa défaite ; et, comme on l'a si bien observé, le vaincu y parut plus grand que le vainqueur.

PAGE 159.

(13) *Qu'ils prétextent le renversement de la discipline, l'abus de l'autorité ; qu'ils en appellent aux anciens tems, etc.* Comme rien ne m'a paru plus utile et mieux pensé que ce que dit l'Abbé Terrasson sur les sectes en général et sur l'esprit de parti, je vais réunir ici ses diverses réflexions sur cet objet.

¶ » Si les Sectaires gagnoient leur cause dans ce qu'ils disent contre le gouvernement de l'Eglise, ils parviendroient à faire une société qui n'auroit ni supérieurs ni juges, et qui par conséquent iroit à grands pas à sa propre destruction «.

¶ » Ceux qui allèguent toujours les anciens tems ou qui en appellent à des assemblées futures, font le plan d'une société, qui ne se gouverneroit que par des hommes qui ne sont plus, ou par des hommes qui ne sont pas encore : l'esprit d'indépendance trouve là son compte «.

¶ » Il y a des gens qui ont beaucoup lu, qui ont tout lu, mais avec un seul œil; ils n'ont jamais ouvert les deux : les gens de parti, quelque savans qu'ils puissent être, sont de cet ordre «.

¶ » Il y a une différence infinie entre ce qu'on entend par la liberté des Ecoles catholiques * et un parti : l'une se montre, et l'autre se cache «.

¶ » Le malheur de tous les gens de parti ou de secte, est d'élever leurs enfans dans le mécontentement de tout ce qu'ils voient ou qu'ils verront faire : ils leur préparent par là une vie de chagrin perpétuel; de plus, ils les exposent à être de mauvais sujets du Prince ou de la République, et par conséquent de mauvais citoyens «.

¶ » Qu'est-ce que c'est que de donner à des enfans, dans la Religion catholique, l'esprit protestant; et dans une Monarchie, l'esprit républicain « ?

¶ » Un parti qui, par un certain degré de savoir, par une grande abondance de style, par une apparence avantageuse de réforme, s'étoit fait une réputation brillante dans un monde qui tendoit à une piété éclairée, est venu aboutir, en passant dans le petit peuple, à ce qu'il y a jamais eu en fanatisme de plus extravagant et de plus bas «.

¶ » La douceur générale des derniers tems a épargné, à plus d'un réfractaire, les qualifications qu'ils auroient encourues en d'autres siècles «.

En finissant cette note, qui renferme les pensées les plus propres, je ne dis pas à guérir de l'esprit de parti

* » Distinguons, dans la Théologie, les dogmes décidés d'avec les » opinions de l'École : unité dans les premiers, liberté dans les » autres, mais la charité partout; sans elle la science des Écoles, la » foi même ne servent de rien. Cette vérité devroit être gravée, » non sur le bronze, mais dans le cœur de tous les Théologiens «. *Dom Jamin.*

ceux qui en sont malheureusement entichés (car, vu l'empire de la prévention, cette sorte de cure est moralement impossible), mais du moins à prémunir contre lui, ceux qui, dans un âge encore tendre et ouvert à la séduction, pourroient s'en laisser infecter : j'avouerai que, s'il falloit adorer le Dieu de certaines sectes, un Dieu qui m'ordonne des choses impossibles, et qui me punira pour ne les avoir pas faites ; un Dieu, qui, tyran suprême des ames qu'il a formées, en prédestine le plus grand nombre, par un décret absolu, à la damnation éternelle ; un Dieu, qui, sous prétexte qu'il ne nous doit rien, sera censé ne se rien devoir à lui-même ; un Dieu fait homme, qu'on m'a offert comme un Dieu Rédempteur, et qui cependant, en dépit des textes les plus formels de l'Apôtre *, n'est pas mort pour tout le genre humain, n'est pas venu pour sauver tous les hommes ; un Dieu, à la grâce duquel nul ne peut résister, quoique S. Étienne mourant ait si vivement reproché aux Juifs leur continuelle résistance à la grâce **, quoique Jésus-Christ lui-même ait reproché d'une manière si touchante cette résistance opiniâtre à l'infidèle Jérusalem *** ; un Dieu dont la toute-puissance consiste à nécessiter, quand il lui plait, l'action des êtres qu'il a faits pour agir librement, comme si, pour être tout-puissant, Dieu devoit changer la nature des choses, contredire les loix qu'il s'est imposées par sa sagesse, et conduire des êtres moraux par des loix physiques, ou des êtres physiques par des loix morales, faire agir, par exemple, l'homme comme une machine, et faire agir une machine en l'exhortant, en l'invitant, en la reprenant comme si elle étoit un être libre et intelligent ; un Dieu, pour tout dire en un mot, dont l'infaillible vouloir fait tout en nous, et qui, anéantissant tout vrai principe de mérite et de liberté, me feroit dire avec raison, *S'il veut que je sois sauvé, je le serai, à quelques excès que je m'abandonne ; si*

* I. Tim. II, 4, 5, 6, et IV. 10. Rom. V. 17, 18.

** Act. VII. 51.

*** Matt. XXIII, 37.

dans ses décrets il a résolu de me perdre, je suis perdu, quelques efforts que je fasse : oui, je l'avoue, un tel Dieu, bien loin d'obtenir mes adorations et mes hommages, me feroit desirer qu'il n'existât pas, ou plutôt encore, me feroit dire, *Il n'y a point de Dieu.*

Mais avouons-le aussi; de semblables opinions, que l'incrédule impute à la religion pour la rendre odieuse, n'ont jamais été les siennes : je dis plus; si un peuple imbécile croit ces choses, ceux qui l'instruisent ainsi ne les croient pas. Hélas ! ceux qui sont séduits méritent de la pitié; ils sont dans l'erreur. Mais ceux qui séduisent sont faux : et si ce n'étoit la qualité d'hommes et de frères, qu'on doit encore chérir et respecter en eux, ils ne mériteroient que de la haine, de l'indignation, et du mépris.

IBID.

(14) *Qu'ils se montent sur un ton de réforme, etc.* Quelque pures que puissent être en effet les mœurs de ceux qui ont une autre croyance que celle de l'Église, elles sont malheureusement sans fruit pour elles-mêmes, et elles ne sont d'aucun poids pour les opinions qu'ils défendent. » Que la régularité extérieure des mœurs ne vous en impose jamais, dit l'Auteur des *Pensées Théologiques* : on ne conclut point des mœurs à la doctrine, ni de la doctrine aux mœurs. On peut vivre moralement bien, et penser très-mal; comme on peut conserver la foi au milieu de ses désordres. On voit des hérétiques réglés dans leurs mœurs, et des Catholiques débauchés. Une vie régulière ne fait donc pas preuve pour la doctrine, ni le relâchement contre. L'enseignement public de l'Eglise est la seule pierre de touche qui discerne la vérité de l'erreur. Les œuvres peuvent être sans la foi, comme la foi sans les œuvres. » Quoi donc ! s'écrie Tertullien, si un évêque, si un diacre, si une veuve, si une vierge, si un docteur, si un martyr même s'éloigne de la règle, les hérésies deviendront-elles des vérités ? Est-ce par les personnes, que nous devons juger de la foi; ou

par la foi, que nous devons apprécier les personnes? Personne n'est sage, s'il n'a la foi; personne n'est grand, s'il n'est chrétien; personne n'est chrétien, s'il ne persévère jusqu'à la fin «. *Lib. de Præscript.* 3.

De même aussi l'esprit, la science, et les talens ne déposent point en faveur de la vérité d'un sentiment. Les plus grands hommes peuvent tomber dans les plus grands égaremens. Le soleil a ses éclipses. » Ne pensez pas, mes Frères, disoit S. Augustin à son peuple, que de petits esprits aient pu faire des hérésies : il n'y a eu que de grands personnages qui aient eu le malheur d'en former. L'Eglise gémit encore de la chûte de l'austère et savant Tertullien, et des écarts du grand Origène «. *Enarr. in Ps.* 124. *Pensées Théol.* ch. 14.

PAGE 162.

(15) *Que chaque autorité a ses bornes.... qu'elles sont faites pour se soutenir mutuellement.* » Chaque Puissance a sa fin particulière à laquelle elle tend. La Puissance séculière se propose pour objet le bonheur des hommes dans le siècle présent; la Puissance ecclésiastique le prépare pour la vie future; deux objets précieux à l'humanité «. *Pensées Théologiques*, ch. 8.

» La Religion en elle-même est le lien d'une société spirituelle, et en même tems une partie importante de la société civile. Dans le premier sens, c'est à ceux qui en sont les Ministres, à en régler les devoirs et à interpréter la loi sur laquelle elle est fondée : dans le second sens, c'est au Prince à y veiller par rapport à la tranquillité de son Etat, de laquelle seule il est chargé «. *L'Abbé Terrasson*, chap. 3, sect. 2.

» On demande tous les jours une barrière qui sépare les deux Puissances : la barrière est toute posée par la nature même des choses. Tout ce qui concerne uniquement la religion et la vie future, tout ce dont on a besoin, comme chrétien et comme orthodoxe, forme la jurisdic-

tion spirituelle ; tout ce qui concerne les avantages humains et temporels, tout ce dont on a besoin comme homme et comme citoyen, appartient sans partage à l'autorité séculière «. *M. Gaillard, Hist. de François I*, tom. 5.

» Dieu n'a pas établi les deux Puissances, pour qu'elles fussent opposées; il est le Dieu de la paix, et non de la dissention : la sagesse divine ne sauroit être opposée à elle-même. Il a voulu, au contraire, que ces deux autorités pussent se soutenir et s'entr'aider réciproquement. L'union de ces deux Puissances est un don du Ciel, qui leur donne une nouvelle force et les met à portée de remplir les desseins de Dieu sur les hommes : le monde est bien gouverné, si elles sont d'accord ; si elles viennent à se désunir, les institutions les plus sages sont menacées d'une ruine prochaine «. *Dom Jamin*.

LETTRE LIII.

Du Comte.

Depuis ma dernière Lettre *, et les nouvelles plus favorables que je vous ai données sur l'état d'Émilie, nos espérances se soutiennent, sans cependant nous ôter encore toute inquiétude pour l'avenir. Les foiblesses ne sont plus si fréquentes; mais il reste une fièvre lente et obstinée, qui annonce au moins que l'entière guérison n'est pas aussi prochaine que nous l'avions pensé. Si je connoissois moins le courage et la pieté de ma chère Émilie, je craindrois pour elle la plus funeste rechute, lorsqu'elle viendra enfin à apprendre tous mes malheurs. Sur cet autre objet il ne me reste aucun espoir. Je ne trouve point d'amis, parce que je n'ai pas su les choisir, et que d'ailleurs, comme vous ne l'avez que trop éprouvé vous-même, il ne reste point à la Cour d'amis fidèles à celui qui est tombé dans la disgrace. La mienne me laisse tout à craindre; et pourrai-je bien chérir encore l'autorité qui m'accable?

* Cette Lettre ne se trouve point ici; elle paroît avoir croisé celle du Marquis.

c'est l'effort le plus héroïque de la religion. Elle me le commande, cet effort : ô mon père ! aidez-moi à lui obéir. Si Émilie n'a plus à partager que le sort d'un proscrit, si tous les jours de sa vie elle doit me reprocher le malheur de ses enfans et sa propre infortune ; que me resteroit-il à désirer.... que la mort ?

Mais non ; je dois vivre, pour la consoler, puisqu'elle daigne m'aimer encore. Je dois vivre, pour vous offrir chaque jour l'hommage d'un cœur reconnoissant ; pour mettre à profit vos soins et vos lumières, pour réparer mes offenses envers un Dieu clément et bon, que j'ai méconnu, que j'ai si indignement blasphémé... Cependant si Émilie m'étoit enlevée ; si le Ciel dans sa colère... Ah ! je ne puis soutenir cette idée ; et comment en soutiendrois-je la réalité ? Que seroit pour moi le fardeau de la vie ? Aurois-je jamais assez de courage pour survivre à l'épouse la plus tendrement aimée, à qui moi-même je l'aurai ravie ? O mon père ! pour tant de force quelle ressource trouverois-je en moi ? hélas ! je ne le sens que trop ; ma force est nulle ; ma foiblesse est extrême. Je n'ai plus même ce feu, cette impétuosité de caractère et de sentiment, qui auroit pu me servir pour la vertu, comme

elle m'a tant de fois servi pour le vice. Je m'observe et ne me reconnois plus : je languis, je m'abats, et me décourage; je succombe à la seule appréhension de maux qui ne seront peut-être point. Ah! ce n'est pas ainsi qu'Émilie a supporté les siens. Que ces ames, si fières avant que l'adversité les éprouve, sont lâches quand la religion ne les soutient pas! C'est en elle, mon père, que vous me ferez trouver le vrai courage dont j'ai besoin. Déjà elle éclaire ma raison; mais elle ne parle encore que foiblement à mon cœur. Dans de premiers momens, je me croyois capable des plus grands sacrifices; et retombant avec plus de réflexion sur moi-même, je n'en vois point, dont je ne frémisse et dont en secret je ne murmure. Grand Dieu! qu'une fausse démarche entraîne d'amertumes, et qu'elle prépare de sujets de repentir.

On m'interrompt.... C'est une foiblesse qui vient de prendre à Émilie.... On craint, dit-on... J'y vole, au risque de tout ce qui peut m'arriver. O Dieu! Dieu! que vais-je devenir?...

Toujours des terreurs nouvelles! Cette foiblesse a duré long-tems, très-long-tems. Depuis plusieurs jours elle n'en éprouvoit

plus de semblables; et il n'en faudroit qu'une de cette nature, pour la faire périr. J'ai tout risqué dans l'état où elle étoit. Malgré les précautions que j'ai prises, on m'a apperçu sortant de chez elle; et ce n'est que par un nombre infini de détours, que j'ai pu échapper à ceux qui me suivoient. Les horreurs de la plus obscure prison m'effraient moins, que l'idée de ne la plus revoir, d'en être séparé pour toujours. Maintenant que l'on saura que je suis encore en France, à Paris, qu'il sera aisé de découvrir ma retraite! et toutefois il ne me seroit plus possible de fuir, quand je pourrois m'y résoudre. Qu'ils fassent donc de moi ce qu'ils voudront; qu'un coup d'autorité me plonge dans l'abîme du malheur; que cette même autorité, que vous voulez que je chérisse, que je respecte, me forge pour toujours des fers... O ma patrie! ingrate patrie! j'aurois pu te servir encore.... comme mon père, qui t'a si bien servie. Va, tu n'es pas digne de mes regrets. Tu peux me priver de la lumière du jour et de la liberté.... Mais mon Émilie, mais mon père, qui vit encore en moi, mon fils, que deviendront-ils?

Ah! que l'autorité des hommes est dure, et que son joug est pesant! qu'elle est sujette à l'erreur! car enfin c'est Lausane

qui a fait tout le mal ; et c'est moi qui en serai puni.

Hélas ! qu'il est, par rapport à la religion, une autorité bien plus sûre que vous m'avez fait connoître ! j'en sens toute la nécessité. Elle seule peut fixer mes doutes ; elle mérite seule d'être l'arbitre de ma croyance, le juge de ma foi : et elle le sera. Elle fera du moins la tranquillité de mon esprit ; si mon ame, agitée par tant d'endroits, ne peut sur tout le reste être tranquille. Incapable qu'elle est de me tromper, cette Église à laquelle vous me rappelez, je marcherai d'un pas ferme à sa lumière ; et si par impossible elle me trompoit, qu'aurois-je à redouter au tribunal du souverain Juge? et ne serois-je pas en droit de lui dire : » Il » me falloit un guide, ô mon Dieu ! Trop » incertain, trop irrésolu par moi-même ; » trop environné de mille sectes diverses, » qui prétendent toutes à la vérité, et qui » n'ont pour règle que l'opinion sous le beau » nom de l'Évangile; il me falloit une règle » plus sûre, un tribunal plus digne de ma » soumission et de ma confiance. Vous me » l'aviez promis, vous me l'avez donné. Et » pouvois-je craindre qu'il m'égarât ? Et ne » seroit-ce pas vous, ô mon Dieu, qui m'au» riez égaré « ?

Non, non ; Dieu ne se contredit pas lui-même ; ses promesses sont inviolables ; c'est sur elles que je me repose : et pour l'entière conversion de mon cœur, ô mon père, je me repose sur vos prières et sur votre tendresse pour moi.

LETTRE LIV.

Du Marquis à son Fils.

MALHEUREUX jeune homme, que tu mérites de pitié ! aux maux que tu éprouves, tu ajoutes le sentiment plus douloureux encore de ceux que tu crains ; et il semble que, pour te mieux punir d'avance, tu te plaises, par une prévoyance inutile, à faire ton propre tourment. Si Émilie te reste, comme je ne cesse de le demander au Ciel, que peux-tu perdre ? une telle épouse, ton père, ton fils, dans quelque lieu que ce soit, si tu y conserves ta liberté, si tu y sers le Seigneur, ne pourront-ils pas, pour ton repos, te tenir lieu de l'Univers ? Toujours des préjugés, Valmont ! Plus de rang à la Cour et de superbe esclavage ; plus de considération et de crédit ; plus d'opulence, quoique, dans un Royaume où les fautes sont personnelles, ce qui reste à Émilie puisse si

bien vous suffire à tous deux; plus de nom et de titres dans les lieux où il te sera permis d'exister; et tu en conclus sans doute, plus de paix et de félicité. O mon ami! n'apprendras-tu jamais à mépriser des ombres, des fantômes qui t'abusent, et à évaluer les douceurs de la religion et du sentiment? Va, ton Émilie, toute infortunée qu'elle a été jusqu'ici, se connoît mieux que toi en bonheur. Ne crains pas qu'elle te reproche de lui avoir fait perdre des titres, des honneurs dont elle fait si peu de cas. Ton retour à Dieu, ton amour pour elle, l'honnête nécessaire pour sa famille, voilà les seuls biens qu'elle ambitionne : et si elle doit vivre, voilà seulement ce qui peut la faire vivre heureuse, autant qu'on peut l'être ici-bas.

Je l'avoue cependant, son dernier état de langueur et de foiblesse m'effraie. Son ame sensible et tendre a éprouvé des impressions trop subites et trop vives, pour que sa santé et ses forces ne s'en ressentent pas encore long-tems. Daigne le Ciel réparer un tel épuisement! Mais, mon fils, s'il en a arrêté le décret, s'il faut qu'Émilie te soit enlevée, ce n'est point par ta mort que tu expierois tes fautes envers elle : c'est par une vie meilleure; c'est en pratiquant les vertus dont elle t'aura laissé l'exemple;

c'est en donnant à ce gage précieux qui te restera de son amour, l'éducation qu'elle-même eût voulu lui donner. Eh, où trouver des forces, me dis-tu, pour vivre encore après l'avoir perdue? Où trouver des forces?... Dans l'excès même de ton amour pour une si digne épouse: il te fait un devoir de l'imiter dans sa résignation et son courage; il te fait un devoir de la vie, puisqu'elle te laisse un fils après elle. Et plus que tout, ne te reste-t-il pas, cher Valmont, un Dieu outragé à glorifier et à bénir?

Tu ne trouves en toi qu'une extrême foiblesse. Ah, tu ne connois pas encore les ressorts puissans de l'amour et de la religion: c'est sur-tout dans celle-ci que tu puiseras des ressources; et l'élévation qu'elle te donnera, si tu t'abandonnes à ses impressions, ne te permettra plus de ramper dans l'abattement et la douleur. Dieu lui-même te soutiendra; la croix de l'homme-Dieu sera ta force; et ton ame, aujourd'hui lâche et pusillanime, devenue vraiment chrétienne, cessera bientôt d'être foible. Mon ami! tu te défies de tes forces, tu as raison; elles t'ont toujours manqué jusqu'ici, parce que tu n'avois en effet que les tiennes: mais que ne peut la vraie foi dans celui qui tire sa force du Seigneur?

Une seule chose me feroit frémir; ce seroit la perte de ta liberté dans la situation où je te vois. Éclairé sur la vérité du Christianisme, mais pas encore assez pénétré de ses saintes maximes, tu serois bien mal préparé pour une telle adversité. Ton caractère, toujours bouillant, et qui ne te paroît éteint en quelque sorte que par l'excès même du sentiment qui t'absorbe tout entier, ne reprendroit dans un état si critique toute son activité, que pour la tourner contre toi; et son feu, attisé avec plus de violence que jamais, t'auroit consumé avant que tu eusses pu penser à l'éteindre. Mon fils! mon cher fils! c'est moins encore pour ta liberté que pour ton ame, que je crains; mais puisque la perte de l'une pourroit être si funeste à l'autre, redouble tes soins et tes précautions. Je t'en conjure, dérobe-toi mieux que tu ne l'as fait à toute recherche, et ne t'expose plus à tout perdre par de nouvelles imprudences.

Tu t'aigris contre l'autorité; toi qui en as violé tous les droits, et qui n'as pu t'armer contre Lausane, sans commencer par t'armer contre elle. O mon fils! avant que de te plaindre de l'abus que tu prétends qu'on en veut faire pour t'accabler, que ne commençois-tu du moins par lui rendre ce que tu lui

dois? Mais que dis-je, cher Valmont? Quelque innocent que je voulusse bien te supposer, lorsqu'en effet tu t'es montré si coupable; est-ce au sujet à demander compte à son Prince de l'usage qu'il fait de son pouvoir? Je sais trop ce qu'une vaine et dangereuse philosophie invente de systèmes, pour favoriser tes plaintes et tes murmures : je sais ce que signifie, dans l'esprit de nos Sages, et dans les conséquences qu'ils en tirent, ces conventions expresses ou tacites entre le peuple et le Monarque, et ils ne l'énoncent aujourd'hui que trop clairement*. Mais je sais aussi ce que leur oppose une religion sainte, qui vaut mieux que toute leur prétendue sagesse; je sais ce que nous dicte contre eux la raison même, lorsqu'on la consulte sans passion. Puisses-tu désormais, également soumis à l'une et à l'autre, ne plus en contredire les maximes, et ne plus en parler que le langage!

Comme aux yeux du Chrétien fidèle, ce n'est point le hasard qui distribue les rangs, qui distingue les conditions, qui gouverne les sociétés et les hommes, qui établit l'ordre et qui le maintient dans l'Univers; ce n'est pas lui non plus, ce n'est point un aveugle

* L'Editeur a usé dans cette Lettre, comme dans presque toutes les autres, de la liberté qu'il s'est réservée dans l'Avertissement.

choix qui fait nos chefs et nos maîtres ; c'est une disposition secrète de la providence d'un Être suprême, qui, arbitre de nos destinées, veille sur les nations, et nomme, dans sa clémence ou dans sa colère, ceux qui doivent régner sur elles. Souverain dispensateur de toute autorité, toute puissance, dit l'Apôtre, vient de lui seul. C'est donc à Dieu que résiste en effet celui qui résiste au légitime pouvoir ; et le Prince dût-il, hélas! en abuser, ce n'est point au citoyen à s'en plaindre, ni au sujet à l'en punir. Alors, que le Monarque tremble sur son trône, tandis que le peuple souffre et lui reste soumis ; il a un juge, qui l'a lui-même soumis à la loi, et qui s'en est déclaré le vengeur : il a un juge au Ciel ; mais il seroit trop dangereux qu'il en eût sur la terre (1).

Aussi, mon fils, quelle a toujours été la conduite des vrais disciples de Jésus-Christ, à l'égard des chefs qu'il a plu au Ciel de leur donner ? Dans les beaux jours du Christianisme, dans ces siècles où des Chrétiens sans nombre remplissoient déjà les Provinces de l'Empire Romain, la Capitale, le Sénat, le Palais des Empereurs *, et par-tout étoient persécutés ; que savoient-ils ? Obéir. Et s'ils ne le pouvoient sans manquer à Dieu même,

* Voyez l'*Hist. Rom. de Laurent Échard*, *t. 5*, *p.* 316.

que

que savoient-ils encore ? Bénir, souffrir et mourir.

Tel est l'esprit de l'Évangile ; et la raison la plus pure vient à l'appui de ces saintes maximes. Que seroit-ce en effet qu'un État où chaque particulier se croiroit en droit de juger l'autorité ; où le peuple même, au gré de ses passions et de ses caprices, au gré de l'intérêt et de l'ambition de quelques-uns de ses membres, au gré de la séduction et de l'imposture, se croiroit autorisé à changer ses chefs et ses loix, à briser le sceptre, dans les mains de celui à qui il appartient de le porter, à réclamer en sa faveur un pacte primordial, qui, pour de tels excès du moins, n'a jamais existé !

Quels pactes, au reste, quelles conventions ont prétendu faire, dans l'origine des sociétés et des Empires, les pères avec leurs enfans ; les conquérans avec des ennemis vaincus et asservis par les loix de la guerre ; des soldats heureux, des héros de l'ancien tems avec ces mêmes hommes qui imploroient leur appui et qui couronnoient leur valeur ; des hommes vertueux, reconnus pour rois dans de premiers transports d'admiration, de reconnoissance, avec tous ceux à qui ils inspiroient une confiance qui ne leur permettoit pas même de pressentir les

abus du pouvoir? Eh, quand on les auroit prévus, ne devoit-on pas prévoir en même tems les dangers du soulèvement, et tous les maux qu'entraîne la rebellion?

O mon fils! parmi les tyrans mêmes, qui ont usurpé des droits que la constitution de l'État ne leur donnoit pas, quels Princes ont plus fait gémir l'humanité que les Caligula, les Néron, les Domitien? et cependant, qu'on oppose aux grands maux qu'ils ont faits, ceux que les Romains se sont faits à eux-mêmes, toutes les fois qu'ils se sont livrés à la fureur des partis, qu'ils ont ensanglanté l'Empire par des guerres civiles, et qu'ils se sont élevés contre leurs chefs, sous le spécieux prétexte de reprendre leur liberté.

Sans remonter à d'anciennes histoires, considère près de nous ce peuple, Roi et Sujet tout à la fois, dont l'état actuel offre le préjugé le plus favorable à nos libres penseurs. Ils n'envisagent en lui que la situation du moment; mais qu'ils remontent un peu plus haut, et qu'ils observent ce qu'elle lui a coûté. Qu'ils voyent par combien de calamités et de hasards il a passé, avant que de parvenir à son nouveau système de gouvernement: je dis plus encore; qu'ils examinent de sang froid et sans partialité combien sa situation, maintenant si libre, si tranquille

en apparence *, est en effet incertaine et précaire. Eh, ne cache-t-elle pas, sous de flatteuses apparences, plus de servitude réelle que de vraie liberté, plus d'illusion que de bonheur? Chez ce peuple, tout fermente; tout y décèle un levain secret de jalousie et d'aigreur; chaque espèce d'autorité contraire y fait effort, pour étendre sa domination et diminuer sa dépendance; et de ce choc continuel d'intérêts opposés, que peut-il résulter par la suite que de nouveaux malheurs? Hélas! aussi inconstant, aussi facile à s'irriter que l'onde qui l'environne, le fier républicain, l'indocile sujet y murmure toujours; et ce bruit sourd, semblable au long mugissement des vagues agitées, n'annonce pour l'avenir que des tempêtes.

Qu'ils aient trouvé cependant cette balance de pouvoirs et ce juste milieu, que les choses humaines comportent si peu, ou qu'elles conservent avec tant de peine et perdent si promptement; qu'ils soient heureux enfin, autant que je les y convie et que mon cœur le désire : après tout, voudrions-nous pour nous-mêmes d'une félicité qui

* L'Editeur avoit cru ne devoir rien changer à cet endroit du texte en 1774, dans le tems de la première édition; malgré ce qui est arrivé depuis, il n'y changera rien encore aujourd'hui.

leur a tant coûté, et que nos aïeux auroient payée si cher ? Quel tableau pour des cœurs sensibles, que celui de tout un Royaume en proie à ses propres fureurs (2) ! Toutes les lumières de la raison éteintes, tous les sentimens de la nature étouffés par l'esprit de parti; des fleuves de sang qui coulent de toute part; le fils armé contre son père; le citoyen devenu soldat pour égorger ses concitoyens et ses frères; l'affreux pillage, l'incendie, le massacre dans les campagnes, et toute la licence des camps au milieu des villes; le fanatisme et l'hypocrisie immolant des victimes à la politique, à la tyrannie, ou à l'indépendance : tels sont, dans presque toute révolte contre l'autorité, les malheurs publics; et sous les plus mauvais règnes, tous les maux qu'on peut éprouver, quand les sujets sont soumis, ne sont guère, en comparaison, que des maux particuliers.

Mais, mon fils, qu'avons-nous affaire de semblables images, pour nourrir dans le cœur d'un François l'amour de son Prince et de sa patrie.? Quand on aime, n'est-on pas toujours soumis et fidèle ? et cet amour n'est-il pas héréditaire parmi nous, comme l'est le trône parmi les enfans de nos Rois ? Ah ! ce sentiment, il est vrai, se transmettoit autrefois de race en race : et c'est lui qui forma

nos héros, les Montigny (3), les Eustache de S. Pierre (4), les du Guesclin, les Clisson, les Bayard, les Rosny, les Crillon, les Montmorency *, les Fabert (5), les Luxembourg, les Turenne; ces hommes que j'atteste, l'honneur du nom françois, et qui confondirent toujours au fond de leur cœur le Prince avec la nation. C'étoit encore le sentiment de nos aïeux : et pourquoi faut-il qu'une malheureuse philosophie vienne l'éteindre dans leurs enfans? Lorsque mon père se plaisoit à former mes premières années, avec quelle effusion et quel tendre saisissement il me faisoit bégayer les noms sacrés de mon Dieu, de mon père et de mon Roi! avec quel attendrissement j'apprenois à les répéter avec lui ! et à mesure que je croissois en âge, que tout ce qui concernoit nos Princes et leur auguste famille me paroissoit intéresser la France et m'intéressoit moi-même! Être né sous l'empire de nos Rois, étoit une des choses dont chaque jour de ma vie je rendois grâce au Ciel; et tous mes concitoyens pensoient alors comme moi. C'est ce noble enthousiasme, répandu dans tous les esprits et dans tous les cœurs, qui y faisoit circuler, en même tems que le sang dans nos veines,

* Les deux Connétables Anne et Henri de Montmorency.

la valeur, l'honneur, le patriotisme, et qui soutenoit la dignité du nom françois (6). On nous montroit nos Rois comme nos chefs, comme nos pères; toujours à notre tête, pour nous conduire dans les sentiers de la gloire; toujours les premiers dans les dangers, au milieu des hasards, pour les partager avec nous; honorant la nation jusque dans leur défaite, et par la captivité même que quelques-uns d'eux ont éprouvée en combattant pour sa défense*; au sein de la paix, veillant sur nos intérêts, essentiellement inséparables des leurs**; adoucissant nos maux; gémissant sur ceux qu'ils n'avoient pu empêcher, et s'appliquant à les réparer; généreux, magnifiques; les plus aimables des Princes, les plus aimans, les plus dignes d'être aimés, et, dans l'auguste Maison qui nous gouverne, faisant toujours chérir en eux le cœur des Bourbons. Remplis de telles images, les

* Il n'y a point, si je ne me trompe, de nation qui ait eu un aussi grand nombre de ses rois faits prisonniers de guerre, que la nôtre; parce qu'il n'y en a point eu dont les chefs ayent eu autant de valeur.

** Eh, qui ne sait en effet que le bonheur des sujets fait essentiellement celui du Monarque; qu'il n'est vraiment riche qu'autant qu'ils le sont eux-mêmes; que l'abus du pouvoir en est la ruine; et que, comme l'a si bien dit l'Orateur le plus éloquent du dernier siècle, » tout ce qui outre l'autorité l'affoiblit et la dégrade «?

François étoient invincibles; ou s'ils étoient malheureux. . . . . , l'honneur leur restoit.

Aujourd'hui, tous ces grands sentimens sont absorbés par un esprit particulier, par un intérêt bas et sordide, par des principes républicains, par un Anglicisme plus destructeur pour nous que le fer et la mort. Hélas ! ne valions-nous pas assez par nous-mêmes ? et falloit-il nous dénaturer par une ridicule imitation (7)?

Eh! mon fils, dans quel tems le Prince, la patrie eussent-ils dû nous être plus chers que dans le siècle où nous vivons ? Si quelquefois nous y sommes exercés par des épreuves du moment, inévitables pour tout Empire, au moins a-t-on fait disparoître toutes les causes de nos anciennes révolutions et de nos plus grands malheurs : nous ne connoissons plus ces démembremens si funestes, et ces partages entre les enfans de nos Rois; les grands fiefs, et la tyrannie des Seigneurs (8) ; ces Hauts-Justiciers qui redoutoient les frais de la justice qu'ils devoient à leurs vassaux ; l'énorme et dangereuse puissance des Grands ; cette valeur mal entendue des chefs, qui nous a fait éprouver tant de défaites; cette rivalité entre plusieurs Commandans, qui nous a dérobé tant de victoires ; ces conquêtes éloignées, qui nous faisoient perdre

de vue notre propre pays ; le conflit des autorités ; les divisions de secte et de parti, et les entreprises de sectaires, formant comme une république à part au sein de la monarchie : nous n'avons plus d'ennemis dans le cœur du royaume et sur nos frontières ; tout enfin parmi nous est rappelé à l'unité.

Unité précieuse, qui rend, aux yeux des vrais Sages, notre genre de gouvernement si respectable (9), et qui fait de nos Rois l'image de Dieu sur la terre! Les François sont tous les membres d'une même famille ; ils sont un peuple de frères, sous l'autorité d'un père commun. C'est cette autorité sainte qui les unit entre eux, en les unissant à leur chef; et dans cette union si belle, leur amour pour la patrie s'identifie avec celui qu'ils ont pour le Monarque.

Élevés eux-mêmes dans ces maximes, nos Princes, après avoir obéi comme nous avec respect, avec tendresse, apprennent à régner un jour sur nous dans le même esprit que leur père. Leur pouvoir transmis par droit de succession, sans altération, sans partage, les invite à le transmettre avec les mêmes avantages à leurs enfans. Les intérêts de leur propre sang leur deviennent communs avec les nôtres ; assurés de l'héritage qu'ils lui laissent, et par leurs droits et par notre amour, ils ne

sont point tentés, comme les despotes et les tyrans, d'en cimenter la durée par la violence: et leur empire se perpétue sans effort, comme il s'est établi sans contrainte. Aussi, mon fils, à bien peu de règnes près, ne comptons-nous dans nos fastes que de bons rois (10).

Eh, quelle douce récompense ne trouvent-ils pas à leur amour pour nous, dans ce cri du François, si vif, si répété, quand il voit son Prince, et qu'il sait qu'il en est chéri! Dans ce cri public, quel motif d'encouragement pour eux, à nous aimer toujours davantage, et à nous rendre toujours plus heureux! Quelle leçon, au contraire, quand ce cri s'affoiblit! Parmi des peuples esclaves, on a vu des Empereurs se déguiser pour savoir ce qu'on pensoit d'eux: ici, le Prince n'a qu'à se montrer.

Jours brillans et fortunés, jours d'enchantement et de gloire, que ceux où nos Rois, échappés à des périls qui avoient fait la consternation et la douleur de leurs enfans, ont vu tous les cœurs voler au devant d'eux; des fleurs semées sur leur passage; des arcs de triomphe disposés pour les recevoir; le père soulever son fils pour lui faire voir son Prince; le fils sourire au Monarque et lui tendre les bras; les citoyens pétillans de joie et d'amour, s'asseoir à la même table sans se connoître, se

provoquer les uns les autres, se porter tour à tour une santé qui leur est devenue si chère, et joindre à de si doux transports toute l'ivresse du sentiment ; tout un peuple, au milieu des cris d'allégresse, nommer son Roi le bien-aimé et les délices de la nation! Ah! de si beaux jours pour les Princes ne promettent-ils pas à leurs sujets des siècles de bonheur? et qui a éprouvé le plaisir d'être aimé ainsi, pourroit-il être sensible à d'autres plaisirs?

C'est ainsi, cher Valmont, que nous avons toujours fait à nos Rois une loi de nous rendre heureux : loi touchante, que leur cœur se plaît à remplir (11), et qui leur ouvre réciproquement une source de jouissance et de félicité pour tous les instans (12) : loi sainte qu'ils s'imposent à eux-mêmes aux pieds des autels, lorsqu'au jour de leur couronnement, ils y forment ces engagemens sacrés qui lient le Prince à ses sujets et les sujets à leur Prince, et qui, en nous garantissant son zèle pour notre bonheur, lui sont garans de notre fidélité et de notre amour. Eh! pourquoi une nouvelle philosophie et de nouvelles mœurs nous feroient-elles perdre de si grands avantages et de si précieuses ressources? Pourquoi, en attaquant tout à la fois la Religion et l'Autorité, le Sacerdoce et l'Empire, Dieu



C. Monnet inv. Louis Le Grand Sculp

Engagemens sacrés qui lient le Prince à ses Sujets, et les Sujets à leur Prince!

et nos Rois, les Philosophes de nos jours osent-ils bien se glorifier de briser dans nos mains un talisman d'imbécillité, et se félicitent-ils encore de faire le bonheur du genre humain? Quel bonheur que celui qui naîtroit de l'anarchie (13)!

O mon fils! soyons toujours ce qu'ont été nos aïeux. Que notre patriotisme renferme toujours l'amour de nos Rois (14). Tel est le patriotisme françois. Que tel soit toujours le tien! Si tu n'avois pas le cœur des Valmont, ton père te désavoueroit. Eh! que ne peux-tu mettre la main sur le mien! que ne peux-tu sentir, au moment où je t'écris, cette flamme dont il brûle.... tout exilé que je suis!

Si des disgrâces semblables à la mienne, ou plus grandes encore, doivent bientôt accroître tes chagrins, ne te laisse point aller en esclave aux plaintes et aux murmures. Fils bien né, sujet fidèle, ame noble et généreuse, chéris toujours ta mère, ta patrie, qui t'a porté dans son sein; chéris ton Prince comme ton maître et ton père, de quelque indignation qu'il s'arme contre toi. Respecte, honore l'autorité qui t'a si long tems, si hautement favorisé, protégé; honore-la, lors même qu'elle t'est contraire, et par ton exemple, apprends aux autres à l'honorer. Des

tems plus heureux pour toi renaîtront peut-être, où tu pourras lui être utile.

Sois soumis aux loix de la Religion, et tu le seras toujours à celles de l'État et du Prince. Le vrai Chrétien ne peut être qu'un sujet fidèle.

NOTES.

PAGE 192.

(1) *Il a un juge au Ciel; mais il seroit trop dangereux qu'il en eût sur la terre.* Ce que la Religion nous dicte à cet égard, M. de Voltaire l'a mis dans la bouche d'un Païen éclairé par la seule lumière naturelle.

Ah! quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse;
Quel homme est sans erreur? Et quel Roi sans foiblesse?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir;
Vous, nés tous ses Sujets; vous, faits pour obéir?
Un fils ne s'arme point contre un coupable père;
Il détourne les yeux, le plaint, et le révère.
Les droits des Souverains sont-ils moins précieux?
Nous sommes leurs enfans, leurs juges sont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en sa colère;
N'allez pas mériter un présent plus sévère,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverser l'État au lieu de le changer.

Arons dans *Brutus.*

PAGE 196.

(2) *Quel tableau pour des cœurs sensibles, que celui de tout un Royaume, etc.* Je demande en effet à toute ame honnête, à tout cœur bien fait, si, pour établir en

France ce gouvernement si vanté, il voudroit permettre, avant toutes choses, qu'on renouvelât parmi nous les scènes d'horreur qui se sont passées en Angleterre, en Ecosse, en Irlande, après la mort si injuste du Comte de Strafford, Ministre et favori de Charles Ier. *Voyez M. Hume, t. 2, vers la fin, et tome* 3 *de l'Histoire de la Maison de Stuart.*

Qu'il me soit libre d'ajouter ici une réflexion que je souhaite que beaucoup d'autres ayent faite avant moi : c'est que je ne pense pas qu'une ame, tant soit peu sensible aux maux de l'humanité, puisse avoir le courage de lire, de suite et sans se reposer, les tristes détails qu'offrent certains volumes de l'histoire d'Angleterre. Il s'y trouve tant d'objets qui affligent le sentiment, la nature, et la Religion, qu'on est forcé, après un certain nombre de pages, de chercher une espèce de soulagement dans d'autres lectures. Ce ne sera pas sans doute la manière de voir et de penser de nos indépendans ; mais à eux permis de penser comme il leur plaira, pourvu qu'ils nous permettent de ne pas voir et de ne pas sentir comme eux.

PAGE 197.

(3) *Les Montigny.* » Quel douceur on goûte, dit M. d'Arnaud, à rendre un hommage public à la vertu ! Et que je serois heureux de venger de l'oubli de l'histoire, qui ne l'a cité qu'une fois, le nom du brave Galon de Montigny, guerrier d'autant plus respectable qu'il étoit dans l'indigence ! C'est ce digne Chevalier qui portoit à la journée de Bouvines l'étendard de France. . . . Montigny, dans cette bataille, où Philippe-Auguste fut renversé de cheval et alloit être foulé aux pieds des chevaux, haussoit et baissoit la bannière royale, pour donner à toute l'armée le signal du péril où se trouvoit le Monarque ; ce vaillant homme, quoiqu'embarrassé de son étendard, fit au Roi un rempart de son corps, renversant à grands coups de sabre tout ce qui se présentoit

pour l'assaillir. (Ce sont les expressions de Velly.) J'ajouterai que Montigny demeura toujours pauvre, mais couvert d'une gloire immortelle, dont je désirerois bien étendre l'éclat «. *A la suite de Fayel.* Malheur à qui lira ce trait sans en être attendri! quoique né parmi nous, il n'a pas le cœur d'un François.

IBID.

(4) *Les Eustache de S. Pierre.* M. du Belloi, par sa Tragédie vraiment patriotique du Siége de Calais, a fait assez connoitre ce beau nom, qui fait tant d'honneur à la France.

IBID.

(5) *Les Fabert.* » Le Roi lui ayant donné le gouvernement de Sédan, il y fit faire des fortifications si solides et avec tant d'économie, que le Roi n'a jamais eu de places mieux fortifiées et à si peu de frais. Il fit creuser à ses dépens le fort de la tête de l'ouvrage à cornes du côté du Palatinat. Lorsque sa famille lui représentoit qu'il dépensoit un bien qu'il étoit obligé de leur conserver : » Si, pour empêcher, leur répondit-il, qu'une place que le Roi m'a confiée ne tombât au pouvoir des ennemis, il falloit mettre à une brèche, ma personne, ma famille, et tout mon bien, je ne balancerois pas à le faire «. *Dictionnaire des Hommes illustres.*

PAGE 198.

(6) *Et qui soutenoit la dignité du nom François.* C'est là ce qui faisoit dire à un de nos soldats, sous le Maréchal de Saxe : » J'ai l'honneur d'être François «. Cette dignité se perd à mesure que nos mœurs se corrompent, et que notre amour pour la constitution de l'Etat et pour notre genre de gouvernement s'affoiblit. On ne voit guère aujourd'hui de ces traits d'héroïsme, si communs autrefois parmi nous. Puisse le soin qu'on prend, depuis quelque tems, de les retracer dans les livres faits pour notre

jeune noblesse, ranimer dans tous les cœurs les sentimens précieux qui en étoient le germe! Je suis convaincu que, si nous avions parmi nous des historiens aussi attentifs à faire valoir les traits de patriotisme et de valeur de nos François, que l'étoient les anciens historiens à relever les traits de grandeur d'ame et de courage des Grecs et des Romains, nous ne leur céderions point à cet égard; et plus on parcourt d'anecdotes en ce genre, que nos écrivains n'ont pas fait assez connoître, plus on se confirme dans cette idée. Il viendra peut-être enfin pour nous un Thucydide, un Xénophon, un Tite-Live, qui rassemblera ces différens traits épars, et qui, les mettant à leur place, parmi tous les évènemens de politique, de sièges, et de batailles, ne les croira pas indignes de figurer dans notre histoire. Voici quelques-uns de ceux qui m'ont le plus affecté, et il y en a mille autres qui valent bien ceux-là.

Dans une guerre contre les Turcs en 1664, un nommé Sillery, qui n'étoit encore qu'Enseigne, fut blessé dangereusement. Se voyant près d'expirer, il appela quelqu'un des siens pour lui remettre son étendard, afin qu'il ne tombât pas entre les mains des Turcs : nul ne s'étant présenté, il s'enveloppa et se roula dedans en mourant. *Pélisson, Histoire de Louis XIV.*

Les François assiégeoient Maestricht en 1673, avec cette ardeur qui les caractérise. Un soldat du régiment du Roi fut dangereusement blessé à l'attaque d'une demi-lune : comme on le plaignoit, en le voyant tout couvert de sang : *Ce n'est rien*, dit-il, *le régiment a fait son devoir.*

Un grenadier du même corps, dans la même occasion, remarque qu'un homme de qualité, qui le suit en grim-pant est tombé sur le ventre; il lui tend la main pour le relever. En cet instant un coup de m perce le poignet. Sans se plaindre ni s'ét la main gauche et le relève.» Les h mains, dit Pelisson, qui l

Lettres historiques, n'auroient pas oublié le nom de ces deux hommes intrépides «.

Le Prince d'Orange est battu en 1693 à Nerwinde, par le Maréchal de Luxembourg. Dans la chaleur de l'action, ce Général, voyant revenir du combat un soldat aux Gardes qui a quitté son corps, lui dit d'un ton menaçant : Où vas-tu ? » Je vais, Monseigneur, répondit le soldat, » en ouvrant son habit pour faire voir sa blessure, mourir » à quatre pas d'ici, ravi d'avoir exposé et perdu la vie » pour mon Prince, et d'avoir combattu sous un aussi » grand Général que vous : je puis vous assurer, à l'ar- » ticle de la mort où je suis, qu'il n'y a aucun de mes ca- » marades qui ne soit pénétré du même sentiment «.

En 1694, le même Général vient couvrir, par une marche forcée, les places maritimes de la Flandre Françoise, menacée par le prince d'Orange. Un soldat du régiment de Navarre murmure de cette fatigue : » Eh, cou- » rage, camarade, lui dit un vieux caporal : le Roi nous » paie toute l'année pour un jour seulement ; le voici : » acquittons-nous de notre devoir pour la gloire de notre » maître « !

Un Officier du régiment de Champagne demandoit pour un coup de main, douze hommes de bonne volonté : tout le corps reste immobile, et personne ne répond. Trois fois la même demande, et trois fois le même silence. Eh quoi, dit l'Officier, l'on ne m'entend point ! » L'on vous » entend, s'écrie une voix ; mais qu'appelez-vous, douze » hommes de bonne volonté ? nous le sommes tous, vous » n'avez qu'à choisir «. *Encyclop.* au mot *Gloire*.

Un Lieutenant-Colonel, qui étoit de tranchée, voulut, avant de mener les grenadiers à l'attaque du chemin couvert, faire distribuer de l'eau-de-vie. Ces braves gens, blessés d'une précaution qu'ils trouvoient injurieuse, s'écrièrent tous avec indignation : *Nous prend-il donc pour des Allemands ?* Il n'y a personne, qui, par cette réponse, ne juge que le chemin couvert fut emporté.

Dissertation sur la subordination, avec des réflexions sur l'exercice et sur l'art militaire.

Au combat de Closter-Camp, M. d'Assas, Capitaine dans le régiment d'Auvergne, s'étant avancé pendant la nuit pour reconnoître le terrain, fut saisi par des grenadiers ennemis embusqués pour surprendre notre armée; ces grenadiers l'entourent et le menacent de le poignarder sur le champ, s'il fait le moindre cri qui puisse les découvrir. M. d'Assas, sous la pointe de vingt bayonnettes, se dévoue, crie d'une voix généreuse; *Auvergne, faites feu, ce sont les ennemis*, et tombe à l'instant percé de cent coups. On sait que le régiment d'Auvergne soutint le premier effort des ennemis, les repoussa, et qu'il s'ensuivit une victoire complette.

Louis XVI, voulant transmettre à la postérité la mémoire de ce dévouement patriotique, a créé une pension de 1000 liv. héréditaire et perpétuelle, au profit de la famille de ce nom, jusqu'à l'extinction des mâles.

Voici encore quelques traits cités par M. le Marquis de Pesay, dans l'*Histoire des campagnes de M. de Maillebois en Italie*, et qui sont bien dignes de trouver place à côté de ceux que nous venons de rapporter.

» Pendant le siège de Lille, il est question d'aller reconnoitre les progrès d'une sape. L'action est périlleuse à l'excès. Cent louis sont promis au soldat qui la tentera heureusement. Cinq y marchent tour à tour : les cinq sont tués, aucun n'a rempli l'objet. Un sixième se présente : c'est un jeune homme d'une figure charmante; on le voit partir à regret. Il s'éloigne, on compte les minutes, elles se passent, le jeune homme ne revient pas : on le pleure. Il reparoît; le compte est rendu; on marche; la sortie la plus vigoureuse s'exécute; les ouvrages sont comblés; on rentre dans la place. Alors, en présence de la garnison victorieuse, le Général appelle le brave qui a préparé son triomphe : le grenadier sort du rang; on lui offre la récompense indiquée : Grand merci, mon Général; on ne

va pas là pour de l'argent, répond le grenadier; et il retourne à son poste.

» A un autre siège, on montre à des grenadiers une brèche à peine commencée. Les circonstances invitent à tenter l'escalade. Enfans, passerez-vous bien là, leur dit le Commandant de tranchée? Oui, mon Général, à la faveur des coups de fusils, répondent les grenadiers François : et cette expression sublime est devenue proverbe parmi eux.

» Au camp devant Tournay, la veille de la bataille de Fontenoy, on entend, le soir, passer à toutes jambes une foule de couriers au milieu du quartier général; on s'étonne, on s'informe, parce que la veille d'une bataille on s'informe de tout. Quels sont ces couriers? Ce sont des grenadiers de Normandie qui reviennent de semestre : ils ont appris à quinze lieues d'ici qu'on se bat le lendemain, et ils ont pris la poste pour être de la fête.

» Il n'est pas, ajoute M. le Marquis de Pesay, un régiment françois, dont les annales mieux conservées n'offrissent vingt traits semblables, aussi dignes d'admiration, aussi peu vantés, aussi peu connus, par la raison même qu'ils sont en grand nombre, et qui, malgré cet oubli presque décourageant, se reproduiront d'âge en âge, tant qu'il y aura des grenadiers et de l'*honneur* «. Le Prince de Condé avoit eu le projet de faire enregistrer les noms des soldats, qui se seroient distingués par quelques faits et dits mémorables. Ce projet, en effet, s'il étoit exécuté, seroit un germe d'émulation pour les soldats.

Le François, furieux lorsqu'on lui résiste, est plein de douceur et de générosité pour un ennemi désarmé. C'est ce que le comte de Solms, Général de l'infanterie ennemie, et qui avoit été fait prisonnier par les François à la bataille de Nerwinde, ne put s'empêcher de reconnoître. *Quelle nation est la vôtre*, s'écria-t-il, en parlant au chevalier du Rozel, un des Officiers-Généraux de l'armée Françoise! *Vous vous battez comme des lions, et vous trai-*

tez les vaincus comme s'ils étoient vos meilleurs amis ! Lettres de Racine.

» Le François qui compte sur son Général, est invin-
» cible. Au contraire, on en a si bon marché, quand il
» est commandé par des courtisans qu'il méprise, qu'il
» ne faut qu'attendre l'occasion pour vaincre à coup sûr
» la plus brave nation du Continent. Ils le savent fort bien
» eux-mêmes. Milord Malborough, voyant la bonne
» mine et l'air guerrier d'un soldat pris à Blenheim, lui
» dit : *S'il y eût eu cinquante mille hommes comme toi à*
» *l'armée françoise, elle ne se fût pas laissée battre. Hé*
» *morbleu*, reprit le grenadier, *nous avions assez d'hommes*
» *comme moi ; il ne nous en manquoit qu'un comme vous* ».
M. Rousseau.

Après la bataille de Rosbach, les hussards noirs du Roi de Prusse, appelés *Têtes de mort*, poursuivoient les troupes françoises désunies. Un des Généraux Prussiens appercevant un endroit où l'on combattoit encore, s'approche et voit un grenadier françois aux prises avec six de ses hussards. Le grenadier étoit retranché derrière une pièce de canon, et juroit, en combattant toujours, de mourir plutôt que de se rendre. Le Général, admirant sa valeur, ordonne aux hussards de suspendre leurs coups, et dit au grenadier : » Rends-toi, brave soldat ; le nombre t'accable, la résistance est inutile. — Elle ne peut l'être : je lasserai ces gens-ci, et je rejoindrai mon drapeau ; ou ils me tueront, et je n'aurai pas la honte d'avoir été fait prisonnier. — Mais ton armée est en déroute. — Je ne le sais que trop ; mais, morbleu, si nous avions eu un Général comme le Roi de Prusse ou le Prince Ferdinand, je fumerois à présent ma pipe dans l'arsenal de Berlin. — Je donne la liberté à ce François, dit le Général Prussien : Hussards : suivez-moi ; et toi, brave grenadier, prends cette bourse, et va rejoindre ton corps. Si le Roi, mon maître, avoit beaucoup de soldats comme toi, l'Europe entière n'auroit que deux Souverains, Frédéric et Louis.

— Je le dirai à mon Capitaine ; mais gardez votre argent : en tems de guerre, je ne mange de bon appétit que celui de l'ennemi : vous, vous êtes digne d'être François ».

Le Prince Eugène avoit, de la valeur des soldats François, la plus haute opinion. Après la victoire de Parme, remportée en 1734 sur les Impériaux par le Maréchal de Coigny, on trouva dans les poches du Comte de Mercy, qui commandoit l'armée ennemie et qui fut tué dès le commencement de la bataille, une lettre que lui avoit écrite la veille le Prince Eugène, et où l'on trouvoit ces paroles remarquables : *Tâchez, mon cher Comte, de battre le Général François ; car pour les soldats de cette nation, n'espérez pas les vaincre.*

Avant de terminer cette note, n'oublions pas quelques-uns des traits de grandeur d'ame et de courage, que M. de Voltaire a recueillis dans l'éloge des Officiers qui sont morts dans la guerre de 1741.

Le jeune *Brienne*, ayant le bras cassé au combat d'Exiles, monte encore à l'escalade, en disant : *Il m'en reste un autre pour mon Roi et pour ma Patrie.*

En Flandre, l'intrépide *Luttaux*, Lieutenant-Colonel des Gardes, et Lieutenant-Général, chargé d'années et de services, déjà blessé de deux coups, affoibli et perdant son sang, s'écrie : *Il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles* ; et ramenant au combat des troupes dispersées, reçoit le coup mortel qui le met au tombeau.

Quand le petit-fils du Grand *Condé* forçoit la ville d'Ypres à se rendre, le Marquis de *Beauvau*, blessé à mort, entouré de nos soldats, qui se disputoient l'honneur de le porter, leur disoit d'une voix expirante : *Mes amis, allez combattre, et laissez-moi mourir.*

Le jeune Boufflers, un enfant de dix ans, à la bataille de Dettingue, a une jambe cassée, la fait couper sans se plaindre, et meurt de même. Exemple, ajoute

M. de Voltaire, d'une fermeté rare parmi les guerriers, et unique à cet âge !

PAGE 199.

(7) *Falloit-il nous dénaturer par une ridicule imitation ?* A cette Anglomanie si contagieuse, si universelle de nos jours, qu'avons-nous gagné ? Des modes souvent bizarres, que les Anglois quittoient lorsque nous les prenions ; un ton froid et raisonneur, à la place du sentiment et du génie peut-être ; le *spleen*, la *consomption*, le dégoût de la vie, au lieu de cette gaieté vive, l'un des plus beaux dons que la nature ait pu nous faire ; le suïcide, cette fureur barbare passée en systême et en principe ; l'esprit d'irréligion, sous le beau nom de liberté de penser ; celui d'indépendance, et une opposition secrète à toute autorité : voilà en vérité de beaux présens qu'on nous a faits là !

IBID.

(8) *Les grands fiefs et la tyrannie des Seigneurs.* » A quels excès monstrueux se laissoient emporter une foule de petits despotes subalternes qui désoloient la France ? Il y en a eu, qui, pour des haines particulières, ont brûlé des châteaux, ont fait des prisonniers, et les ont égorgés eux-mêmes de sang-froid ; d'autres s'emparoient, à force ouverte, d'une femme dont ils étoient devenus amoureux, ou d'une fille que les parens leur avoient refusée en mariage ; les malheureux serfs étoient les jouets et les victimes du caprice de ces tyrans féodaux. Voilà pourtant le Gouvernement que le Comte de Boulainvilliers s'avisoit de regretter ? Qu'on juge par ces horreurs, si un corps de monarchie n'est pas préférable à toutes ces autorités divisées et subdivisées. Connoissons bien notre bonheur, et n'allons pas demander au Ciel une autre législation «. *M. d'Arnaud, à la suite de Fayel.*

» La même époque, qui vit nos Rois dépouillés de leur autorité, vit l'anéantissement, ou, si vous l'aimez mieux, la suspension de toute législation politique. Nul concert pour le Gouvernement général entre le Monarque et les vassaux. Chacun se croit maître de son territoire. Ils se font la guerre; ils font des traités entre eux; ils donnent des ordres à leurs sujets. Tout ce qu'avoit possédé la puissance publique, semble être alors une dépendance et un attribut de la propriété; et les revenus de l'État deviennent les produits de la Seigneurie. Plus de loix générales, plus de capitulaires. On voit des chartes données par les Rois et par les Seigneurs, exécutées dans leurs domaines; on voit les peuples devenus esclaves, et assujettis à des coutumes barbares, plus ou moins injustes, plus ou moins déraisonnables, selon que le petit despote qui les gouverne est lui-même un bon ou un mauvais maître. La législation ne reparoît en France, que lorsque nos Rois commencent à s'affranchir des entraves qu'ils avoient reçues; et les peuples ne recouvrent leur liberté, qu'à mesure que le Souverain rentre dans ses droits «. *M. Moreau, Leçons de Morale et de Politique, etc.*

PAGE. 200.

(9) *Qui rend notre genre de gouvernement si respectable.* » Le premier principe de tout gouvernement, et de toute doctrine sur le gouvernement, doit être le bien public. Or quand la première spéculation porteroit à préférer le gouvernement républicain, l'expérience que l'on a sur les hommes, faits comme ils sont et comme ils le seront toujours, apprend que le gouvernement monarchique est préférable, et la vraie philosophie se rend à cela. Ainsi, quand je lis des auteurs ennemis de la monarchie, je dis : » Ces gens-là se ressentent de la » fierté de l'esprit humain, et suivent leur propre or- » gueil; mais ils ne connoissent pas le bien public, et

» ne sont pas philosophes «. *L'Abbé Terrasson, la Philosophie applicable, etc.*

¶ » Quel est le plus avantageux, ou de la liberté ou de la tranquillité publique ? La réponse qui sera faite, établira l'aristocratie ou la monarchie «.

¶ » L'expérience a fait voir que la monarchie étoit le gouvernement le plus avantageux pour la sûreté et la tranquillité publique, par la raison même de l'abrègement «.

¶ » Dans les anciens tems, un tyran étoit un monstre vivant et mourant, mais le génie populaire étoit un monstre permanent : c'est là ce qui me fait croire que dans les anciens tems même, et avant l'adoucissement des mœurs humaines, le gouvernement monarchique étoit déjà, comme aujourd'hui, le plus favorable de tous «.

¶ » Les Républiques sont exposées à passer toutes sous des maîtres, par la contrariété nécessaire des intérêts, des avis, et des passions de ceux qui les composent «. *Ibid.*

Rien ne peint mieux, ce me semble, les inconvéniens particuliers et passagers du pouvoir d'un seul homme dans un état monarchique, comparés aux inconvéniens bien plus étendus, plus sensibles et plus durables, de l'autorité partagée, comme elle l'est dans les autres sortes de gouvernement, que cette fable *des moucherons, du lion, et du troupeau*.

» Des moucherons voltigeoient sur des feuilles de vigne, et y trouvoient leur logement et leur subsistance. Un lion entre dans la vigne ; il y excite une commotion violente ; les moucherons frémissent sur les branches ; ils s'ébranlent, ils tombent. Le lion passe : ils se relèvent, se rassurent, retrouvent leur première demeure, et de nouveau se reposent. Un troupeau de moutons, animaux si doux et si paisibles, entre dans la vigne : ils broutent l'herbe, ils arrachent les branches, ils avalent et les feuilles et les moucherons «.

PAGE 201.

(10) *A bien peu de règnes près, nous ne comptons dans nos fastes que de bons Rois.* On ne peut guère en attendre d'autres, de l'éducation que parmi nous on prend soin de leur donner. Aussi ne puis-je me refuser à la satisfaction si vive et si touchante d'ajouter ce beau trait d'un Prince, toujours plus digne de notre amour, à ceux que j'ai eu occasion de citer. Il étoit à la chasse et dans son carrosse, lorsqu'on lui annonça que le cerf étoit près d'être forcé. » Qu'on se hâte, dit-il, qu'on prenne le chemin le plus court, pour que je puisse arriver «. Le cocher enfile à l'instant un champ qui étoit ensemencé. » Par où vas-tu donc, s'écrie-t-il, en le faisant reculer? Ce champ n'est ni à toi ni à moi, et je ne veux arriver par le plus court chemin, qu'autant qu'il n'en coûtera rien à personne «.

Une autre fois après avoir bien considéré, sur une Dame de la Cour, une étoffe précieuse, et lui en avoir demandé le prix : » Elle est fort belle, lui dit-il; mais il y auroit plus de mérite à s'en passer et à payer ses dettes «.

Je ne parlerai pas ici de plusieurs autres traits relatifs à sa dépense même, dans lesquels ont éclaté tout à la fois, aux yeux des citoyens attendris, et l'économie du sage, qui veut être le père de son peuple, et la libéralité du Prince, qui est né pour en être le Monarque. Mais qu'on me permette une réflexion sur ceux que j'ai rapportés. On y remarque beaucoup d'équité et d'amour pour l'ordre : or, cet amour est la vertu essentielle des Princes. De la sensibilité toute seule, peuvent naître, à quelques égards, la justice de l'homme privé, et la vertu du particulier; mais l'amour de l'ordre est par excellence la vraie sensibilité et la vertu du Souverain.

PAGE 202.

(11) *Loi touchante! que leur cœur se plaît à remplir.* Témoin ce beau mot de Louis XV. Menin est attaqué en 1744 par

les François. On lui dit qu'en brusquant une attaque, qui coûtera quelques hommes, on sera quatre jours plutôt dans la ville. » Eh bien, dit le Roi, prenons-la » quatre jours plus tard ; j'aime mieux perdre quatre » jours devant un place, qu'un seul de mes sujets «.

Mon fils, disoit ce même Prince, à M. le Dauphin, père de notre auguste Monarque, dans un moment où il ne croyoit pas devoir lui survivre, *je vous laisse un Royaume en désordre ; ma trop grande bonté en est peut-être la cause : ne m'imitez point ; mais soyez pourtant bon.*

M. Moreau, dans son Discours sur *les devoirs des Princes*, nous a conservé de M. le Dauphin un trait bien digne d'être cité : » Il avoit tracé de ses mains des plans de palais et de jardins magnifiques. Ceux auxquels il les montroit, louoient la beauté des dessins, les avantages et la commodité des proportions, l'élégance et la noblesse de l'ensemble. *Vous ne parlez pas*, leur dit-il, *du plus grand mérite de mes plans ; c'est qu'ils ne coûteront rien au peuple, car ils ne seront jamais exécutés* «.

» Que j'aime, s'écrie M. Moreau au même endroit, à voir ce Prince calculer jusqu'au prix d'un habit, et chercher, par la simplicité de sa parure, à consoler des peuples, que le Roi souffroit de ne pouvoir soulager « !

IBID.

(12) *Qui leur ouvre à eux-mêmes une source de jouissance et de félicité pour tous les instans*. Un Monarque chéri disoit à sa famille : » Mes enfans, vous avez dû être bien fati- » gués de la journée que vous avez passée à Paris. *Non*, » *Sire*, répondirent-ils, *nous n'en avons jamais passé de si* » *douce de notre vie* «.

Dignes Princes, qui sentez vivement, et qui savez vous attendrir sur ces François qui vous aiment, vous connoissez maintenant quelle est aussi la vivacité du sentiment dans des cœurs tels que les nôtres ! Venez donc, venez souvent visiter, dans sa Capitale, le plus aimable de tous les peuples ; venez-y offrir votre encens à celui

qui fait les destins des Rois et des nations ; jouissez-y du doux spectacle d'une des premières villes du monde, redoublant, de concert avec vous, ses vœux et ses prières, pour qu'il plaise au Ciel de vous donner une postérité qui vous ressemble, et soyez toujours sans inquiétude sur la pompe et les frais du voyage : le plus beau cortége pour les Princes, comme leur plus riche trésor, c'est le cœur de leurs sujets.

PAGE 203.

(13) *Quel bonheur que celui qui naîtroit de l'anarchie !* » Travailler au maintien de l'autorité légitime, soit ec- » clésiastique, soit séculière, c'est travailler à la tran- » quillité publique «. *L'Abbé Terrasson.*

Nos faux sages ne sentent que trop bien la liaison intime qui est entre ces deux autorités, et l'opposition qu'a chacune d'elles à leurs principes : c'est pour cela qu'ils s'arment si hautement contre l'une et l'autre. Un Roi d'Angleterre la sentoit vivement, cette liaison, lorsqu'il disoit : *No bishop, no king ;* Point d'Evêques, point de Roi.

IBID.

(14) *Soyons toujours ce qu'ont été nos aïeux. Que notre patriotisme renferme toujours l'amour de nos Rois.* Pour aimer notre genre de gouvernement, tel qu'il est par sa nature ; pour apprendre à y vivre tranquilles, à y fuir avec soin les troubles, les cabales, l'esprit de parti, les vues secrètes de l'élévation et de l'intérêt personnel, le goût de l'indépendance, cachés sous le voile trompeur du bien public et sous les dehors imposans des droits du peuple et de la liberté ; lisez avec attention tout ce qui a rapport à l'histoire *de la Ligue*, à celle *de la Fronde ;* et vous y verrez combien nous sommes redevables à l'esprit monarchique, lorsqu'il devient dans nous autres François l'amour de la patrie ; et combien au contraire nous risquons à tous égards, en nous livrant à ce qui le com-

bat, l'éteint, ou l'affoiblit. Dans l'état de fermentation et de révolte plus ou moins déguisée sous de beaux noms, le corps entier souffre, et reçoit les plaies les plus profondes; les loix se taisent, et l'ordre disparoît à proportion que l'autorité décroît; ceux qui en sont les dépositaires, ne dépendent plus que de la fantaisie et du caprice; les Grands sont dans une situation flottante, incertaine, et précaire, où pour l'ordinaire leur ambition perd beaucoup plus qu'elle ne gagne; le sacerdoce est dégradé; la magistrature, si respectable en elle-même, tombe dans une sorte d'avilissement, et devient le jouet des chefs ou de la populace, qui sembloient vouloir l'élever et la faire régner; le peuple endure plus long-tems la misère et la faim, qu'il a cru appaiser; un petit nombre de forcenés profitent quelques momens du malheur public, par le pillage et la violence; et après un court intervalle d'anarchie, il n'est presque personne qui ne se trouve plus mal qu'auparavant *.

* » Si nous apprenions, dit M. de Voltaire, quelle est l'origine » et la bonté de notre gouvernement, le patriotisme nous ranime» roit. Les tems de calme et d'obéissance, comparés aux tems de » vertige, seroient une leçon admirable de douceur et de soumis» sion «.

LETTRE LV.

Du Comte à son Père.

QUELLE alternative de biens et de maux, de joie et de douleur ! Émilie est rendue à la vie ; je ne tremblerai plus pour ses jours. Son entier rétablissement pourra être long encore ; mais du moins il est assuré, et son état présent ne nous laisse plus de rechute à craindre. Émilie revit.... Est-ce bien pour moi ? Hélas ! j'ai tout perdu..... Émilie est tout, et je ne suis plus rien. Le Roi a prononcé mon entière disgrace. Le Comte de *** me remplace à la Cour ; ma compagnie des Gardes est donnée ; mes pensions me sont ôtées ; et nulle sorte de traitement ne me dédommage de ce qu'on m'enlève. Ma femme, il est vrai, regagne pour elle-même une partie de ce que je perds ; et, le dirai-je ? c'est ce qui met le comble à mon malheur.

La Reine, trop instruite de ce qu'elle a souffert, remplie d'estime pour sa vertu, veut la retenir auprès d'elle, et lui réserve la place de Dame d'Honneur, vacante par la mort de la Duchesse de *** ; tandis que, sans paroître maintenant en vouloir à ma liberté (ce qui n'a rien de bien sûr encore),

on parle de m'exiler à soixante lieues de la Capitale. C'est donc aussi Émilie qu'on m'enlève, et pourra-t-elle bien y consentir? On lui laisse ignorer tous ces arrangemens, par ménagement pour sa convalescence. O mon père! elle y souscrira. La difficulté qu'elle trouvera à s'en défendre, l'intérêt de son enfant, le mien, dira-t-elle, une espèce de charme qui attache aux grandeurs, le souvenir peut-être des peines que je lui ai causées, la crainte de celles que je pourrois lui causer par la suite; ah! tout m'assure qu'elle va se séparer de moi, m'oublier pour toujours. Non, elle ne voudra point s'associer à mon infortune, végéter dans un coin du Royaume, s'ensevelir dans une Province, n'être plus rien ainsi que moi, ne tenir plus à rien........ qu'à moi seul. Quel amour (et j'en mérite si peu de sa part), ô Dieu! quel amour seroit capable de tels sacrifices? D'ailleurs pourroit-elle les faire quand elle le voudroit? N'aura-t-elle pas à se couvrir du prétexte de l'autorité, de la nécessité? O Émilie, Émilie! que deviendrai-je loin de toi? Dans un âge si tendre, avec tant de charmes, sans appui, sans guide, toi-même que deviendras-tu dans un séjour si fatal à l'innocence? Hélas! où m'emporte encore ma jalouse passion?

Vertu pure et sainte! oserai-je bien sans cesse t'outrager par mes craintes, et n'apprendrai-je jamais à honorer ta force et ton pouvoir?

Cependant plus Émilie a de vertu, plus elle mérite tout mon amour, et plus j'aurai à souffrir de me voir éloigné d'elle. Ses exemples, qui me deviennent maintenant si nécessaires, pour soutenir ma foi, pour fortifier ma religion, pour achever mon changement, seront perdus pour moi. Je ne l'aurai point avec moi, pour adoucir mes peines, pour me consoler de tous les biens dont on me prive, pour amortir mes passions. Car enfin je sens trop bien, mon père, que, malgré la sagesse de vos réflexions, malgré les lumières que vous m'avez données, je tiens de toute mon ame à ce monde enchanteur, que je suis forcé de quitter. J'en sens le vide, et toutefois il m'attache, il me captive; tout indigne qu'il est de mes regrets, je ne m'en sépare qu'avec la plus vive douleur; l'ambition me dévore, et toutes les passions sont dans mon cœur. Changez-le, ce cœur, ô mon Dieu! donnez-m'en un autre qui vous aime! Dissipez tous les vains fantômes que je me suis formés, et apprenez-moi à ne chercher qu'en vous seul le contentement et le repos!

Aidez, mon tendre père, à cette touche puissante de la grâce par de nouvelles lumières. Faites-moi trouver cette paix, après laquelle je soupire; désabusez-moi des chimères qui m'ont séduit; déchirez le bandeau qui voile encore à mes yeux les vrais biens. Que je vous doive, après Dieu, mon entière conversion! et je vous devrai tout mon bonheur.

LETTRE LVI.

Du Marquis à son Fils.

ÉMILIE nous est rendue! Pour une telle faveur, ô mon Dieu! quelle reconnoissance pourra nous acquitter envers vous? Mon fils, mon cher fils! tu ne sens pas encore le prix de ce que le Ciel fait pour toi; tu le sentiras plus vivement un jour; et puisse ce jour ne pas être loin! Rappelé à Dieu, à toi-même, oui, tu sentiras que le Ciel te laisse tout, en te laissant Émilie. Tu l'appréci eras alors bien mieux que tu ne l'as fait jusqu'ici; tu sauras tout ce qu'elle vaut. C'est au sein de l'infortune qu'on apprend à connoître les hommes. Mais..... en avois-tu besoin pour connoître Emilie? Je ne m'in-

quiète point de ce qu'elle fera; je ne veux pas même savoir ce que je ferois, si j'étois à sa place; elle consultera son cœur, et d'après lui elle ne peut que bien faire. Cher Valmont, si désormais tu n'es pas heureux, c'est que tu ne voudras pas l'être; c'est que tu mettras toujours des chimères à la place de la vérité; c'est que tu conserveras des passions, qui ne peuvent faire que le tourment des autres et ton propre supplice.

Tu désires que je t'arme contre toi-meme. Aurai-je donc recours en ta faveur aux leçons de la philosophie? Me répandrai-je, comme les anciens Sages, en longs discours moraux, qui laissent l'homme un peu mieux instruit de ses devoirs, mais aussi foible pour les remplir qu'il l'étoit auparavant! Te parlerai-je le langage de ce Stoïcien célèbre, qui, dans sa disgrâce, déclamoit si éloquemment contre les vanités du monde, et tenoit si fort au monde et à ses vanités? Non, mon fils; il s'agit pour toi de plus grandes leçons, d'objets plus importans, et de motifs plus solides: c'est en Chrétien que je vais te parler.

Tu me permets de travailler à ta conversion plus efficacement que je ne l'ai fait jusqu'ici. Mon ami! par combien de gémissemens et de larmes je n'ai cessé de la demander

au Seigneur! C'est de lui que je l'attends: car, hélas! que peuvent les hommes pour un si grand ouvrage? Unis tes gémissemens aux miens, tes instances à mes prières; demande, presse, conjure, n'épargne rien pour obtenir. Ton repos ici-bas.... que dis-je? ton salut en dépend.

Ton salut.... Oui, mon fils: éclairé maintenant par la Religion, ouvre à tes idées et à tes penchans une plus vaste carrière; élance-toi dans l'éternité, sondes-en les abîmes, et médite profondément tout ce que renferme ce mot, ce seul mot, si peu senti par la plupart des Chrétiens......... le salut éternel.

Une éternité de bonheur, du bonheur le plus vrai, d'un bonheur immense, infini, immuable comme Dieu même, à acquérir, à posséder un jour; une éternité de malheurs à craindre: telle est l'alternative que la foi te présente. D'après elle, pèse bien la force de ces paroles de ton divin Maître; elles valent tous les livres, et disent tout à qui sait les comprendre: » Que sert à l'homme de » gagner le monde entier, s'il vient à perdre » son ame? et que donnera-t-il en échange » pour elle «?

O mon fils! tu tiens à ce monde qui t'a charmé. Eh! quand tous ses biens te seroient

donnés, quand il accumuleroit en ta faveur toutes les richesses et tous les honneurs; que te serviroit d'en avoir joui, si, par un attachement indigne de toi, ils te conduisoient à ta perte? et qui te dédommageroit en effet de ce que tu aurois perdu? Au contraire, nu, dépouillé, banni, flétri, abandonné de toutes les créatures, mais détaché de tout pour ne tenir qu'à Dieu seul; après des maux qui finiront tôt ou tard, qu'aurois-tu à regretter, lorsque, dans la possession de Dieu même, tous les vrais biens te seroient offerts et assurés pour toujours? Ah! mon ami, que c'est bien ici que tu dois comprendre toute la force de cette autre parole du Sauveur: » Il n'y a après tout qu'une seule » chose de nécessaire «. Non, il n'est pas nécessaire que tu conserves, quelque tems encore, quelques jours, quelques momens peut-être, ces biens fragiles qui irritent tes désirs; mais il est nécessaire....... que dans l'éternité tu sois heureux.

Eh! considère, pour cette vie même, ce que sont ces biens après lesquels tu soupires. Prends, pour les mieux voir, un œil plus religieux et plus sage. Emprunte le secours de l'expérience, et puise-la dans toi et dans tes semblables. Valmont! ces biens font-ils le bonheur? Toujours tu te trompes, en le

cherchant où il n'est pas. Le bonheur du vrai sage sur la terre est dans la paix, et ce ne sont pas ces faux biens qui nous la donnent. Hélas ! de quelles inquiétudes ils sont la source ! Quel vide ils laissent dans l'ame, quand on les possède (1) ! Quels regrets, quelle amertume, quand on vient à les perdre ! Veux-tu en bien connoître la vanité! Interroge un Monarque sur son trône; et qu'il te dise, si, parmi ses sujets, il est un homme qui éprouve plus que lui la satiété * et l'ennui qu'elle entraîne après elle : interroge le plus renommé d'entre les Rois, et le plus heureux en apparence, celui qui savoit le mieux jouir, ce semble, et qui avoit le plus réuni, épuisé toutes les espèces de jouissances, celles de la gloire, des richesses, des sciences, des arts et des plaisirs; et entends-le, après la brillante énumération qu'il en fait, s'écrier : » Vanité des vanités, tout » n'est que vanité « ! Hé, pourquoi tout ici-bas n'est-il que vanité ? Ah ! c'est que notre cœur est trop vaste pour de si petits objets, et qu'ils n'ont pas été faits pour le remplir : c'est que Dieu, qui l'a formé, ce

* Cest cette satiété, qui dicta à un roi de Perse l'édit, par lequel il promettoit une grande récompense à quiconque inventeroit quelque plaisir inconnu. L'histoire attribue cet édit à Xerxès.

cœur, ne l'a formé que pour lui ; et qu'en imprimant dans nous le désir nécessaire du bonheur, il a voulu que nous ne pussions trouver le bonheur qu'en lui seul.

Mais, pour te mieux détromper, va puiser au pâle flambeau de la mort de nouvelles clartés *. Descends en esprit sous les voûtes sacrées qui couvrent les tombeaux de nos

* Quelques écrivains estimables, et entre autres le Traducteur des *Nuits d'Young*, et M. d'Arnaud dans plusieurs de ses Ouvrages, ont trop heureusement accoutumé de nos jours les esprits les plus difficiles en ce genre, à la peinture des grandes et terribles vérités de la religion, pour que l'on ait dû craindre ici, par une délicatesse mal entendue, de conserver les images que le Marquis de Valmont en retrace à son fils. D'ailleurs la religion, dans la bouche d'un homme du monde, fait souvent plus d'effet que dans les écrits de ceux qui, par état, sont appelés à nous l'annoncer. Qu'on se souvienne au reste dans tout le cours de cette Lettre, que ce ne sont pas des tableaux de fantaisie que le Marquis offre à son fils, dès qu'il a prouvé, par la certitude de la Religion chrétienne, que tout ce qu'elle nous enseigne est vrai. Qu'on se souvienne encore que celui, auquel il écrit, et dont le salut lui est infiniment cher, est un jeune homme dont l'esprit est convaincu, mais dont le cœur se refuse à un changement dont il a si peu connu jusqu'ici les motifs et la nécessité. Qu'on daigne enfin se rappeler que ce même homme, qui s'efforce de détacher son fils des faux biens qui l'enchantent au moment où il les perd, est un homme du monde, il est vrai, mais livré tout entier dans sa retraite à la méditation des objets les plus propres à intéresser vivement une ame telle que la sienne.

Rois. Parcours en frémissant ces sombres demeures; cherches-y le pompeux cortége qui accompagnoit autrefois ces maîtres de la terre. A la sombre lueur d'une lampe sépulcrale, admire les tristes monumens de leur grandeur passée; ou plutôt, saisi d'une religieuse frayeur, et parmi ce silence profond, vois toute leur grandeur anéantie et leur majesté réduite en poussière (2)!

Fais mieux encore; que ton ame se porte toute entière au lieu que j'habite. Dans cette même terre, l'antique héritage de tes aïeux, assieds-toi vivant, parmi ces ombres, au milieu desquelles tu reposeras après la mort: évoques-les; et qu'elles te répondent. » Mon » fils, te diront-elles, ne crains pas que tes » regards curieux profanent cet asile, l'é» cole de la sagesse. Instruis-toi par notre » exemple; fouille dans ces cercueils; ra» masse une poignée de ces cendres; voilà » tout ce qui reste ici-bas de tes ancètres, » de ces hommes qui t'ont précédé dans la » brillante carrière des honneurs et des pom» pes mondaines, et qui pour la plupart en » ont joui plus sûrement et plus long-tems » que toi. Au moment où nous y pensions » le moins, lorsque nous nous endormions » avec une douce et folle sécurité au sein » de la gloire et des plaisirs, tout-à-coup

» la mort a terminé pour nous le songe de la
» vie. Nous nous sommes éveillés... et quel
» triste réveil! Lis ces inscriptions fastueuses,
» ces épitaphes chargées de noms et de titres;
» en t'apprenant que nous avons été, elles
» te diront plus fortement encore que nous
» ne sommes plus, et que tout ce qui passe
» *n'est que vanité*. Parmi ces inscriptions,
» un jour.... bientôt, on lira la tienne; et
» si l'on n'a pu y joindre à de vains éloges
» celui d'une vertu constante et d'une piété
» solide, qu'annoncera-t-elle au monde?
» qu'il y a sur la terre un foible mortel de
» moins; et qu'il y a de plus dans les enfers....
» un réprouvé «.

O mon fils! qu'elles sont donc utiles et frappantes, les leçons que nous offre la mort! Elle instruit les voluptueux, les coupables adorateurs d'une beauté fragile, par le spectacle d'un cadavre en proie à la pourriture et aux vers : elle instruit le riche par le spectacle de la nudité qu'elle entraîne : elle instruit le superbe, l'homme élevé en dignité et fier de sa prétendue grandeur, par les humiliations et le néant auquel elle nous réduit * : tôt ou tard elle nous instruit tous

* Reconnoissant au moment de la mort la vanité des grandeurs humaines, l'empereur Sévère s'écria : » J'ai été tout ce qu'un homme peut être ; mais de quel usage

malgré nous, lorsqu'elle nous dépouille, lorsqu'elle nous frappe : et l'unique moyen de lui arracher alors son aiguillon, de lui dérober son triomphe ; c'est de la forcer par nos œuvres à nous rendre, dans le Ciel, bien plus qu'elle ne peut nous ôter sur la terre.

Il viendra pour toi, cher Valmont, ce moment fatal, où, touchant aux portes du trépas, tu peseras, dans une juste balance, toutes les choses humaines ; où, voyant la figure trompeuse de ce monde s'évanouir, tous les biens sensibles fondre sous toi, et ne te laisser d'autre fruit de ton attachement pour eux que le repentir, tu reconnoîtras qu'il n'y a de réel, que le bien qu'on a fait, et dont on peut attendre en paix la récompense dans le siècle à venir *.

me sont aujourd'hui ces honneurs passés « ? Occupé de la même pensée, il ordonna que l'on apportât l'urne où ses cendres devoient être renfermées ; et lorsqu'il la vit, il la prit en ses mains, et dit : » Petite urne, tu vas donc renfermer celui que le monde entier n'a pu contenir « ! *Histoire Romaine de Laurent Échard*, *t.* 6.

* C'est ainsi que le maréchal de Luxembourg, étendu sur le lit de mort, et dans les regrets que lui arrachoit le souvenir d'avoir mieux servi son Roi que son Dieu, s'écria : » Qu'il auroit préféré à l'éclat de tant de victoires, qui lui devenoient inutiles au tribunal du souverain Juge des Rois et des Héros, le mérite d'un verre d'eau donné aux pauvres pour l'amour de Dieu ».

» Le Maréchal de Villeroi, toujours dégoûté de la Cour

Mais quel autre moment, quand on ne l'as pas prévu, quand on ne s'y est pas préparé, quand, par une bonne vie, on n'a pas appris à bien mourir; quel moment que celui qui nous aura fait passer du tems à l'éternité, des prestiges et de l'enchantement du monde à la lumière de Dieu même! O lumière vive et pure! qui dissipera tout le charme de nos passions, toutes les illusions de notre orgueil, tous les préjugés de l'exemple et de la coutume, et qui ne laissera appercevoir à l'homme coupable que la loi et la vérité! Sorti de ce séjour du crime, suspendu entre le ciel et la terre, entre le ciel et l'enfer; parmi tous ces globes immenses qui révèlent la puissance et la gloire d'un Dieu créateur; ne voyant la terre que comme un point; seul avec son juge, sans appui, sans défense, n'ayant pour se justifier que ses œuvres; jugé déjà par sa propre conscience; jugé par la règle immuable de l'ordre, du vrai, du juste, et de l'honnête; se comparant malgré lui à la source ineffable

et des grandeurs par le vide qu'il y ressentoit, toujours rappelé et retenu par l'ambition, fut enfin surpris d'une maladie qui l'emporta en trente heures, ne cessant de répéter ces paroles, qui marquoient plus son erreur que sa sagesse, *O monde, que tu es trompeur «!* Histoire de Marie de Médicis et de Louis XIII.

de toute beauté, au modèle de toute perfection dont il devoit être l'image; jusque-là avili, dégradé par de honteux penchans, par des pensées basses et terrestres, par des actions indignes de l'homme; réduit à sa propre valeur : conçois, si tu le peux, sa surprise, son trouble, et son désespoir.

Cependant une scène bien plus terrible encore s'ouvre à mes yeux, et porte dans mon ame l'épouvante et l'horreur. La foi, toujours plus digne de nos respects à mesure qu'on s'en pénètre davantage, me découvre, dans l'avenir, le plus grand, le plus majestueux, et le plus effrayant de tous les spectacles. Elle me transporte à la fin des tems, au dernier des jours; jour solennel, pour lequel tous les autres ont été faits; jour mémorable à jamais, auquel acheveront de se développer toutes les merveilles du Très-Haut, tout le plan de sa sagesse, toute l'économie de sa religion, tous les ouvrages de la nature et de la grâce; jour de manifestation et de gloire pour Dieu et pour ses élus, de confusion et de douleur pour les hommes injustes et pervers (3).

Quels tableaux il offre à ma pensée! quelles images bien propres à m'élever au-dessus de moi-même! La mort d'une aîle rapide parcourant l'univers, détruisant, dévorant

tous les êtres, pour en faire hommage à l'unique auteur de la vie; le désordre, la confusion dans tous les élémens; le soleil égaré de sa route; les mondes errans dans l'espace, se heurtant, se brisant dans leur course; la terre enflammée, les montagnes qui s'écroulent, les abîmes entr'ouverts; des monceaux de cendre, à la place des couronnes, des trônes et des empires; au son aigu de la trompette, les tombeaux rendant leur proie; et les hommes tous confondus, tous peuples et sujets, tous égaux... disons mieux, distingués seulement par leurs vertus ou leurs vices, par la forme brillante ou hideuse de leur résurrection; les hommes, dans l'attente du juste Juge, témoins de ces grands changemens: quelle révolution! quel spectacle!

Alors le Juge paroîtra. Le fils du Très-Haut, son Verbe, la splendeur de sa gloire, annoncé par ses Anges, environné d'un tourbillon de feux, porté sur les nuées et les tempêtes, viendra interroger à haute voix les ouvrages de ses mains. Sa croix, le scandale du Juif et de l'impie, la consolation du vrai fidèle, le discernement des élus et des réprouvés, l'étendard de sa croix brillera dans les airs, et fera le plus bel ornement de son triomphe.

» Approchez, s'écriera-t-il, Esprits au-
» dacieux et superbes; vous, les ennemis de
» mon pouvoir, de ma bonté, de ma sa-
» gesse, et de tous mes attributs; vous,
» les ennemis de mon Père et les miens;
» approchez, et soyez Juges entre vous et
» moi «. Ici, mon fils, que l'orgueil de l'esprit humain sera abaissé! Que les voies de Dieu paroîtront grandes, et ses œuvres admirables! Que ses secrets dévoilés le justifieront dignement, et confondront nos plaintes et nos murmures! Que les argumens entassés de nos prétendus Esprits-forts, opposés à tout l'ensemble de la création, paroîtront petits et misérables!

Dieu ainsi jugé et justifié par ses ouvrages, quel sera à son tour le jugement de l'homme rebelle à son Dieu! Que les sources honteuses de l'incrédulité de nos faux sages, mises dans tout leur jour, les couvriront d'opprobre! Que les héros du monde, paroissant à leur rang, laisseront appercevoir en eux d'indignité et de bassesse, quand le masque tombera! Que les grands évènemens, rapprochés de leurs causes, inspireront d'horreur et de pitié! Que les ressorts si vantés de la politique et ses profondes noirceurs, donnés autrefois pour des

traits de génie, mais éclairés alors des rayons de la divine sagesse, causeront d'indignation et de mépris ! Que de conquérans homicides gémiront sur leurs lauriers teints de sang, lorsqu'ils entendront des voix lamentables leur reprocher leurs combats et leurs victoires, comme les plus criantes injustices et les plus énormes forfaits ! Que de chefs de secte et de parti frémiront des ravages que leur orgueil a entraînés, et du sang que leurs longues disputes ont fait répandre ! Que d'hommes à talens rougiront de l'abus qu'ils en ont fait ! Que de vertus fausses dans leur principe et leurs motifs, seront remises au rang des vices ! Que de cœurs doubles et hypocrites, sous les dehors affectés d'une morale sévère, ne laisseront voir au grand jour que la plus honteuse nudité ! Que d'injustes projets, que de désirs effrénés, que d'actions odieuses, ensevelies dans l'ombre et le silence, se reproduiront à la face de l'univers, pour l'éternelle infamie de ceux qui s'y seront livrés !

Mais aussi, que la vertu simple et modeste, que le vrai mérite obscur et ignoré, que les combats intérieurs livrés à la chair et au monde sous les yeux de Dieu seul, que le juste méprisé, calomnié, persécuté,

reparoîtront avec honneur et recevront de gloire et d'éloges de ceux qui, sur la terre, les ont déshonorés !

O Valmont ! dans ce jour quels seront les objets de ton ambition et de tes désirs ? Quelle place voudrois-tu tenir alors ? Quel rang voudrois-tu occuper ? Entends cet arrêt définitif, ce mot irrévocable qui conclut tout, qui finit tout ! » Venez, les bien-aimés » de mon Père, entrez en possession du » royaume qui vous est préparé ; et vous, » maudits, allez au feu éternel qui vous est » réservé «.

Un feu éternel ! Ici la passion, le libertinage, l'impiété se récrient : Pour des fautes d'un moment, une éternité de supplices ! Oui, impies ! voilà le frein le plus puissant, et seul suffisant sans doute, que la Religion ait pu mettre au vice, et que vous voudriez lui ôter. Mais qui croirai-je davantage, d'un Dieu, qui nous menace pour nous rendre vertueux et nous sauver ; ou de vous, qui cherchez à nous rassurer, il est vrai, mais pour nous rendre plus vicieux encore et pour nous perdre ? Que croirai-je le plus des textes formels d'un Évangile si divinement annoncé, si clairement interprété par la tradition et par l'Eglise, cette autorité la plus respectable de toutes et la plus sainte ; ou de

vos raisonnemens captieux, dont l'incertitude toute seule suffiroit pour nous désespérer? Des récompenses éternelles et sans bornes ne vous étonneroient pas; et des tourmens sans fin vous paroissent une absurdité : cependant c'est la même équité qui doit distribuer les uns et les autres, et si la vertu peut bien mériter à l'homme une éternité de bonheur, pourquoi le crime, par une égale proportion, n'auroit-il pas la force de le rendre digne d'un éternel châtiment? Ah! vous ne connoissez pas ce que c'est qu'un Dieu vivement outragé par une volonté rebelle, et qui l'est avec lumière et avec choix; ce que c'est qu'une majesté suprême offensée, bravée dans ses loix les plus précises et ses plus saints commandemens; ce que c'est qu'une bonté infinie méconnue, méprisée par l'être le plus redevable envers son Créateur : vous ne savez pas quel est le prix du sang d'un Dieu fait homme, de ce sang adorable, profané par l'infidélité constante de ces mêmes hommes qu'il est venu racheter.

Oui, mon fils, il y a un enfer; et les hommes, si ardens à la poursuite des objets qui les flattent, sont faits de manière que la crainte des maux à venir, quelque terribles qu'ils dussent être, mise en balance avec l'appât d'un plaisir présent, les toucheroit

peu, dès que ces maux ne devroient pas durer toujours (4). Il y a un enfer : que celui-là tremble, cher Valmont, qui l'a tant de fois mérité, et qui continue chaque jour de sa vie à le mériter encore. Ses feux matériels et sensibles, allumés par la juste colère d'un Dieu, puniront par les douleurs les plus vives un corps impur et souillé, comme le repentir le plus amer tourmentera par les plus accablans reproches l'ame infidèle *. Il y a un enfer, des feux, et des démons; c'est-à-dire, des esprits rebelles, qui, les premiers, se sont révoltés contre la majesté du Très-Haut; qui, dégradés par leur orgueil et rendus malheureux par leur faute, ont porté envie à notre sort, et ont voulu nous associer à leur malheur; qui, triomphant de notre infidélité, sont devenus les ministres des jugemens de Dieu à l'égard de l'homme coupable, et lui feront porter sans

* On sait assez que, si c'est pour l'ordinaire à l'occasion du corps et par ses organes que l'ame souffre ici-bas, elle n'a pas d'ailleurs essentiellement besoin de ce corps pour souffrir : on sait que tous les jours en songe, ou même en veillant, elle éprouve une douleur imaginaire, dont le corps n'est pas l'instrument; et que, par exemple, elle rapporte dans de certains cas le mal qu'elle ressent, à un membre que cependant on vient de retrancher. Il n'est donc pas nécessaire que nos corps soient ressuscités, pour que l'ame pécheresse endure déjà tous les tourmens de l'enfer.

cesse, par des inventions dignes d'eux, la peine de sa désobéissance. Dans l'affreux séjour qu'habitent ces esprits de ténèbres, les réprouvés, liés les uns aux autres par une chaîne de calamités et d'infortunes, n'appercevront de toute part que des objets de consternation et d'horreur; n'entendront que des imprécations et des blasphêmes; ne verront couler que des pleurs; ne pousseront que des gémissemens et des cris; se reprocheront tour à tour les occasions, les exemples, les moyens de séduction, les lâches condescendances, les folles amours, toutes les passions qui les ont mutuellement égarés; se reprocheront à eux-mêmes, l'abus des lumières et des grâces, l'oubli des devoirs, leur perte volontaire, leur éternité de contentement et de gloire sacrifiée à une satisfaction d'un moment; se demanderont en vain quand l'éternité finira; souleveront leurs chaînes brûlantes pour étancher leur soif, pour rafraîchir leur ardeur, pour s'élancer dans le sein de la félicité suprême, tandis qu'une main vengeresse les repoussera à chaque instant pour les tenir plongés dans l'abîme du désespoir *.

* C'est d'après ces tristes, mais importantes vérités, qu'un Père de l'Eglise s'écrioit : *Un moment..... et une éternité !* S. Chrys.

Ah !

Ah ! mon fils, il y a un enfer; et tu as joué tant de fois l'auguste vérité; tu as tourné en dérision la loi sainte de ton Dieu; tu as blasphémé ce que tu ne connoissois pas; tu as brûlé d'une flamme adultère; tu t'es rendu homicide; tu as dévoué ton semblable à l'anathème, tu t'y es dévoué toi-même; et tu vis......! et la patience du Très-Haut ne s'est point lassée (5)! Et tu peux encore, par le repentir et la pénitence, t'épargner le triste sort qui t'étoit réservé ! Et sensible à ton état, frémissant sur tes dangers, l'ame tendre et compatissante d'un père a volé toute entière au devant de tes malheurs ! Et ton Dieu, cher ami, te rappelant par ma voix, te sollicitant, te pressant, t'éclairant par de grands exemples, te ménageant des revers, t'offrant par-tout des motifs de conversion, veut bien t'ouvrir le sein de sa miséricorde, te tend les bras, te montre encore la perspective du bonheur, te fait envisager le Ciel comme le terme de tes travaux, et te promet dans cet heureux séjour une récompense digne de lui! quelle récompense! la jouissance de toutes ses perfections, la connoissance de toutes les vérités dont il est la source, le dé-

» Le plaisir qui accompagne le péché passe, dit un autre Père, mais les suites du péché ne passent pas «. *Peccare transit, peccasse manet.* S. Aug.

veloppement de toutes ses merveilles, la société de ces esprits immortels qui brillent de son éclat et brûlent de ses feux, l'enivrement de son amour, des torrens d'une sainte volupté, une touchante et céleste harmonie, une paix ineffable, un royaume stable, une couronne immortelle, une béatitude enfin (6) que l'Apôtre n'a pu rendre qu'en disant, que » l'œil n'a rien vu, que l'oreille » n'a rien entendu, que l'esprit ne peut con- » cevoir, et que le cœur ne peut sentir ici- » bas rien qui approche de ce que Dieu a » préparé à ceux qui l'aiment «.

O bonté! ô clémence d'un Dieu! si longtems, si indignement outragé! et qui, pour te pardonner, pour te rendre heureux, ne te demande que le sentiment d'un cœur contrit et humilié. Ah! pourrois-tu bien, cher Valmont, ne pas être sensible à sa tendresse? Rappelle-toi tout ce qu'il a fait en ta faveur; l'être qu'il t'a donné, les facultés dont il t'a orné, les biens dont il t'a fait jouir, les momens, les années qu'il a daigné te laisser, lorsqu'en te les ôtant il te perdoit pour toujours: rappelle-toi le bienfait de la Rédemption, tout ce qui l'a précédé, annoncé, préparé pendant tant de siècles, et toutes les grâces qui en ont été l'heureux fruit: considère Jésus-Christ devenu victime pour les

péchés : et si tu as le cœur tant soit peu susceptible de sentiment, ose encore être ingrat, et demeurer infidèle.

Mais peut-être, c'est la grandeur même de tes fautes qui retient dans cet instant l'effusion de ta reconnoissance, et qui, par le découragement et l'abattement où elle te jette, empêche ton retour. Ah! tes crimes, fussent-ils plus grands encore, n'égaleront jamais la miséricorde de ton Dieu et les mérites de son Fils. Que l'impie se fasse du Dieu des Chrétiens un fantôme odieux, pour se dispenser de l'adorer ; qu'il le peigne, aux autres et à lui-même, vindicatif, jaloux, cruel, inexorable, lorsqu'il n'est que juste, et que sa jalousie, sa colère, et ses vengeances ne sont en lui que l'amour de l'ordre et la souveraine équité ; qu'il ne le voye que comme un Dieu terrible, et qu'il oublie sa miséricorde et sa bonté : tu ne dois pas en être surpris ; c'est ainsi que la passion peint tout de ses propres couleurs. Mais, formé maintenant à l'école de la vérité, consulte la Religion, ouvre nos livres sacrés ; et tu y retrouveras par-tout le vrai Dieu, ennemi du péché, et ne punissant qu'à regret le pécheur ; le menaçant en père, pour ne pas le frapper en juge ; ne voulant pas la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il

vive : tu l'entendras nous dire, qu'autant sa majesté est grande, autant est grande sa clémence ; que dans l'exercice qu'il en fait, elle est encore bien au dessus de toutes ses œuvres ; et qu'il nous offre même quelquefois des prodiges de miséricorde (7), qui ne doivent jamais permettre aux plus grands pécheurs de fermer leur cœur à l'espérance, sans que, par des délais affectés, ils le laissent continuellement ouvert à une folle et aveugle présomption : tu l'entendras rappeler son peuple par les paroles les plus tendres, par les motifs les plus touchans ; et lui faire sentir qu'en abandonnant son createur, son bienfaiteur, le principe de tout bien, il s'est mépris, il a changé une source d'eaux vives, de joies pures et inaltérables, contre les eaux bourbeuses d'une citerne entr'ouverte, contre de faux plaisirs et d'infâmes voluptés : plus que tout encore, tu entendras ton divin Maître te dire, qu'il est venu, non pour que les pécheurs périssent, mais pour qu'ils ayent la vie ; non pour juger le monde, mais pour le sauver : tu le verras, sous la forme du bon Pasteur, courir après la brebis égarée, et à travers les ronces et les épines la ramener au sein du troupeau : tu le verras, dans les paraboles les plus consolantes et par les plus vives images, te tracer en

traits de feu, et la honte de tes égaremens, et la facilité du retour : il t'offrira à toi-même sous la forme de l'enfant prodigue; et te montrera les sentimens d'un père, qui, du plus loin qu'il apperçoit son fils, court au devant de lui, se penche sur son cou, le serre entre ses bras, le couvre de baisers, et le comble de ses faveurs.

Aimable peinture! tableau fidèle, où sont exprimés avec tant de grâces et d'énergie les douceurs et les charmes de la conversion! Oui, mon fils, crois-en ma propre expérience, rien n'est si doux que le moment du retour. La pénitence n'est dure et pénible, que pour un cœur foiblement touché et qui ne la fait qu'à demi : mais lorsque le cœur est bien pénétré, lorsqu'il s'ouvre tout entier au repentir et à l'amour; ah! que les larmes que ce repentir fait répandre sont douces, et que l'onction qui les accompagne, que la touche secrète de la grâce qui élève l'ame et la ravit, lui laissent peu regretter les faux biens qu'elle sacrifie * ! Fais en toi-même l'é-

* » On s'imagine ordinairement que la vie spirituelle n'a de douceurs qu'à la fin, et qu'encore faut-il les acheter par de grandes peines : cela n'est pas vrai, quand l'amour s'en mêle. Il donne, il est vrai, à l'ame qui en a besoin, des remèdes amers; mais il la fortifie secrètement dans sa souffrance, et la couronne dans ses travaux «. *M. l'Abbé de Choisy.*

preuve, mon fils; et tu béniras mille fois l'heureux moment qui t'aura rendu à ton Dieu; et au sein du détachement qu'il inspire, tu reconnoîtras qu'on est plus heureux à son service, par les privations mèmes que le devoir exige, que ne le sont les mondains par leurs liaisons frivoles *, par leurs jouissances et leurs plaisirs (8).

* » Les martyrs de la société seroient bien étonnés, s'ils avoient la bonne foi de se rendre compte de leurs prétendus plaisirs. J'ai connu un homme qu'une épreuve singulière rappela tout à coup à la raison : il s'avisa un soir, en rentrant chez lui, de se soumettre à une espèce d'examen sur l'inaction variée de sa journée; il s'en traça un fidèle tableau : l'amour-propre, en lui, comme le sentiment, furent également révoltés : il trouva qu'il avoit dit et entendu des trivialités, des sons dépourvus d'idées, des mensonges grossiers; que son cœur n'avoit été nullement intéressé; que son esprit étoit resté inappliqué et dans le besoin, tandis qu'il avoit eu la foiblesse ou plutôt l'insigne fausseté de faire accroire que la société l'attachoit. Il fut couvert de honte à ses propres yeux. Depuis ce moment, il renonça sur-tout à ce qu'on appelle si faussement la *bonne compagnie*.... Ne confondons point la vie réelle avec la vie factice, il y aura bien peu de jouissance dont nous soyons jaloux «. *M. d'Arnaud*, note sur *d'Almanzi*.

NOTES.

PAGE 227.

(1) *Quel vide ils laissent dans l'ame, quand on les possède ! Quels regrets, etc.* Je ne vois rien qui doive plus contribuer à modérer l'attachement trop vif que nous avons pour les biens sensibles, que ces deux caractères qui leur sont propres ; leur impuissance à nous rendre heureux, et leur instabilité. Dans quelque degré qu'on les possède, ils ne nous satisfont pas ; quand ils seroient de nature à nous satisfaire, il faudra les perdre : ces deux réflexions, bien méditées, suffiroient, ce me semble, pour réprimer toutes les saillies de nos passions.

On ne peux mieux peindre la vanité des biens de ce monde, que ne l'a fait Madame de Maintenon, lorsque, dans la situation la plus brillante et qui paroissoit devoir ne lui laisser rien à désirer, elle écrivoit à Madame de la Maisonfort : » Que ne puis-je vous donner mon expérience ! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les Grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse, dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer ? J'ai été jeune et jolie ; j'ai goûté des plaisirs ; j'ai été aimée partout. Dans un âge plus avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit ; je suis venue à la faveur ; et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux «. Si quelque chose, ajoute M. de Voltaire en citant ces paroles, pouvoit détromper de l'ambition, ce seroit assurément cette lettre. *Siècle de Louis XIV.*

Madame de Maintenon, qui pourtant n'avoit d'autre chagrin que l'uniformité de sa vie auprès d'un grand Roi, disoit un jour au comte d'Aubigné, son frère : » Je n'y » puis plus tenir ; je voudrois être morte «. On sait quelle réponse il lui fit : *Vous avez donc parole d'épouser Dieu le père* « ? Ibid.

L'ambitieux, dit Young, dédaigne ses succès, et sa gloire lui fait pitié. » Est-ce-là tout « ? s'écrie César monté sur le trône de l'univers. On a vu les plus grands Monarques abdiquer l'empire, pour chercher dans une vie privée, un repos, que, sans une piété solide, elle ne peut encore nous donner.

La grâce se sert souvent de cette insuffisance des créatures, pour nous attirer : c'est ainsi qu'elle a touché le cœur d'un homme fort connu dans le diocèse de Ch.... par son zèle et par ses vertus. Il étoit Officier dans le régiment de.... et donnoit un bal à quelques dames de la ville où il étoit en garnison. Au milieu de la nuit, et parmi les plaisirs bruyans auxquels on se livroit autour de lui, il se sentit une lassitude, un dégoût qu'il ne pouvoit vaincre. Sa mélancolie devint si forte, qu'il pria un de ses amis de faire pour lui les honneurs du bal, et alla se promener sur le bord de la mer, dont le rivage bordoit les remparts de la ville. Le spectacle d'un ciel étoilé, celui d'une mer tranquille, dont les flots venoient se briser à ses pieds, le silence et le calme de toute la nature, sollicitèrent vivement son cœur, et donnèrent un libre cours à ses réflexions. » Que fais-je, disoit-il, et où cherchai-je un bonheur qui me fuit ! Pourquoi m'arrêter aux objets créés, tandis que celui qui a fait ce monde si magnifique, s'offre tout entier lui-même pour remplir mes vœux ? O mon Dieu ! s'écria-t-il ensuite comme S. Augustin, que c'est bien en vain que notre cœur se tourne et se retourne de tous côtés, puisqu'il n'éprouve partout qu'inquiétude et que tourment, lorsqu'il ne se repose pas en vous ! C'est est donc fait, c'est à vous seul que je veux m'attacher pour toujours « ! Dès qu'il fut de retour chez lui, il mit ordre à ses affaires ; et se consacrant au service des Autels, il devint, ce qu'il est aujourd'hui, un homme puissant en œuvres et en paroles, qui, touché jusqu'aux larmes des vérités qu'il annonce, opère les plus grandes conversions par ses discours et par ses exemples.

PAGE 229.

(2) *Vois toute leur grandeur anéantie et leur majesté réduite en poussière.* C'est ce spectacle qui convertit François de Borgia, duc de Gandie, et en fit un saint. Nommé par Charles-Quint, pour conduire de Tolède à Grenade et y faire inhumer le corps de l'impératrice Isabelle, » lorsqu'il fallut, dit l'auteur de sa vie, le délivrer au Clergé de Grenade et ouvrir le cercueil de plomb, pour attester que c'étoit le corps de cette Princesse, ce fut un spectable effroyable pour tous ceux qui étoient présens, de n'y rien voir qui pût la leur faire reconnoître, et de n'y trouver qu'un amas hideux de pourriture et de corruption. Les personnes qui devoient servir de témoins d'une ressemblance dont il ne restoit plus aucun vestige, refusèrent de le faire, et se retirèrent bien loin pour s'épargner l'horreur que leur causoient la vue et l'odeur du corps de cette maîtresse de tant de grands États, qui peu de jours auparavant passoit pour la plus belle, aussi bien que pour la plus puissante et la plus heureuse Princesse du monde. François de Borgia compara l'état où il voyoit cette Princesse, avec celui où il l'avoit vue peu de tems auparavant; le soin qu'on prenoit de la fuir, avec l'empressement que chacun avoit de l'approcher et de lui faire sa cour, ces restes affreux d'elle-même qu'on n'osoit regarder, avec la pompe et la magnificence dont elle étoit environnée; et comprenant mieux que jamais la vanité des grandeurs humaines et des soins que l'on prend pour y parvenir, il apprit à ne plus tenir à tous les objets qu'on peut perdre par la mort «.

PAGE 233.

(3) *Jour de manifestation et de gloire, etc.* Rien de plus digne de Dieu et de la Religion, rien de plus grand que l'idée du Jugement dernier, telle que la foi nous la donne. Dieu se manifestant à l'Univers dans tout l'éclat de sa

grandeur ; nous montrant toute la dépendance et tout le néant des objets créés ; nous dévoilant tout le systême de la création, les voies ineffables de sa providence, les trésors de sa bonté, les décrets de sa justice, la chaine immense de tous les êtres, l'ordre et la fin de tous les évènemens ; plaçant chaque homme vis-à-vis du monde entier ; éclairant tous les esprits des plus purs rayons de sa lumière ; dissipant toutes les illusions ; confondant tous les prétextes ; mettant à découvert tous les cœurs ; rendant à chacun de nous la gloire ou l'opprobre que nous aurons mérité ; prononçant un jugement définitif, une sentence sans appel ; discernant, de la manière la plus solennelle, le juste et l'injuste, le vice et la vertu : quelles sublimes idées pour qui sait les méditer ! Je ne suis pas étonné qu'un Roi Bulgare se soit fait Chrétien, pour avoir vu et s'être fait expliquer un tableau du Jugement dernier. *Voyez M. le Beau, Histoire du Bas-Empire*, tome XV, page 42.

On rapporte qu'un philosophe nommé Constantin, envoyé par un Empereur de Constantinople à Wladimir, Duc de Russie, lui fit voir un tableau représentant le *Jugement universel*, qui l'effraya beaucoup. *De quel côté voudriez-vous être placé dans ce moment terrible ?* lui demanda Constantin. *A la droite du Fils de Dieu*, répondit Wladimir. *Eh bien !* s'écria le philosophe, *faites-vous Chrétien ;* et le Prince se convertit. *Anecdotes des Beaux-Arts.*

PAGE 239.

(4) *Il y a un enfer ; et les hommes, si ardens à la poursuite des objets qui les flattent, sont faits de manière, etc.* » La juste détermination des peines dépend du rapport qu'elles ont avec le grand but du Gouvernement, qui est de faire observer les loix. Pour remplir ce but, il n'est pas nécessaire qu'il y ait une exacte proportion entre le crime et la peine : il suffit que la peine soit telle qu'il la faut pour le bien public ; c'est-à-dire, qu'elle soit

capable, en imprimant une juste terreur, de procurer, autant qu'il se peut, l'observation des loix, et d'empêcher que les hommes, séduits par leurs passions, ne soient portés à les enfreindre : ainsi, toute punition proportionnée à cette fin, n'est point injuste. C'est donc sur cette fin qu'il faut mesurer l'éternité des peines. Or je demande à cette foule d'hommes cruels, fourbes, dénaturés, adultères, incestueux, sacriléges et parricides, qui tous les jours inondent la terre de crimes; je leur demande quelle impression feroit sur leurs esprits la menace d'une punition bornée et passagère; puisque dans les momens terribles de passions et de fureurs, souvent la crainte des peines éternelles ne peut arrêter leur farouche emportement; puisque, suspendus au dessus des abîmes éternels, par un fil qui peut se rompre à chaque instant, on voit ces hommes, dans une affreuse sécurité, aiguiser tranquillement le poignard qui doit égorger l'Innocence. Que deviendroit donc le genre humain, si ce frein manquoit encore à sa perversité? Une fatale expérience nous prouve que l'éternité des peines, quelque terrible qu'elle soit, n'est pas trop forte pour nous détourner du crime. Cette punition est donc proportionnée au but que s'est proposé le Législateur suprême, de prévenir, autant qu'il se peut, l'infraction de ses loix. Si elle est proportionnée à ce but, elle n'est donc point injuste. L'expérience, en prouvant sa nécessité, en démontre la justice...

» Rien de plus effrayant pour l'imagination que l'idée des peines éternelles. Nos yeux épouvantés se promènent avec effroi sur la vaste immensité de cette mer brûlante. Nous n'y découvrons que des objets éternellement lugubres, objets de désolation et d'horreur : une roue immense de douleurs, autour de laquelle les hommes coupables tourneront sans cesse, sans jamais trouver le point où elle finit; tel est l'horrible tableau de l'éternité des peines. Mai quoi! parce que cette image est affreuse, faut-il chercher à l'affoiblir? parce qu'une

vérité est terrible, est-ce une raison pour la combattre.....? Puisque l'éternité, si elle existe, subsistera malgré les efforts impuissans de votre raison; la voix de la sagesse, votre propre intérêt vous commande de prendre le parti le plus sûr. Dans une incertitude, même égale, vous devriez toujours agir comme si les peines étoient éternelles. C'est une loi que la prudence vous impose; vous ne courez aucun risque en croyant; mais si l'éternité existe et que vous ne la croyiez pas, vous vous précipitez vous-même dans des maux éternels. Ainsi, pour vous résoudre à ne point croire, il ne faut pas simplement des doutes frivoles, il faut les raisons les plus décisives et les plus triomphantes. Or je soutiens au contraire que vous avez les raisons les plus fortes, pour douter de la vérité de votre sentiment. Ces raisons sont, 1°. l'autorité de la révélation, qu'il faut combattre et renverser avant d'établir votre systême, puisque l'éternité des peines est un dogme révélé. 2°. Si vous recevez la révélation, l'autorité des Livres sacrés, où l'on trouve un grand nombre de passages dont le sens ne peut être équivoque, et qui, tous, établissent, avec la dernière évidence, l'éternité des peines ainsi que l'éternité des récompenses. 3°. L'autorité de dix-sept siècles, pendant lesquels l'Église entière, et tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'Église, a toujours cru l'éternité, et interprété de la même façon les passages des Livres saints sur ce sujet. 4°. La foiblesse de l'esprit humain, qui, limité par des bornes si étroites, ne peut être un juge compétent pour déterminer jusqu'où doit s'étendre la bonté de l'Être suprême, et à quel point doit s'arrêter sa justice. 5°. L'impossibilité de connoître, par la raison, quelle est la peine proportionnée à une offense commise envers un Être infini; car on ne peut connoître l'étendue de l'offense, sans connoître la grandeur de l'Être offensé: or il n'y a que Dieu qui se connoisse lui-même; Dieu est donc le seul qui puisse décider de cette proportion. Ces

réflexions sont tirées d'un petit ouvrage, dont l'objet principal est la réfutation du Déisme, et qui a pour titre : *Réflexions Philosophiques et Littéraires sur le Poëme de la Religion naturelle.* Cet ouvrage, qui est de M. Thomas, depuis de l'Académie Françoise (voyez la *France Littéraire*), est rempli de religion et de vraie philosophie.

PAGE 241.

(5) *Et la patience du Très-Haut ne s'est point lassée !* Dans l'accord de sa miséricorde et de sa justice, nous ne pouvons dire, quel est de ces deux attributs celui que Dieu va exercer à notre égard, si nous continuons à lui résister.

Il est le maître de ses grâces, et nous n'en savons pas la mesure par rapport à chacun de nous. Quelquefois il daigne encore nous attendre; souvent aussi il nous frappe, lorsque nous y sommes le moins préparés; et rien n'est plus absurde que de hasarder son salut sur un peut-être, et de mettre son éternité à la merci du lendemain. Témoin un jeune homme, dont la personne de qui je tiens ce fait connoissoit particulièrement toute la famille. Depuis long-tems une mère tendre et éclairée le pressoit de changer de conduite, et de suivre plus régulièrement les principes de la religion, à laquelle il n'avoit pas cessé de croire. » Je suis disposé, dit-il à sa mère, à suivre vos avis; je commence à me lasser de la vie que je mène. Je ne vous demande pour tout délai, que ces trois jours qui vont finir le Carnaval, et je vous promets que le lendemain vous me trouverez tout différent «. L'insensé, selon l'usage de tant de Chrétiens aveugles, se prépare, par la jouissance de tous les plaisirs, à la pénitence qu'il devoit faire le premier jour du Carême. Les trois jours se passent. Le Mardi il rentre chez lui très-tard à son ordinaire. Le Mercredi des Cendres de grand matin, on entend du bruit dans sa chambre. Un domestique entre : il le trouve étendu sur le plancher, et suffoqué par un coup de sang avant qu'on eût eu le tems de le secourir.

PAGE 242.

(6) *Une béatitude enfin que l'Apôtre n'a pu rendre qu'en disant, etc.* Sans faire de comparaison, puisqu'en effet le bonheur du Ciel est autant au dessus des plaisirs de la terre, que l'infini est au dessus de tout ce qui est fini ; il n'y a point d'homme un peu sensible aux plaisirs de l'esprit et du cœur, qui n'ait eu dans sa vie quelque moment délicieux ; qui n'ait éprouvé le doux effet d'un sentiment vif, ardent, d'un transport brûlant, qui le faisoit sortir de lui-même, qui l'enivroit de contentement et de joie ; et si c'étoit un transport de l'amour divin, il sait quelle en étoit l'ineffable douceur ! Que cet homme se considère comme fixé, par la puissance de Dieu même, dans ce transport si ravissant et si doux, dans la contemplation de cette vérité si aimable à ses yeux, dans ce sentiment si agréable et si vif, qui n'a duré pour lui qu'un instant; qu'il envisage, comme un état permanent, cette situation, trop courte à son gré, trop rapidement, trop facilement écoulée; et il aura du Ciel une idée telle qu'on peut l'avoir sur la terre.

PAGE 244.

(7) *Et qu'il nous offre même quelquefois des prodiges de miséricorde, etc.* Il en est un que je citerai, comme m'ayant été rapporté par la personne la plus digne de foi, et qu'on a pu raconter sans manquer au secret le plus inviolable et le plus sacré, puisqu'il est impossible que l'on sache à qui ce fait est arrivé, sur-tout après le long espace de tems qui s'est écoulé.

Dans un canton fort éloigné, une jeune personne née de parens vertueux, mais qui avoit bien mal répondu à l'éducation chrétienne qu'ils lui avoient donnée, nourrissoit dans son cœur les passions les plus vives et les désirs les plus déréglés. Retenue, malgré elle, par l'autorité de ceux dont elle dépendoit, elle forma le détes-

table projet de s'en défaire, et l'exécuta de manière à se mettre à l'abri des moindres soupçons. Libre de toute contrainte, elle vint fixer son séjour à Paris, et s'y abandonna toute entière à la fougue de ses penchans.

Au bout d'un certain tems, se trouvant près d'une église, elle voulut en faire un lieu de passage, pour se rendre, par un chemin plus court, à l'endroit où elle se proposoit d'aller. On célébroit avec beaucoup de solennité, dans cette église, une fête particulière. A peine y est-elle entrée, qu'elle se trouve environnée de beaucoup de monde, et arrêtée par la foule de ceux qui surviennent après elle. Le prédicateur venoit de monter en chaire, et prêchoit sur la miséricorde de Dieu. L'attention qu'on lui donnoit, la nature du sujet, la difficulté de se retirer, tout contribue à la fixer. Elle écoute, et se sent si émue, si frappée des vérités qu'on lui annonce, qu'à la fin du sermon, loin d'être tentée de sortir, elle profite du moment où l'on se disperse de tous côtés, pour gagner le pied de la chaire. Le prédicateur en descend après une courte prière; et elle lui dit: Mon père, pourriez-vous me faire la grace de m'entendre? Allez, ma fille, lui répond-t-il, à telle chapelle, qu'il lui désigne, vous y trouverez un confessionnal, et je ne tarderai pas à m'y rendre. Il vient s'y renfermer, dès qu'il a changé de linge, et prête à cette même personne une oreille attentive.

Mon père, lui dit-elle avant tout, n'avez-vous pas exagéré, en parlant comme vous l'avez fait des miséricordes du Seigneur. Il est des crimes si affreux! le parricide, par exemple. — Non, ma fille, non; il n'en est point que Dieu ne pardonne à un véritable repentir. A cette condition sa miséricorde est sans bornes; et les mérites de Jésus-Christ sont infinis. — Hé bien, recevez donc l'aveu de tous mes crimes.

Elle lui fait, depuis les premiers égaremens de sa jeunesse, une confession aussi étendue qu'elle peut la faire, parmi les sanglots dont sa voix est entrecoupée, et avec

le secours de ce digne ministre. Lorsque sa confession est achevée, ma chère enfant, lui dit-il, je ne pourrois rien ajouter à ce que vous disent dans cet instant la grâce et votre propre cœur. Vous ferez, pour votre pénitence, un acte d'amour de Dieu; et je vais vous donner l'absolution — A moi, mon père, à une coupable telle que moi? et quelle pénitence! — Il n'est rien, ma fille, que n'efface une contrition telle que la vôtre.

Pendant qu'il l'absout, mon Dieu, s'écrie-t-elle! micorde de mon Dieu! amour de mon Dieu!... et elle expire.

PAGE 246.

(8) *Plus heureux..... que ne le sont les mondains..... par leurs jouissances et leurs plaisirs.* Plusieurs traits de Madame de la Valière prouvent bien ces grandes vérités. Un jour elle communiqua à Madame Scaron le dessein qu'elle avoit de se faire Carmélite. C'est un dessein, lui dit-elle, que je médite depuis long-tems; et pour me préparer aux austérités de l'état que je vais embrasser, je porte un cilice : on ne peut trop expier le crime d'avoir trop aimé. Eh comment soutiendrez-vous, lui dit Madame Scaron, la vie d'une Carmélite, vous, accoutumée dès l'enfance à la mollesse et aux plaisirs? » Ah! Madame, lui répondit Madame de la Valière, en montrant le Roi et Madame de Montespan, quand j'y trouverai des peines, je n'aurai qu à me rappeler toutes celles que ces deux personnes m'ont fait souffrir «.

Quelque tems après qu'elle eut accompli sa résolution, Madame de Montespan, étant allée aux Carmélites avec la Reine et Madame de Maintenon, proposa une loterie, et fit apporter tout ce qui pouvoit convenir à des Religieuses. Ces saintes filles entrèrent en scrupule; les Agnus, les Crucifix, les Guimpes, les Chapelets, leur parurent tenir quelque chose de la main impure qui les leur offroit : pour se rassurer, elles permirent à Madame de Montespan de payer les lots, et prièrent Madame de Maintenon de les distribuer. Sœur Louise de la Miséri-

corde gagna une Magdeleine. Madame de Montespan jeta les yeux sur l'image, et en fut touchée. Ces cheveux épars, ces mains jointes, ces yeux épuisés de larmes, ce front plein de confusion, d'amour, de crainte, d'espérance, la présence de Madame de la Valière qui étoit tout cela, la honte d'être ce que la Valière avoit été, un premier désir d'imiter dans sa pénitence celle qu'elle avoit plus qu'imitée dans ses égaremens, jetèrent Madame de Montespan dans un trouble mal dissimulé par une gaîté forcée, et augmenté par les questions qu'elle fit à Madame de la Valière. Tout de bon, lui dit-elle, êtes-vous aussi satisfaite qu'on le dit? Non, répondit la Carmélite, je ne suis pas satisfaite, mais je suis contente. Et vous, Madame? Pour moi je ne suis ni l'un ni l'autre.

C'est cette même Madame de la Valière, qui lorsqu'on lui annonça la mort du Duc de Vermandois qu'elle avoit eu de Louis XIV, répondit : » Je dois pleurer sa naissance encore plus que sa mort «.

On craint de prendre sur soi le joug du Seigneur, ce joug qu'il nous adoucit par sa grâce; et l'on ne pense pas à ce qu'il en coûte pour porter celui du monde et des passions. Dans les places même les plus éminentes, dans les situations qu'on envie le plus, quel asservissement, quels dégoûts, et quelle contrainte, que peut-être on n'y soupçonneroit pas! On peut en juger par la manière dont une femme célèbre, la Princesse des Ursins, décrivoit à la Maréchale de Noailles les peines de son emploi auprès de Philippe V et de la Reine d'Espagne, dont elle étoit *Camarera-Mayor* ou Dame d'Honneur : quelque plaisante que soit sa Letire, tout y fournit matière aux plus sérieuses réflexions.

» Dans quel emploi, bon Dieu, m'avez-vous mise! je n'ai pas le moindre repos, et je ne trouve pas même le tems de parler à mon secrétaire. Il n'est plus question de me reposer après le dîner, ni de manger quand j'ai faim. Je suis trop heureuse de pouvoir faire un mauvais repas en courant; et encore est-il bien rare qu'on ne m'appelle

pas dans le moment que je me mets à table. En vérité, Madame de Maintenon riroit bien, si elle savoit tous les détails de ma charge. Dites-lui, je vous supplie, que c'est moi qui ai l'honneur de prendre la robe de chambre du Roi d'Espagne lorsqu'il se met au lit, et de la lui donner avec ses pantoufles quand il se lève. Jusque-là je prendrois patience; mais que tous les soirs, quand le Roi entre chez la Reine pour se coucher, le Comte de Bénaventé me charge de l'épée de S. M., d'un pot de chambre, et d'une lampe que je renverse ordinairement sur mes habits, cela est trop grotesque. Jamais le Roi ne se leveroit si je n'allois tirer son rideau; et ce seroit un sacrilége, si une autre que moi entroit dans la chambre de la Reine, quand ils sont au lit. Dernièrement la lampe s'étoit éteinte, parce que j'en avois répandu la moitié. Je ne savois où étoient les fenêtres, parce que j'étois arrivée de nuit dans ce lieu-là : je pensai me casser le nez contre la muraille; et nous fûmes, le Roi d'Espagne et moi, près d'un quart d'heure à nous heurter en les cherchant. S. M. s'accommode si bien de moi, qu'elle a quelquefois la bonté de m'appeler deux heures plutôt que je ne voudrois me lever. La Reine entre dans ces plaisanteries; mais cependant je n'ai point encore attrapé la confiance qu'elle avoit aux femmes de chambre Piémontoises. J'en suis étonnée; car je la sers mieux qu'elles, et je suis sûre qu'elles ne lui laveroient point les pieds et qu'elles ne la déchausseroient point aussi promptement que je fais «.

» C'est une femme très-haute, ajoute M. Millot, en rapportant cette Lettre, qui s'asservit à ce point, qui se complait dans un service si propre à la rebuter : elle a son but, elle y parviendra. Elle désire à la vérité du soulagement; mais en attendant elle fait tous ses efforts pour tirer avantage de ses fatigues «. Quel avantage ! et au fond quelle proportion entre la peine et la récompense !

Cette princesse, avec la pauvreté dont elle se plaignoit assez souvent, entretenoit ordinairement, à Rome,

quatre gentilshommes, plusieurs pages, douze laquais, etc. et s'étoit proposé d'en augmenter beaucoup le nombre en Espagne. « Je suis gueuse, il est vrai, écrivoit-elle à la Maréchale; mais je suis encore plus fière, et rien ne le prouve tant que l'opinion que l'on a de mes grandes richesses. Dans cette occasion je me ferai un point d'honneur de ne rien demander, et cependant je ferai une dépense proportionnée à l'éclat de l'emploi dont le Roi m'honore ». *Mémoires politiques et militaires, etc.* par M. l'Abbé Millot.

LETTRE LVII.

D'Émilie au Marquis.

Un nouveau jour luit donc pour moi : non seulement le Ciel me ramène des ombres de la mort, des portes du trépas ; non seulement, mon père, je puis encore vous écrire, vous exprimer mes tendres sentimens, apprendre de vous à faire un saint usage de la vie, de la santé que Dieu a daigné me rendre, et que je crois devoir à vos vœux et à vos prières ; mais votre fils, votre cher fils est tout entier à la Religion, à la vérité, à la vertu. Votre dernière lettre vient d'achever, pour sa conversion et son bonheur, ce que les précédentes n'avoient fait qu'ébaucher. Quels détails j'ai à vous faire ! et que vous allez partager vivement toute la joie que je ressens !

Je sortois à peine de l'état de foiblesse qui accompagne les beaux jours de la convalescence, lorsque des circonstances imprévues m'ont appris toutes les pertes que faisoit mon mari, et le rang dont la Reine vouloit m'honorer. Valmont risquant toujours d'être arrêté, et ne pouvant me voir que difficilement, je me sentis assez de forces pour me

faire conduire à l'instant chez Madame de Veymur, où j'eus avec lui l'entretien le plus intéressant. Dès qu'il me vit, il se jeta à mes genoux, et ce ne fut qu'en le menaçant de prendre la même posture que lui, que je parvins à le faire relever. Il me témoigna, comme il l'avoit déjà fait tant de fois, les plus tendres regrets des maux qu'il m'avoit causés, mais en même tems les plus grandes inquiétudes sur son sort et sur ce que j'allois devenir. Ses craintes jalouses perçoient de nouveau à travers la vive expression de ses sentimens et de ses alarmes. » Nous allons être séparés, me » disoit-il ; la faveur vous retient à la Cour, » et elle m'abandonne. Au moment où mon » cœur vous rend toute la justice qui vous est » due, où j'allois réparer tous mes torts par la » plus constante fidélité, vous m'êtes ravie; » et lorsqu'une fois on aura prononcé mon » exil, peut-être, hélas ! vous m'oublierez » pour toujours «. Cher époux, répondis-je à Valmont, est-ce donc ainsi que vous me rendez justice ? Est-ce en outrageant ma tendresse, que vous prétendez me prouver la vôtre? Ignorez-vous que vous faites le charme de ma vie, et qu'elle ne peut m'être agréable sans vous ? » Eh, que puis-je, s'écria-t-il, » avec l'accent de la douleur la plus amère, » que puis-je maintenant pour votre bon-

» heur, moi qui n'en connoissois plus d'autre
» que celui de vous rendre heureuse? Que
» me reste-t-il à vous offrir? quel bien est
» encore en ma puissance «? — Votre cœur,
cher Valmont. De tous les biens, il est le seul que je désire que vous me conserviez; et si j'en crois le mien, non, nous ne serons pas séparés. — Ah! il le faut, Madame, reprit-il vivement: il le faut, et on vous y contraindra. Vous le devez d'ailleurs à votre fils, vous vous le devez à vous-même; et pourquoi vous associeriez-vous à mes malheurs? Vous les avez si peu mérités! — O mon ami! qu'appelles-tu des malheurs? tu me connoîtras donc toujours bien peu! Quoi! ne plus te voir décoré de titres fastueux, ramper dans la foule des courtisans, encenser la fortune et ses caprices, courir après des ombres, idolâtrer un monde qui t'a perdu; quoi! te posséder en assurance au sein du calme et de la sagesse; voilà ce que tu nommes des malheurs! Eh! Valmont, ne t'ai-je donc jamais aimé pour toi-même? T'ai-je paru dans aucun tems si fort éblouïe de la brillante chimère des richesses et des honneurs? Est-ce donc, lorsqu'ayant vu, au printems de mes années, la mort de si près, j'ai puisé à son école de nouvelles lumières; lorsque ses menaces et tout son appareil m'ont si bien ins-

truite sur le néant et l'instabilité des choses humaines; lorsque mon ame a repris de nouvelles forces pour résister à leurs dangereux attraits, que je serai portée davantage à les regretter? Va, mon ami, ce que je demande au Ciel pour le contentement de tous deux, c'est que tu ne les regrettes pas plus que moi. — Chère Émilie, me répondit Valmont avec transport, ne cesseras-tu de me faire rougir de moi-même....? Mais enfin, l'autorité? — L'autorité, mon ami, je la crois trop équitable pour me contraindre; et repose-toi sur ma tendresse, des moyens que j'emploierai pour la fléchir. — Fais donc ce que tu voudras, me dit mon mari. Tendre Émilie, dispose de toi, de moi, de tout mon être; car je ne veux plus vivre que pour toi. — Pour Dieu, par-dessus tout, cher Valmont; pour Dieu qui t'a fait, et qui peut seul te rendre heureux. — Eh bien, ma bonne amie, tu m'apprendras à vivre pour lui: et pourrois-je ne pas l'aimer, quand tu me le rends si aimable?

Je laissai mon mari, ainsi préparé à la démarche que j'allois faire, sans lui rien dire de trop précis; et dès le lendemain, je courus me jeter aux pieds de la Reine. Je lui rendis les plus vives actions de grâces de l'intérêt qu'elle avoit daigné prendre à ma si-

tuation, et de la haute faveur qu'elle vouloit bien me faire ; mais je la conjurai de ne pas me forcer d'accepter ses dons, quelque prix qu'ils eussent à mes yeux, par mon respect et mon attachement pour elle. Quoi ! vous refusez le Roi, me dit-elle ; et lorsqu'à ma demande, il vous laisse à la cour et près de moi, vous me refusez moi-même ! O Madame, lui répondis-je, pénétrée de ses bontés, je vous l'avouerai dans la sincérité de mon cœur ; de toutes les faveurs de la Cour, et de tout ce qu'elle a de plus attrayant, je ne regrette que la douceur que j'aurois éprouvée à vivre près de vous, à me former sous vos yeux et par vos exemples, et à vous prouver, par mes soins, tout mon zèle et toute ma reconnoissance. Mais M. de Valmont..... Eh bien, reprit la Reine, M. de Valmont.... il est on ne peut pas plus coupable ; c'est lui qui a fait tous vos maux ; il ne pourroit que vous rendre plus malheureuse encore : et c'est pour vous soustraire à de nouveaux chagrins, que je vous retiens auprès de moi. — Ah ! Madame, il m'est cher ; il est toujours mon mari ; et son sort doit être le mien. On vous l'a peint d'ailleurs sous de trop noires couleurs : son esprit est naturellement droit, son cœur est bon ; il m'aime, et on l'avoit égaré. — On l'avoit

égaré.....

égaré.... et qui ? Le meilleur de ses amis, Lausane, qui vous rendoit tant de justice, qui pensoit si bien de vous, et que l'indigne jalousie du Comte nous a si malheureusement ravi ? Ah ! quelle que soit la funeste rencontre qui l'a rendu si criminel, le Roi ne lui pardonnera jamais. — Il est cependant, repris-je, en versant quelques larmes, bien digne de pardon. — Vous prétendriez le justifier ! — Non, Madame ; en se livrant tout entier à un emportement qu'il devoit réprimer, et en se rendant son propre vengeur, il a manqué aux loix, au Prince, à la Religion ; et peut-on dès-lors ne pas être coupable ? Mais il est jeune, vif et sensible ; et sa sensibilité a été mise à de trop rudes épreuves.... j'en dis trop, peut-être ; et je risquerois de devenir coupable comme lui. — Parlez, me dit la Reine, je l'exige et vous l'ordonne.

Après toute la résistance qu'il m'étoit possible de faire, je me vis contrainte d'obéir et d'entrer dans tous les détails de la conduite du Baron envers moi, envers mon mari. Je la repris depuis votre exil, et je finis par les aveux que Lausane avoit faits au Comte avant de mourir, et que la jeune Madame de Veymur, instruite par Valmont, m'avoit rapportés. La Reine fut frappée du plus

grand étonnement, au récit de tant de noirceurs, et ne put se refuser aux preuves que je lui en donnois. Qu'ai-je entendu, me dit-elle, et qui n'eût été la dupe de tant de ruses et de duplicité ? ma plus grande peine, continua-t-elle, du ton le plus affectueux et le plus tendre, est maintenant, en partageant vos malheurs, de ne pouvoir les terminer. Dans ce moment sur-tout, le Roi ne voudroit rien entendre; il ne cesse de regretter le Baron qu'il aimoit, et qui avoit surpris avec tant d'art sa confiance et sa religion. Il est outré contre votre mari; et ce n'est que parce qu'on l'a assuré qu'on ne savoit ce qu'il étoit devenu, et qu'on le croyoit passé dans les pays étrangers, qu'il s'est contenté de le dépouiller de ce qu'il possédoit à la Cour. Aujourd'hui, comptant vous y retenir, et par un suite de cette bonté que vous lui connoissez, il est déterminé, non plus comme auparavant, à faire enfermer le Comte, s'il venoit à reparoître, mais à le tenir exilé au loin et pour toujours. Tout ce que je puis donc vous promettre, est d'obtenir pour vous la permission d'aller le joindre, et de vous réunir tous deux au Marquis de Valmont, que j'ai toujours regretté comme mon meilleur ami. Des momens plus favorables renaîtront un jour, où je pourrai plaider votre cause avec avantage;

et si le Roi vous rappelle à la Cour, avec la façon de penser que je vous connois, je croirai y avoir gagné plus que vous. Elle me dit adieu, en m'embrassant, et les yeux mouillés de pleurs. Sa bonté fit couler les miens, malgré la joie que je ressentois de toutes les bonnes nouvelles que j'allois porter à mon mari.

Je le trouvai méditant sur votre dernière lettre, qu'il venoit de recevoir. C'en est fait, me dit-il du plus loin qu'il m'apperçut; ton mari ne vit plus pour le monde: le monde n'est plus rien pour lui. Ses faux biens ne méritoient pas de captiver mon cœur; ils ne seront plus l'objet de mes regrets. Dieu est tout, ma chère Émilie, et mon unique douleur est d'avoir pu l'offenser. Puisse-t-il du moins agréer mon repentir et le reste de mes jours! Émilie, que Dieu est bon! et que je suis coupable! Eh bien, mon ami, lui répondis-je, en le serrant entre mes bras, mon cher ami, puisque tu le reconnois, Dieu te pardonne: il ne rejette point un cœur contrit et humilié. Ah! qu'il achève, s'écria-t-il, de briser le mien! Pourrai-je jamais expier, par trop de gémissemens et de larmes, les outrages que je lui ai faits? Pourrai-je expier... O Dieu! quel triste souvenir vient augmenter ma peine! quelle affreuse image me suit

par-tout! cruel homicide! à quel excès je me suis porté! Lausane! cher Lausane! aux dépens de mes jours, que ne puis-je te rendre la vie.....! J'ai écarté de Valmont, autant qu'il étoit en moi, ce souvenir douloureux qui l'accable, qui m'accable moi-même; et pour le rendre plus calme, en le ramenant à des idées moins tristes, qui le préparassent insensiblement à tout ce que j'avois d'heureux à lui annoncer, je lui parlai le langage de la tendresse. Émilie, me dit-il en m'interrompant, comment peux-tu m'aimer encore, tout indigne que je suis? Mériterai-je jamais le pardon que tu m'accordes! et quels que soient à l'avenir mes sentimens et mes mœurs, m'acquitteront-ils envers mon père, le plus tendre, le meilleur de tous les pères, de ce qu'il a fait pour moi? O que je me repens de n'avoir pas toujours cru ses sages conseils, de n'avoir pas toujours pensé comme lui! — Mon bon ami, permets-nous d'oublier tes égaremens, pour ne plus voir que ton repentir. Viens-en recueillir les fruits dans les bras de ton père et dans les miens: nous allons tous être réunis. Et à l'instant, je lui ai fait part de l'entretien que je venois d'avoir avec la Reine; de la liberté qu'elle me laissoit, et de ses bontés pour nous. O Dieu, s'écria-t-il à la fin de mon récit, et

en levant les yeux et les mains vers le Ciel ; Dieu bon ! Dieu infiniment bon ! est-ce donc ainsi que vous me punissez ? Ah ! Émilie, mon cœur ne peut suffire à ma reconnoissance envers le Seigneur, et à ce que je dois à ton amour ! Quoi ! Valmont te tiendra lieu de tout, ma tendre amie ! Ah ! je suis trop heureux ! Allons, me dit-il, en se levant avec transport, allons faire part à la jeune Veymur, à sa belle-sœur, à son mari, du sort qui nous attend ; allons leur apprendre que nous ne ferons plus avec eux qu'une même maison, qu'une même famille ; allons mettre en commun, avec des amis si chers et si fidèles, nos sentimens, nos joies et notre félicité.

Vous jugez, mon père, de l'impresssion que fit sur eux une si douce nouvelle. Ma chère Veymur, ma chère Senneville, car c'est le nom que j'aime encore à lui donner, tomba presque pâmée entre mes bras, nos larmes se confondirent ; et ce moment fut pour nous le prélude des momens plus délicieux encore que nous nous promettons près de vous. Ah ! mon père, est-il ici-bas des plaisirs plus vrais que ceux qui naissent de la religion et du sentiment ?

Nous attendons, avec impatience, l'effet des promesses de la Reine, et le moment de

notre départ; mais jusque-là, nous pouvons encore recevoir une de vos lettres. Nous profitons du tems qui nous reste pour mettre ordre à nos affaires; Valmont, tout occupé de celle de son salut, abandonne les autres à Peycour, dont il est sûr comme de lui-même, et s'est remis, avec la plus juste confiance, entre les mains de son Curé, qui lui fait faire une confession générale, en pleurant de joie sur son retour. Je vous écris pour nous deux, puisqu'il a bien voulu se reposer sur moi de ces détails, et vous prie, en son nom, ainsi qu'au mien, de mettre le comble à vos soins, en nous traçant par écrit les caractères d'une piété solide, et ce qu'il faut faire pour l'acquérir et pour y persévérer. Nous joindrons cette lettre à toutes les autres; elles seront notre code de religion et de morale; nous les relirons sans cesse; et elles auront toujours, pour vos enfans, un mérite que tout autre qu'un père ne pourroit leur donner.

LETTRE LVIII.

Du Marquis.

MES enfans ! mes chers enfans ! en qui je vis, je respire ; la consolation, le charme de mes dernières années; ô mes enfans, peut-on éprouver les transports que vous me causez, et ne pas mourir de saisissement et de plaisir! Digne épouse ! ma fille ! hâte toi de venir recueillir, sur le sein de ton père, les larmes de joie que tu lui fais verser. Mon cher fils ! précipite avec elle ton départ, pour jouir de mes embrassemens et me faire jouir des tiens. Doux embrassemens ! vives étreintes ! pourrez-vous suffire à ma tendresse? Laisse, mon bon ami, laisse ce monde, si peu digne d'être regretté; et viens puiser dans la retraite toutes les forces dont tu auras besoin un jour, pour le braver avec tous ses usages, avec tous ses dangers ; disons mieux. . . . pour lui être utile. Viens faire ici l'essai de la sagesse, du contentement et du bonheur. Que tu vas me payer avec usure les inquiétudes que tu m'as données ! Tu es donc à Dieu sans partage : tu lui offres après tes fautes, le sacrifice du repentir et de l'amour; pourroit-il ne pas l'agréer ?

O mon fils ! tu me fais demander par Émilié des avis propres à régler et à nourrir en toi la piété. Eh, que suis-je pour t'instruire sur des objets si relevés ? un vieil enfant, qui ne peut que bégayer avec toi les premiers élémens d'une pareille science. N'importe, mon propre guide, mon Pasteur va m'aider dans un si grand ouvrage ; et par la suite il achevera, en conversant avec toi, ce que le tien aura si heureusement commencé. Que ces Anges de paix, ces dignes consolateurs des hommes (1), leur refuge dans leurs peines, leur soutien dans leurs foiblesses, leur ressource après leurs égaremens, leurs guides et leurs amis fidèles, dans les situations les plus critiques de la vie, remplissent à notre égard un précieux ministère ! Et quand ils le remplissent dignement, ah ! qu'ils méritent bien notre confiance et nos hommages ! Celui que, dans sa clémence, le Ciel nous a donné, à moi et à toutes les bonnes gens de nos hameaux, est leur père et le mien. Il sera le tien, mon fils ; et je lui verrai sans peine partager avec moi ce titre si flatteur et si doux. Son ame tendre et sensible s'ouvre à tous les genres de misères ; et sa charité ingénieuse trouve, pour toutes, les remèdes nécessaires. Le meilleur des Princes se plaignoit d'avoir perdu un jour ; mon Pasteur se reprocheroit

d'avoir passé une heure, et moins encore, sans avoir fait du bien. Si tu savois, cher Valmont, combien il a pris part à ma peine, comme il s'est intéressé à ton retour vers Dieu, combien il m'a fourni de lumières pour te ramener et t'éclairer; non, tu ne croirois jamais pouvoir assez lui marquer de tendresse et de reconnoissance. O que j'ai béni le Seigneur du choix qu'il m'a fait faire, quand je l'ai nommé pour mon Curé! et que l'on connoît mal les avantages dont on se prive, et les comptes dont on reste chargé, lorsqu'on abandonne ce choix à la faveur ou au hasard!

Soutenu, guidé par ses leçons, je vais donc, mon fils, répondre à tes désirs. Je vais m'entretenir avec toi de l'objet le plus intéressant dont l'homme puisse s'occuper, du seul objet qui offre à l'ame un aliment digne d'elle.

Oui, mon fils, c'est pour la piété, la solide piété que l'homme est fait; et c'est faute d'en analyser le sentiment et d'en connoître l'excellence, qu'on ose, dans un certain monde, en ridiculiser jusqu'au nom même (2). Eh, qu'est-ce que la piété, sinon le culte de la reconnoissance et de l'amour envers le plus aimable de tous les êtres et le plus bienfaisant? Pour quelle plus noble fin l'homme a-t-il été

placé sur la terre, que pour servir de ministre et d'interprète à toute la nature, et en célébrer le Créateur? Qui jouit plus que lui de tous les trésors qu'elle renferme? Qui en saisit mieux tous les rapports? Qui en goûte mieux tous les charmes? Et quel être ici-bas rendra ce tribut de gloire à l'Être suprême, si, au nom de toutes les créatures, l'homme ne le glorifie pas? Quoi! notre cœur est capable d'aimer; et il lui sera permis d'être indifférent pour l'auteur de son existence, pour celui qui nous a faits tout ce que nous sommes, et qui nous a tout donné? Quoi! la reconnoissance sera la première vertu des belles ames, le lien qui attache le plus sûrement au devoir par le sentiment, le caractère essentiel des cœurs bien nés; et ce n'est qu'envers Dieu, le premier et le plus grand de tous les bienfaiteurs, qu'il nous sera permis d'être ingrats? Quoi! nous sommes portés à louer, à bénir, à honorer la bonté, l'équité, la sagesse et tout ce qui porte un caractère d'ordre, de beauté, de perfection dans nos semblables; et nous ne le bénirions pas dans l'Être souverainement parfait qui en est la source? Ah! notre cœur nous en puniroit. Eh! comment arrive-t-il en effet, qu'à parler en général, tout retour sur soi, toute vue, tout sentiment d'intérêt, d'ambition, d'orgueil, d'envie, de

passion déréglée, ait quelque chose de turbulent, d'inquiétant, de fatigant pour notre ame; et que les retours vers Dieu, de confiance, de résignation, d'offrande, de louange et d'amour, ayent quelque chose de tranquillisant, de doux et de consolant, qui la mette comme dans son centre? Non, ce n'est qu'en aimant bien Dieu, que l'on peut dire avec vérité que l'aliment, la vie, le bonheur d'un être intelligent, c'est l'amour (5).

Mais dans quelle mesure doit-on l'aimer? Ah! il n'y en a point d'autre, disoit une ame pieuse et tendre, que de l'aimer sans mesure. N'est-ce donc pas ainsi que lui-même nous a aimés? et le Chrétien, qui ne voit plus seulement dans son Dieu le Dieu de la nature, mais l'auteur de la grâce; mais un Dieu qui s'est montré assez grand, assez rempli d'amour, assez bon, pour consentir que son verbe s'unît à la nature humaine, pour s'immoler, dans la personne de son Fils, au salut des hommes; pour se choisir en lui une victime digne de sa justice, et propre à servir d'instrument à sa miséricorde, le Chrétien qui n'aimeroit pas un tel Dieu de tout son cœur, de toute son ame, de toutes ses forces, ne seroit-il pas le plus dénaturé de tous les êtres, ne seroit-il pas un monstre? Mais si c'est ainsi qu'on l'aime, on est pieux, on

est dévot, on lui est consacré, dévoué tout entier * (4). C'est donc à dire que ses intérêts deviennent les nôtres; que sa gloire seule nous touche et nous émeut, qu'on le retrouve partout et dans tous ses ouvrages; qu'on jouit avec transport de ses dons, par cela même qu'ils nous viennent de lui, qu'on lui est soumis dans les épreuves qu'il nous envoie, qu'on observe avec soin ses préceptes, qu'on est zélé pour son culte, qu'on cherche à étendre son nom, qu'on va au devant de ce qui peut lui plaire, qu'on écoute et qu'on suit avec joie ses inspirations et ses conseils, qu'on n'a en toutes choses d'autre volonté que la sienne.

Eh, quels sentimens sont plus propres à honorer Dieu, et plus dignes de l'homme? Qu'est-ce qui peut mieux élever l'ame et la rendre vraiment sublime? Ah! mon fils, si Dieu existe, si, avec toutes nos facultés, nous sommes son ouvrage; la piété droite et

* AIMER DIEU DE TOUT SON CŒUR, DE TOUT SON ESPRIT, DE TOUTE SON AME, DE TOUTES SES FORCES, ET SON PROCHAIN COMME SOI-MÊME, pour l'amour de Dieu (*Marc*, XII, 31.); ce n'est pas un conseil, c'est un précepte; c'est le premier commandement de la Loi; c'est l'abrégé de toute la Morale évangélique, de toutes les leçons de notre divin Maître. O vous donc, qui croyez à Jésus-Christ, et qui savez que votre Dieu exige de vous un tel amour, osez bien dire que la dévotion, que la piété n'est pas un devoir!

sincère, bien loin d'être une superstition, un ridicule, ou une foiblesse, est le premier de tous les devoirs, et sa divine flamme est, après Dieu, ce qu'il y a de plus grand au ciel et sur la terre.

Malheur, mon fils, malheur à ces ames foibles et pusillanimes, que le nom seul de la piété effraie, que le moindre obstacle arrête, que le plus léger sacrifice épouvante! Malheur à ces demi-Chrétiens, dont la religion est une routine, dont le culte est une cérémonie, qui honorent du bout des lèvres celui qui n'est dignement honoré que par le cœur! Malheur à ces hommes qui croient d'une manière et qui agissent de l'autre (5); qui démentent leur croyance par leur conduite; qui font blasphémer leur foi par leurs œuvres; qui tiennent au monde, au tems, à la terre, lorsqu'ils font profession d'avoir Jésus-Christ pour chef et pour modèle, l'éternité pour fin, le ciel pour patrie; et qui font ainsi, de l'Évangile du salut, la matière de leur jugement et de leur condamnation! Malheur, malheur enfin à ces Chrétiens de nom, retenus ou excités seulement par la crainte; presque toujours en deçà de la loi, pour ne pas risquer de faire plus qu'elle ne commande; raisonnant, équivoquant sur le précepte, pour se dispenser de l'accomplir; mesurant,

compassant leur plus ou moins de fidélité sur le seul danger de se perdre : esclaves sous l'empire d'un maître, et jamais enfans bien nés sous la douce loi d'un père ! Hélas ! ils traînent le joug du Seigneur, qu'ils n'ont pas la force de porter ; leurs pratiques mortes et stériles, parce qu'elles ne sont pas vivifiées par l'amour, forment autour d'eux un cercle laborieux et pénible, qu'ils se fatiguent vainement à parcourir : n'appartenant, à proprement parler, ni à Dieu ni au monde, ils sont un objet d'horreur pour l'un et la fable de l'autre ; ils ne goûtent ni les douceurs de la Religion, ni les plaisirs de la vie, et sont également malheureux par les choses qu'ils se permettent et par celles qu'ils se refusent.

O que bien plus sage est l'ame pieuse et fidèle ! sa ferveur la soutient et l'anime ; rien ne la gène, rien ne l'asservit, rien ne lui paroît difficile ; elle fait les plus grandes choses, et les trouve encore trop petites ; elle avance toujours, et ne se lasse jamais ; elle court de vertus en vertus ; et les pratiques de piété, embrassées avec joie, bien loin de lui paroître un fardeau pesant, ont pour elle toute la douceur du joug aimable de Jésus-Christ *.

* Portez mon joug sur vous.... dit le Sauveur à ses Disciples ; car mon joug est doux et mon fardeau léger. *Matt.* XI.

O mon fils ! suis donc la noble carrière qui s'ouvre à tes désirs. Enflamme-toi pour l'objet qui mérite le mieux de t'enflammer, et ne ressemble pas à ces adorateurs sacrilèges de la Divinité, qui profanent les beaux noms d'amour et de charité ; qui osent dire j'aime... j'aime Dieu de tout mon cœur, et qui l'oublient à chaque instant, ou ne s'en souviennent que pour chercher des prétextes à leur révolte, que pour le méconnoître ou pour l'outrager.

Mais que doit t'inspirer envers lui une piété sincère ? Je te l'ai dit, cher Valmont, par-dessus tout, elle doit te conduire à la recherche de ses intérêts et de sa gloire. Il faut que cette gloire de ton Dieu soit le mobile et la règle de toutes tes actions, comme elle a été, par rapport à lui-même, la fin de toutes ses œuvres *. Glorifier Dieu **, le glorifier au nom de Jésus-Christ ***, c'est la source des

* Dieu a tout fait pour lui-même. *Prov.* 16.

Je suis le principe et la fin, nous dit le Seigneur dans les Livres saints. *Apoc.* 1, 8.

** Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quelque chose que vous fassiez, faites-le pour la gloire de Dieu. 1 *Cor.* 10.

*** Quoi que vous fassiez, en parlant, ou en agissant, faites-le au nom de N. S. J. C., rendant grâces par lui à Dieu le Père. *Coloss.* 3.

Rendant grâces en tout tems, et pour toutes choses, à Dieu le Père, au nom de N. S. J. C. *Ephes.* 5, 20.

mérites de l'homme et du Chrétien, le grand secret de la Religion, et ce qui peut seul rendre tes moindres actions dignes d'une récompense éternelle. Eh, qu'y a-t-il de plus capable de les sanctifier et de les ennoblir, qu'une pareille fin ? Elle renferme éminemment la poursuite constante du plus grand bien que tu puisses faire, et le meilleur usage de toutes tes facultés : elle rectifiera par elle-même tes jugemens et ta conduite, si tu te souviens que la gloire de ton Dieu ne peut se procurer dignement que par le soin que tu prendras de te perfectionner de jour en jour, et par le plus grand bonheur possible que tu t'efforceras d'apporter à tes semblables : elle te fera sortir des vues fausses, étroites et bornées qu'inspirent l'orgueil et les passions ; des vues serviles et destructives de l'ambition ; des vues sombres et louches d'une politique purement humaine ; des vues misérables et sordides d'un intérêt personnel et momentané ; pour te faire enfanter les desseins les plus vastes et les plus généreux ; pour t'attacher à un plan fixe d'ordre, d'équité et de bienfaisance ; pour t'élever jusqu'aux sacrifices les plus magnanimes, lorsque l'intérêt de la vérité et le bien commun l'exigeront : elle donnera à ton ame un ressort vraiment durable, un courage qui ne s'épuisera ja-

mais : elle portera son élan sublime jusqu'à la Divinité, et l'armera toute entière, cette ame, des forces du Tout-Puissant ; elle lui assurera à elle-même une gloire immortelle et une véritable grandeur. Oui, Valmont, si tu aimes la gloire (6) ; si ce feu sacré, ce désir inquiet des belles ames te dévore : cherches-en du moins une qui soit vraie et qui ne puisse périr ; et c'est dans le zèle pour la gloire de Dieu qu'elle se trouve.

Soutenu par un si beau motif, guidé par une fin si pure, tu joindras à ce premier principe d'une vraie et solide piété, la soumission pleine de confiance qu'il entraîne, la conformité à la volonté du Très-Haut. Heureuse soumission ! aimable conformité ! qui fait le caractère essentiel du vrai juste, et son bonheur dès cette vie même. C'est cette conformité qui place la pratique des devoirs bien avant celle des œuvres de simple conseil et de surérogation ; qui, parmi les différentes obligations de la vie civile, donne le premier rang à celles que notre état nous impose ; qui tient tout dans l'ordre, ramène tout au vrai, saisit en toutes choses le juste milieu, et retranche également les abus de la superstition et les excès de la singularité (7). C'est elle qui nous met à l'abri du trouble dans les évènemens contraires, des

craintes et des inquiétudes pour l'avenir, des plaintes et des murmures sur le présent, ces espèces de blasphèmes contre la Providence, ces désaveux tacites de l'équité, de la sagesse et de la bonté du Tout-Puissant *. C'est elle qui nous fait goûter les fruits de la patience **; qui, en nous soumettant aux loix du plus grand de tous les maîtres, nous fait reposer en paix dans le sein du meilleur de tous les pères; qui ne permet pas que nous trouvions du mécompte dans notre attente, de l'erreur dans nos désirs; et qui, dans toute circonstance, nous laisse toujours également satisfaits.

C'est elle encore, c'est cette conformité sainte, qui, ne se bornant pas à nous prescrire l'accomplissement des devoirs les plus essentiels, nous rend fidèles dans les choses mêmes les plus légères. Que dis-je? elle ne nous permet pas de distinguer, pour la direction de notre propre conduite, entre les petites fautes et les grandes. Rien n'est petit pour une ame chrétienne, rien n'est léger

* Le vrai Chrétien n'oublie point ces belles paroles de son divin Maître : » Ne vous inquiétez point comme les » Païens ; car votre Père sait vos besoins. Cherchez, » avant toutes choses, le Royaume de Dieu et sa justice ; » et tout le reste vous sera donné par surcroit «. *Mat.* 6.

** La racine de la patience est amère, a dit un auteur moderne; mais que les fruits en sont doux !

de ce qui peut offenser son père, son ami, son Dieu. Ne se laisser jamais aller à la moindre faute avec réflexion, c'est la première loi d'un amour délicat et tendre : et pour qui, ô mon Dieu ! sera toute la délicatesse du sentiment, si elle n'est pas pour vous ? C'est d'ailleurs, cher Valmont, cette attention scrupuleuse à ne se rien permettre de ce que l'amour nous défend, qui nous met le plus sûrement à l'abri des rechutes, et qui nous conduit par degrés aux plus hautes vertus. Car c'est un oracle du Sauveur, que » celui qui est fidèle dans les » petites choses le sera aussi dans les grandes ; » et que celui au contraire qui est infidele » dans les unes, le deviendra également » dans les autres* «. *Celui qui craint Dieu*, dit l'Écriture, *ne néglige rien :* à plus forte raison celui qui l'aime **.

O toi, mon fils, pourrois-tu maintenant

* Luc. XVI. 10.

** Rien n'est plus nécessaire qu'une grande délicatesse de conscience, pour nous mettre par la suite à l'abri des illusions, des crimes, de l'aveuglement, de l'endurcissement, et de l'impénitence. Si l'on n'apporte pas beaucoup de soin à former et à entretenir en soi une conscience tendre, exacte, et timorée, on pourra bien, d'après les premiers principes d'éducation, ressentir pendant quelque tems de l'horreur pour certaines fautes; mais ensuite on se familiarisera insensiblement avec elles:

ne pas sentir le prix d'une vie entière passée dans cette fidélité constante ? Pourrois-tu du moins ne pas en commencer l'époque à ces instans de lumières, où le Dieu des miséricordes se montre à toi avec tous ses charmes ; à ces momens de grâce et de réconciliation, où il te fait si heureusement rentrer sous son empire ? O la belle vie ! qu'on peut terminer en se disant à soi-même : » Depuis que j'ai appris à connoître mon » Dieu et à goûter combien il est doux, » j'ai eu des foiblesses, j'ai fait des fautes, » mais elles m'ont échappé ; et avant que » de les faire, et en les faisant, je ne les » voyois pas ; et si je les avois entrevues, » si je les avois seulement soupçonnées, ô » mon Dieu ! mon cœur me rend ce con- » solant témoignage que je ne les aurois » pas faites «. L'heureuse mort ! où Dieu

on aura conçu le péché avec peine, avec remords ; et bientôt on l'enfantera sans douleur.

» Ah ! si le premier désordre, dit M. Rousseau, est pénible et lent ; que tous les autres sont prompts et faciles ! Prestige des passions ! tu fascines ainsi la raison, tu trompes la sagesse et changes la nature avant qu'on s'en apperçoive. On s'égare un seul moment de la vie, on se détourne d'un seul pas de la droite route : aussitôt une pente inévitable nous entraîne et nous perd ; on tombe enfin dans le gouffre, et l'on se réveille épouvanté de se trouver couvert de crimes, avec un cœur né pour la vertu «.

achève de tout perfectionner par le sacrifice entier de nous-mêmes, de tout purifier par ce dernier trait de sa justice, de tout pardonner par sa clémence; et où l'on peut ainsi remettre tranquillement son ame entre les mains de son Créateur!

Mais elle suppose, cette mort si précieuse, que l'on a tout fait de son côté, pour satisfaire, selon ses forces, à sa gloire outragée. Jusqu'ici, cher Valmont, tu as contracté des dettes envers le Seigneur; et c'est à la pénitence à les acquitter. Un homme-Dieu victime pour tes péchés, en donnant du mérite à ton repentir, du prix à la réparation de tes offenses, ne t'a pas en effet dispensé de les réparer. Membre de cet auguste Chef, il faut que tu accomplisses en toi ce qui manque, non de sa part, mais de la tienne, à ses souffrances *. Les saintes rigueurs de la pénitence, si décriées par la fausse sagesse et la prudence de la chair, sont consacrées au tribunal de la raison même; elles le sont par la voix de la conscience et le cri de la nature. Oui, tous les hommes, dans tous les lieux et dans tous les tems, par un instinct naturel, ont respecté les droits de la justice divine, violés par le péché, et le soin qu'on prend d'y sa-

* Coloss. I, 24.

tisfaire. Partout, ce soin de venger sur soi la Divinité offensée par nos crimes se concilie, en dépit de nous, la vénération la plus profonde; et la pénitence a tellement paru une loi du zèle et de l'amour, que nul peuple dans sa religion n'a fait des Saints de ceux qui ne s'étoient pas montrés pénitens.

Je n'ignore pas cependant combien ici les abus sont communs, et les excès fréquens. Je sais distinguer la démoniaque et cruelle folie du Bonze et du Fakir, l'hypocrite vanité du Derviche, l'affectation et les dehors de la réforme (8), de l'humble et sage austérité d'une pénitence vraiment religieuse, chrétienne, et raisonnable. Je sais quelles sont les bornes qu'a posées la religion (9); mais en respectant ces bornes, en respectant une santé, des forces, une vie, qui ne sont point à nous, je sais aussi combien sont saintes les rigueurs de la pénitence, combien elles sont justes et nécessaires *. De plus, mon fils, la mortification

* Malheur à toi, Corozaïn, s'écrie le Sauveur; malheur à toi, Bethsaïde! parce que, si les miracles qui se sont opérés au milieu de vous avoient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a long-tems qu'elles auroient fait pénitence dans le sac et dans la cendre. *Matth.* 11.

Je châtie mon corps, et je le réduis en servitude, dit le grand Apôtre, de peur qu'ayant prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même. 1. *Cor.* 9.

chrétienne donne à l'ame une force et une vigueur, que sans elle il est comme impossible d'acquérir. Quiconque se croiroit en droit de se satisfaire dans toutes les choses innocentes et permises, risqueroit aisément d'être trop foible dans des occasions importantes, pour pouvoir se refuser les choses mêmes qui lui seroient défendues. Tel est l'oracle du sage : » Si vous accordez à votre » ame tout ce que les sens lui demandent, » elle vous rendra bientôt la joie de votre » ennemi * «. Telle est aussi la maxime de l'Apôtre : » Mortifiez vos membres... por- » tant sans cesse dans notre corps la mor- » tification de Jésus-Christ, pour que sa vie » soit manifestée en nous ** «.

Mais, mon fils, la vraie piété, en nous rendant sévères pour nous-mêmes, nous rend bons, indulgens, charitables pour les autres. Loin d'elle cette rigidité excessive, cette vertu sauvage, cette dureté de caractère, qui déshonore, qui fait blasphémer la dévotion. Loin d'elle cet orgueil pharisaïque, cette complaisance secrète, qui fait dire au faux juste réprouvé par Jésus-Christ : » Je ne suis pas comme le reste des » hommes «. Loin d'elle ces vivacités d'hu-

* Eccli. 18, 31.

** Col. 3, 5. et 2. Cor. 4, 10.

meur et de tempérament, si contraires à l'esprit de l'Évangile; ces sensibilités d'un amour propre toujours exigeant, toujours inquiet, que tout offense, que tout irrite, et que rien ne calme et ne fléchit; cet esprit pointilleux et jaloux, implacable dans ses haines et dans ses vengeances; cet esprit caustique et mordant *, toujours prompt à juger, à censurer, et à reprendre; cette inflexibilité dans la conduite, cet entêtement dans les opinions, d'où naît si souvent le mépris des plus légitimes et des plus saintes autorités. Loin d'elle une vie oiseuse et stérile, si hautement condamnée par notre divin Maître; l'unique occupation de nous-mêmes; une sorte d'apathie, d'insensibilité pour tout autre intérêt que les nôtres; une stupide et barbare indifférence pour les be-

* Le penchant à critiquer et à médire accompagne presque toujours la fausse piété. La médisance, si abominable aux yeux de la divinité, et dans ceux qui la font et dans ceux qui l'écoutent, est en horreur même aux gens du monde, en qui il reste encore quelque vertu morale. En effet, elle est la peste de la société; elle est le vice le plus funeste dans ses conséquences, le plus difficile à réparer dans ses suites. Hé quoi de plus meurtrier qu'un coup de langue? Qu'on se souvienne au reste que l'empreinte du ridicule fait quelquefois plus de tort, que l'imputation même d'un défaut considérable. Bacon a dit quelque part, en parlant de la raillerie : » Le bon sel est sans amertume «.

soins

soins des malheureux... qui ne pensent pas comme nous. Ce sont là, mon fils, les tristes caractères de cette fausse dévotion qui décrédite la véritable (10). On ose la confondre, ainsi que les vaines formules sur lesquelles elle s'appuie, avec un sentiment, qui est le plus beau don du Ciel, l'objet des complaisances du Très-Haut, l'esprit de la religion, et la gloire de l'humanité. On traite la piété comme on traiteroit dans le monde un honnête homme, qui, par accident ou par contrainte, se trouveroit mêlé, confondu avec une troupe de scélérats (11). Cependant la piété en pleurs réclame ses droits et ceux de la Divinité qu'on outrage; elle gémit, elle parle pour ses enfans, elle nous les montre moins répandus, moins exposés aux regards des hommes, que ne le sont ceux d'après lesquels on la juge et on la condamne, mais livrés en secret et sans faste à la pratique des plus aimables comme des plus hautes vertus. La charité la plus compatissante et la plus tendre est l'ame de leurs sentimens et de leurs actions : ils voient tous les hommes comme des frères; ils voient en eux, Dieu même qui les a créés à son image, et le Fils de Dieu qui les a rachetés de son sang. Ils supportent leurs foiblesses et leurs erreurs; ils pardonnent

leur injustice; ils volent à leur secours, les soulagent sans acception du rang ou de la personne, et s'immolent à leurs besoins. Ils se considèrent comme redevables à ceux qu'ils obligent. Ils ne s'arrogent aucune sorte d'empire; ils mettent la persuasion à la place de la violence et de l'autorité. Ils sont affables, sans chercher à le paroître. Par de continuels efforts sur eux-mêmes, ils commandent à leurs passions et à leur cœur. Ils acquièrent un caractère heureux, une humeur égale, une douceur constante. Ils sont humbles et petits à leurs propres yeux; mais ils sont grands aux yeux du vrai sage, et plus grands encore aux yeux du Seigneur.

Aimable douceur! précieuse humilité! charité sainte! c'est vous en effet qui formez les caractères distinctifs de la vraie piété. Et que ces caractères sont augustes! qu'ils méritent bien nos hommages! La douceur acquise par l'habitude, est le charme le plus vrai; elle est à la vertu ce que le poli est au diamant, elle en relève la beauté et lui donne tout son éclat. L'humilité, qui la fait naître et qui l'accompagne, source des vrais mérites et la base essentielle sur laquelle ils reposent, est le sel de la sagesse et l'héroïsme de la vertu. Elle apprécie l'homme ce qu'il vaut par lui-même; elle le rappelle à son

origine, lui montre son néant, et lui fait sentir son impuissance et sa misère; elle l'élève ensuite jusqu'à son Créateur, et lui apprend à chercher en lui sa force et sa grandeur. L'ame humble, petite et foible de son fonds, devient grande et forte par celui sur lequel elle s'appuie. Sans présomption, comme sans pusillanimité et sans bassesse, elle croit ne rien pouvoir par sa propre énergie, et peut tout par son Dieu. Elle emprunte de lui une lumière vive et sûre, une grâce puissante et victorieuse *, qui l'élève au-dessus de toutes les pompeuses chimères de l'orgueil et de la vanité; on ne la voit point ramper devant la faveur; elle ne suit point en esclave le char brillant de la fortune; elle ne se laisse point éblouir par le faux éclat des grandeurs humaines; la vérité et la justice forment son plus riche apanage. Ses plus belles victoires sont celles qu'elle nous fait remporter sur nous-mêmes: de tous les triomphes, le plus vrai comme le plus difficile, c'est celui de l'humilité sur l'amour-propre. Cette vertu, si digne de nos vœux et de nos efforts, contribue essentiellement au bonheur de l'homme, même ici-bas. Elle nous délivre des tourmens pres-

* Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. *Jac.* 4, 6.

que continuels qu'éprouve un cœur vain et superbe *; elle nous rend les abaissemens, les contradictions, moins sensibles; elle nous les épargne souvent : car l'humilité nous sauve bien des humiliations. La paix est le fruit de ses combats et le prix de sa victoire. » Apprenez de moi **, dit le Fils de Dieu, fait homme pour nous servir de modèle, que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames *** «.

* » La vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines; et il n'y a personne de si parfait et de si fêté, à qui elle ne donne encore plus de chagrins que de plaisirs. — Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, à coup-sûr cet heureux-là n'étoit qu'un sot «. *M. Rousseau.*

C'est en effet la vanité, c'est l'amour déréglé de nous-mêmes, qui, en nous rendant encore plus sensibles aux distinctions et aux égards qu'on nous refuse qu'à ceux qu'on nous accorde, en nous aigrissant, en nous révoltant à la moindre contradiction comme à la moindre offense, nous remplit à chaque instant de dégoûts et d'amertumes, est la cause la plus ordinaire de nos emportemens et de nos fureurs.

» L'amour-propre, selon la pensée de M. de Voltaire, est un ballon plein de vent. Faites-y une piqûre, il en sortira des tempêtes «.

** Mat. 11, 29.

*** Jésus-Christ nous dit encore, en parlant de l'humilité : » Si vous ne devenez comme de petits enfans, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. *Matth.* 18, 3. Mais il ne faut pas croire pour cela que l'humilité chrétienne nous fasse prendre un caractère de bassesse et d'ab-

Si ces caractères de la vraie piété, tels que nous les retracent la Religion chrétienne et l'exemple des vrais justes, ne se trouvent pas dans tous ceux qui font profession d'être dévots ; ô mon fils ! qu'on s'en prenne à eux seuls *, et non à cette piété qui les désavoue,

jection, qu'elle renverse l'ordre de la société, qu'elle nous rende dépendans de ceux à qui nous devons commander, que la simplicité qu'elle nous inspire soit foiblesse et imbécillité. Le même Dieu qui a nous dit, *Soyez petits comme des enfans*, nous a dit, *Soyez prudens comme des serpens, et simples comme des colombes.* Il y a plus ; la même Religion qui nous dit, Soyez humbles, nous dit en mille manières différentes, Soyez grands, soyez courageux, soyez généreux et magnanimes. Il y a dans toute ame vraiment chrétienne une noble fierté, aussi éloignée de l'avilissement et de la bassesse, qu'elle l'est de l'enflure et de l'orgueil.

L'humilité du Chrétien l'élève, bien loin de l'avilir. C'est pour Dieu seul, qu'il s'abaisse devant les hommes ; et il ne le fait qu'autant que Dieu veut, et comme il veut. Opposez-le aux persécuteurs et aux tyrans, au monde et à ses amorces flatteuses, au respect humain et à ses lâches complaisances, à la servitude honteuse des passions et des vices, à la bassesse de l'adulation et du mensonge, à la cabale, aux intrigues, au manège des Cours et à toutes les indignes manœuvres des courtisans, à tout ce qui avilit et qui dégrade ; son ame, grande et généreuse sans hauteur et sans faste, déploie toute sa force et tout son courage. Elle dédaigne tout ce qui n'est pas digne d'elle, s'élève au dessus de tout, et sacrifie tout pour le véritable bonheur et pour la vertu.

* L'amour-propre est la source de cet alliage impur, qui se trouve si souvent dans la piété même ; ce qui a fait

qui les reprend, les condamne, et les réforme autant qu'il est en elle. Otez à ces ames, pieuses à quelques égards, mais trop peu éclairées dans leur piété et trop imparfaites, ôtez-leur ce sentiment de Religion qui les retient; et vous reconnoîtrez alors ce qu'est l'homme abandonné au feu de ses passions et à l'impétuosité de son caractère : il étoit vif encore malgré sa dévotion, et vous le verrez emporté et furieux; il étoit sensible et pointilleux, et vous le verrez fier et arrogant; il étoit rigide et sévère, et vous le verrez cruel et dénaturé. Monde injuste et bizarre! vous lui eussiez pardonné ses vices, s'il eût été sans loi, sans frein, sans religion comme vous; et parce qu'il s'efforce de devenir pieux et fidèle, vous ne daignerez pas même excuser ses foiblesses * !

dire avec tant de vérité, que » par-tout où Dieu a une Église le Diable veut avoir une Chapelle «. *Were God has a Church, the Devil wil have a Chapel.*

* Respecter les personnes pieuses avec leurs défauts, rien de plus conforme à l'équité naturelle. » J'ai vécu cent ans, disoit M. de Fontenelle, et je mourrai avec la consolation de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu «.

Le monde, injuste comme il l'est, se plaît principalement à répandre sur la piété, le soupçon et le vernis de l'hypocrisie. Cependant la fausse piété, l'abus trop funeste de la religion a fait dans tous les tems, et dans ce siècle sur-tout, beaucoup moins d'hypocrites que le

Laissons, mon ami, laissons le monde invectiver contre la piété ; et en travaillant à la former en nous, mettons tous nos soins à la rendre solide et exempte de reproche. Mais que faut-il faire pour l'acquérir et pour y persévérer ? En deux mots J. C. nous l'a dit : » Veillez et priez «.

Ah ! sans doute, Dieu connoît nos maux, il voit nos misères ; et pour les soulager, il n'a pas besoin de nos prières : mais pour nous dispenser de les faire, est-il, mon fils, un plus foible argument ? Dieu veut être prié, sollicité, pressé ; parce qu'il ne veut pas que nous oublions notre dépendance ; que nous perdions de vue l'hommage que nous lui devons et les droits qu'il a sur nous.

monde lui-même, malgré tous ses scandales. Hypocrites de droiture, de probité, d'honneur ; hypocrites de désintéressement, d'humanité, de bienfaisance ; hypocrites de bravoure, de courage, de fermeté d'ame ; hypocrites de sagesse, d'honnêteté de mœurs, de délicatesse, et de sentiment ; hypocrites d'incrédulité même, de prétendue force d'esprit, et de philosophie ; hypocrites dans tous les genres, qui n'ont, des qualités qu'ils affectent, qu'un vain renom qu'ils se donnent et les faux dehors dont ils se parent : voilà ce que le monde enfante dans toutes les conditions, et sur-tout parmi les Grands : voilà le secret important qu'il cherche à nous dérober, et qu'une fatale expérience, que des circonstances plus ou moins critiques nous révèlent à chaque instant malgré lui.

Dieu se doit à lui-même l'aveu que nous lui faisons de notre impuissance, le tribut de nos louanges; et c'est justice en lui de l'exiger. Il nous assure un remède puissant contre notre foiblesse, par le sentiment qu'il veut que nous en conservions; et il est de notre intérêt que l'expression continuelle de ce sentiment, si nécessaire à l'homme, soit pour nous un devoir*. Prions donc sans nous lasser jamais. Tout est promis à la prière, lorsqu'elle est le gémissement d'un cœur qui sent ses besoins, qu'elle est animée par la foi, et qu'elle est soutenue de la persévérance **.

* » Il n'est point de langue où ne se trouve cette exclamation, O mon Dieu! point de peuple chez qui un homme que la calomnie opprime, ou un père et une mère qui sont privés de leurs enfans, ne lèvent les yeux au Ciel, et ne forment dans leur douleur une aspiration secrète vers l'Etre suprême «. *M. d'Arnaud, Lettre sur Euphémie.*

Ce cri du cœur, ce cri de la prière, si naturel à l'homme, doit-il être moins vif pour les biens de l'éternité que pour ceux du tems, pour les besoins de l'ame que pour ceux du corps? Et devons-nous prier avec moins de constance et de ferveur, lorsqu'il s'agit de trouver un remède à nos passions, à nos vices, à nos erreurs, que lorsqu'il sera question de guérir nos infirmités et d'obtenir quelque soulagement à nos douleurs.

** » Demandez, et l'on vous donnera; cherchez et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. *Matth.* 7, 7 «.

» Il faut toujours prier, et ne se lasser jamais «. *Luc*, 18, 1.

Eh, quoi de plus doux que ces tendres gémissemens, ces entretiens affectueux, ces soupirs enflammés, par lesquels l'ame s'élance vers son Dieu; lui expose ses désirs; lui peint son amour; le loue de ses perfections; lui rend grâces de ses bienfaits; lui parle des peines qu'elle ressent, des maux qu'elle éprouve, des dangers qu'elle craint, des tentations qui l'affligent; implore son secours; se console, se délasse en sa présence; s'oublie, se perd délicieusement en lui; et reprend dans son sein une vigueur nouvelle (12)!

Mais en priant, veillons constamment, et combattons avec courage *. Le grand ouvrage de notre sanctification suppose l'heureux concours de deux causes qui y sont également nécessaires, Dieu et l'homme: de Dieu, par sa grâce; et de l'homme, par sa vigilance et ses efforts.

Ces deux moyens essentiels, la vigilance et la prière, renferment tous les autres (13): — le recueillement et la retraite (14), autant qu'elle est compatible avec notre état et les obligations que nous avons à remplir:

* » Si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe et ne revient plus; celui de mal faire passe et revient sans cesse: on s'oublie un moment et l'on est perdu «. *M. Rousseau.*

douce retraite! qui nous fait jouir en paix de nous-mêmes; qui nous rappelle à Dieu, à nos devoirs, à la vérité; qui nous aide à revenir de sang froid sur les fausses opinions du monde; sur ses entretiens contagieux et funestes, où chaque idée que l'on reçoit est un préjugé, où chaque principe que l'on adopte est une source d'erreurs: — la fuite des occasions qui peuvent nous porter au mal; car celui qui aime le péril, dit l'Écriture, y périra: — le choix des livres, des conversations *, des sociétés, qui décide presque infailliblement nos sentimens et nos mœurs, et qui souvent même nous fait per-

* » Les entretiens polissons préparent les mœurs libertines «. *Id.*

Et les discours impies gâtent tout à la fois et l'esprit et le cœur.

Ce qui fait le plus gémir toute ame honnête et sensée, est de voir des hommes, qui d'ailleurs pensent bien et ne mènent point une vie libertine, hasarder, uniquement pour plaisanter, les propos les plus irréligieux et les maximes les plus licencieuses. Ils se croient pleinement justifiés, lorsqu'à la fin d'un pareil entretien ils ont fait une espèce de rétractation. Mais outre qu'il est toujours bien criminel et bien indécent de plaisanter sur des matières aussi sérieuses, et de se rendre, même en jouant, l'écho du vice ou l'apôtre du mensonge, le poison que renferment leurs discours, a déjà produit son effet sur des imaginations tendres et susceptibles; sur des cœurs à moitié corrompus, et qui n'attendoient pour l'être entièrement et sans retour, que cette facilité qu'on

dre en un jour le fruit de bien des années * : — le sentiment de la présence de Dieu (15), qui nous met en garde contre les saillies des passions ; qui nous soutient dans les maux de la vie et nous les rend plus faciles à supporter ; qui nous fait jouir des vrais biens avec sagesse et avec reconnoissance : — l'heureux choix d'un guide éclairé ; qui veille avec nous sur nous-mêmes ; qui voit sans prévention, sans illusion, ce que l'aveuglement de l'amour-propre pourroit nous dérober ; qui joint, à nos foibles lumières, celles que l'expérience lui donne et les grâces attachées à son ministère : — la fréquentation des sacremens, qui, par l'épreuve qui les précède, les dispositions qui les accompagnent, les secours abondans qu'ils nous procurent, les faveurs et les dons qu'ils renferment, entretiennent notre vigilance, soutiennent notre exactitude, augmentent notre ferveur, deviennent pour nous le sanc-

leur donne de se justifier à eux-mêmes le dérèglement de leurs passions ; sur de jeunes personnes, dont l'esprit s'ouvre sans peine aux impressions dangereuses, et qui retiennent bien plus aisément un sophisme ingénieux qui les flatte, qu'elles ne sont frappées d'un désaveu qui répond foiblement aux raisonnemens captieux qu'on a pu faire.

Voyez la note qui est au bas de la page 90, t. II. » Je hais les mauvaises maximes, etc. «.

** *Una giornata di compagnie alletatrici ha forza di guastare tutte le buone lezioni d'anni parecchi.* Muratori.

tuaire de la sagesse et l'école de la vertu (16) : — les actes contraires aux tentations qui nous assiègent, ces pratiques de renoncement et d'abnégation (17), qui donnent de la vigueur à notre ame, affoiblissent la violence de nos penchans, déracinent nos vices, nous préparent des armes pour le combat, et sont déjà comme des présages de la victoire : — le règlement général de notre conduite, qui met de la justesse dans nos vues, de l'ordre dans nos actions, de la fermeté et de la constance dans nos résolutions : — les occupations journalières, le travail assidu *, le bon emploi du tems, si opposé à celui qu'en font tous les jours ces agréables de l'un et de l'autre sexe, pour qui la vie n'est qu'un cercle ennuyeux de toilette, de visites, de promenades, de spectacles, de jeu, de repas, de lit encore plus que de sommeil, de soins munitieux et frivoles, d'occupations stériles, d'importantes bagatelles; eh, quelle vie pour un être pensant ! — l'accomplissement de tous les devoirs de Religion, et en particulier de ceux d'un paroissien zélé; devoirs si ignorés, et si nécessaires cependant,

* On ne sauroit trop le répéter ; l'oisiveté est la mère de tout vice. » Envoyez-le au travail, dit l'Écriture, » de peur qu'il ne soit oisif ; car l'oisiveté enseigne » beaucoup de mal «. *Multam malitiam docuit otiositas.* Eccli. 33, 29.

puisqu'ils contribuent essentiellement à l'édification publique, qu'ils nous réunissent beaucoup mieux que tout autre exercice dans l'adoration commune et l'observance d'un même culte, qu'ils nous assurent des instructions aussi simples que solides *, qu'ils influent efficacement sur les mœurs par le bon exemple, et que d'ailleurs ils nous sont prescrits par l'Église (18) : — l'offrande assidue de ce sacrifice adorable, par lequel se perpétue sur nos autels celui de la croix ; de ce sacrifice dont l'Homme-Dieu est tout à la fois le premier prètre et la victime, et qui dès-lors, par sa nature même, est, aux yeux du souverain Ètre et du Chrétien fidèle, l'acte le plus excellent de la Religion : — enfin toutes les pratiques de piété, propres à la nourrir dans notre ame et à l'accroître ; telles que sont l'examen de prévoyance pour la journée, dans la prière du matin ; l'examen de conscience le soir ; les saintes lectures ; les aspirations fréquentes

* » L'antiquité ne nous offre rien de semblable en ce » genre. C'est une belle institution que celle de rassembler les citoyens dans un tems et en un lieu marqué, » pour leur exposer d'une manière claire, solide et touchante, les règles de conduite les plus propres à » procurer le bonheur de la société et celui de chacun » de ses membres. C'est, pour ainsi dire, semer la » vertu «. *Journ. Encyclop.* du 15 Octobre 1761.

vers le Ciel; la visite des malades; le soulagement des malheureux; les aumônes abondantes, par lesquelles nous prêtons à usure au Seigneur; l'empressement à établir le règne de Dieu dans les ames, en éclairant ceux qui sont dans les ténèbres, en soutenant ceux qui sont foibles, en dérobant à la séduction ceux qui sont en danger de se perdre, en ramenant ceux qui s'égarent: telles que sont encore les témoignages de confiance envers les amis de Dieu; les marques de compassion, d'intérêt pour l'Église souffrante; ces effets vraiment respectables de l'union si belle, qui lie dans l'Église Catholique l'ame vraiment chrétienne à tous les êtres intelligens et sensibles, destinés à procurer la gloire du Très-Haut; qui la lie à la terre, au ciel, à tout l'univers, par une chaîne d'amour, dont le terme est Dieu même: pratiques saintes et sublimes! que l'irréligion du siècle traite de petitesses et de minuties; qui le sont en effet, si on en prend mal l'esprit et si on les sépare du culte essentiel de la vertu, mais qui seront toujours grandes dès qu'elles conduiront aux grandes choses *.

* » J'admire plus la Religion dans les petites pratiques qu'elle inspire aux gens d'esprit, que dans les grandes choses qu'elle fait entreprendre au commun

Mais, Valmont, pour faire usage de ces moyens qui mènent à la piété, ou qui la soutiennent et qui l'augmentent, il faut de la force, j'en conviens *; il faut braver le respect humain... Le respect humain! le plus dangereux obstacle à la piété, le plus fatal ennemi de tout bien, celui qui en étouffe, qui en arrache le germe dans sa naissance; lui, mon fils! le tyran des ames foibles et lâches, qui, leur laissant oublier que » la vraie gloire est de suivre le Seigneur «, leur fait apostasier la religion, trahir leur conscience, rougir de Jésus-Christ, et renier ses plus saintes maximes; lui cependant, qui ne nous rend le monde si redoutable que par la frayeur qu'il nous en donne, tandis que la censure du monde est si peu à craindre pour quiconque l'affronte et le méprise **; lui enfin, ce respect humain, qui n'est fort contre nous, qui ne nous impose, qu'autant que nous le voulons bien. Ah! Valmont, pour apprendre à le

» des hommes «. *Le Roi de Pologne. Réflexions sur divers sujets de Morale.*

* » Il n'y a point de vertu sans force, et le chemin » du vice est la lâcheté «. *M. Rousseau.*

** Le monde est un tyran dont j'ai fait mon esclave.
Du poids de sa censure accablant qui le craint,
Il se laisse enchainer par celui qui le brave.

DESMAHIS.

vaincre, souviens-toi des égaremens auxquels il t'a conduit, des vils préjugés sur lesquels il s'appuie, des principes honteux qui le font naître et le fortifient, de cette bassesse d'ame qui l'accompagne, de l'opprobre qui le flétrira un jour, lorsqu'aux yeux de l'univers assemblé, Jésus-Christ rougira de quiconque aura rougi de lui et de son Évangile. Eh, que t'importent les éloges ou les censures d'un monde insensé, qui, jugé lui-même, sera forcé de rendre hommage à la vérité, à la vertu, qu'il aura méconnues ou déshonorées ?

Les plus grands intérêts, les plus grands soins, mon fils, doivent t'occuper aujourd'hui. Tu élèves le plus important et le plus noble édifice, celui de ta perfection : travailles-y sans crainte, sans foiblesse, sans relâche ; c'est élever en même tems le monument le plus durable à ta gloire et à ton bonheur.

J'ai tout fait, avec la grâce de mon Dieu, pour te procurer ce bonheur que je te désire si ardemment. Daigne le Ciel couronner mes vœux, comme il a daigné prévenir et seconder mes efforts !

O mon fils ! pour répondre dignement à ses desseins sur toi, ne perds point de vue les grandes vérités que nous avons discutées : médites-en souvent les preuves, et sur-tout

les preuves essentielles qui les démontrent ; celles de l'existence de Dieu, d'après la nature et l'existence de l'être nécessaire ; — de la spiritualité de l'ame, d'après sa faculté de raisonner et de comparer ; — de la loi naturelle, d'après les attributs de l'Être suprême, et la différence intrinsèque du bien et du mal, ainsi que des effets qui en résultent ; — de notre immortalité, d'après le plan de la législation divine ; — de la Religion chrétienne, d'après son ensemble et ses principaux caractères, sa nécessité, son ancienneté, son unité, sa perpétuité, son excellence ou sa sainteté * ; — de l'Église,

* Et n'oublions pas que cet ensemble a principalement pour objet Jésus-Christ, comme l'unique terme de toute la Religion, et le centre de réunion de l'un et de l'autre Testament : qu'il renferme, comme garans de la divinité de ce Jésus, premièrement, *les promesses* qui l'ont annoncé ; *les Justes* qui en ont été la figure ; *les Prophètes* qui l'ont prédit, qui ont vu le mélange étonnant de sa divinité et de son humanité, de sa grandeur et de ses ignominies ; qui, à cause de lui et pour rendre d'avance leurs prophéties plus sensibles, ont prédit également les révolutions des plus grands empires ; secondement, *Jésus-Christ même*, si distingué du reste des hommes par son caractère tout divin, par l'étendue de son pouvoir, par la sublimité de sa Morale, par l'esprit de sa Religion, qui, comme on l'a si bien dit, semble n'avoir pour objet que la félicité d'une autre vie, et fait encore notre bonheur dans elle-ci : troisièmement, *les Apôtres*, d'abord timides,

d'après le besoin d'une autorité; — de l'obligation indispensable d'une piété solide, d'après sa nature et les vertus qu'elle renferme. Ramené ainsi à de meilleurs principes, tu retrouveras partout l'heureux accord de la Religion avec la saine et véritable Philosophie *.

grossiers, charnels, sans éducation, sans lettres; transformés bientôt après en des hommes nouveaux; se partageant l'univers, pour l'éclairer et le renouveler; et sur des faits qui se sont passés publiquement et sous leurs yeux, scellant, avec tant d'autres disciples, leur témoignage de leur sang : quatrièmement, *l'établissement du Christianisme*, par des moyens si foibles, si peu naturels, si peu humains, et qui n'avoient, selon le cours ordinaire des choses, aucune proportion avec une si grande entreprise : cinquièmement, *les Juifs*, qui voient se vérifier en eux, depuis plus de dix-sept siècles, cette imprécation de leurs pères, lorsqu'ils demandèrent avec tant d'instances la mort de Jésus-Christ, *que son sang retombe sur nous et sur nos enfans*; les Juifs, c'est-à-dire, la plus grande merveille aux yeux d'un sage qui n'est pas prévenu par la plus aveugle et la plus stupide incrédulité : sixièmement, *l'état de la société chrétienne*, sous la conduite d'un Chef, successeur du premier des Apôtres, et sous celle des Evêques, qui, d'âge en âge, leur ont également succédé; société dans laquelle s'accomplissent avec tant de fidélité les promesses du Sauveur; société toujours subsistante dans une si grande partie de l'univers, toujours visible, toujours une, toujours triomphante, malgré tant d'ennemis conjurés pour la détruire.

* En effet, » la Religion, comme l'a très-bien dit M. d'Aguesseau, est la vraie Philosophie «. *Tome I de ses Œuvres, Instr.* 2.

Pour donner à ces preuves tout l'éclat dont elles étoient susceptibles, et te persuader plus promptement, que n'ai-je pu emprunter la plume et le génie de quelques-uns de nos incrédules! Mais qu'ils changent de rôle; qu'ils emploient, pour faire valoir la Religion chrétienne, toute cette magie de style, toute cette force d'expressions, toute cette richesse de détails, tout l'art que quelques-uns d'entre eux ont employé à embellir l'impiété et à orner le mensonge; qu'ils fassent pour la vérité, de suite et par principes, ce qu'ils font quelquefois pour elle par un sentiment involontaire ou par caprice: quelle cause ils auront à défendre! quelle vive persuasion ils feront naître! quels chef-d'œuvres ils enfanteront! et qu'ils mériteront de notre part d'admiration, d'éloges et de reconnoissance!

Peut-être, mon fils, cette espèce de révolution est-elle plus prochaine qu'on ne se l'imagine. Les extrémités se touchent. Nos incrédules ont été trop loin; ils ont renversé tous principes, ils ont ôté à l'irréligion son masque, et montré trop à découvert ses tristes et affreuses conséquences. Maintenant on sait à quoi s'en tenir, et ils portent en quelque sorte leur contre-poison avec eux. Il ne leur reste donc plus, pour

se donner un nouveau relief et se fonder un nouvel empire, qu'à revenir sur leurs pas et à se porter en sens contraire. D'ailleurs tout est affaire de mode parmi nous; et j'ai cru m'appercevoir que parmi les Gens de lettres d'un certain mérite, la mode de paroître ne pas avoir de religion n'étoit plus si générale. Quelques-uns même en portent depuis quelque tems le ton dans leurs ouvrages, de manière à faire croire qu'ils se sentent assez de force d'esprit pour s'élever au-dessus du préjugé philosophique qui s'attachoit à la dégrader. Puisse leur exemple influer sur le reste de la nation, et ramener parmi nous les plus beaux jours du Christianisme !

Adieu, mes chers enfans; je vous attends avec le plus vif empressement, et mon ame vole toute entière au devant de vous.

NOTES.

PAGE 272.

(1) *Que ces Anges de paix, ces dignes consolateurs des hommes.* J'ai vu avec joie, même dans des ouvrages de pure littérature et dans de simples journaux, que le ton de notre siècle, en dépit de son incrédulité, s'élevoit à une sorte d'enthousiasme en faveur de la noble fonction des Curés. M. Rousseau, les Traducteurs des *Nuits d'Young*

et des *Méditations d'Hervey*, en célèbrent la dignité et les avantages, chacun à leur manière. Quant à moi, qui l'envisage sur toutes choses par son rapport à la religion, je suis persuadé que la confiance que nous avons en eux, quand ils en sont dignes, est ce qui soutient parmi nous le peu de foi qui nous reste.

Je crois d'ailleurs l'image que M. le Tourneur a tracée de leur soin pastoral, trop intéressante et trop utile, pour ne pas l'offrir ici aux Curés de nos campagnes, comme le plus beau modèle. » Je ne connois point sur la terre de dignité plus touchante et plus respectable que celle d'un Curé, qui va porter une raison saine et un cœur sensible au milieu d'une cinquantaine de chaumières; y fixe le domicile de sa vie; adopte ces familles de laboureurs; vit et se plaît avec eux comme un père avec ses enfans; les rassemble à de certains jours réglés, pour les entretenir du Dieu qui féconde leurs champs, en présence de ses bienfaits dont ils sont entourés; abaisse à leur portée, et traduit en leur simple langage, les idées trop sublimes ou les principes trop abstraits de la Morale et de la Religion; leur apprend à sentir le bonheur facile de leur condition paisible, et à ne point envier les fortunes agitées des villes; dîme, sur la portion des riches, la part du pauvre dans la sienne, goûte leurs fêtes, et rit à leur joie; les soulage et les console des fléaux qui tombent sur eux; réjouit pour plusieurs jours la mère de famille en caressant un moment son jeune enfant; encourage au travail le jeune homme robuste, en lui montrant son père décrépit, pour qui le tems de se reposer est venu; se promène avec le vieillard dans la saison des beaux jours, et lui parle gaiement de la mort sous le vieux arbre qui reverdit encore; applanit au mourant l'entrée du tombeau, et l'approche doucement de ce terme désirable de ses infirmités et de ses douleurs «.

» Un bon Curé, a dit M. Rousseau, est un ministre de bonté, comme un bon Magistrat est un ministre de justice. Un Curé n'a jamais de mal à faire; s'il ne peut

pas toujours faire le bien par lui-même, il est toujours à sa place quand il le sollicite; et souvent il l'obtient, quand il sait se faire respecter «.

Ce que l'on dit ici des Curés, doit s'appliquer par proportion à tous ceux qui participent plus ou moins à leurs fonctions, et n'exclut point l'hommage de respect et de reconnoissance que l'on doit à l'état religieux, qui souvent même leur offre les plus dignes coopérateurs.

Que l'irréligion lui déclare une guerre ouverte, qu'elle fasse de cet état l'objet le plus ordinaire de ses invectives et de ses déclamations: le vrai Fidèle, le citoyen éclairé, ne voient en lui que d'utiles ressources, lorsqu'il est renfermé dans ses justes bornes et ramené à son véritable esprit. Honorer l'Etre suprême, par l'exercice et les pratiques régulières d'une piété fervente; renoncer aux douceurs du siècle et au commerce du monde, pour lui donner, dans une distance convenable, le spectacle édifiant des plus hautes vertus; ne point tenir aux hommes, selon la chair, pour s'y unir plus étroitement par l'esprit; dans des Ordres studieux et savans, éclairer la société par des ouvrages profonds; dans quelques-uns, la servir par des travaux pénibles; dans d'autres l'instruire par le ministère de la parole, ou former des élèves à l'État et à la Religion; dans tous, fléchir, par de saints gémissemens et une prière assidue, le Ciel irrité par nos crimes, lever vers lui des mains pures, l'intéresser à nos succès, à nos besoins, à nos mi ères; dans les Communautés de filles où ne s'est pas introduit l'esprit du monde, offrir un asile à l'infortune, un refuge à l'innocence, une ressource même au repentir, une école de piété et de vertu à la Jeunesse, pour en faire sortir par la suite d'honorables épouses et de dignes mères de famille: voilà l'objet et les fruits précieux de cet état si calomnié de nos jours; et voilà ce que le vrai sage et le chrétien fidèle admirent en lui, lorsque la règle y est en vigueur et que les abus y sont réformés.

Sur ces avantages purement civils, on peut voir ce qu'a écrit en plusieurs endroits l'*Ami des Hommes*. Je me

contenterai de citer ici ce que dit, en partie d'après lui, un de nos plus éclairés et de nos plus sages Littérateurs. » Il ne faut pas croire ce que la secte des novateurs économiques répète avec emphase sur l'inutilité des Monastères. C'est à un Marquis de Mirabeau à prononcer sur une pareille matière, parce qu'il l'a approfondie ; et non à cet assaim d'agronomes modernes, qui veulent tout innover dans l'Agriculture, comme les Philosophes dans la religion et dans les mœurs : Or, vous savez, Monsieur, ce que pense l'*Ami des Hommes* sur les avantages politiques des Maisons religieuses dispersées dans les campagnes. Les Anglois eux-mêmes ont avoué cent fois, que la destruction des Monastères avoit été parmi eux une des principales époques de la décadence de l'Agriculture ; et leurs historiens attestent unanimement, que les Moines seuls ont défriché près du tiers de l'Angleterre. Que l'on gémisse donc, avec le saint Réformateur de la Trappe, sur la cessation du travail des mains dans les Ordres Religieux, et sur les désordres où l'oisiveté et le séjour des villes * ont plongé quelques-uns de leurs membres ; que l'on s'efforce de ramener, par la douceur, les Ordres Monastiques à leur ancien esprit de régularité et de clôture ; mais que l'ingratitude et l'amour des nouveautés ne portent pas une main homicide sur ces anciens asiles des lettres et de la vertu «. *M. Fréron. Année Littéraire.*

C'est à peu près de la même manière que s'exprime l'Abbé Velly, qu'on ne soupçonnera pas d'être trop favorable aux Religieux. Après avoir parlé des exemptions

* Ajoutons, pour les Provinces, la trop grande aisance et le trop petit nombre de Religieux dans un même Monastère : car pourquoi tairions-nous ce qui, dans de gros prieurés et de riches abbayes, donne lieu à des excès si préjudiciables à la religion, et devient un scandale pour tout le monde ? Hélas ! les enfans le diroient, si nous ne le disions pas.

Nous devons observer néanmoins, pour être exacts et vrais, que la suppression de ces maisons, mise à la place de leur réforme, seroit une calamité pour les lieux où elles sont situées, comme on ne tardera pas à s'en convaincere par les réflexions qui vont suivre.

dangereuses et des priviléges qui dans les premiers tems les ont soustraits à la jurisdiction de l'Ordinaire; » Quoi qu'il en soit, ajoute-t-il, le Gouvernement retira de grands avantages de tant de pieux établissemens. Ils ont donné des Saints à la Religion, c'étoient des écoles de vertus; des Historiens à la postérité, ce sont eux qui nous ont conservé les fastes de la nation; des citoyens utiles à l'État, c'est à leur industrie que la France doit une grande partie de sa fécondité. Elle étoit désolée par les fréquentes incursions des Barbares; on ne voyoit par-tout que campagnes arides, que vastes forêts, que bruyères, que marécages : on crut donner très-peu en cédant aux Moines des biens qui n'étoient d'aucun rapport; on leur abandonna autant de terres qu'ils en pouvoient cultiver. Ces saints Pénitens ne s'étoient point consacrés à Dieu pour vivre dans l'oisiveté; ils essartoient, défrichoient, desséchoient, semoient, plantoient, bâtissoient : le Ciel bénit un travail si pur. L'intérêt n'y avoit aucune part, c'étoit la frugalité même : la plus grande partie de ce qu'ils recueilloient étoit employée au soulagement des pauvres. Bientôt ces solitudes, incultes et désertes, devinrent des lieux agréables et fertiles «. *Histoire de France*, t. I.

Ceux qui ont succédé à ces Religieux, et qui recueillent le fruit de leurs travaux, conservent encore, dans bien des maisons, le même esprit qui anima leurs saints fondateurs. On en a cité, de nos jours, bien des exemples; et c'est à la suite d'un de ces traits dignes d'être transmis à la postérité, que le sage auteur du *Journal de France* fait les réflexions suivantes.

» Il nous semble que ces exemples, qu'on ne sauroit disconvenir être très-multipliés de la part des Moines rentés, devroient servir à trancher la question agitée depuis si long-tems, sur leur utilité ou leur inutilité pour l'État. Ils consomment leurs revenus dans les cantons qu'ils habitent; ils jettent par conséquent l'abondance dans les villages des environs : ce sont des preuves de fait, qui ne sont que trop constatées par l'opposé de ce qui arrive,

arrive, lorsqu'on supprime des Couvens dans certains endroits où la plus affreuse misère succède à l'aisance dont avoient joui jusqu'alors les habitans. Les pauvres trouvent des secours dans leurs aumônes constamment soutenues. Dans quels mains pourroit-on placer leurs biens, pour en faire un meilleur usage ? Il est inutile d'entrer dans des détails à cet égard : mais on peut faire toutes les suppositions qu'on voudra ; et si l'on n'est aveuglé ni par l'intérêt personnel, ni par le préjugé, que l'on décide, si, pour l'intérêt même des malheureux, il ne vaut pas encore mieux laisser les choses telles qu'elles sont dans l'état actuel. *Journal général de France*, année 1784, pag. 305 ; et voy. *ibid.* p. 339 «.

Je ne craindrai pas, dans une matière si importante, et qui l'est en effet beaucoup plus qu'on ne pense, de confirmer ces réflexions par celles que renferme un Discours sur l'Agriculture de M. le Marquis de Pompignan, dans la collection complète de ses œuvres. » Depuis longtems en France on ne voit de domaines supérieurement cultivés, fournis d'habitations convenables et d'habitans laborieux, que les domaines des Ordres Religieux, surtout des grands propriétaires, tels que les Bénédictins, les Bernardins, les Chartreux, etc. Cela seul, indépendamment de la reconnoissance qu'on leur doit, et de l'utilité de leur profession, devoit les mettre à l'abri de la destruction épidémique qui les poursuit. Il me semble qu'avant de procéder à l'abolition d'un Ordre Monastique, il faudroit examiner, d'une manière impartiale, si son existence est nuisible ou avantageuse à l'État ; si les biens dont on dépouillera ces Moines, tomberont en de meilleures mains ; si leurs possessions seront mieux cultivées ; si dans les cantons qu'ils habitent, les pauvres seront mieux secourus par de nouveaux propriétaires, soit laïques, soit ecclésiastiques. Je laisse à l'écart, comme on voit, l'intérêt de l'Église et de la Religion. Ces objets-là n'entrent guère aujourd'hui dans les considérations politiques. N'envisageons, dans toutes les suppressions faites

ou à faire, que le bien physique et temporel ; quel sera-t-il ? qu'y gagneront le Prince et l'État ? Quelle qu'en soit la destination, elle n'enrichira ni n'embellira les campagnes. Comment seront administrés tant de riches établissemens monastiques ? Car il y en a, je l'avoue, de nombreux et de considérables. Comment seront entretenus ces vastes bâtimens, construits avec tant de solidité, ces magnifiques temples du Seigneur, ces belles fermes peuplées d'ouvriers et de cultivateurs ? que tout cela soit livré à des établissemens militaires, à des Fermiers du Domaine, à des Abbés commendataires, à qui l'on voudra, nous n'y retrouverons bientôt que les *champs où fut Troye*. Jettons les yeux sur les terres d'une Abbaye quelconque. Quelle différence énorme entre la Mense abbatiale et la Mense monacale ? La première a souvent l'air du patrimoine d'un dissipateur ; l'autre est comme un héritage où l'on n'épargne rien pour l'amélioration. Je ne plaide point ici la cause des Moines ; je plaide celle de toutes les cultures, de tous les propriétaires, des pauvres, du travail, et de la population. Ressuscitons un moment Virgile, Varron, Columelle ; employons-les comme experts dans l'examen de nos campagnes. Ils riront, comme Païens, de nos institutions monastiques ; mais ils combleront d'éloges, comme économes et cultivateurs, les enfans de S. Bruno, de S. Bernard, et de S. Benoit «.

Puisque je me suis arrêté, dans cette note, sur ces Ordres monastiques, j'espère qu'on ne me saura pas mauvais gré de placer ici une anecdote assez singulière, qui m'a été racontée par M. Beauzée, de l'Académie Françoise, dont j'ai parlé plus d'une fois, et qui est une excellente leçon pour ceux qui, engagés dans quelqu'un de ces Ordres, parmi les nations où ils fleurissent encore, seroient tentés d'abjurer leur état, et de devenir ce que nous appelions nous-mêmes autrefois des apostats.

Dans une riche abbaye, un Procureur de la maison, perverti par l'esprit du monde qu'il étoit obligé de fréquenter de nouveau, et par la dissipation continuelle où

l'entrainoit son genre d'occupations, forma le dessein de renoncer à ses engagemens. S'étant fait, aux dépens de sa communauté, un fond considérable, il jeta les yeux sur un jeune Profès, qu'il désiroit associer à son projet, et se borna dans le premier instant, à lui demander s'il se sentoit disposé à venir passer avec lui quelques jours dans une des fermes de l'abbaye. Le jeune Religieux y consentit, après avoir obtenu de son Prieur la permission dont il avoit besoin. Au bout de deux ou trois jours, le Procureur, que nous nommerons Dom Sylvestre, dit au jeune Religieux : Mon ami, vous venez de goûter les prémices d'une vie bien plus douce que celle à laquelle la règle nous assujettit : voulez-vous recouvrer pour toujours votre liberté? Suivez-moi; je vais à Genève. Le fonds que je me suis ménagé suffira pour nous deux, et nous fera jouir de tous les plaisirs de la vie. Le jeune homme dissimula son étonnement, et répondit avec beaucoup de douceur et de franchise qu'il aimoit son état, sa maison, son genre de vie, ses études, qu'il seroit charmé de continuer..... C'est assez, dit le Procureur, vous êtes le maître de rester : mais vous avez mon secret; jurez-moi que vous ne le trahirez pas. Le jeune Profès fit le serment qu'on lui demandoit; et ils se séparèrent. De retour dans sa maison, il dit seulement que Dom Sylvestre se disposant à aller plus loin, il n'avoit pas cru devoir l'accompagner.

Quant au Procureur, il se mit en route sans aucun délai, et étant arrivé près de Genève, il entra dans un petit sentier détourné, tout bordé de buissons épais, descendit de cheval, tira de sa valise un habit de cavalier, et jeta, comme on dit, son froc aux orties; après quoi, il reprit le grand chemin qu'il avoit quitté. A très-peu de distance de là, une espèce de vigneron l'arrête et lui dit : Mon père, vous êtes sûrement un Procureur de tel Ordre. Je travaillois à ma vigne sur une colline prochaine, lorsque je vous ai vu changer d'habit : vous allez à Genève. J'ai fait comme vous; j'étois Procureur de Communauté

comme vous : profitez de mes exemples et de mes avis. On saura bientôt qui vous êtes ; et l'on vous méprisera. Vous ne tarderez pas à dissiper dans la mollesse et les plaisirs tout l'argent que vous avez amassé. L'indigence, les chagrins et les remords, se réuniront pour vous tourmenter. Croyez-moi, venez passer dans ma chaumière la nuit qui s'approche ; je vous y traiterai le moins mal qu'il me sera possible ; vous aurez le tems de faire vos réflexions, et demain matin, vous prendrez le parti que vous jugerez le plus convenable. L'offre fut acceptée. Dans la cabane de son hôte, notre voyageur trouva une femme et des enfans qui le reçurent de leur mieux, quoique tout respirât autour d'eux le dénuement et la pauvreté. Ayant pris conseil de la nuit, qu'il passa dans la plus grande agitation ; dès le lever de l'aurore, il selle son cheval, remercie son hôte, et lui propose de revenir avec lui, en lui promettant de le faire rentrer dans sa maison. Je le voudrois, dit l'infortuné ; mais je suis retenu par des liens plus difficiles à rompre que des chaines de fer ; vous avez vu ma femme et mes enfans : Plaignez-moi, et priez pour moi.

Dom Sylvestre alla reprendre son habit de Religieux où il l'avoit laissé. A sa rentrée dans la cour de l'abbaye, avant qu'on eût pu soupçonner la vraie cause de son absence, la première personne qu'il rencontre fut le jeune Profès. M'avez-vous gardé le secret, lui demande-t-il à l'instant ? Oui, mon Père, je vous l'avois juré. — Eh bien, vous ne serez pas obligé de le garder long-tems. J'ai là, en mettant la main sur son cœur, un poids qui m'accable, et la peine que je ressens ne tardera pas à me conduire au tombeau. Après ma mort, je vous permets de tout révéler. Attaqué presqu'aussitôt d'une maladie de langueur, il mourut en effet dans l'année ; et c'est de la bouche même du jeune Religieux, que M. Beauzée tenoit le fait qu'il m'a raconté.

PAGE 273.

(2) *Qu'on ose en ridiculiser jusqu'au nom même.* M. Rousseau fait dire à Madame de Wolmar : » Je suis donc dévote à votre compte, ou prête à le devenir ! Soit, les dénominations méprisantes changent-elles la nature des choses ? Si la dévotion est bonne, où est le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous ? La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut servir Dieu plus noblement ; elle porte jusqu'au ciel même ses prétentions et sa fierté. O mes pauvres Philosophes « !

On se plaint dans le monde que la dévotion fait tourner la tête. Il est vrai, elle devient délire dans les têtes mal organisées, qui tournent en extravagance et en folie tout ce qui les affecte vivement. Elles sont devenues folles dans la dévotion ; et elles l'auroient été dans la galanterie, si elles s'étoient portées de ce côté-là.

PAGE 275.

(3) *Ce n'est qu'en aimant bien Dieu, etc.* Tel est encore le langage que fait tenir M. R. à Madame de Wolmar ; et que ces aveux sont précieux, de quelque part qu'ils nous viennent, puisqu'il est aisé de sentir que c'est la raison même qui les arrache ! » Une autre sera-t-elle plus sensible que moi ? Menera-t-elle une vie plus de son goût ? Aura-t-elle plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y suis inquiète, mon cœur ignore ce qui lui manque ; il désire sans savoir pourquoi. Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon ame avide cherche ailleurs de quoi la remplir : en s'élevant à la source du sentiment et de l'être, elle y perd sa sécheresse et sa langueur ; elle y renaît, elle s'y ranime ; elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie, elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps : ou plutôt elle n'est plus en elle-même, elle est toute dans

l'être immense qu'elle contemple; et dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer, par cet essai d'un état plus sublime, qu'elle espère être un jour le sien «.

» A ne consulter que la saine philosophie, n'est-il pas aisé de s'appercevoir, dit M. d'Arnaud, du peu de solidité des affections terrestres? Où sont les amitiés désintéressées et constantes, les plaisirs véritables, les fortunes qui ne soient pas soumises à des revers? Où est le bonheur réel? En vain le demanderions-nous à tout ce qui nous entoure: et dans nos malheurs, qui accourt nous consoler, quand tout nous abandonne et nous laisse un vide affreux de nous-mêmes? quelle main est empressée à essuyer nos larmes? qui nous soutient dans les horreurs de la pauvreté, spectacle si effrayant pour le monde? quel est enfin l'ami que nous trouvons toujours prêt à nous recevoir, à nous entendre, à verser des soulagemens dans notre ame affligée? Ai-je besoin de le dire? Il n'y a que l'idée de Dieu qui puisse nous faire supporter la vie; c'est devant cette grande image, que s'évanouissent tous les autres objets aux yeux mêmes du *raisonneur*, qui apprécie tout sans le secours de la religion «. *Lettre sur Euphémie.*

PAGE 276.

(4) *On lui est consacré, dévoué tout entier.* C'est ainsi que M. Rousseau peint une ame pieuse; pourquoi faut il que de si belles images soient dans un livre, où, sans une mission particulière, personne, d'un peu sage, n'ira les chercher! » Tout devient sentiment dans un cœur sensible. Julie ne trouve dans l'univers entier que des sujets d'attendrissement et de gratitude. Partout elle apperçoit la bienfaisante main de la Providence; ses enfans sont le cher dépôt qu'elle en a reçu; elle recueille ses dons dans les productions de la terre; elle voit sa table couverte par ses soins; elle s'endort sous sa protection; son paisible réveil lui vient d'elle; elle sent ses leçons dans les

disgrâces; et ses faveurs dans les plaisirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui est cher, sont autant de nouveaux sujets d'hommages ; si le Dieu de l'univers échappe à ses foibles yeux, elle voit par-tout le père commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes, n'est-ce pas servir autant qu'on peut l'Etre infini « ?

PAGE 277.

(5) *Malheur à ces hommes qui croient d'une manière et qui agissent de l'autre, etc.* » Il y a des gens qui se bornent à une religion extérieure et maniérée, qui, sans toucher le cœur, rassure la conscience ; à de simples formules : ils croient exactement en Dieu à certaines heures, pour n'y plus penser le reste du tems. Scrupuleusement attachés au culte public, ils n'en savent rien tirer pour la pratique de la vie. Ne pouvant accorder l'esprit du monde avec l'Évangile, ni la foi avec les œuvres, ils prennent un milieu qui contente leur vaine sagesse : ils ont des maximes pour croire, et d'autres pour agir ; ils oublient dans un lieu ce qu'ils avoient pensé dans l'autre ; ils sont dévots à l'Église, et Philosophes au logis. Alors ils ne sont rien nulle part ; leurs prières ne sont que des mots ; leurs raisonnemens, des sophismes ; et ils suivent, pour toute lumière, la fausse lueur des feux errans qui les guident pour les perdre «. *M. Rousseau.*

Il ne se rencontre malheureusement que trop de ces sortes de personnes, qui veulent allier ce qu'il y a de plus incompatible ; Dieu et Bélial, comme parle l'Écriture ; la lumière et les ténèbres ; le vice et la religion. On peut en donner pour exemple ce trait de la célèbre Marquise de Montespan. » Elle s'étoit fait une Morale trop relâchée pour une Chrétienne, trop sévère pour la maîtresse d'un Roi. Ses belles mains ne dédaignoient pas de travailler pour les pauvres. Elle croyoit que des aumônes, l'assiduité au service divin, quelques pratiques extérieures, rachetoient auprès de Dieu le déréglement de sa conduite. Elle approchoit de la table sacrée à la faveur de quelques

absolutions surprises à des Prêtres mercenaires ou ignorans. Un jour elle essaya d'en obtenir une d'un Curé de village dont on lui avait vanté la facilité. Mais cet homme de Dieu lui dit : » Quoi ! vous êtes cette Madame de Mon» tespan, qui scandalise toute la France? Allez, Madame, » renoncez à vos coupables habitudes, et vous viendrez » ensuite à ce Tribunal redoutable «. Elle sortit furieuse, alla se plaindre au Roi, et lui demanda justice de la généreuse fermeté du confesseur comme d'un outrage : mais le Monarque ne crut pas que son autorité s'étendît jusqu'à juger, dans les Sacremens, ce qui se passe entre l'homme et Dieu «. *Dictionnaire d'Éducation.*

PAGE 281.

(6) *Si tu aimes la gloire, si ce feu sacré, ce désir inquiet des belles ames, etc.* Il y a dans la Vie de S. Ignace un trait qui m'a toujours frappé. Il entreprit de gagner à Dieu Xavier qui enseignoit la Philosophie. Xavier avoit l'esprit beau, l'humeur agréable, l'ame noble, et les mœurs très-pures; mais il étoit naturellement un peu vain, et aimoit l'éclat. Ignace, qui observoit tous ses mouvemens, le voyant un jour disposé à l'écouter, le pressa plus vivement que jamais. » Xavier, lui dit-il, que sert à l'homme de gagner l'univers, et de perdre son ame ? S'il n'y avoit point d'autre vie que la vie présente, ni d'autre gloire que celle du monde, vous auriez raison de ne songer qu'à paroître et à vous élever parmi les hommes : mais s'il y a une éternité, comme il y en a une assurément, à quoi pensez-vous de borner ici vos désirs; et pourquoi préférez-vous ce qui passe comme un songe, à ce qui ne finira jamais ? Croyez-moi, les vains honneurs de la terre sont trop peu de chose pour un cœur aussi généreux que le vôtre : le seul Royaume du Ciel est digne de vous. Je ne prétends pas éteindre l'ardeur que vous avez pour la gloire, ni vous inspirer de bas sentimens : soyez ambitieux, soyez magnanime : mais portez votre ambition plus haut; et faites paroître la grandeur de

votre ame, en méprisant tout ce qui est périssable «. Xavier, touché de ces paroles, se rendit enfin, et consacra à Dieu le reste de ses jours.

IBID.

(7) *Retranche également les abus de la superstition et les excès de la singularité.* » Ceux qui parlent des vertus chrétiennes, sans être bien instruits des vertus morales et civiles, auxquelles les premières sont supérieures sans leur être jamais contraires, tombent dans des méprises, dont s'apperçoivent aisément ceux qui savent les principes. Les méprises viennent pour la plupart de la prévention commode pour le déclamateur paresseux, qui lui fait croire qu'on ne sauroit pécher en disant trop. Il arrive quelquefois de là que les esprits scrupuleux qui les écoutent, se jettent, sur-tout à l'égard des autres (*très-souvent à l'égard d'eux-mêmes*), dans des excès pernicieux. Mais il arrive presque toujours, que les auditeurs moins timides confondent l'essentiel avec le surajouté; et ne pouvant atteindre à celui-ci, se dispensent aussi de l'autre «. *L'Abbé Terrasson, la Philosophie applicable, etc.*

PAGE 286.

(8) *L'affectation et les dehors de la réforme.* L'esprit de mortification est nécessairement joint à la véritable dévotion: mais il n'y a rien de plus trompeur que ses dehors. On peut dire en un sens, que, si de toutes les vertus la mortification est une des plus utiles, elle est aussi une des plus équivoques, celle qui prouve le moins à l'extérieur, et qu'il est le plus aisé de contrefaire. Elle est souvent le masque de l'hypocrite; elle est l'affiche de presque toutes les sectes; elle est le piège auquel se laisse prendre le plus généralement la crédulité des hommes, parce qu'elle frappe le plus vivement les sens. Cependant les Religions les plus extravagantes l'ont imitée; et aucuns de nos Sectaires,

que je sache, n'a approché dans ce genre de ce que font tous les jours, par vanité ou par superstition, les Bonzes et les Talapoins. Un air hâve, un visage triste et sévère, une tête inclinée, tout cet appareil de pénitence et de réforme, que Jésus-Christ a repris si vivement et par des peintures si naïves dans les Pharisiens, ne fait pas, à beaucoup près, la vertu, s'acquiert sans peine, et forme à peu de frais un Saint de la secte et du parti: tout cela même s'allie très-bien avec le mensonge, la duplicité, la médisance, la calomnie, la dureté, l'orgueil, l'opiniâtreté: mais ce qui ne s'allie pas si aisément avec les vices, ce qu'il est trop difficile de bien contrefaire, et ce qu'aucune secte ne sut jamais imiter, c'est l'humilité, la docilité, le renoncement à soi-même, la douceur et la bonté.

Ibid.

(9) *Je sais quelles sont les bornes qu'a posées la Religion ;* » cette Religion sublime et bienfaisante, dit » M. d'Arnaud, qui, accourant toujours au secours de » la nature, lui défend de se nuire, et lui fait même » un devoir sacré de sa propre conservation «.

On accuse les Saints d'avoir passé ces bornes. Me seroit-il permis de hasarder ici une réflexion, que je soumets à la critique des ames pieuses et éclairées? Dans des siècles peu instruits, quelques-unes de nos Vies des Saints, pas aussi exactes, à beaucoup près, ni aussi précises qu'elles devroient l'être, ont moins été faites d'après les vues et la conduite des Saints eux-mêmes, que d'après les idées particulières et l'imagination trop vive de ceux qui en ont bien ou mal rapproché les traits: d'où il est arrivé quelquefois que, par un zèle mal entendu, ils ont inventé le modèle qu'ils nous présentoient, bien plus qu'ils ne l'ont copié; et ont jeté sur la Religion, aux yeux de bien des gens, un louche, que par sa nature elle n'eut jamais.

Il s'en faut bien d'ailleurs que je prétende, en aucune manière, donner atteinte à la croyance de l'Église sur les effets merveilleux de la grâce à l'égard de quelques ames privilégiées, dans lesquelles Dieu a agi d'une manière toute spéciale, et en qui il a voulu manifester sa puissance par des voies extraordinaires. Mais je voudrois que ces sortes d'exemples ne fissent pas loi pour une foule de personnes, qu'un zèle inconsidéré engage, que la présomption guide, que quelquefois même la vanité séduit, et qui, se rendant homicides d'elles-mêmes, sont souvent la victime de l'illusion et de l'amour-propre, en croyant l'être de la pénitence et de la charité. La modération est le caractère du sage; elle l'est encore plus du Chrétien humble et docile.

Parmi les conférences de Cassien, il y en a une, dans laquelle un Solitaire demande aux autres, quelle est, de toutes les vertus, celle qui conduit le plus sûrement à Dieu. Chacun d'eux dit son sentiment : et celui qui préside, après avoir recueilli toutes les opinions, fait voir que cette vertu est la discrétion; » parce » que c'est elle, qui, s'éloignant également des deux » extrémités, nous apprend à marcher par la voie droite, » et ne permet pas que l'esprit s'égare, ni d'un côté, » en passant les bornes d'une juste continence par une » ferveur excessive et une indiscrète présomption, ni » de l'autre, en nous laissant aller au relâchement et » à la tiédeur sous prétexte de ne pas accabler le corps «. *Seconde Conférence, chap.* 2.

PAGE 289.

(10) *Ce sont-là les tristes caractères de cette fausse dévotion qui décrédite la véritable.* » Ce qui donne le plus d'éloignement pour les dévots de profession (*les faux dévots*); c'est cette âpreté de mœurs, qui les rend insensibles à l'humanité; c'est cet orgueil excessif, qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime, s'ils daignent s'abaisser à quelque

acte de bonté, c'est d'une manière si humiliante, ils plaignent les autres d'un ton si cruel, leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zèle est si amer; leur mépris ressemble si fort à la haîne, que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commisération. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne ; ils ne s'aiment pas même l'un l'autre. Vit-on jamais d'amitié véritable entre les faux dévots ? mais plus ils se détachent des hommes, plus ils en exigent, et l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu, que pour exercer son autorité sur la terre ». *M. Rousseau.*

IBID.

(11) *On traite la piété, comme on traiteroit dans le monde, etc.* C'est ainsi que le monde juge les ministres mêmes de la Religion. Il voit ceux qui se produisent impunément au milieu de lui, lorsqu'ils devroient se cacher et rougir ; ceux qui affichent avec la plus criminelle indécence le ton du siècle, les mœurs et les opinions du jour, sous un habit dont le reflet, si je puis parler ainsi, met dans une plus grande évidence et rend plus odieux encore le scandale de leur conduite : il les voit et il les méprise ; car on n'est estimable aux yeux du monde même, qu'autant qu'on a l'esprit de son état. Mais il ne voit pas ceux qui s'enveloppent dans la sainte obscurité de leur ministère, et qui pourroient se montrer avec avantage : il ne voit pas le Prêtre, le Religieux, qui s'ensevelissent dans la retraite, uniquement occupés de l'étude, de la prière, des devoirs que leur état leur impose ; et il les confond avec ceux qu'il a malheureusement sous les yeux, et qui lui font illusion sur leur petit nombre, parce qu'ils se reproduisent en tous lieux, et qu'on les rencontre à chaque pas : il ne voit point, du moins souvent et de près, le Pontife vraiment digne de nos hommages, par son zèle et la pureté de ses mœurs ; le

Pasteur vigilant, borné au soin de son troupeau. S'il les connoissoit mieux, ah! sans doute, tout injuste qu'il est, il respecteroit et leurs fonctions et leurs personnes.

Partout au reste il y a des hommes qui s'abusent; il y en a qui abusent les autres, qui abusent même de ce qu'il y a de plus saint au ciel et sur la terre; et Dieu les jugera: mais qu'on écoute à ce sujet les sages avis que l'Auteur du *Tartuffe* met dans la bouche de Cléante:

.... Toujours d'un excès vous vous jettez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu
Que par un zèle feint vous étiez prévenu;
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoi! parce qu'un fripon vous dupe avec audace,
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace;
Vous voulez que partout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui.
Laissez aux libertins ces sottes conséquences:
Démêlez la vertu d'avec ses apparences:
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture;
Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure.

PAGE 297.

(12) *Et reprend dans son sein une vigueur nouvelle.* » Si quelquefois mon cabinet m'est nécessaire, c'est quand quelque émotion m'agite, et que je serois moins bien par-tout ailleurs. C'est là que, rentrant en moi-même, j'y retrouve le calme de la raison. Si quelque souci me trouble, si quelque peine m'afflige, c'est là que je les vais déposer. Toutes les misères s'évanouissent devant un plus grand objet. En songeant à tous les bienfaits de la Providence, j'ai honte d'être sensible à de si foibles chagrins, et d'oublier de si grandes grâces.... Si la tristesse m'y suit malgré moi, quelques pleurs, versés devant celui qui console, soulagent mon cœur à l'instant. Mes

réflexions ne sont jamais amères ni douloureuses ; mon repentir même est exempt d'alarmes.... O Dieu de paix ! Dieu de bonté ! c'est toi que j'adore ! C'est de toi, je le sens, que je suis l'ouvrage ; et j'espère te retrouver au dernier Jugement, tel que tu parles à mon cœur durant ma vie.

» Je ne saurois vous dire combien ces idées jettent de douceur sur mes jours et de joie au fond de mon cœur. En sortant de mon cabinet ainsi disposée, je me sens plus légère et plus gaie. Toute la peine s'évanouit, tous les embarras disparoissent ; rien de rude, rien d'anguleux ; tout devient facile et coulant ; tout prend à mes yeux une face plus riante ; la complaisance ne me coûte plus rien ; j'en aime encore mieux ceux que j'aime, et leur en suis plus agréable. Mon mari même en est plus content de mon humeur «. C'est ainsi que M. Rousseau fait parler Madame de Wolmar.

IBID.

(13) *Ces deux moyens essentiels, la vigilance et la prière, renferment tous les autres.*

On peut voir le développement de ces vérités dans un livre de dévotion qui n'est pas assez connu, *Le combat spirituel* ; ouvrage excellent, qui conduit à la pratique et qui est le livre de ceux qui commencent, comme celui de l'*Imitation* est le livre des parfaits. Il ne sera jamais le manuel des gens du monde ; mais il l'étoit de S. François de Sales, qui reconnoissoit lui devoir tout ce qu'il avoit acquis de lumières en genre de piété, et qui s'est lui-même montré un si grand maître dans son *Introduction à la Vie dévote*, et dans toutes ses Œuvres spirituelles, dont on méprisera peut-être la naïveté pleine de bon sens, l'ancien langage rempli de grâces et d'énergie, et l'aimable simplicité ; tandis qu'on admire, par tous ces endroits, les *Essais* de Montagne. Ceux au reste qui aiment à voir réunies, jusque dans les livres de piété, les

pensées et la diction, trouveront abondamment de quoi se satisfaire dans les *Pensées de Bourdaloue*, peut-être plus admirables encore que le reste de ses Œuvres.

IBID.

(14) *Le recueillement et la retraite, etc.* » La solitude est la diète de l'ame «, a dit ingénieusement un Auteur moderne.

» Il faut une ame saine pour sentir les charmes de la retraite : on ne voit guère que des gens de bien se plaire au sein de leur famille, et s'y renfermer volontairement ; s'il est au monde une vie heureuse, c'est sans doute celle qu'ils y passent : mais les instrumens du bonheur ne sont rien pour qui ne sait pas les mettre en œuvre, et l'on ne sent en quoi le vrai bonheur consiste, qu'autant qu'on est propre à le goûter «. *M. Rousseau.*

Rien de plus philosophique et de plus chrétien, que ce que dit à ce sujet le Père Bourdaloue. » Il n'est point d'état plus digne d'envie, il n'en est point de plus tranquille ni de plus assuré, que celui d'un homme, qui, dans une retraite volontaire, sert Dieu et son prochain, sans éclat, sans nom, content d'un travail obscur, pourvu qu'il soit utile et conforme aux vues de la Providence «. *Pensées*, t. 2. *Illusion et danger d'une grande réputation.*

PAGE 299.

(15) *Le sentiment de la présence de Dieu.* Ce souvenir habituel de la Divinité, ce sentiment vif et profond de sa présence, est une des marques les moins équivoques que nous aimons Dieu, selon l'idée aussi vraie qu'ingénieuse d'un Auteur Italien ; *La memoria è come il polso dell' amore* : il est d'ailleurs un des moyens les plus sûrs de bien régler nos pensées, nos sentimens, et nos actions. Quoi de plus propre à nous porter au bien et à nous détourner du mal, que cette pensée, *Dieu me voit ?* » Si

» vous voulez pécher, disoit S. Augustin, cherchez un » lieu où Dieu ne vous voye pas «.

Pour que ce sentiment s'imprime plus fortement en nous et acquière plus d'empire sur notre ame, il faut non seulement se bien remplir de la majesté et de l'immensité de Dieu, mais s'accoutumer à le voir dans tous ses dons ; et la nature nous en offre de toute part : il faut de plus, ne parler jamais de lui qu'avec le plus profond respect. » Je me souviens, dit M. de Voltaire, que dans plusieurs conférences que j'eus en 1726 avec le Docteur Clarke, jamais ce Philosophe ne prononçoit le nom de Dieu qu'avec un air de recueillement et de respect très-remarquable. Je lui avouai l'impression que cela faisoit sur moi ; et il me dit que c'étoit de Newton qu'il avoit pris insensiblement cette coutume, laquelle doit être en effet celle de tous les hommes «. *Métaph. chap.* 1.

PAGE 300.

(16) *La fréquentation des Sacremens, qui.... deviennent pour nous le sanctuaire de la sagesse et l'école de la vertu.* C'est ainsi que l'on devroit considérer en particulier le tribunal de la Pénitence, lorsqu'il est rempli par un ministre qui réunit tout à la fois les lumières et la piété. Les demi-Chrétiens, qui démentent leur foi par leurs œuvres, envisagent la Confession comme un joug intolérable ; ceux qui n'ont qu'une foi partielle ou qui se glorifient de n'en point avoir, la regardent comme une institution arbitraire : mais le vrai Fidèle, pour qui d'ailleurs elle est suffisamment prouvée par la tradition la plus ancienne, ou plus simplement encore par l'autorité de l'Église, la voit, au contraire, comme une des ressources les plus utiles et les plus consolantes, que la sagesse et la bonté divine ayent réservées à la foiblesse humaine.

Rien en effet n'est plus propre à tranquilliser nos ames, à nous rappeler à nous-mêmes, à réprimer et

à corriger nos vices *, à nous former à la pratique des vertus, que l'usage fréquent du Sacrement de Pénitence, reçu avec les dispositions convenables, et séparé des abus qui se glissent dans les plus saintes institutions. Chez les Protestans eux-mêmes, quelques-uns de leurs ministres n'ont pas fait difficulté d'avouer, que le retranchement de la Confession parmi eux avoit eu par rapport aux mœurs les suites les plus funestes. L'humble aveu de nos fautes, quand il nous reste quelque sorte de droiture, est lui seul capable de faire naitre en nous les plus sérieuses réflexions sur nos égaremens, de nous en découvrir la source, et de dissiper l'illusion des prétextes, ou celle même des faux principes, que nous nous étions formés jusqu'alors. Je citerai, pour garant de ce que j'avance, un trait, que les personnes les mieux instruites à cet égard m'ont attesté, et qui prouve en même tems que l'incrédulité est plus souvent dans le cœur que dans l'esprit.

Un Lieutenant-Général, plein d'estime pour un Officier que le Maréchal de Saxe honoroit de sa confiance, lui avoit fait part de ses doutes sur la Religion. Cet Officier, aussi distingué par sa piété que par sa valeur, l'avoit porté à s'éclairer sur un objet si important. Vaincu par ses sollicitations, il s'étoit déterminé à conférer, à plusieurs reprises, avec le Père de Neuville, avec le Père Renaud; et, malgré la solidité de leurs raisonnemens, il n'avoit pu parvenir à la conviction, lorsque l'Officier, faisant un dernier effort, l'engagea à s'adresser à un Ecclésiastique qu'il avoit choisi pour son Confesseur. Le Lieutenant-Général alla le voir de sa part. Il lui dit ce qui l'amenoit, et les démarches infructueuses qu'il avoit faites pour dissiper ses doutes. Monsieur, lui répondit l'Ecclésiastique, que pourrois-je vous dire de plus que ce que vous ont dit

* » On peut regarder la Confession, a dit M. de Voltaire, comme » le plus grand frein des crimes secrets «.

un Père de Neuville, un Père Renaud ? et quels raisonnemens pourrois-je faire, qui eussent plus de force que ceux qu'ils ont employés pour vous convaincre ? Il ne me reste qu'une ressource, daignez en faire l'épreuve. Entrez dans mon Oratoire ; prions le Seigneur qu'il éclaire votre esprit, qu'il touche votre cœur ; et commencez par vous confesser. — Moi ! Monsieur ; et à peine crois-je en Dieu — Vous y croyez, Monsieur, et à toute la Religion plus que vous ne pensez. Mettez-vous à genoux ; faites le signe de la croix ; je vais vous rappeler votre *Confiteor* et vous interroger. Après bien des marques d'étonnement qui ne paroissoient que trop fondées, bien des répétitions sur ses doutes et même sur son incrédulité, bien des contestations et des difficultés, notre militaire obéit enfin, et répondit naïvement aux différentes questions qu'on lui fit. On fixa avec lui l'époque de ses premiers égaremens ; on entra dans quelque détail sur les désordres qui en avoient été la suite. Insensiblement le cœur de cet homme s'ouvrit ; sa voix commença à s'altérer ; quelques larmes s'échappèrent de ses yeux malgré lui : l'Ecclésiastique, s'appercevant de son trouble, cessa les questions ; et se livrant à toute l'ardeur de son zèle, fit une exhortation vive et touchante, qui acheva ce que ces interrogations et de premiers aveux avoient commencé. O mon Père, lui dit le pénitent à travers mille sanglots ; vous avez pris l'unique route qui pouvoit conduire à mon cœur ; je suis un malheureux que les passions seules avoient égaré, qui portoit son juge au fond de sa conscience et en étouffoit la voix, qui n'osoit s'avouer ses crimes à lui-même, et qui aimoit mieux ne rien croire que d'être forcé de bien vivre. Dès demain je reviendrai vous trouver, et je vous ferai une confession plus étendue. Il la fit avec les sentimens de la componction la plus vive, et mourut quelques années après dans tous les exercices de la pénitence et d'une vie vraiment chrétienne.

IBID.

(17) *Ces pratiques de renoncement et d'abnégation, etc.* » Notre liberté, comme toutes nos autres facultés, a besoin d'être agrandie, dirigée et perfectionnée. Pour agrandir et fortifier la liberté, il faudroit s'accoutumer dès la plus tendre enfance à ne rien faire que par choix; à ne parler, à ne se taire; à n'agir qu'après se l'être commandé à soi-même; à bannir tout empressement, toute ardeur, toute impétuosité qui nous entraineroit hors de nous; enfin à consulter sans cesse la raison, et à lui être docile. Ainsi, pour dompter un coursier généreux, pour lui donner plus de force et de souplesse, une main habile le dirige; tantôt elle précipite ses pas, tantôt elle l'arrète tout à coup au milieu de sa course; à chaque moment elle lui donne une allure nouvelle. Malheur à ces hommes, qui, semblables à des machines animées, suivent sans réflexion la pente de l'habitude! Cette habitude, fût-elle indifférente, et même eût-elle quelque utilité dans ses effets, devient néanmoins funeste, en accoutumant la volonté à la servitude, et en énervant les forces de la raison. C'est dans ces occasions faciles, que notre raison doit faire l'apprentissage de l'empire qu'elle doit exercer dans des occasions difficiles. Ah! si, tandis qu'il ne lui en coûte rien que de commander, elle obéit ou reste oisive, comment dans les occasions difficiles se déterminera-t-elle à exercer un pouvoir onéreux? Le pilote, qui dans un tems favorable et serein ne s'accoutume point à manier le gouvernail, quelle facilité aura-t-il pour manœuvrer au milieu de l'orage...? O vous! qui êtes épris du désir de la sagesse, exercez les forces de votre liberté sur les passions naissantes, étouffez tous les dangereux désirs dans leur berceau, n'oubliez jamais le précepte du Sage, écrasez contre la pierre les lionceaux quand ils sont à la mamelle; si vous attendez qu'ils soient plus grands, vous deviendrez en gémissant leur proie «. *La vraie Philosophie.*

PAGE 301.

(18) *Et que d'ailleurs ils nous sont prescrits par l'Église.* Il est vrai que l'assistance à sa Paroisse est prescrite par les Canons. Elle l'est spécialement (au moins de trois Dimanches l'un) quant à la messe paroissiale et aux instructions qui s'y font. Mais que sont aujourd'hui, pour la plupart des Chrétiens, les préceptes de l'Église? Il en est de plus formels encore, dont tout le monde est instruit, et dont la violation sans cause réelle et suffisante est un péché mortel; ceux, par exemple, du jeûne et de l'abstinence dans de certains jours, de la sanctification des Dimanches et des Fêtes *, par la cessation de la vente ou du travail, et l'assiduité aux divins offices et à la prière : et qui est-ce aujourd'hui qui les remplit comme il faut? On se dit Chrétien; on veut tenir par quelque endroit à Jésus-Christ et à son Église; d'après cela on réserve un jour dans la semaine pour faire abstinence; on en réserve deux ou trois par semaine dans le Carême; on ne se permet pas de vendre ou de travailler, dans des jours privilégiés que l'on détermine à son gré; on jeûne le Vendredi-saint; et à la faveur de mille prétextes dictés par la cupidité, par la sensualité, par le soin excessif d'une santé, qui n'est délicate et foible que pour le devoir, mais qui est toujours forte et robuste pour les plaisirs, que dis-je? à la faveur même de quelques passages de l'Écriture sainte, aussi mal entendus que mal adroitement appliqués contre la teneur du précepte, on se rassure, on se tranquillise, on s'approche même une fois

* Il faut convenir cependant qu'il seroit à désirer, que, dans quelques diocèses, le nombre des Fêtes fût notablement diminué. En général on les rempliroit mieux; le peuple s'y porteroit moins à des excès aussi honteux que nuisibles, le travail, si utile au Public et aux particuliers, seroit moins interrompu; et si les Traitans y gagnoient un peu moins, la Religion et l'État y gagneroient davantage.

On a senti enfin la nécessité de cette réforme dans le diocèse de Paris; et ce n'est que par un zèle peu éclairé qu'un petit nombre de gens en ont murmuré.

l'an des Sacremens. C'est un arrangement qu'on a prétendu faire avec Dieu, avec l'Église, avec sa conscience, une espèce de composition que quelques ministres ont la bonté d'agréer dans le tribunal de la Pénitence, ou pour laquelle on croit pouvoir se passer d'eux s'ils sont trop difficiles. En vérité, pour une telle conduite, est-ce bien la peine de se dire Chrétien? O hommes! qui dans vos opinions et dans vos mœurs n'êtes qu'absurdité et que contradiction, n'y aura-t-il donc point d'appel de vos jugemens? et les illusions que vous vous faites justifieront-elles au grand jour du Seigneur les infidélités dont vous vous serez rendus coupables? Ah! cessez de mentir à votre propre cœur. Ou soyez Chrétiens dans toute la rigueur du terme; ou abjurez, en dépit de ses preuves et de vos lumières, une religion qui vous condamne et que vous déshonorez.

LETTRE LIX.

Du Comte de Valmont.

Sans le triste châtiment que vous m'aviez fait pressentir; sans cette douloureuse image de mon malheureux ami, qui souvent me poursuit, et qui dans bien des momens vient altérer ma joie la plus vive; je serois, mon père, le plus fortuné de tous les hommes. Déjà je sens, je goûte tous les avantages et tous les charmes de la Religion. Mes passions sont plus calmes; mon esprit est plus tranquille; ma conscience est en repos autant qu'elle peut l'être; et mon cœur est satifait. O mon Dieu! pourquoi vous ai-je connu si tard! et qu'aveugles sont ceux qui cherchent loin de vous la vérité et le bonheur!

Dans le silence de la retraite, à l'aide d'un guide aussi tendre que sage, j'ai médité les objets que vous m'avez retracés; ces puissans motifs d'un parfait retour vers Dieu; ces grandes vérités, dont le premier éclat, dès le moment où je reçus votre Lettre, m'avoit si vivement frappé. Quels heureux traits de lumières elles ont portés en moi! quels sentimens elles y ont dévelop-

pés ! Ah ! que Dieu m'a paru grand et miséricordieux ! mais que je me suis trouvé criminel ! que devant lui je me suis vu petit et misérable ! J'ai repassé mes années dans l'amertume de mon ame ; j'ai remonté à la source vile et impure de mes désordres et de mes erreurs ; j'en ai suivi la trace ; et qu'ai-je apperçu, grand Dieu ! qui ne fût propre à m'humilier et à me confondre ? Courbé sous le poids de mes infidélités, j'ai dévoilé ma honte et confessé mes crimes. Le Ciel daignoit m'entendre. Par le secours de son ministre il aidoit à ma mémoire ainsi qu'à ma foiblesse ; il touchoit, il brisoit mon cœur par l'opposition touchante de ses bienfaits et de mon ingratitude ; il excitoit mes gémissemens et faisoit couler mes larmes. Larmes plus douces qu'amères ! Elles soulageoient ce cœur oppressé ; elles étoient pour mon ame, ce qu'est dans les ardeurs de l'été une rosée abondante pour la terre aride et desséchée. Le ministre d'un Dieu Sauveur a vu mon repentir ; il m'a imposé des œuvres de satisfaction, propres à servir de remèdes pour le passé et de précautions pour l'avenir ; il m'a donné les plus sages conseils ; il m'a fortifié, consolé : et, déterminé enfin par la proximité de mon départ, il a ouvert en ma faveur tous les tré-

sors de la miséricorde de mon Dieu ; il m'a réconcilié.

O jour heureux, qui m'a rendu tous mes droits à la félicité, et m'a remis en possession des titres les plus glorieux, puissé-je ne t'oublier jamais ! Non ; mon père, l'infortuné captif qui tout à coup voit rompre ses liens et briser ses fers, n'éprouve pas un contentement si vif que celui qu'une telle faveur m'a fait éprouver. Vous aviez bien raison de le dire : si la pénitence a ses rigueurs, si elle exige des privations, des sacrifices ; ah ! qu'on en est bien dédommagé par l'onction de la grâce qui les accompagne !

Mais que dis-je ? des sacrifices ! C'est ma chère Émilie, qui en fait un à sa tendresse et à notre union ; qui foule aux pieds les richesses et les grandeurs, lorsqu'elle pouvoit en jouir avec tant de sagesse : mais pour moi, à qui on les arrachoit, bien plus que je ne consentois à les perdre ; moi, dont elles n'avoient que trop empoisonné les penchans et déréglé la conduite ; moi, mon père, qui en usois si mal, et qui, par mes désirs insatiables, en faisois mon tourment ; de quels sacrifices puis-je me glorifier ? et quelle perte fais-je, en perdant de tels biens ? Ah ! je gagne tout, puisque je commence à connoître le bonheur. Ce n'est donc pas dans

dans l'accomplissement de nos vœux toujours renaissans, dans la réussite de nos projets si mal concertés, qu'il se trouve, c'est dans la modération de nos désirs, et la Religion seule nous la donne.

Quel souvenir pour moi, que celui des excès, de l'aveuglement, et des malheurs auxquels je me vois échappé! quelles passions m'agitoient! quels vices je m'étois faits; quels systèmes bizarres j'adoptois tour à tour! quelle habitude de fausseté j'avois contractée! Vous seul me contraigniez à une sorte de respect pour la vérité : mais que je conçois maintenant de quel prix est l'amour que vous vouliez m'inspirer pour elle, combien nous est nécessaire la droiture de l'esprit et du cœur, et quelle influence elle a, pour le bien, sur nos sentimens et sur nos mœurs! Oui, mon père, le caractère d'un homme vrai est devenu à mes yeux le plus saint, le plus auguste de tous les caractères; et si je l'eusse conservé tel qu'on avoit pris soin de le former en moi, jamais, ah! jamais je n'èusse cessé d'être fidèle.

De faux amis, aidés de la fougue de mes penchans, m'ont entraîné, m'ont perverti : eh, de quelles voies Dieu s'est servi pour me ramener! Il me conservoit une épouse

tendre et sage, dont le caractère doux et insinuant, dont les charmes toujours simples et purs m'attachoient, lors même que je semblois m'en éloigner le plus; dont les exemples m'imposoient; dont la vertu me maîtrisoit avec empire, lorsque j'étois assez vil pour oser la soupçonner. Il me conservoit un père bon, indulgent, plein de zèle, mais d'un zèle éclairé, prudent, et circonspect; un père, un ami, qui avoit égard à ma foiblesse, qui soutenoit ma confiance, qui ménageoit avec art l'emportement et le feu de mes passions : sans un tel père, sans un tel ami, le retour à la vérité, à la vertu, m'étoit fermé pour toujours. Ce Dieu bon me préparoit encore des évènemens malheureux, mais utiles, des leçons, des revers. Hélas! que n'a-t-il pas fait pour moi? Après de telles faveurs, quelles grandes choses ne doit-il pas se promettre de ma reconnoissance! et qui doit mieux que moi célébrer ses miséricordes, par la constance à le servir!

Aujourd'hui même, j'attends de son infinie bonté une nouvelle grâce, qui va mettre le sceau à toutes les autres. Dans ces jours de salut, où, par un précepte formel l'Église appelle à la table sainte ses enfans, on me permet, tout indigne que je m'en suis montré

jusqu'ici, de m'y asseoir avec eux. On m'assure que Dieu a égard à la sincérité, à la vivacité de mon repentir; que vaincu par mes gémissemens et mes larmes, il me presse, il m'ordonne d'approcher : et cependant je redoute autant que je le désire, ce moment qui s'apprête. Je ne vois mon indignité qu'avec frayeur; je n'envisage la majesté de mon Dieu qu'avec saisissement et avec trouble. D'un autre côté, sa bonté me rassure; les paraboles si touchantes de l'Évangile me raniment, par la confiance qu'elles m'inspirent, l'idée du bonheur dont je vais jouir, me transporte et me ravit.

Ah! le croirez-vous? Je sentois encore tout le prix d'un tel bonheur, après m'en être privé par ma faute, et dans les premiers tems de mes égaremens. Oui, mon père, il y a un an à pareil jour que celui où je vous écris, que, combattu par un reste de foi et par mes doutes, j'entrai dans le Temple, sans trop savoir ce que j'allois y faire : je vis l'heureux concours des Fidèles, qui environnoient les saints Autels et s'y nourrissoient du pain des Anges : leur foi, leur piété, leur contenance modeste, une expression de contentement et de joie répandue sur tout leur extérieur, le souvenir des douceurs ineffables que j'avois goûtées

dans cette action sainte lorsque je la fis pour la première fois ; tout se réunissoit en ce moment pour faire sur moi les plus fortes impressions : je me cachai pour verser des pleurs ; je me plaignis à moi-même de l'état de doute où je m'étois plongé, des perplexités que j'éprouvois ; je me reprochai une conduite si différente de ce qu'elle étoit avant que j'eusse perdu la foi ; je regrettai mes premiers sentimens, il sembloit que j'allois les reprendre plus vifs et plus purs que jamais. Hélas ! je revis Lausane, Senneville ; et tout fut oublié....

Tandis que je vous écris, le jour commence à paroître. L'aurore du plus beau jour brille enfin pour moi ; je l'ai prévenue, pour épancher mon cœur et m'entretenir avec vous. L'union la plus sainte va mettre le comble à mon bonheur. Ah ! fasse le Ciel que les suites en soient durables, que rien à l'avenir ne me rende ingrat et parjure, que rien au monde ne soit capable d'altérer ma fidélité ! Je m'appuie sur la grâce de mon Sauveur, beaucoup plus que sur mes résolutions et mes promesses : mais ce que je crois pouvoir assurer, c'est que maintenant Jésus-Christ est tout pour moi. Sa doctrine m'enchante ; ses exemples m'enflamment ; sa vie, sa mort, son sacrifice, le don qu'il

me fait, tout ravit mon cœur et l'embrase de son amour. Je médite ses bienfaits et ses loix, je le contemple, je l'admire: et désabusé que je suis de toutes les fausses idées de grandeur et d'héroïsme que je m'étois faites, de tous les vains objets de mon culte et de mes hommages, mon Dieu, mon maître, mon modèle, mon héros, c'est Jésus-Christ.

Que je chéris, que je révère les vertus que cet Homme-Dieu m'enseigne! et que je suis disposé à les suivre! O mon père! quel spectacle à mes yeux que celui du vrai Chrétien! vraiment vertueux, parce que toutes ses vues, ses actions, sont dirigées vers cette unique fin, la gloire de son Créateur; vertueux, malgré les passions, malgré l'exemple, malgré les préjugés et la coutume; sans cesse luttant contre le monde, contre le démon, contre sa propre foiblesse; et toujours vainqueur, toujours rapportant à Dieu ses triomphes; toujours droit, équitable, tempérant, bienfaisant; toujours ferme dans ses principes, toujours d'accord avec lui-même; sa vie se déploie comme un système uniforme de conduite et de sagesse, consacré tout entier à l'honneur et à la louange de son Dieu.

Quel contraste avec le caractère des in-

crédules, tels que je les ai vus, tels que je les ai connus pour la plupart ! Sans principes fixes, sans frein, sans règle de mœurs et de conduite, sans autre loi que leurs penchans, sans autre but que le plaisir, sans autre mobile que l'intérêt du moment, presque tous sans jugement et sans raison ; ai-je bien pu les avouer pour mes maîtres, ou me glorifier quelquefois de les avoir pour disciples ? Hélas ! quels systèmes que les leurs ! quels affreux systèmes ! ils sont tels, qu'en les exposant, on ne voudroit pas être pris pour un homme qui les réduisît en pratique, et qui en admît, pour lui-même et dans le cours de sa vie, les horribles conséquences.

Aujourd'hui que je me rappelle tous leurs sophismes, tous leurs vains raisonnemens, je crois voir cet amas d'impostures fuir et disparoître devant l'éternelle vérité, comme les ombres de la nuit disparoissent et s'éclipsent au grand jour. Je crois entendre le père des lumières, dissipant ce foible nuage qu'ils osent élever devant lui, et tout indigné de leur présomption et de leur audace, leur dire comme au livre de Job : » Quel est celui-là qui mêle des sentences » avec des discours pleins d'ignorance et » de folie « ? Ce sont cependant ces hommes

que j'ai vus former une ligue contre le Seigneur et contre son Christ ; traiter d'esprits foibles et superstitieux, de fanatiques et d'enthousiastes, tous ceux qui ne pensoient pas comme eux ; repousser, à haute voix et sans ménagement, les traits qu'on lançoit contre l'irréligion ; et affrontant tout à la fois, Dieu, les hommes, et les loix, se donner sans honte pour les apologistes du vice et de l'impiété. O mon Dieu, daignerez-vous oublier que j'ai pris part à leurs blasphêmes, et que j'ai pu m'asseoir au milieu d'eux ! Ah ! pardonnez, Seigneur, les égaremens de ma jeunesse ; pardonnez-moi des erreurs que je cours rétracter aux pieds de vos Autels, et que mon cœur désavoue pour toujours.

Il s'approche, le moment fortuné après lequel je soupire, et je vais m'y préparer de nouveau. Bientôt après, mon père, je vole dans vos bras avec ma chère Émilie et toute l'aimable famille que vous nous avez envoyée. Tout est disposé pour notre départ. Demain j'abandonne un séjour où je n'aurai rien à regretter, puisque je trouverai tout auprès de vous.

Adieu, monde trompeur, qui m'aviez séduit, qui m'aviez promis le bonheur et ne me l'avez point donné ! Adieu, toutes les

faveurs de la Cour, qui étiez autrefois le plus vif objet de mes vœux, et qui l'ètes aujourd'hui de mon indifférence! Je vais apprendre loin de vous à ètre vrai, sage, et vertueux. Sous les auspices du meilleur des citoyens, comme du plus tendre des pères, je vais apprendre à devenir citoyen moi-mème, à me rendre digne, par mon étude et par mes soins, de servir un jour mon Roi, ma Patrie, si mon Roi daigne me pardonner: et si je meurs dans sa disgrace, j'aurai du moins appris à mes enfans à le servir et à l'aimer. Adieu, mes anciens amis, mes compagnons d'incrédulité! mon changement vous sera connu, car je ne craindrai pas de le manifester; vous en plaisanterez, et je n'en rougirai pas; à l'aide de vos ingénieuses saillies, vous mettrez les rieurs de votre côté, et vous n'y mettrez pas la raison; vous me plaindrez, et je plaindrai encore plus votre aveuglement, et je prierai le Ciel qu'il dissipe vos ténèbres, et je me féliciterai chaque jour de ne plus penser comme vous. Gràces à la religion, je vais avoir des principes, des mœurs; et je n'en avois pas!

ENVOI,

Qui se trouvoit à la suite de la Lettre LI, que le Comte de Valmont a écrite à son père, en se rendant aux preuves de la religion. Voyez *la note de la Lettre XLIX, page* 79.

JE vous envoie la copie du projet que le malheureux Lausane avoit mis sous le chevet de son lit, et que j'y apperçus au moment de sa mort. Il n'est pas écrit de sa main; et je ne crois pas qu'il soit de lui, quoique j'y reconnoisse son esprit et ses principes: on l'aura sans doute entrepris par son ordre, et j'ai lieu de penser que son dessein étoit, après l'avoir médité à loisir, de l'appuyer par la suite et de le répandre. Quelque jour peut-être daignerez-vous me le renvoyer avec les apostilles qui lui conviennent. Grand Dieu! quel monstre que l'incrédulité du siècle, lorsqu'on le voit sans déguisement *!

* Cette copie a été trouvée sans apostilles. On a cru pouvoir, par un petit nombre de changemens et par de légères additions, en faire le résumé des ouvrages et des systèmes du jour; et l'on a mis en note les remarques les plus nécessaires. La plupart de ces additions et des endroits cités, sont tirés de l'*Encyclopédie*, du Livre de

LE GRAND ŒUVRE.

Le secret de transformer les métaux en or est une chimère; c'est l'œuvre du préjugé : mais le grand œuvre en effet, l'œuvre par excellence, et pour tout dire en un mot, le chef-d'œuvre de la philosophie, est d'établir la liberté des opinions sur la ruine des superstitions, d'ôter aux hommes leurs entraves, de briser leurs idoles, d'élargir pour eux la voie du bonheur, de légitimer leurs plaisirs, et de faire taire leurs craintes et leurs remords *.

l'*Esprit*, du *Système de la Nature*, que l'on cite spécialement, ainsi que l'*Interprétation de la Nature*, qui, quoique beaucoup plus ancienne que le *Système*, lui a servi comme de prélude. On nous saura gré d'avoir substitué des passages pris de nos auteurs modernes à des citations de Bayle, de Spinosa, et de tous ceux qui, dans des tems plus reculés, ont levé au sein de la Religion chrétienne l'étendard de l'incrédulité.

L'Éditeur croit devoir avertir qu'il est essentiel de ne point séparer ici la lecture des notes de celle du texte, dont elles sont le contrepoison; et c'est pour cela, qu'on les a toutes mises au bas des pages auxquelles elles se rapportent.

* » Il faut, pour être heureux, étouffer les remords, a » dit un de nos Sages : inutiles avant le crime, ils ne servent pas plus après, que quand on le commet : la bonne » philosophie se déshonoreroit; en s'occupant de ces

Il faudroit, pour y parvenir, que les plus éclairés d'entre nos Sages concertassent un plan uniforme qui embrassât les moyens les plus sûrs d'avancer cet œuvre unique, le remède à tous nos maux, et le salut du genre humain. En attendant qu'ils se réunissent sur un objet si important (1), voici un plan que je crois pouvoir offrir à ceux qui se sen-

» fâcheuses réminiscences, et en s'arrêtant à ces vieux » préjugés «. *Disc. sur la vie heureuse.* Quelle philosophie que celle qui prétend nous aveugler au point de ne pas reconnoître dans l'homme un sentiment moral, une conscience, des remords, comme étant une suite du développement de sa raison et faisant partie de sa nature ! O Philosophes ! c'étoit donc là en partie ce que vous appelliez des préjugés ! Voyez les Lettres XXI et XXIII du premier volume.

Ne dissimulons pas la réponse faite par ces mêmes Sages : » C'est calomnier la philosophie, que d'imaginer » qu'elle invite au crime, en délivrant des remords ; elle » invite seulement au repos dans le crime «.

(1) Il falloit aussi qu'ils pussent se réunir sur l'enseignement ; et c'étoit le point le plus difficile. Depuis longtems on leur demandoit un corps de doctrine, et ils ne pouvoient le donner : toujours prêts à se démentir les uns les autres, ils établissoient des principes absolument contraires, ou en tiroient des conséquences tout-à-fait opposées. Mais il paroît enfin qu'ils ont pris le plus court parti, et que, se rapprochant par degrés, ils s'accordent assez maintenant à renverser tout principe, à détruire toute vérité, à ne plus voir en tout que le mouvement et la matière ; et c'est là ce qu'ils appellent *le Système de la Nature.*

tiront assez de forces et de lumières pour travailler en ce genre, et dont j'ose leur garantir le succès.

Premièrement, il est naturel qu'ils ménagent leur sûreté personnelle; et je vais leur enseigner les moyens de le faire, en leur indiquant quelques ruses qu'ils pourront employer selon les circonstances.

Lorsque leur nom sera à la tête de leurs ouvrages, ou qu'ils craindront d'être trop aisément reconnus, ils affecteront un grand respect pour la loi naturelle, pour les mœurs, pour la religion en général, et ne l'attaqueront en particulier que sous le nom de préjugé, de superstition, d'enthousiasme, et de fanatisme. Ils se donneront même, dans certains cas, pour ne pas compromettre leur réputation ou leur intérêt, une demi-teinte de christianisme, qui n'en imposera qu'aux sots dont le public abonde; et ils nageront, comme on parle, entre deux eaux. Ils enverront seulement à la découverte quelques vérités hardies *, qui, si elles passent, prépareront un libre accès par la suite à des vérités plus hardies encore : si elles ne passent pas, et qu'on vienne à en découvrir l'auteur, il en sera quitte pour chanter humblement la palinodie, et pour faire

* *Encyclopédie.*

sans honte une de ces rétractations, que la nécessité arrache, que signe la main ou que la bouche prononce, mais que le cœur désavoue, et qu'au fond le vrai Sage ne désapprouvera jamais : car enfin est-il rien de plus sacré que notre propre intérêt?

Je ne blâmerois pas même ceux qui, contraints par de puissans motifs, se prêteroient au culte public, demanderoient à participer à la sainte Cêne, et forceroient le peuple à croire qu'ils pensent comme lui. Quelques-uns crieront à l'horreur, à l'idolâtrie, à l'imposture : mais ne nous laissons pas étourdir par ces vaines clameurs; il n'y aura de dupes que ceux qui sont faits pour l'être. Eh, qu'est-ce après tout qu'idolâtrie pour des Sages, qui, pour la plupart, ne croient pas en Dieu? Qu'est-ce que fausseté, quand, avec tant de raison de douter, on ne croit pas même à la vérité? S'il y a un moment où je voulusse être brave, en laissant tomber le masque, c'est celui de la mort, où il faut laisser après soi un exemple de courage, et où l'on n'a plus rien à risquer *.

Une ruse plus adroite encore, pour pou-

* Il y a après cette vie un autre genre de risques à courir; et c'est ce qui, dans cet instant de lumière, fait trembler les plus intrépides. Voyez la note (22) de la Lettre XXXI.

voir tout se permettre et tout dire impunément, seroit de faire paroître ses ouvrages sous un autre nom; de les présenter comme » l'ouvrage le plus hardi et le plus extraordinaire que l'esprit humain ait osé produire jusqu'à présent * «; de les donner comme le livre posthume de quelque Académicien célèbre, quelle qu'ait été d'ailleurs sa manière de penser et d'écrire; et de profiter ainsi de sa célébrité pour accréditer nos opinions. Les bonnes gens pourront s'indigner de cette supercherie; mais que nous importe l'antique bonhommie de ces ames prudes et simples? L'auteur de cet écrit supposé ne se nommera qu'à ses amis.

En second lieu, pour obtenir sur la superstition un triomphe plus facile, et pour propager plus sûrement la lumière, nous nous prêterons la main; nous ferons corps, et nous nous répondrons d'un bout du monde à l'autre (2).

* *Système de la Nature*. Avis de l'Éditeur.

(2) Les Philosophes et les Incrédules sont réellement devenus, selon la remarque de M. Yvon, » une Secte » que l'ignorance admire, que le libertinage protège, » que l'ambition de l'esprit-fort prône, avec laquelle il » faut tâcher de n'avoir rien à démêler, parce que c'est » une Secte, et qu'elle en a l'emportement et l'esprit de » vengeance «.

M. Duclos a dit une vérité un peu dure, et que l'on a

Nous nous ferons des prosélytes, à quelque prix que ce soit. Nous leur promettrons, ou nous leur ferons du moins envisager comme récompense, la protection, la faveur, la considération, la fortune, et les places qu'on est à portée de leur procurer. Secrétaires, Précepteurs, Gouverneurs, Instituteurs, Académiciens, Correspondans de toutes les Académies, en France, en Angleterre, en Prusse, en Suède, en Russie, nous nommerons tout,

peine à répéter, quoique d'après lui : » Il n'y a malheu- » reusement que les fripons qui fassent des ligues, les » honnêtes gens se tiennent isolés «. *Considérations sur les Mœurs*, chap. 3.

Voici, au reste, comment un écrivain moderne a peint cette Secte audacieuse :

Philosophe !.... il s'en donne le nom,
Comme tous ces Messieurs, qui, fiers de leur raison,
Se croyant appelés à réformer la terre,
A tous les préjugés ont déclaré la guerre.
Petits pédans obscurs, qui pensent à la fois
Éclairer l'univers et régenter les Rois ;
Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Est de se croire un droit exclusif au génie ;
Flatteurs en affichant le mépris des grandeurs ;
De tout ce qu'on révère audacieux frondeurs ;
Pleins de crédulité pour des faits ridicules,
Et sur tout autre objet sottement incrédules ;
Pensant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrans ;
Prêchant la tolérance, et très-intolérans ;
Qui, sur un tribunal érigé par eux-mêmes,
Jugent tous les talens en arbitres suprêmes ;
De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs,
De quiconque les brave ardens persécuteurs :
Enfin du monde entier s'arrogeant les hommages,
Pour avoir usurpé la qualité de sages.

M. Palissot.

nous disposerons de tout par nous et par nos émissaires. Nous aurons un bureau d'adresse, où l'on tiendra registre de toutes les places vacantes et de tous ceux qui, avec l'affiche de la nouvelle philosophie, et sous la garantie de nos plus fidèles associés, se présenteront pour les remplir. Ce seront autant d'apôtres que nous enverrons en tous lieux, sans peine, sans gène, sans péril, et sans avoir à craindre d'en faire des martyrs. Nous aurons même, pour les besoins urgens, une cassette philosophique, et à notre solde, de petits auteurs faméliques, qui formeront comme des troupes légères, toujours prêtes à nous servir.

Nous exalterons à l'envi ceux qui pensent comme nous; et pour peu qu'il se rencontre parmi eux quelque homme à talent, nous en ferons, par des éloges pompeux et répétés de bouche en bouche, un génie rare et un homme extraordinaire. Nous déprimerons au contraire, avec le ton du plus parfait mépris, quiconque se feroit un nom en dépit de nous, et en montrant, sur la Religion, d'autres opinions que les nôtres *. Nous ne

* Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.
Molière, dans les *Femmes Savantes*.

» Que font les Philosophes, si ce n'est de se donner à eux-mêmes beaucoup de louanges, qui n'étant répétées

paroîtrons pas même avoir lu ses écrits, ou, s'il faut que tout le monde en parle, nous ne les prendrons que du côté du plaisant et du ridicule. Nous aurons à son égard, et, en général, à l'égard de tous les hommes, cette sorte de morgue qui sied si bien au vrai sage, le ton fier et le style emphatique : » Jeune » homme, prends et lis * «. Souvent aussi nous emploierons ces termes rares, sentencieux et sublimes, devant lesquels le commun des hommes s'extasie; ces phrases entortillées, ampoulées, qu'il admire, qu'il fait valoir avec d'autant plus de chaleur qu'il a plus de peine à les comprendre. » Le génie tend » naturellement à s'élever, et cherche la ré- » gion des nues «. Nous donnerons par-là, à toutes nos productions, un air grand et mystérieux. Pour nous autres Savans, » la véri- » table manière de philosopher seroit d'ap- » pliquer l'entendement à l'entendement, » l'entendement et l'expérience aux sens, » les sens à la nature, la nature à l'investiga- » tion des instrumens, les instrumens à la » recherche et à la perfection des arts, qu'on » jeteroit au peuple, pour lui apprendre à » respecter la philosophie ** «.

par personne autre, ne prouvent pas grand'chose à mon avis «? *M. Rousseau.*

* *Interprétation de la Nature.*

** *Interprétation de la Nature.*

Nous reviendrons sur les siècles passés, de manière à faire sentir que les génies de ces tems-là étoient restés bien en deçà de la sphère de nos lumières, » qu'ils avoient seulement » éclairé quelques arpens de la nuit immense » qui environne les esprits médiocres ; que » les centres des ténèbres commençoient à la » vérité à devenir plus rares et à se resserrer; » mais que les centres de clarté n'étoient, » à beaucoup près, ni assez multipliés, ni » assez étendus * «, et que c'est à nous, que c'est au flambeau de nos » concepts « qu'ont commencé les grandes lumières. Nous prouverons au genre humain que nous sommes ses instituteurs et ses maîtres, et toujours ses bienfaiteurs (3).

* *Ibid.*

(3) Pour peindre nos Philosophes avec un peu plus de vérité, on ne peut mieux faire que d'emprunter la plume de M. Rousseau, qui les a si bien connus, et que, grâces à la petite envie philosophique et littéraire, ils ont si vivement persécuté. » Je consultai les Philosophes ; je feuilletai leurs livres; j'examinai leurs diverses opinions : je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres ; et ce point, commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphans quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire ; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne; ils ne s'accordent

Troisièmement, je serois assez d'avis qu'on fît quelque grand ouvrage qui devînt comme le répertoire de nos découvertes et de nos connoissances, et où, par des renvois sagement ménagés, on tâchât d'accorder les choses les plus opposées, qui ne manqueront

que pour disputer : les écouter n'étoit pas le moyen de sortir de mon incertitude. Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la première cause de cette prodigieuse diversité de sentimens, et que l'orgueil est la seconde «. Hélas ! que ne concevoit-il, par une juste conséquence, la nécessité d'une révélation !

» Fuyez, dit-il ailleurs, ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissans et aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le crois comme eux ; et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité «.

C'est donc bien sagement qu'un homme de beaucoup d'esprit s'écrioit, dans la juste indignation dont il étoit rempli : *Initium sapientiæ, timor Philosophorum.*

pas de se rencontrer dans une si immense production; d'expliquer celles qu'on n'aura pas voulu énoncer trop clairement; et de donner ainsi, aux esprits intelligens, le mot de l'énigme, qui restera toujours telle pour les esprits ordinaires. » Les renvois, prévus » de loin, et préparés avec adresse *, ont la » double fonction de confirmer et de réfu- » ter, de troubler et de concilier. L'ouvrage » entier en reçoit une force interne et une » utilité secrète, dont les effets sourds sont » nécessairement sensibles avec le tems «. Il pourroit arriver qu'à bien des égards, les renvois fussent plus dans les mots que dans les choses; mais cette méthode annoncée avec une sorte de confiance, en imposera du moins aux ignorans. Je voudrois qu'un ouvrage si important, et qui, » malgré le désordre de » matières, sera l'étonnement des siècles ** «, eût une espèce d'uniformité dans les vues, dans les principes, dans les enseignemens, et ne passât pas par toute sorte de mains. Mais si l'unité dans aucun genre ne peut s'y trouver (4); si même on désespère d'y mettre

* *Encyclopédie.*

** *Ibid.*

(4) Nous avons un ouvrage à peu près dans ce goût. Voyez la critique qu'en a faite M. D. . . . lui-même, et qui se trouve dans le Recueil singulièrement intéressant

la vérité, qui, au fond, n'est nulle part, si elle n'est pas parmi nous : il faudra du moins le bien vanter, l'étayer de la faveur des gens

des *Mémoires de M. Luneau de Boisjermain, au sujet de l'Encyclopédie.* Il faut, pour se le procurer, s'adresser directement à l'auteur, près de l'ancienne Comédie Françoise, à l'hôtel de la Fautrière.

Voici ce que disoit M. D. . . . en répondant à des Libraires, qui étoient venus le consulter sur le projet d'une nouvelle édition : » L'imperfection de l'*Encyclopédie* a pris sa source dans un grand nombre de causes diverses. On n'eut pas le tems d'être scrupuleux sur le choix des travailleurs : parmi quelques hommes excellens, il y en eut de foibles, de médiocres, de tout-à-fait mauvais.... ; les uns travaillant sans honoraire, par pur attachement pour les éditeurs, perdirent bientôt leur première ferveur ; d'autres, mal récompensés, nous en donnèrent, comme on dit, pour notre argent. Il y en eut qui remirent toute leur besogne à des espèces de *Tartares*, qui s'en chargèrent pour la moitié du prix qu'ils en avoient reçu.... Il y eut une race détestable de travailleurs, qui ne sachant rien, et qui se piquant de savoir tout, cherchèrent à se distinguer par une universalité désespérante, se jettèrent sur tout, brouillèrent tout, gâtèrent tout, mettant leur énorme faucille dans la moisson des autres. L'Encyclopédie fut un gouffre, où ces espèces de chifonniers jettèrent pêle-mêle une infinité de choses mal vues, mal digérées, bonnes, mauvaises, détestables, vraies, fausses, incertaines, et toujours incohérentes et disparates, etc. etc. «.

Pour bien apprécier cet ouvrage, joignons-y encore le jugement impartial que l'Éditeur en a porté au mot *Encyclopédie.* » Ici nous sommes boursoufflés et d'un volume exorbitant ; là, maigres, petits, mesquins, secs, et décharnés. Dans un endroit, nous ressemblons à des ques-

en place, et en faire, s'il se peut, le Dictionnaire de la nation, même en dépit d'elle.

Quatrièmement, pour la plus prompte destruction de tout genre de fanatisme, il est essentiel d'établir dans tous nos ouvrages, sans distinction aucune de tolérance religieuse et de tolérance civile, » car cette dis» tinction est une chimère «, le tolérantisme universel, excepté pour les intolérans *; et ce mot s'entend assez. Avec ceux-ci seulement, point d'accord, point de paix ni de trève. Les plus sanglantes invectives, les plus piquantes ironies, le plus méprisant persiflage (5), les injures les plus grossières, s'il

lettes; dans un autre, nous avons un air hydropique: nous sommes alternativement nains et géans; colosses et pygmées; droits, bien faits, et proportionnés; bossus, boiteux, et contrefaits. Ajoutez, à toutes ces bizarreries, celles d'un discours tantôt abstrait, obscur, ou recherché, plus souvent négligé, traînant, et lâche; et vous comparerez l'ouvrage entier au monstre de l'Art Poétique, ou même à quelque chose de plus hideux «.

* On connoît une Lettre de M. de Voltaire, où il écrivoit ces propres paroles » Je ne déteste qu'une chose » au monde; ce sont les intolérans. Puissé-je voir tous ces » fanatiques, jusqu'au dernier, écrasés de la foudre:

» Seul en être témoin, et mourir de plaisir « !

Quel esprit de tolérance, et que d'humanité dans un pareil vœu !

(5) Ce n'est pas seulement à l'égard de ceux qui croient à la religion et qui la défendent, qu'on emploie ce style

le faut, et la juste imputation de tout ce que nous les jugerons capables de faire, quand même ils ne l'auroient pas fait : voilà, par rapport à eux, la seule conduite et l'unique langage qu'il nous importe de tenir (6).

railleur et plaisant ; c'est à l'égard de la religion elle-même : et nos Esprits-forts ne l'attaquent guère que comme cela. Pour moi, je l'avoue, toutes les fois que je les entends s'égayer ainsi aux dépens des vérités les plus respectables, donner leurs fades plaisanteries et leurs prétendus bons mots pour des démonstrations, nous parler de Moïse herborisant sur les bords de la mer Rouge, et nous dire mille autres gentillesses de cette force-là ; je suis toujours tenté de leur appliquer ce mot de M. de Sully, lorsqu'appelé à la Cour par Louis XIII, et voyant autour de lui les jeunes courtisans railler son habillement, qui pour eux n'étoit plus de mode, son maintien, et ses manières, il dit au Roi : » Sire, quand le Roi » votre père, de glorieuse mémoire, me faisoit l'honneur » de me consulter sur ses grandes et importantes affaires, » au préalable il faisoit sortir tous les bouffons de Cour » et les baladins «.

(6) Ce langage est devenu si familier à nos Sages, que souvent même ils s'en servent pour se déchirer les uns les autres, lorsqu'ils ne sont pas de même avis, ou que la jalousie les transporte.

Aussi M. Rousseau, qui l'avoit éprouvé, s'est-il écrié quelque part avec sa véhémence ordinaire : » Oui ; si, » pour être Philosophe, il faut noircir la réputation de » mes semblables, publier aux yeux de l'univers des » choses qui devroient rester ensevelies dans un éternel » silence, tramer et conduire de sourds complots, y » présider ; en un mot, si, pour être Philosophe, il faut » renoncer à l'humanité, à la justice, à la bonne foi ; je

Tout est bon, et nous convient, quand il est question de réhabiliter les vrais principes, et de renverser l'idole du Christianisme, érigée par la superstition. C'est contre lui qu'il faut diriger tous nos efforts; c'est sur son compte qu'il faut mettre l'ignorance, la crédulité, le fanatisme, les guerres, la tyrannie et tous les fléaux qui affligent le genre humain. Nous dégraderons tous ses héros, un Constantin, un Théodose, un Louis IX; nous exalterons au contraire les ennemis du nom chrétien, un Julien, par exemple, malgré ses superstitions ridicules, aux yeux des

» renonce à la philosophie et à la dénomination de Philo-» sophe, et j'en laisse le titre à tant de fourbes dignes de » le porter «.

Le beau champ que M. Rousseau ouvroit aux Philosophes, à qui il eût pris envie de lui intenter, au tribunal de la nation, un procès pour cause de délation! Comment ont-ils négligé à son égard cette nouvelle méthode, que quelques-uns d'entre eux ont si heureusement imaginée? J'avoue cependant qu'ils donnent quelque envie de rire, lorsqu'ils prêchent si cordialement à leurs antagonistes, d'avoir pour eux un peu plus de charité. N'est-ce pas, à peu près, comme s'ils disoient: » Mes amis! » lorsque nous renversons, comme écrivains, votre re-» ligion, vos loix, votre gouvernement, vos mœurs, » tout ce que vous avez de plus cher et de plus sacré; lors-» que nous employons contre vous la raillerie, l'injure, » et la calomnie: laissez-nous en repos, comme Philoso-» phes; et puisque nous faisons corps, tremblez, et res-» pectez-nous «.

Païens

Païens mêmes (7), et malgré l'horreur de ses sacrifices humains. Nous tirerons le paganisme, s'il le faut, de l'avilissement où il est tombé; nous releverons ses dieux; nous donnerons à toute sa mythologie un sens raisonnable et les plus spécieuses couleurs; et nous en ferons un système de religion bien supérieur à celui de la Religion chrétienne.

Pour saper plus sûrement celle-ci, nous inventerons des fables; nous ramasserons des contes Persans, Indiens ou Chinois; nous réchaufferons de vieilles histoires sans fondement, que nous mettrons gravement à côté des siennes; nous donnerons, aux choses les plus absurdes, aux plus grossiers mensonges, un air de vérité, pour les faire contraster avec ce qu'elle nous enseigne; et nous anéantirons toutes ses preuves, en niant du ton le plus assuré les titres sur lesquels elle se fonde.

Devenus physiciens, historiens, géographes, pour la contredire partout avec succès, nous porterons partout l'esprit systé-

(7) Julien croyoit tout, dit M. le Beau, excepté l'Évangile. Jaloux cependant de cet esprit de lumière, de sagesse, et de charité, qu'il étoit forcé d'admirer dans l'Église de Jésus-Christ, il cherchoit à copier, du moins à l'extérieur, jusque dans le paganisme, les pratiques de la Religion chrétienne; et c'est avec beaucoup de justesse que saint Grégoire de Nazianze l'appelle le Singe du Christianisme. *Voyez l'Histoire du Bas-Empire.*

matique et la marche savante de l'incrédulité (8) ; nous ferons des tableaux d'hommes et de mœurs, pleins d'art et d'imagination (9) ; nous arrangerons les faits au gré

(8) Il est vrai que, par cette marche savante, les ouvrages *historiques*, *philosophiques*, *et politiques* de nos Sages, leurs *Élémens d'Histoire*, leurs *Essais sur les mœurs des nations*, leur *Histoire des Hommes*, sont exactement devenus les Romans de la Philosophie moderne. Tout y est calqué sur leurs vues et leurs faux principes ; et pour peu que l'on soit instruit de la manière de penser de l'historien, on peut dire d'avance, à chaque évènement qui se présente, la tournure que son imagination y donnera, et les réflexions toutes neuves qui vont suivre.

Dans d'autres genres, encore plus propres à faire illusion, on ne peut trop s'étonner, quand on considère tout cet appareil de science, cette pompe d'expressions, cette richesse de détails, cette profondeur de calcul, cet air imposant de démonstration que nos Philosophes emploient pour étayer les suppositions les plus gratuites et les plus déraisonnables systêmes. Ils vont parler, dans l'étendue de deux ou trois cents pages, tout le jargon de la Physique et des Mathématiques, pour établir une opinion bizarre, un fait controuvé, une cause imaginaire ; tandis que deux ou trois réflexions simples et communes, que la moindre teinture de ces deux sciences peut faire naître, vont tout renverser. Ces systêmes si bien étayés semblent, au premier coup d'œil, former le plus sublime et le plus solide édifice ; soufflez sur un si bel ouvrage, et il ne reste pour tout fondement que des absurdités.

(9) » Ce ne sont point les Philosophes qui connoissent » le mieux les hommes ; il ne les voient qu'à travers les » préjugés de la philosophie ; et je ne sache aucun état où » l'on en ait tant «. *M. Rousseau.*

de nos opinions, et toujours pour prouver, contre la Religion, quelque grande vérité.

Cinquièmement, ensuite de cette tolérance universelle, nous donnerons, pour premier article de croyance, pour premier moyen de salut, » de penser et d'agir librement «; de douter de tout, et de ne rien croire; d'admettre tous les systèmes, hors celui de la Religion, comme ayant tous leurs raisons et leurs vraisemblances; de fonder la plus haute sagesse sur le plus modeste pyrrhonisme*; et de faire évanouir ainsi tout l'orgueil dogmatique et toute la confiance théologique. Tolérer tout, parce qu'on n'est sûr de rien; deux principes qui tiennent l'un à l'autre, et qui, dans la pratique, feront de la terre le séjour de la paix et de la concorde, ou, comme les superstitieux l'appellent, un paradis anticipé.

En établissant la liberté de penser, il est clair que nous nous réserverons la liberté de tout dire. En effet, que serviroit à nos vues qu'on nous laissât l'une, si l'on prétendoit

» Les Philosophes même, dit M. d'Alembert, fomentent les préjugés qui leur sont utiles, avec autant d'ardeur, qu'ils tâchent de renverser les préjugés (*et plus souvent encore les vérités*) qui leur nuisent «. *Essais sur les Gens de Lettres.*

* Voyez la Lettre XVI, vol. I, pag. 264.

nous ôter l'autre? et comment se feroit la communication des lumières, s'il ne nous étoit pas libre de les répandre? On appellera cette heureuse hardiesse, effronterie, licence. Mais » le public éclairé sait qu'il est » utile de tout penser et de tout dire (10); » et que les erreurs même cessent d'être » dangereuses, lorsqu'il est permis de les » contredire...... : elles se déposent bientôt » d'elles-mêmes dans les abîmes de l'oubli : » et les vérités seules surnagent sur la vaste » étendue des siècles * «. Si quelques-unes de ces vérités sont nécessaires, ce sont surtout les nôtres, puisqu'elles rompent toutes les chaînes de la contrainte et de l'esclavage (11),

(10) Un homme d'esprit a dit cependant avec assez de fondement : » Il est dangereux d'apprendre au peuple à » raisonner « (sur-tout lorsqu'on risque de lui apprendre à raisonner si mal). » Il ne faut pas l'éclairer trop, parce » qu'il est impossible de l'éclairer assez «.

* Préface du Livre de l'*Esprit*.

(11) Oui, sans doute, et avant toutes choses les liens de la Religion. Toutefois, à en croire M. de Voltaire, dans le *Traité* même *de la Tolérance*, chap. 20. » Partout où il y aura une société établie, une religion sera nécessaire. Les loix veillent sur les crimes publics, et la religion sur les crimes secrets «.

On veut nous ôter la religion : hé quoi, » la religion ! cet objet grand et sublime, la sanction la plus inviolable des loix, la seule loi que l'homme porte toujours avec

Sixièmement, après avoir endormi pendant quelque tems les hommes par les beaux noms de grand Être, de loi naturelle, et les avoir amusés de tous ces rêves brillans, il faut, autant que nous le pourrons sans nous compromettre, laisser tomber ce voile transparent, par lequel nous gazions nos véritables sentimens, et nous affoiblissions, aux yeux encore timides du profane vulgaire, l'éclat de la vérité.

» Il est tems que la raison, injustement » dégradée, quitte un ton pusillanime qui » la rendoit complice du mensonge et du » délire. La vérité est une; elle est néces-

lui, la seule qui place le supplice à côté du crime dans le cœur du méchant, aussi réprimante dans la nuit du secret qu'à la face de la terre, aussi redoutable à celui qui peut tout qu'à celui qui habite sous le chaume, frein nécessaire, frein universel, cent fois l'écueil des emportemens d'un peuple aveugle, cent fois couvert d'écume par le despote étonné de trouver une Puissance supérieure à la sienne «! *Éloge de Dumoulin, par M. Henrion.*

On veut nous ôter la religion! et pour chacun de nous en particulier, quelle perte peut être comparée à celle-là? Quelles ressources reste-t-il à celui qui se refuse à ses tendres impressions et à son éclatante lumière? » De combien de douceurs n'est-il point privé? Quel sentiment pour le consoler dans ses peines? Quel spectacle anime les bonnes actions qu'il fait en secret? Quelle voix peut parler au fond de son ame? Quel prix peut-il attendre de sa vertu? Comment doit-il envisager la mort «? (Et quel bon usage peut-il faire de la vie?) *M. Rousseau.*

» saire à l'homme, elle ne peut jamais lui
» nuire * «. Voici le moment où elle doit briller de toute sa lumière : c'est l'heureux tems de la révolution prédite par nos Sages ; c'est le grand siècle, où l'univers entier va devenir philosophe. Il faut donc que quelqu'un de nos chefs fasse paroître un de ces ouvrages vraiment philosophiques et pensés fortement, où, sans détour, on prêche le matérialisme; cette doctrine déjà préparée, annoncée par tant d'écrits, mais pas encore aussi hautement publiée, aussi parfaitement développée, qu'il seroit à désirer.

Là, au mot *Dieu*, cet épouvantail des foibles et des imbéciles (et jusqu'ici presque tout l'univers l'a été), on substituera le grand mot de *Nature*, en tâchant de le définir un peu clairement, s'il est possible (12).

* Voyez les dernières lignes de la note (3) ci-dessus : *Jamais, disent-ils, etc.*

(12) En voici, après tout, une définition assez nette, et même assez complette pour quiconque ne veut appercevoir dans l'univers que du mouvement et de la matière. C'est dommage que, ne nous offrant que des effets, elle rappelle à l'esprit l'idée même de la cause qu'on veut détruire. A l'égard de l'exemple qui suit cette définition, il serviroit plutôt à la combattre, à l'obscurcir, qu'à la rendre plus sensible.

» La nature, dans sa signification la plus étendue, est le grand tout, qui résulte de l'assemblage des différentes matières, de leurs différentes combinaisons, et des diffé-

Qu'on y prenne garde, c'est ici l'article important. Si on laisse au peuple ce fantôme de la divinité, ce vieux préjugé, le plus ancien, le plus universel, le plus enraciné de tous ; nous ne tenons plus rien, Les attributs de sagesse, de justice, d'amour pour l'ordre et pour le bien, reparoîtront toujours ; et avec eux renaîtra la loi naturelle ; avec eux se reproduiront les idées de châtimens et de récompenses après cette vie ; par eux le Christianisme lui-même reprendra une nouvelle force. Car enfin, il y a entre l'idée de Dieu, telle qu'on l'avoit imaginée, et la loi naturelle, entre celle-ci et la Religion du Chrétien, plus de liaison qu'on ne croit ordinairement. L'idée de perfection, qui semble attachée à cette dernière, paroît comme un supplément nécessaire à l'insuffisance de l'autre. Dieu une fois supposé, il

rens mouvemens que nous voyons dans l'univers. La nature, dans un sens moins étendu, ou considérée dans chaque être, est le tout qui résulte de l'essence, c'est-à-dire, des propriétés, des combinaisons, des mouvemens ou façons d'agir, qui le distinguent des autres êtres. C'est ainsi que l'homme est un tout, résultant des combinaisons de certaines matières, douées de propriétés particulières, dont l'arrangement se nomme *organisation*, et dont l'essence est de sentir, de penser, d'agir, en un mot, de se mouvoir d'une façon qui le distingue des autres êtres avec lesquels il se compare «. *Système de la Nature*, chap. 1.

seroit assez naturel de penser que ce qui est le plus conforme à sa sainteté et à sa gloire, tire de lui son origine.

Il est donc de la plus grande conséquence de bien faire sentir, que ce que nous admirons le plus dans l'univers, peut être expliqué (13) par des combinaisons fortuites, ou, pour parler plus juste, par l'essence nécessaire des choses, par les loix du mouvement et les propriétés de la matière (14).

(13) » C'est une manie commune aux Philosophes de tous les âges, de nier ce qui est, et d'expliquer ce qui n'est pas «. *M. Rousseau.* Voyez au reste sur toutes ces explications si heureuses, dont le *Système de la Nature* est rempli, l'ouvrage de M. Holland : il est vrai qu'en fait de physique, de géométrie, d'astronomie, et dans tout ce qui concerne les hautes sciences, dont l'auteur du Système emprunte souvent les termes pour faire illusion, celui-ci est traité poliment par son adversaire comme un enfant : mais il faut avouer qu'il le mérite bien, et qu'à l'extrême différence de raisonnement qu'on remarque en eux, on croit voir dans M. Holland un athlète vigoureux, un géant qui se joue d'un pygmée.

(14) » L'univers, ce vaste assemblage de ce qui existe, ne nous offre partout que de la matière et du mouvement «. *Syst.* chap. 1. « Mais, nous dira-t-on, d'où la nature a-t-elle reçu son mouvement ? Nous répondrons que c'est d'elle-même, puisqu'elle est le grand tout, hors duquel conséquemment rien ne peut exister «. *Syst.* chap. 2. Voilà ce qu'on appelle une pétition de principes.

Pour faire tout sortir de ces deux principes, le mouvement et la matière, l'auteur du *Système de la Nature*, cet Ouvrage si vanté par ceux qui osent tout lire et n'appro-

Ici reviennent ces grandes questions, énoncées par de grands mots déjà tout propres à étonner et à faire impression par eux-

fondissent rien, qui prennent des mots pour des idées, et des déclamations pour des preuves, établit premièrement (ch. I.), que » c'est à la Physique et à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes ses recherches; que c'est par nos sens que nous sommes liés à la nature universelle; que c'est par eux que nous pouvons la mettre en expérience et découvrir ses secrets; et que toutes les erreurs des hommes sont des erreurs de Physique «. Mais quelle Physique, quelle expérience, quels sens nous montrent *la nature universelle*, le grand tout, hors duquel rien ne peut exister? Quelle expérience, quels sens nous montrent notre ame, et nous apprennent, en dépit des preuves invincibles que nous avons de sa spiritualité, qu'elle n'est elle-même qu'une combinaison du mouvement et de la matière? Quelle expérience, quels sens, quelle Physique, un peu plus éclairée que celle qui de l'eau et de la farine fait naître des êtres organisés, nous disent que les loix du mouvement et les propriétés de la matière suffisent et ont dû suffire par elles-mêmes dès l'origine, pour mettre de la vie, du sentiment, de l'ordre, de l'intelligence, de la sagesse dans l'univers et dans les combinaisons sans nombre qu'il nous présente? Quel nouveau chef-d'œuvre ces loix et ces propriétés enfantent-elles sous nos yeux? et quel être organisé produisent-elles, qui n'ait son germe? Quel est celui de nos sens qui a pu nous apprendre que la matière est éternelle? Quelle expérience, quelle Physique, et quels sens nous disent, qu'il n'y a point de Dieu? Ah! s'il falloit que les hommes, afin d'éviter les erreurs de Physique, attendissent pour se déterminer, pour juger, pour faire usage du sentiment et de la raison, les expériences de nos Sages; où en seroit le genre humain?

Pour ne pas nous laisser séduire par leurs faux prin-

mêmes : » Si la matière morte se combine
» avec la matière vivante ? comment se fait
» cette combinaison ? quel en est le résultat ?

cipes, reconnoissons que l'expérience et les sens ne nous apprennent que des vérités particulières dont on ne peut former une proposition générale sans risquer de se tromper ; tandis que l'évidence au contraire nous conduit, sûrement et par sa propre lumière, aux propositions les plus universelles. Qu'un homme, par exemple, qui, dans les tems les plus reculés et parmi d'anciens peuples, n'eût jamais vu de Nègre, et n'en eût jamais entendu parler, eût dit, d'après une expérience constante et uniforme par rapport à lui et à tous ceux qui l'environnoient, que tous les hommes sont blancs ; il se seroit certainement trompé : mais que ce même homme, partant d'un principe évident par la nature même des idées qu'il renferme, eût affirmé que le tout est plus grand que sa partie ; il eût avancé une vérité incontestable et que rien ne peut démentir. Tant il est vrai que l'évidence toute seule est infaillible, et que, sans son secours, l'expérience même ne l'est pas : c'est ce que démontrent toutes les vérités géométriques, qui sont telles à nos yeux, sans qu'il soit besoin d'instrumens ni d'expérience pour les vérifier, et à qui il suffit d'être des corollaires évidens de propositions évidentes par elles-mêmes.

En second lieu, l'Auteur du *Système* établit (ch. 2), que *le mouvement est une façon d'être qui découle nécessairement de la matière, qu'elle se meut par sa propre énergie, qu'il est de l'essence de la matière de se mouvoir ;* et il le prouve par cette unique assertion, que toute particule de matière est en mouvement. Mais en accordant cette assertion si peu démontrée, il ne s'ensuivroit nullement, de ce que toute matière se meut, qu'elle se meuve nécessairement.

Troisièmement, l'Auteur établit (*même ch.*) que *tout*

» si les moules sont les principes des formes ?
» ce que c'est qu'un moule? si c'est un être
» réel et préexistant, ou si ce n'est que les

ce qui se meut est mû par un autre être, en sorte qu'à parler strictement, il n'y a point de mouvemens spontanés dans les différens corps de la nature, c'est-à-dire, selon la définition même de l'Auteur, de ces mouvemens *qui font qu'un corps agit et se meut par sa propre énergie ;* car *s'il existoit un tel être*, dit-il (*ch.* 10) *il auroit la force d'arrêter ou de suspendre lui seul le mouvement dans l'univers.*

Mais voilà, dès le commencement et dans tout ce qui fait la base du Systême, une terrible contradiction. Rapprochez ces deux principes établis dès le second chapitre : quoi ! selon le premier, *la matière se meut par sa propre énergie ;* et selon l'autre, *il n'y a point de mouvemens spontanés*, de ces mouvemens *qui font qu'un corps se meut par sa propre énergie ;* et nul corps ne se meut ainsi !

Mais en insistant sur les contradictions de l'Auteur du Systême, si *tout ce qui se meut est mû par un autre être*, s'il ne se meut pas par lui-même, le mouvement ne lui est donc pas essentiel, il n'est donc pas de l'*essence de la matière de se mouvoir.*

Mais encore, si *tout ce qui se meut est mû par un autre être*, avant que d'être mû, il étoit donc en repos : dans la nature des choses, l'idée du repos seroit donc antérieure à celle du mouvement.

Mais enfin, comment un être qui ne se meut pas par lui-même a t-il eu, dans les principes de l'auteur, la force de se mouvoir et celle d'en mouvoir d'autres ? Cette force, d'où l'a-t-il reçue dans l'origine, et où l'a-t-il puisée ? » Si tout ce qui est dans la nature n'a, comme il s'exprime, que des mouvemens *acquis* et *communiqués ;* si, selon lui, tels sont même les mouvemens *internes* et *cachés ;* si *la nature est le grand tout ; qui comprend tout*, en sorte qu'il n'y ait rien hors d'elle qui ait pu donner la

» limites intelligibles d'une molécule vivante
» unie à de la matière morte ou vivante;
» limites déterminées par le rapport de l'é-
» nergie en tous sens * «? Questions savan-

mouvement à la matière; comment a-t-elle pu se le donner à elle-même? et que signifie une suite de mouvemens produits, sans aucune cause qui ait eu, hors de cette suite infinie, la force de les produire?

D'après toutes ces contradictions, que devient un Systême tout entier qui ne porte que sur elle? Au reste, ce qu'il y a de plus essentiel à observer, c'est que ces contradictions sont inévitables dans tout systême, tel que celui-là: car ou la matière et toute partie de matière se meut nécessairement, ou elle est mue par une autre. Si c'est nécessairement qu'elle se meut, elle ne peut avoir de mouvemens *communiqués*; parce qu'elle ne peut changer, modifier celui qu'elle a, sans altérer sa manière d'être nécessaire, sans altérer son essence: et dès-lors rien ne peut s'expliquer; rien, ainsi que nous l'avons déjà dit, ne peut être comme il est dans la nature. Si au contraire toute partie de matière n'a que des mouvemens *acquis*, il faut donc recourir à une cause supérieure et étrangère, qui les lui ait donnés. Que le matérialiste réponde nettement à cela.

Il ose bien prétendre que Dieu *est un être inutile*: quel être inutile, que celui sans lequel on ne peut rendre raison de rien, et sans lequel tout n'est plus, en nous et hors de nous, que fiction et qu'absurdité! On parle sans cesse des loix nécessaires du mouvement: oui, sans doute, le mouvement a des loix nécessaires, mais d'une nécessité conditionnelle, hypothétique, comme on l'appelle, et relative à la volonté du premier moteur: or, c'est, d'une nécessité absolue, qu'il falloit prouver que ces loix sont nécessaires.

* *Interprétation de la Nature.*

tes et profondes, par lesquelles nous aurons si heureusement préludé dans d'autres ouvrages.

Ici encore nous aurons grand soin d'établir *, » qu'il n'y a point d'ordre proprement dit dans la nature..... que ce que l'on » appelle *ordre*, n'est jamais que l'enchaînement uniforme et nécessaire des causes » et des effets, ou la suite des actions qui découlent des propriétés des êtres, tant qu'ils » demeurent dans un état donné **...... que » l'intelligence est une façon d'être et d'agir » propre à quelques êtres particuliers; et » que, si nous voulons l'attribuer à la nature, » elle ne seroit en elle que la faculté de se » conserver par des moyens nécessaires dans » son existence agissante. Ainsi, en refusant » à la nature l'intelligence dont nous jouissons nous-mêmes, en rejetant la cause intelligente que l'on suppose son moteur ou » le principe de l'ordre que nous y trouvons, » nous ne donnons rien au hasard ni à une » force aveugle; mais nous attribuons tout

* *Système de la Nat.* ch. 5.

** » Il est dans l'ordre que le feu nous brûle, parce qu'il est de son essence de brûler : il est dans l'ordre que le méchant nuise, parce qu'il est de son essence de nuire ». *Ibid. ch.* 5.

» ce que nous voyons à des causes réelles ou
» faciles à connoître (15).

» Chaque être, dirons-nous encore, est un

(15) On voit assez combien tout cela est lumineux. Et pour surcroit de lumières, l'Auteur du Système prévient ainsi une des plus fortes objections qu'on puisse lui faire : » On nous dira, sans doute, que la nature, renfermant et produisant des êtres intelligens, ou doit être intelligente elle-même, ou doit être gouvernée par une cause intelligente. Nous répondrons que l'intelligence est une faculté propre à des êtres organisés, c'est-à-dire, constitués et combinés d'une manière déterminée, d'où résultent de certaines façons d'agir que nous désignons sous des noms particuliers, d'après les différens effets que ces êtres produisent «. *Ibid.*

Il faut avouer que cet auteur est extrêmement heureux dans ses solutions, et qu'il ne pouvoit mettre plus de force ni de clarté dans ses réponses.

Mais parmi tout ce pathos philosophique, qu'il nous dise comment il pourroit prouver que cette intelligence, qui est, selon lui, une faculté propre à des êtres organisés, ne seroit pas, par cela même, propre à la nature qui les renferme et les produit : car enfin, si nous, qui sommes une très-petite production de cette nature, nous réunissons cependant à une portion de matière organisée une portion d'intelligence ; pourquoi la nature, prise dans son ensemble, ne seroit-elle pas une grande machine, un grand corps parfaitement organisé, uni à une ame bien supérieure à la nôtre, et doué d'une souveraine intelligence ? Ce doute, si peu fondé pour nous, qui reconnoissons, d'après des raisonnemens invincibles, une substance purement spirituelle, créatrice de cet univers, mais qui a des fondemens très-réels dans le système de l'Athée, combien ne seroit-il pas inquiétant pour lui, s'il vouloit raisonner conséquemment !

» individu qui, dans la grande famille, rem-
» plit sa tâche nécessaire dans le travail gé-
» néral. Tous les corps agissent suivant des
» loix inhérentes à leur propre essence,
» sans pouvoir s'écarter un seul instant de
» celles suivant lesquelles la nature agit elle-
» même : force centrale, à laquelle toutes
» les forces, toutes les essences, toutes les
» énergies sont soumises; elle règle les mou-
» vemens dans tous les êtres, par la néces-
» sité de sa propre essence, elle les fait con-
» courir, de différentes manières, à son plan
» général....; elle les accroît et les altère;
» les augmente et les diminue, les rapproche
» et les éloigne, les forme et les détruit;
» suivant qu'il est nécessaire pour le main-
» tien de son ensemble, vers lequel cette na-
» ture est essentiellement nécessitée de ten-
» dre * (16) «.

* *Syst. de la Nat.* ch. 4.

(16) *Essentiellement nécessitée.... par la nécessité de sa propre essence.... Force centrale, à laquelle toutes les forces, toutes les essences, toutes les énergies sont soumises....* Des essences soumises! soumises à une autre essence! des essences partout! Quel heureuse manière de philosopher, de tout expliquer! et quel nouveau jour cette méthode répand sur toute la nature! Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est cette nature qu'on a définie (*ch.* 1.) *le grand tout qui résulte de l'assemblage des différentes matières, de leurs différentes combinaisons, et des différens mouvemens que nous voyons dans l'univers;* cette nature, qui

C'est d'après ces éclatantes vérités que nous ferons voir que c'est sans ordre, sans règle, sans l'intervention d'aucun être intelligent, et seulement en conséquence des loix nécessaires du mouvement, et des propriétés de la matière, que le soleil, par exemple, ce globe ardent et lumineux a été formé par l'embrâsement d'une planète, qui s'est si justement trouvée à telle distance plutôt qu'à telle autre : que, par une suite des mèmes loix, notre terre pourroit bien s'enflammer à son tour, et devenir soleil pour un autre monde qui, dans le tems précis, se trouveroit avoir besoin de sa chaleur et de sa lumière : que tous les astres, s'attirant, se repoussant, en raison de leur masse et de leur distance, gravitant les uns vers les autres et vers un centre commun, suivent par des loix si simples leur marche constante et régulière, sans que ces loix aient d'autres principes qu'elles-mêmes,

n'est dès-lors qu'un idée abstraite, qu'un mot vide de sens, si on l'applique à un être particulier ; cette nature dénuée d'intelligence ; et qui cependant se trouve essentiellement nécessitée de tendre vers un but, vers un plan général, qui est (*ch.* 4.) *le maintien de son ensemble*, le maintien du tout par *le changement continuel de ses parties*, *qu'elle force de concourir au bien général de la grande famille*. Parmi tant de merveilles, tant de mystérieuses contradictions, qui ne s'écrieroit avec nos Sages : O Nature ! ô ma mère ! que tu dis des choses à mon esprit et à mon cœur !

sans que cet arrangement, ce rapport des astres entre eux, leur distance et leur masse réciproques, si justement combinées pour les effets qui en résultent, aient été réglés d'une manière si précise, autrement que par la nécessité des choses; nécessité qui, comme nous l'avons dit plus haut, n'est pas une force aveugle, mais qui n'est pas non plus une force intelligente : que sur notre globe, les plantes, les arbres, les animaux, les hommes, les insectes, les fruits, les fleurs, toutes les productions de la terre qui nous ravissent par les rapports innombrables et si heureusement rencontrés que nous y appercevons, ne sont en effet que des rencontres nécessaires de germes, de molécules organiques, de parties similaires, sans que les molécules, les germes primitifs, les moules intérieurs aient d'autre cause que l'essence et les propriétés de la matière (17).

Ici, comme sur tout le reste, il s'agit moins

(17) C'est donc ainsi, et par les propriétés de la matière, que les différentes sortes d'abeilles, de guêpes, de chenilles, de teignes, que tous les animaux et tous les insectes ont, dès leur naissance et sans les avoir jamais appris, des procédés si analogues à leurs besoins, si industrieux, si dignes d'admiration aux yeux de l'observateur fidèle? O que cette matière, cette force non intelligente, qui les a si heureusement organisés pour de telles ressources et de tels moyens, avoit d'art et d'esprit!

de raisonner, de prouver, que d'embrouiller, d'envelopper, de nier, d'affirmer, de répéter et de conclure ; et au fond, le poste le plus tenable pour nous, c'est le scepticisme. Nous aurons contre nous des Géomètres profonds, les plus savans Astronomes, les Physiciens les plus éclairés ; car ceux-ci croient tous en Dieu : mais à coup sûr, ils se sont trompés, puisque tout homme est sujet à l'erreur. Nous ferons valoir en notre faveur le système de Newton et ses principes, quoiqu'il ait été si religieux envers la Divinité : quelque phrase de Descartes, quoiqu'elle suppose une intelligence qui dispose avec sagesse le mouvement et la matière : quelque expérience de Needam, que nous donnerons comme une démonstration des générations équivoques, si propres à notre système ; quoique cet auteur ne soit nullement favorable au matérialisme (18) ; quoique cette expérience, telle

Voyez l'*Histoire Naturelle des Insectes*, *de M. de Réaumur* ; *la Théologie des Insectes*, *de M. Lesser* ; *et la Contemplation de la Nature*, *de M. C. Bonnet.*

(18) Voici en effet ce qu'il dit dans sa Préface sur ses *Observations microscopiques*, page xvj ; et son témoignage honore trop la Religion révélée, pour n'être pas rapporté ici tout entier. » Depuis quelques années que je me suis amusé à ce genre d'étude, je n'ai jamais trouvé aucuns principes opposés à la religion, que ceux qui étoient faux en Philosophie : il est naturel de croire que j'ai la liberté

qu'il l'a rendue, ne prouve en aucune manière ce qu'on lui fait prouver; quoiqu'il n'admette pas même cette sorte de génération, considérée par les meilleurs observateurs, comme une des plus monstrueuses productions des siècles d'ignorance, ou une des reproductions les plus bizarres de la moderne philosophie (19).

Il importe peu que ces gens-là soient pour

de rendre ce témoignage, dans un siècle où tant de demi-Philosophes traitent avec si peu de ménagement une religion, dont ils paroissent encore moins instruits que de leur prétendue philosophie. J'ai de plus cité fort souvent les propres paroles de l'Écriture Sainte; et quelque extraordinaire que cela puisse paroitre dans un Philosophe moderne, je n'ai pas honte d'avouer que j'y trouve plus de sublimité que dans tous les Ouvrages des Philosophes, et que c'est à l'Écriture Sainte que je dois les plus hautes idées auxquelles j'aie jamais été capable de m'élever «. Voyez de plus une réclamation bien authentique, et une réponse directe contre l'auteur du *Système de la Nature*, dans une note ajoutée, par M. Needam lui-même, à l'excellent Livre qui a pour titre, *La vraie Philosophie*, qui se trouve chez *Valade*, Libraire, rue des Noyers, et dont il a été l'éditeur.

(19) Voyez, sur les générations équivoques, *la Contemplation de la Nature*, de M. Bonnet, tom. 1, septième partie, chap. 8 et suivans; les *Considérations sur les Corps organisés*, du même Auteur, tom. 1, chap. 7, 8, 11; le *Mémoire* de M. Haller, *sur la Formation du cœur dans le Poulet*; les *Lettres à un Américain*, Lettre onzième et suivantes; les *Mémoires* de M. de Réaumur.

» Pendant combien de siècles, dit un Savant mieux instruit et plus sage que l'auteur du *Système de la Nature*,

nous, pourvu que, sur notre parole, on parvienne à le croire. Et d'ailleurs, nous serons bien forts, quand nous aurons parlé de l'énergie de la nature, de son laboratoire secret, de ses filières, etc. etc.; quand, de la croyance générale, nous aurons appelé si hautement

n'a-t-on pas soutenu dans les Écoles, que la putréfaction donnoit naissance aux insectes et à plusieurs plantes qui paroissoient imparfaites ? Les expériences de *Rhédi* et de *Micheli*, firent en peu de tems ce que le raisonnement n'avoit pu opérer ; et celles de MM. de *Réaumur* et *Linné*, en nous faisant connoitre de plus en plus combien l'imagination avoit besoin d'être réglée par l'observation, ont fait rougir ceux qui avoient soutenu le systême sur la génération univoque et équivoque. Le hasard n'est plus qu'un vieux mot dépourvu de sens, incapable de produire aucun être organisé. La formation du plus petit des insectes, d'un moucheron si bien proportionné dans toutes ses parties, n'est pas plus le résultat d'un mouvement confus ou d'un arrangement fortuit, que celle d'un éléphant. La mousse, ainsi que le chêne, est l'enfant de la nature ; et la putréfaction n'est qu'un principe destructeur. Aujourd'hui le bled, l'orge, l'avoine, ne sont plus capables de produire de mauvaises herbes dans un champ. On n'en accuse que les graines superflues mêlées avec les semences ou transportées par les vents, et les terres surchargées de racines inutiles. Les insectes, ainsi que les plantes, deviennent le produit nécessaire d'autres végétaux ou animaux de même espèce. La nature, aussi avare dans la dépense, qu'elle est magnifique dans l'exécution, soumet à ses loix immuables jusqu'aux plus petites parties de la matière ; perpétue constamment les êtres par d'autres êtres semblables : et sa grandeur se reconnoît jusque dans les plus petits objets «. *M. Durande.*

à l'expérience *; que nous aurons tout ramené à la Physique, que si peu de gens savent assez pour relever nos méprises; que nous aurons placé quelques termes de Géométrie, quelques propositions que personne n'ignore, et que nous aurons appliquées bien ou mal; que nous aurons équivoqué sur les infiniment grands et les infiniment petits. Par-là du moins nous aurons fait un étalage d'érudition, qui impose presque toujours; et comme c'est la prévention qui décide, nous aurons tout fait quand nous aurons prévenu en notre faveur.

Septièmement, la connoissance la plus nécessaire à l'homme, ont très-bien dit les Sages de tous les tems, c'est celle de l'homme même; et c'est à nous encore qu'il étoit réservé de peindre l'homme tel qu'il est. Par-là nous lui ôtons les folles espérances qui le trompent sur l'avenir, et l'empêchent de jouir du présent; les craintes religieuses et les vaines terreurs, qui le rendent lâche et pusillanime; qui l'empêchent de se délivrer de la vie, lorsqu'il commence à s'ennuyer de vivre; qui, par l'idée d'un mal chimérique, le privent souvent d'un bien réel, qui circons-

* » Nous n'avons, dit l'auteur de l'*Interprétation de* » *la Nature*, qu'une expérience lente et une réflexion » bornée. Mais avec ces deux leviers, la Philosophie s'est » proposé de remuer le monde «.

crivent son être et l'usage de ses facultés, au lieu de les étendre, qui bornent ses jouissances et empoisonnent ses plaisirs.

L'homme est une machine, mieux organisée peut-être que celles qui l'environnent, mais toujours machine. » Il peut être com-
» paré * à une harpe sensible qui rend des
» sons d'elle-même, et qui se demande qui
» est-ce qui les lui fait rendre : elle ne voit
» pas qu'en sa qualité d'être sensible, elle se
» pince d'elle-même, et qu'elle est pincée et
» rendue sonore par tout ce qui la touche «.

» Et qu'on ne dise point ** que c'est dégra-
» der l'homme que de réduire ses fonctions à
» un pur mécanisme; que c'est honteuse-
» ment l'avilir que de le comparer à un ar-
» bre, à une végétation abjecte.... Le Phi-
» losophe exempt de préjugés n'entend point
» ce langage, inventé par l'ignorance de ce
» qui constitue la vraie dignité de l'homme.
» Un arbre est un objet qui, dans son espèce,
» joint l'utile à l'agréable; il mérite notre af-
» fection, quand il produit des fruits doux et
» une ombre agréable. Toute machine est
» précieuse dès qu'elle est vraiment utile et
» remplit fidèlement les fonctions auxquel-
» les on la destine «.

* *Système de la Nature*, première partie, chap. 7.

** *Ibid.* chap. 12.

O homme ! laisse donc ces vaines prérogatives dont te flattoit un stupide orgueil, et souffre que le Sage te ramène à ta véritable dignité !

L'homme tient son rang dans l'échelle des êtres; il est précisément dans le degré au dessus de l'Orang-Outang *; il a deux facultés **, » la sensibilité physique et la mémoire ; ces » deux facultés lui sont communes avec les » animaux. Il leur est supérieur seulement » par la différence d'organisation ; parce qu'il » a des mains, par exemple, et non des » pattes « ; ce qui, comme on le voit assez, ne l'empèche pas d'ètre lui-même un pur animal, un être purement physique. C'est ce que nous prouverons sans difficulté, en faisant dériver toutes ses facultés intellectuelles et morales, comme on les appelle, de la faculté de sentir et des opérations de la matière.

» Et d'abord vous trouverez *** que *sentir* » est cette façon particulière d'ètre remué, » propre à certains organes des corps ani» més, occasionnée par la présence d'un ob» jet matériel qui agit sur ces organes, dont » les mouvemens ou les ébranlemens se » transmettent au cerveau. Nous ne sentons

* Singes d'une très-grande espèce. Voyez Tom. I, les notes (1) (5), sur la Lettre XXIV.

** *De l'Esprit.* Discours I, chap. 1.

*** *Système de la Nature*, première partie, chap. 8,

» qu'à l'aide des nerfs répandus dans notre
» corps, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un
» grand nerf, qui ressemble à un grand ar-
» bre, dont les rameaux éprouvent l'action
» des racines communiquée par le tronc...
» Si on nous demande d'où vient à la ma-
» tière la *sensibilité;* nous dirons qu'elle est
» le résultat d'un arrangement, d'une com-
» binaison propre à l'animal (20), en sorte
» qu'une matière brute et insensible cesse
» d'être brute et insensible en *s'animalisant,*
» c'est-à-dire, en se combinant avec l'ani-
» mal. Toute *sensation* n'est qu'une secousse
» donnée à nos organes; toute *perception*
» est cette secousse propagée jusqu'au cer-
» veau; toute *idée* est l'image de l'objet à qui
» la sensation et la perception sont dues. La
» *réflexion* est l'exercice du pouvoir qu'à
» notre organe intérieur de se modifier lui-
» même, de se replier sur lui-même. Le *ju-*

(20) » L'animal, comme l'explique bien clairement le » savant auteur de l'*Interprétation de la Nature*, est un » système de molécules organiques, qui, par l'impulsion » d'une sensation semblable à un toucher obtus et sourd, » que celui qui a créé la matière leur a communiquée, se » sont combinées jusqu'à ce que chacune ait rencontré la » place la plus convenable à son repos «. *Obscurum per obscurius*, dit très-bien un auteur moderne : ou en d'autres termes, c'est ce que Boileau appeloit *du galimatias double.*

» *gement*

» *gement* est la faculté qu'a le cerveau de » comparer entre elles les modifications ou » les idées qu'il reçoit, ou qu'il a le pouvoir » de réveiller en lui-même, afin d'en décou- » vrir les rapports et les effets.

» Les molécules de la matière, qui pro- » duisent toutes les opérations de l'entende- » ment*, peuvent être comparées à des dés » pipés, c'est-à-dire, produisent toujours » certains effets déterminés : les molécules » étant essentiellement variées par elles- » mêmes et par leurs combinaisons, elles » sont pipées, pour ainsi dire, d'une infi- » nité de manières. La tête d'Homère ou la » tête de Virgile n'ont été que des assem- » blages de molécules, ou, si l'on veut, des » *dés pipés par la nature*, c'est-à-dire, » élaborés de manière à produire l'*Iliade* ou » l'*Énéide* «.

Toutes ces notions sur l'entendement humain sont claires, nettes, précises, et ne supposent évidemment que du mouvement et de la matière. » De même ce n'est qu'une » secousse distincte ou la modification mar- » quée qu'éprouve le cerveau, qui consti- » tue la *conscience*. On nomme *esprit*, *sa- » gesse*, *bonté*, *prudence*, *vertu*, des dispo-

* *Système de la Nature*, seconde partie, chap. 5.

» sitions ou des modifications constantes ou
» passagères de l'organe intérieur qui fait
» agir les êtres de l'espèce humaine. *L'a-*
» *mour de soi* n'est qu'une tendance ou di-
» rection, qu'une *gravitation sur soi*, qu'une
» *force d'inertie*; le *penchant* pour un objet
» quelconque, qu'une *attraction* telle qu'elle
» est répandue dans toute la nature; la *haine*,
» qu'une *répulsion* : car c'est ainsi que l'at-
» traction rapproche tous les êtres, lorsqu'ils
» sont dans la sphère de leur action réci-
» proque ; et la répulsion les sépare * «.

Ce système physique, si simple, si lumineux, si fécond, explique tout et répond à tout. C'est celui de la sympathie et de l'antipathie, ramené à des principes évidens; ce ne sont plus les qualités occultes de l'ancienne philosophie, ce sont les vraies propriétés de la matière (21).

* *Système de la Nature*, I. part. ch. 8.

(21) En effet, tout cela est on ne peut pas plus évident. Qu'y a-t-il, par exemple, qui explique mieux ce que nous appelons *sentir*, que cette façon particulière d'être remué, propre à certains organes des corps animés, et ce grand nerf, qui ressemble à un grand arbre, dont les rameaux éprouvent l'action des racines communiquée par le tronc ? Qu'y a-t-il qui se ressemble davantage que la *secousse* donnée à mes *organes* et la *sensation* qu'elle me fait éprouver ? que la *secousse* propagée jusqu'à mon *cerveau*, et la *perception* qu'elle occasionne, que le *repliement de l'organe intérieur sur lui-même* et ma *réflexion ?*

De là il résulte que tout est nécessaire dans l'homme comme dans le reste du monde physique; qu'en lui, il n'y a point de liberté; que tout y est sujet aux mêmes effets, aux mêmes loix, aux mêmes mouvemens que le reste de la nature : » avec cette différence » cependant * qu'il est mu par un organe in- » térieur, qui a ses loix propres, et qui est » déterminé nécessairement en conséquence » des idées, des perceptions, des sensations » qu'il reçoit des objets extérieurs..... Les » hommes deviennent bons ou méchans, » d'après la manière dont ils agissent les uns » sur les autres ** «. Tout ceci équivaut à une

Secousse, organe, cerveau, matière qui se modifie, qui se replie, et sensation, idée, perception, réflexion; c'est exactement la même chose. Une matière brute et insensible, qui, en s'animalisant, forme la sensibilité de l'animal; une harpe qui rend des sons d'elle-même, qui se pince elle-même et se demande qu'est-ce qui la rend sonore; une modification de l'organe intérieur, qui forme la prudence; une secousse qui se sent elle-même, qui réfléchit sur elle-même, et qui forme la conscience; quelles lumières et quelle philosophie! Des dés pipés, des molécules pipées pour former l'*Iliade*; une infinité de molécules qui se pipent les unes les autres par leurs combinaisons; toute une nature qui se pipe, qui est pipée par elle-même : Ah! s'est écrié un homme de bon sens, quelle piperie que tout cela!

* *Système de la Nature*, I. part. chap. 8.

** Oui; c'est-à-dire, en proportion de leur masse et de leur distance.

démonstration ; et rien sur-tout ne me paroît mieux imaginé que cette doctrine de l'*organe intérieur*. Elle porte avec elle, pour caractères essentiels, la clarté, la simplicité, et la précision.

Si l'homme n'est pas libre, il n'y a point pour lui de bien et de mal moral, point de vice ni de vertu : et dès-lors tous les fers sont rompus, toutes les entraves sont brisées; l'homme n'a plus qu'à suivre son penchant, qui d'ailleurs le détermine nécessairement. Aussi ne pouvons-nous trop élever les passions. Nous leur donnerons en toute rencontre l'avantage sur la froide et imbécile raison ; nous les présenterons comme le mobile des grandes actions et la source unique du vrai bonheur. » Ce sont les passions for-» tes qui font exécuter les actions coura-» geuses *, et concevoir ces idées, qui font » l'étonnement et l'admiration de tous les » siècles. J'entends par passion forte, une » passion dont l'objet soit si nécessaire à » notre bonheur, que la vie nous soit insup-» portable sans la possession de cet objet ** «.

* *De l'Esprit.*

** Il est vrai que la soif de l'or, l'ambition, le désir de la vengeance, l'amour de la volupté, toutes les passions, en un mot, portées à un certain excès, sont bien propres à faire produire de grandes et belles choses.

Et après tout, * » si nous examinons les » choses sans prévention, nous trouverons » que la plupart des préceptes que la Religion, ou que sa Morale fanatique et surnaturelle donne aux hommes, sont aussi ridicules qu'impossibles à pratiquer. Interdire les passions aux hommes, c'est leur » défendre d'être hommes; conseiller à une » personne d'une imagination emportée de » modérer ses désirs, c'est lui conseiller de » changer son organisation, c'est ordonner » à son sang de couler plus lentement; dire » à un homme de renoncer à ses habitudes, » c'est vouloir qu'un citoyen, accoutumé à » se vêtir consente à marcher tout nu (22) «.

Ici cependant, et lorsqu'il est question de vérités qui ont rapport aux mœurs, il pourroit suffire, dans de certains cas, de poser les principes sans en tirer les conséquences.

* *Système de la Nature*, première part. chap. 17.

(22) Il n'est personne qui, avec un peu de sens et de droiture, n'ait horreur d'un pareil langage et n'en reconnoisse l'absurdité. Hélas ! à quoi est-il bon, qu'à excuser tous les vices, à autoriser tous les crimes, et à étouffer sans retour le cri de la raison et de la conscience ? Opposons à de semblables maximes ce qu'a dit dans un endroit M. Rousseau : » Je me crois moins » coupable en me reprochant mes fautes, qu'en m'efforçant de les justifier; et je regarde comme le comble » du crime, de vouloir en ôter les remords «.

Que dis-je ? Il seroit peut-être encore nécessaire, pour adoucir aux yeux du vulgaire une doctrine si relevée et si contraire à ses préjugés, d'inviter fortement les hommes à la vertu ; de déclamer contre leurs vices ; de leur faire sentir combien ils se sont détournés des sentiers de la vérité et du bonheur ; de leur parler de l'honnêteté, de la bienfaisance, de l'empire des mœurs et de la sagesse.

Je ne vois en tout ceci qu'une difficulté ; c'est la contradiction qu'on pourroit trouver entre nos principes et nos raisonnemens. Si tout est nécessaire, nous dira-t-on, si l'homme est lui-même sous l'empire de la nécessité, pourquoi faire un livre pour l'éclairer ? Il est ce qu'il doit être ; des causes nécessaires ont amené son état actuel, et toujours pour le bien de la grande famille, pour le maintien du tout, auquel la nature, qui soumet toutes les forces, toutes les essences, tous les êtres, est essentiellement forcée de tendre ; il est comme tout le reste, dans l'ordre de la nature, où tous les êtres ne font que suivre les loix qui leur sont imposées. Ce sont les essences des choses * qui ont amené ses idées, ses vues, ses penchans, et jusqu'à sa religion que vous voulez détruire. La nature est-elle donc contraire à elle-même ? Prétendez-vous

* *Syst. de la Nat.* I. partie, chap. 12.

contrarier vous-même son ouvrage, sous prétexte de le rétablir? L'homme, qui n'a point de mouvemens spontanés, qui n'est point libre, peut-il se dépraver lui-même? La nature se déprave-t-elle? Empêcherez-vous d'ailleurs la pierre d'être pesante, le feu de brûler, l'homme d'être méchant, si par son tempérament et son organisation il est nécessité à l'être? » Il est dans l'ordre que le méchant » nuise, parce qu'il est de son essence de » nuire «. Pourquoi donc, et à quoi bon tant d'instructions, d'exhortations, d'éloquentes déclamations? Instruisez la pierre qui tombe, et invitez-la à suspendre sa chute; reprenez le feu qui brûle, et exhortez-le à réprimer son activité. Si l'homme est un être purement physique, quel plus grand pouvoir prétendez-vous sur lui?

A tout cela cependant il y a une réponse, et la voici. La même nécessité qui vous force à être bon ou méchant, me contraint à vous exhorter, à vous éclairer, à vous reprendre, à faire un bon ou un mauvais livre. Nous avons tous raison, puisque nous sommes tous sous le fatal empire de la nature et de la nécessité.

Au reste, il est aisé de sentir * » combien

* *Ibid.* IIe. part. chap. 9.

» nos principes sont les seuls qui puissent
» donner à la Morale une solidité inébran-
» lable... Il ne s'agit que de la fonder, ainsi
» que nos devoirs, sur la nature de l'homme,
» sur les rapports subsistans entre des êtres
» intelligens, qui, chacun de leur côté,
» sont amoureux de leur bonheur..... En
» un mot, il faut donner pour base à la Mo-
» rale la nécessité des choses «.

C'est ainsi que nous pourrons dire avec autorité et avec fruit : * » Sois bon, parce que la
» bonté enchaîne tous les cœurs.... Sois doux,
» parce que la douceur attire l'affection....
» Sois reconnoissant, parce que la recon-
» noissance alimente et nourrit la bonté. Sois
» modeste, parce que l'orgueil révolte des
» esprits épris d'eux-mêmes. Pardonne les
» injures, parce que la vengeance éternise
» les haines... Sois retenu, tempéré, chaste,
» parce que la volupté, l'intempérance, et
» les excès, détruiront ton être, et te ren-
» dront méprisable «.

Toute cette Morale, établie en dernier ressort sur notre propre interêt, porte, comme on le voit assez, sur le seul fondement raisonnable, le seul que rien ne puisse ébranler (23). On n'aura pas besoin de re-

* *Ibid.* chap. 14.

(23) Non, rien ne l'ébranlera, ce fondement, que

courir aux chimères théologiques, pour régler sa conduite dans ce monde visible. On sera en état de répondre à ceux qui préten-

le désir même du bonheur, par lequel on prétend nous *obliger*. Combien de circonstances où l'intérêt de la vie présente se trouve en opposition réelle, ou du moins très-apparente, avec nos devoirs! *Sois reconnoissant*, dites-vous, *parce que la reconnoissance alimente et nourrit la bonté.* Mais il y a telle occasion, où je gagnerois plus en un moment à être ingrat, qu'à prétendre me ménager pour la suite de nouveaux bienfaits par la reconnoissance. Mais encore, que devient ce fondement inébranlable de la Morale, si je suis » assez malheureusement né pour faire consister mon bonheur à faire le malheur de mes semblables «; si d'ailleurs j'adopte cette loi fondamentale d'un de nos Sages, » de faire mon propre bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible «! (*Discours sur l'Origine*, etc.) Mais enfin, quant à la règle de mes devoirs, prise de la nature de l'homme et des rapports subsistans entre des êtres intelligens, qu'est-ce qui déterminera d'une manière précise ces rapports: par exemple, les rapports de reconnoissance entre celui qui est obligé et celui qui oblige; sur-tout lorsque je lis dans certains écrits, que » l'histoire des bienfaiteurs ajouteroit un nouveau chapitre » à celle des tyrans * «: ou bien encore, les rapports

* M. de la Harpe, dans l'Éloge de Catinat, a mieux dit: Les belles ames trouvent la reconnoissance trop » douce pour permettre » qu'on les en dispense «. Et c'est cependant ce que font, d'une manière plus ou moins directe, la plupart de nos Sages: » Un » homme n'oblige, dit l'un d'entre eux, que parce qu'il sent du » plaisir à obliger. Quelle bizarrerie d'imaginer que l'on doit savoir » gré à un homme qui est fait et organisé pour être libéral! c'est, à » peu près, comme si je le remerciois quand il va au bal, parce » qu'il aime la danse: sa folie est de vouloir obliger, ou c'est la » volonté qui le fait agir «.

dent que sans un Dieu il ne peut y avoir de Morale (24). La nôtre, étant prise de la nécessité des choses, a encore un autre avantage; dans les maux de la vie, elle nous console efficacement. *Nous souffrons*, pouvons-

du fils à son père; lorsqu'après tout j'entends les Philosophes nous dire, que » l'âge qui amène la raison » met les enfans hors du pouvoir paternel, et les rend » maitres d'eux-mêmes; que l'obligation de leur être » soumis n'est que pour le tems où les enfans sont dans » un état d'ignorance et d'ivresse « * ?

Hélas! on prétend se passer de Dieu dans le moral comme dans le physique; et sans Dieu, sans la Religion, tout porte exactement sur rien. O que la philosophie qui pose Dieu pour principe, est une bien plus sage et plus douce philosophie!

(24) » Un incrédule, d'ailleurs heureusement né, dit M. Rousseau, se livre aux vertus qu'il aime; il fait le bien par goût et non par choix. Si tous ses désirs sont droits, il les suit sans contrainte: il les suivroit de même, s'ils ne l'étoient pas; car pourquoi se gêneroit-il? Mais celui qui reconnoît et sert le Père commun des hommes, se croit une plus haute destination; l'ardeur de la remplir anime son zèle; et; suivant une règle plus sûre que ses penchans, il sait faire le bien qui lui coûte, et sacrifier les désirs de son cœur à la loi du devoir «.

* » Quelle foiblesse, s'écrie un de ces Philosophes, de pleurer la » mort d'un père! Sa mort est comme celle de tout autre individu, » c'est une suite nécessaire de l'arrangement de l'univers. Un père, » en donnant la vie à son fils, n'a pensé qu'à lui-même et à ses plai- » sirs: lui tenir compte de ce prétendu bienfait, c'est le remercier » de ses soupers voluptueux et des liqueurs excellentes qu'il a bues «. Péres tendres! qui avez désiré si ardemment de revivre dans d'autres vous-mêmes, vous voilà bien payés des soucis, des alarmes, des travaux, et des veilles que vous ont coûtés vos enfans!

nous dire avec les plus doux sentimens de confiance et de résignation, *parce qu'il est de l'essence de quelques êtres de déranger l'économie de notre machine* *.

Huitièmement, enfin, pour la perfection du grand œuvre que nous entreprenons, il nous reste à ôter aux hommes le joug onéreux de la société civile, et sur-tout à les tirer du dur esclavage où les retiennent la puissance et la politique des Souverains.

A l'égard de la société **, » il est impossible » d'imaginer pourquoi, dans l'état primitif, » un homme auroit plutôt besoin d'un autre » homme, qu'un singe ou un loup de son sem» blable «. Il faut donc, s'il se peut, ramener tous les peuples à cet état où nos bons ayeux ne connoissoient ni les nœuds du mariage, ni les liens du sang. » Leurs unions se formoient » au hasard....., ils se quittoient avec la » même facilité. La mère allaitoit d'abord ses » enfans pour son propre besoin; puis l'habi» tude les lui ayant rendus plus chers, elle » les nourrissoit ensuite pour le leur : sitôt

* *Système de la Nature*, première partie, chap. 12.

** Voyez le *Discours sur l'Origine*, *etc.* Au reste, en citant ici ce *Discours*, on n'a pas prétendu en mettre l'auteur dans la même classe que l'auteur du *Système de la Nature*; il a trop bien prouvé, dans plusieurs endroits de ses écrits, qu'il croyoit au moins à Dieu et à la vertu.

» qu'ils avoient la force de chercher leur pâ-
» ture, ils ne tardoient pas de quitter la
» mère elle-même..., ils en étoient bientôt
» au point de ne pas même se reconnoître
» les uns les autres. Heureux état! Il semble
» que le genre humain étoit fait pour y res-
» ter toujours, et que cet état est la véri-
» table sagesse du monde... Le fer et le bled
» ont civilisé les hommes et perdu le genre
» humain «. Dans sa première origine, avec cette manière de vivre simple et solitaire, il n'avoit point à réfléchir, à raisonner; il n'étoit fait que pour sentir; et j'ose presque assurer » que l'état de réflexion est un état contre
» nature, et que l'homme qui médite est un
» animal dépravé (25) «.

(25) Ce n'est pas tout-à-fait dans les mêmes termes que s'en explique ailleurs M. Rousseau lui-même, lorsque dans un endroit du *Contrat Social*, il dit en contrariant un peu son *Système* : » Le passage de l'état de nature à l'état civil, produit dans l'homme un changement très-remarquable, en substituant la justice à l'instinct... Ses facultés s'exercent et se développent; ses idées s'étendent; ses sentimens s'ennoblissent; son ame s'élève à tel point, que, si les abus de cette condition nouvelle ne le dégradoient souvent au dessous de celle dont il est sorti, il devroit bénir sans cesse l'instant heureux qui l'en arracha pour toujours, et qui, d'un animal stupide et borné, fit un être intelligent et un homme «.

Il est triste que ce qu'on a cité plus haut soit sorti de la même plume, qui, sur d'autres objets nous a tracé de si

Mais enfin, si les liens de l'habitude sont trop forts, si le préjugé est trop enraciné, s'il ne nous est pas possible d'arracher les hom-

sages maximes : et qu'un homme qui a dit tant de choses bonnes et utiles, mieux que qui que ce soit n'eût pu les dire, ait donné prise sur lui par tant d'endroits.

C'est ainsi, au reste, que s'exprime à son sujet l'auteur d'une Lettre qu'on a insérée, si je ne me trompe, dans une édition de ses Œuvres. » M. Rousseau ne nous a pas appris à quoi peuvent servir ses systêmes, et quel a été son but en écrivant. J'ai écrit, dira-t-il, pour donner aux Génevois de fortes raisons d'aimer leur Gouvernement ; pour leur inspirer l'humanité, l'amour de la Patrie et de la liberté, et l'obéissance aux Loix.

» Je crois donc entendre M. Rousseau parlant ainsi à ses concitoyens : Aimez votre gouvernement, car l'homme auroit beaucoup mieux fait de n'en point établir. Aimez vos semblables ; car nous avons eu tort de sortir de cet état ancien où nous n'aimions que le repos, une femelle, et la nourriture. Aimez votre Patrie, puisqu'il est vrai que nous devrions n'en avoir jamais eu d'autre qu'une caverne ou le pied d'un arbre. Soyez libres, attendu que nous sommes à plaindre de n'être pas dépendans d'un lion ou d'un ours, qui nous auroit fait fuir devant lui. Enfin, obéissez aux Loix, puisque vous étiez faits pour n'obéir à aucune «. Si les hommes n'avoient pas de meilleures raisons pour être bons citoyens, qu'aurions-nous droit d'en attendre ?

Eh ! pourquoi faut-il que l'*égoïque* manie d'avoir son systême à part, ait enlevé à la vérité le mortel le plus propre à la peindre en traits de feu, et à la graver dans tous les cœurs ? Nous osions presque espérer qu'il y reviendroit un jour : il eût été sans doute une de ses plus belles conquêtes ; mais, à coup sûr, il eût reçu d'elle plus d'honneur encore qu'il n'eût pu lui en faire.

mes à cette dépravation, à cette contrainte, auxquelles les a réduits la société civile qui les a si fort rapprochés; il faut du moins tout oser et tout dire, pour rompre les fers honteux que forgent aux nations ceux qui les gouvernent. Et n'est-il pas bien étrange * » que l'homme se soit soumis sans réserve à » des hommes comme lui, que ses préjugés » lui firent reconnoître comme des êtres d'un » ordre supérieur, comme des dieux sur la » terre «...? C'est le triste effet de l'ignorance. » C'est faute de connoître sa propre » nature, sa propre tendance, ses besoins et » ses droits, que l'homme en société est tombé » de la liberté dans l'esclavage : il méconnut » ou se crut forcé d'étouffer les désirs de son » cœur, et de sacrifier son bien-être aux ca- » prices de ses chefs.... Ils profitèrent de » l'erreur de l'homme pour l'asservir, le cor- » rompre, le rendre vicieux et misérable «.

C'est donc contre eux qu'il faut déclamer avec une nouvelle force et un noble enthousiasme. Il faut souffler l'esprit républicain dans les monarchies : armer, par nos écrits et nos discours, les sujets contre leurs Princes; faire la guerre aux Rois de la terre comme aux dieux du Ciel : briser le sceptre dans

* *Système de la Nature*, première partie, chap. I.

leurs mains* : » rendre à la société le pouvoir » de révoquer celui qu'elle accorde à ses Souverains, à ses Législateurs, à ses Magis» trats, à ses Représentans, quand son inté» rêt l'exige ; de changer la forme de son gou» vernement (26) ; d'étendre ou de limiter » le pouvoir qu'elle confie à ses chefs, sur » lesquels elle conserve toujours une autorité » suprême, dont elle ne peut se dessai» sir (27) «.

* *Système de la Nature*, première partie, chap. 9.

(26) » Les Gouvernemens peuvent se dissoudre, est-il dit dans l'*Encyclopédie*, quand les Puissances législatives ou exécutrices agissent par la force, au delà de l'autorité qui leur a été commise «. Au mot *Gouvernement.*

Eh ! que nos Sages nous disent donc par quel mesure bien exacte on pourra fixer le point précis où ces Puissances auront passé leur autorité, de manière à mériter qu'on les en dépouille ; et qui est-ce qui aura droit de déterminer ce point critique, où tout Gouvernement peut se dissoudre ? Qui ne voit que de pareilles maximes assujettiroient bientôt tout État policé aux caprices d'une multitude effrénée, conduite par des chefs ambitieux, toujours prêts, comme les Tribuns de l'ancienne Rome, à crier contre l'abus de l'autorité et à couvrir leur intérêt personnel du fantôme apparent du bien commun ? Je passe sous silence bien d'autres maximes non moins pernicieuses, auxquelles on peut faire la même réponse, et qui se trouvent consignée dans cette foule d'écrits que l'esprit d'impiété et de révolte ne cesse de répandre parmi nous.

(27) Indépendamment de ce que nous enseigne la Religion révélée, que ces prétendus Sages ne reconnoissent

Pour y parvenir, ne craignons pas de dire des Souverains tout le mal que nous pourrons (28); de les calomnier, s'il le faut,

pas, et en supposant même qu'à la prendre dans son origine, toute autorité dans les chefs porte essentiellement sur le consentement et la volonté des membres, il faudroit prouver en effet, que la société, pour son propre intérêt et la plus grande assurance de sa tranquillité, n'a pu consentir, d'une manière expresse ou tacite, à s'interdire l'exercice du pouvoir suprême, dont l'usage entraineroit tant de maux, sous le prétexte toujours spécieux d'un plus grand bien; et à le déposer tout entier sous la garantie des loix, entre les mains du Souverain. *Voyez la lettre LIV, ci-desssus.*

Plus d'ailleurs on affirmeroit que les lumières naturelles n'ont pu suffire, pour produire ce consentement de la multitude à se dessaisir de la souveraine puissance, plus on devroit reconnoître la justesse de cette observation de M. Rousseau: » Les dissentions affreuses, les désordres infinis qu'entraîneroit nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre chose combien les Gouvernemens humains avoient besoin d'une base plus solide que la seule raison, et combien il étoit nécessaire au repos public que la volonté divine intervint, pour donner à l'autorité souveraine un caractère sacré et inviolable, qui ôtat aux sujets le funeste droit d'en disposer. Quand la religion n'auroit fait que ce bien aux hommes, c'en seroit assez pour qu'ils dussent tous la chérir et l'adopter, même avec ses abus, (*et il faut se souvenir qu'on abuse de tout*), puisqu'elle épargne encore plus de sang que le fanatisme n'en fait couler «. *Discours sur l'origine, etc.*

(28) » Supposons, dans une Chaire de Paris, un orateur élevé à l'école du Patriarche des Impies du tems, qui débite devant un peuple nombreux cette singulière doctrine: » Écoutez et soyez attentifs: Les Souverains

dans nos histoires et aux yeux de l'univers ; de leur parler à eux-mèmes en instituteurs et en maîtres ; de leur dire à tout propos les injures les plus outrageantes ; de les appeler le vulgaire, la populace des Rois ; de dégrader

sont incapables d'aimer, de connoître, et de récompenser la vertu. Leur science est d'être injustes à la faveur des loix ; leur art consiste à opprimer la terre ; ce sont des Barbares sédentaires, des animaux féroces, pour lesquels ceux qui défendent la Patrie ont la folie de se faire égorger ; c'est eux qu'il faut punir personnellement, et non pas les troupes qui dévastent les campagnes ; enfin tel homme qu'il plaira au peuple de mettre sur le trône, en jouira à plus juste titre que celui qui l'occupoit par le droit de sa naissance * «. Si cet orateur trouvoit des auditeurs dociles, je dirois à votre Majesté : O grand Roi ! tremblez pour votre trône, craignez qu'une main téméraire, enhardie par ces discours séditieux, ne vous enlève la couronne de dessus la tête ; craignez encore . . . . Mais que dis-je ? Rassurez-vous : la religion que vous protégez tient un autre langage à vos sujets. *Mes enfans*, leur dit-elle, *la puissance de votre Prince vient de Dieu, de qui émane tout pouvoir. Qui résiste aux Puissances, résiste à l'ordre de Dieu même. Vous devez leur obéir, non seulement par crainte, mais encore par devoir* (Rom. c. 13, v. 1, 2, 5.). *Rendez à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu* (Marc. 22. 12). *Soyez donc soumis au Roi, comme dominant sur tout ; et à ses Ministres, comme étant envoyés par lui pour protéger le bien et punir le mal : parce que tel est l'ordre de la Providence.* C'est par de telles leçons, ô Roi, que la religion établit votre trône dans la conscience même de vos sujets «. *Dom Jamin.*

* Toutes ces horreurs sont répandues dans les Ouvrages de plusieurs de nos Sages, dont les textes ne sont que trop aisés à vérifier.

leur majesté; de peindre, d'exagérer partout les abus du pouvoir, sans en reconnoître, avec les vils politiques et les froids moralistes, la prétendue nécessité et les avantages; de saper le trône, et de renverser du même coup l'autel sur lequel il s'appuie.

L'autorité des Rois et celle des Pontifes se soutiennent réciproquement; il faut donc frapper en même tems sur l'une et sur l'autre (29). » Les ministres du Très-Haut*, » toujours tyrans eux-mêmes ou fauteurs » des tyrans, ne crient-ils pas sans cesse aux » Monarques qu'ils sont les images du Très-» Haut....? Les tyrans et les prêtres n'ont-» ils pas combiné avec succès leurs efforts, » pour empêcher les nations de s'éclaircir; » de chercher la vérité, de rendre leur sort

(29) J'avoue que ceci, par exemple, me paroît maladroit. Nos philosophes se sont trop pressés de confondre les intérêts des deux Puissances. C'étoit trop d'en vouloir à la fois à Dieu et au Monarque, aux ministres de la religion et au ministère public : par-là ils les réunissent plus fortement encore, au lieu de les séparer et de les diviser; ils leur apprennent à connoitre et à craindre leurs plus dangereux ennemis. Il falloit s'attacher uniquement à déraciner toute idée de religion dans l'esprit des peuples, et bientôt après les peuples se soulevant contre l'autorité, l'anarchie seroit venue toute seule. O Philosophie! quelle révolution tu nous préparois, si tu n'eusses pas laissé tomber le masque si promptement!

* *Système de la Nature*, II. partie, chap. 9.

» plus doux et leurs mœurs plus honnêtes « ? Décrions donc à la fois et les Rois, et les Prêtres, et les Magistrats : appelons-les des oppresseurs, des brigands, des insensés, des fourbes, des méchans (30) ; et nous au contraire, nous prouverons que l'esprit philosophique est le grand pacificateur des États, et que nous sommes les Sages par excellence, et les amis de la vérité.

Au bas du Projet, le Comte reprend et continue ainsi :

O mon père! quelle sagesse que la leur, ou plutôt, quels monstrueux excès! et quelle frénésie ! il n'y a donc plus rien de sacré

(30) C'est ainsi que dans une Brochure très-philosophique, en même tems qu'on sonnoit le tocsin contre les ministres de la religion, on appeloit les magistrats, avant leur rétablissement, des *assassins*, justement punis de s'être montrés les ennemis des Philosophes, et d'avoir *rendu* aux prêtres *le sang de l'innocent*, en sévissant contre le Gentilhomme d'Abbeville, dont tout le crime, il est vrai, étoit d'avoir si publiquement et si indignement outragé la religion. Je ne citerai pas le libelle qui renferme ces invectives, par égard pour le nom respectable sous lequel ses partisans ont osé le répandre. Tout ce que je peux dire de cet écrit, c'est qu'en déclamant contre le fanatisme, il est lui-même un modèle de prévention, de fanatisme, et de fureur. L'auteur, comme on l'a très-bien observé, y attribue par-tout à la religion, ce qui est l'ouvrage des passions que la religion condamne.

pour la nouvelle Philosophie ! Voilà donc réunis sous un même point de vue, les systèmes que j'adoptois, et les moyens dont ces amis de la vérité se servent pour les répandre ! Voilà tous les délires que leurs passions enfantent, et qu'ils mettent à la place des clartés vives et pures que la Religion nous présente ! L'exposition même qu'ils nous font de dogmes insensés et pervers, dégagée de toutes les précautions dont ils usent pour les adoucir, de tout l'étalage qu'ils emploient pour les faire valoir, ne suffiroit-elle pas pour les réfuter ? Le Christianisme a ses preuves, en même tems qu'il a ses mystères; mais eux, que nous offrent-ils? des mystères sans preuves, accompagnés de plus grandes absurdités. La matière et le mouvement formant de toute part des chef-d'œuvres par des combinaisons que rien ne produit, que rien ne combine, si ce n'est une aveugle et fatale nécessité; des effets sans cause proprement dite; une nature partout en contradiction avec elle-même : des suppositions toutes gratuites; des définitions arbitraires posées en principes; des organes de nos sensations, de nos perceptions, confondus avec la sensation et la perception qu'ils occasionnent; toute vérité morale anéantie; toutes les passions mises en liberté; l'homme réduit à vivre

dans les forêts, comme les animaux dont il fait seulement la plus noble partie, ou, selon quelques-uns, la partie la plus dépravée : la confusion à la place de l'ordre, et l'anarchie substituée à l'autorité civile et à la sagesse du Gouvernement : c'est donc là à quoi se réduit toute leur doctrine ! la fausseté dans le caractère et les démarches ; la hauteur dans les enseignemens et les procédés ; l'ironie, l'invective ou la séduction dans le langage ; la bizarrerie, l'affectation dans les mots ; l'entortillement et l'enflure dans les pensées ; l'enthousiasme et le délire dans l'imagination ; la hardiesse et l'inconséquence dans les raisonnemens ; la tyrannie dans les opinions, tout en prêchant le tolérantisme ; partout les cabales, le manège et l'intrigue, l'audace ou la singularité, une charlatanerie perpétuelle ; voilà sur quoi se fondent leurs succès : et ils ont pu faire des dupes ! et ils ont pu trouver de la considération et du crédit ! et ils n'ont pas encore révolté contre eux le genre humain ! Ah ! en effet, le genre humain est donc bien stupide et bien dépravé ! Mais que dis-je ? leur secte est si peu nombreuse, malgré leur prétendu triomphe et leurs clameurs ! elle se décrédite si heureusement de jour en jour * ! Encore quelques ouvrages

* Il n'est pas étonnant que, dans l'esprit des gens

dans le goût de celui qu'ils proposent, dans le genre qu'ils ont essayé avec tant de témé-

sensés et raisonnables, les Philosophes soient tombés dans un si grand discrédit et une sorte de mépris. A quoi s'est terminée en dernier ressort leur Philosophie? On ne sauroit trop le redire : après de grandes promesses, ils n'ont offert que des paradoxes ; ils ont tout réduit en problême ; ils se sont élevés contre toute autorité ; ils ont détruit tous principes, et étouffé dans les cœurs tout germe de sagesse et de vertu ; ils ont flétri tout mérite ; ils ont répandu le fiel et les injures ; ils ont employé l'intrigue et la cabale, la satire et la calomnie ; ils se sont mordus et déchirés les uns les autres ; ils ont multiplié, dans leurs ouvrages comme dans leurs entretiens, les images licencieuses et les propos indécens ; ils ont dégradé les talens, ruiné le goût, corrompu les mœurs ; ils ont flatté bassement les protecteurs, et déclamé contre les protégés, lorsqu'eux-mêmes ne l'étoient pas : ils ont écrit pour la liberté de la Presse, lorsqu'il étoit question de répandre librement leurs opinions, de détruire la religion et le Gouvernement ; et ils ont crié contre elle, lorsqu'on a entrepris de leur répondre et de les démasquer : ils ont publié sur les toits leurs erreurs, dès qu'ils se sont sentis soutenus et encouragés ; et ils se sont honteusement rétractés, quand ils ont eu peur : ils en ont imposé aux simples par le ton équivoque qui régnoit dans leurs écrits ; tandis qu'ils imbiboient, du venin de la séduction et de l'erreur, ceux qui, plus au fait de leur langage, avoient le don de les entendre : ils ont eu l'imagination vive, ardente, la tête chaude, et le cœur froid, inaccessible à la compassion, à l'amitié pure, à l'amour de l'ordre et de la vertu, à un tendre intérêt pour le bonheur des autres hommes : la sensibilité de l'égoïsme a fait mourir en eux le sentiment. Ils ont affecté quelquefois, il est vrai, les grands mots d'honnêteté, de mœurs, de bienséance ; ils

rité ; et l'illusion se dissipera entièrement : avec un peu de droiture et de principes dans

ont parlé le langage hypocrite du zèle, de l'humanité, de la bienfaisance ; ils en ont fait sonner bien haut quelques œuvres apparentes : et ceux qui ont vécu dans leur intimité, qui ont entendu entre eux leurs discours, qui ont suivi de l'œil leurs démarches, que des circonstances particulières ont associés pour un tems à leurs travaux, à leur conduite, à leurs erreurs, n'ont apperçu en eux que déraison, que désordre, qu'emportement, qu'indifférence pour leurs semblables, et qu'un amour exclusif de leurs folles inventions, de leur gloire, de leur intérêt et de leurs plaisirs. Le Public lui-même s'est désabusé sur leur compte ; et comme l'a si bien dit un de leurs plus célèbres antagonistes, » on a compris enfin que ces sirènes perfides ne cherchoient à flatter les hommes par leurs chants, que pour les conduire à des écueils et se repaître du spectacle de leurs naufrages. Les breuvages qu'ils présentoient n'ont paru propres, comme ceux de Circé, qu'à changer en brutes ceux qui seroient assez imprudens pour en approcher les lèvres «.

C'est ainsi qu'un Auteur, également célèbre par les coups qu'il leur a portés, a peint la fausse Philosophie de nos jours :

» C'est une Philosophie à qui rien n'est sacré, et qui ne cesse de signaler son fanatisme par de nouveaux excès ; une Philosophie contre laquelle, dans tous les États de l'Europe, les Ministres des Loix sont forcés de s'élever ; enfin une Philosophie séditieuse et meurtrière, qui sape à la fois les fondemens de tous les autels, de tous les trônes, et dont les maximes pernicieuses, si par malheur elles étoient généralement répandues, feroient de la société un repaire de brigands et de crimes «. *M. Palissot, tome* 6, *page* 412 *de ses Œuvres.*

ceux qui les lisent, non, je ne voudrois que leurs livres pour achever de les décrier.

Mais les principes sont si rares, on se laisse si aisément séduire ! Aussi, mon père, je viens de donner ma clef à Veymur, pour qu'il brûle sans pitié tous les ouvrages de cette nature, que j'avois pris soin de recueillir. Eh ! de quel malheur ne serois-je pas la cause, si, pendant ma vie ou après ma mort, quelques-uns de ces livres tomboient par ma faute entre les mains d'un infortuné (1) ! un accès de fureur, une mort violente seroit le triste fruit qu'il retireroit de cette lecture; et en les brûlant, je la lui aurois épargnée. Ah ! quel fléau pour l'humanité, que nos Sages, si, selon la réflexion que vous en avez faite, la nature n'avoit mis dans le cœur des hommes, cet instinct moral qui combat avec force leurs dogmes impies ; et si d'ailleurs ils ne finissoient par se combattre et se détruire eux-mêmes ! Quelle perte pour nous que celle de la Religion, s'ils avoient pu réussir à nous la ravir pour toujours * ! Hélas ! sans

* » Cette Religion auguste, qui présente à nos esprits des vérités éternelles et des intérêts si grands, gémissante aujourd'hui et presque foulée aux pieds, trouve par-tout les talens et les Lettres armés contre elle. L'humanité, qui n'est grande que par la Religion, réunit tous ses efforts pour briser elle-même le seul appui qui la soutienne. Quel est donc l'espoir frivole de tous ces

elle,

elle, nulle croyance à laquelle on puisse se fixer ; nulle félicité à laquelle on puisse s'attendre, et encore moins à laquelle on puisse s'arrêter : on est entraîné par une pente rapide ; on va, de désirs en désirs, de jouissance en jouissance, se perdre dans tous les excès, et s'abîmer le plus souvent dans toutes les horreurs de l'infortune et du désespoir. On perd de vue tout ce qu'il y a de plus consolant, pour ne se réserver d'autre espoir que le néant, et d'autres motifs de résignation que la dure loi de la nécessité : tandis que, dans la Religion, tout porte à la modération, à la tempérance, à la sagesse ; tout concourt à entretenir l'égalité d'ame, le contentement et la paix au sein même des souffrances : tout nous soutient, nous anime, nous console, et nous conduit au bonheur.

Vous croiriez, me disiez-vous, mon père, à la Religion chrétienne, à ne l'envisager que par son rapport à la vertu ; et moi, j'y

hommes audacieux ? Leurs efforts sont impuissans : ce tronc sacré peut être courbé par l'orage ; mais appuyé sur des racines inébranlables, il ne peut jamais être renversé. De nouvelles attaques ne font qu'annoncer de nouvelles victoires ». Ainsi a parlé M. Thomas dans ses *Réflexions Philosophiques et Littéraires sur le Poëme de la Religion naturelle*. Voyez ci-dessus la fin de la note (+) sur la Lettre LVIe.

croirois aujourd'hui, à ne l'envisager que par son rapport avec la véritable félicité.

Nos philosophes, pour mieux jouir, s'ôtent les plus sûrs moyens d'être heureux. Ils s'ouvrent une source intarissable de chagrins et de peines; et l'unique remède qu'ils préparent à leurs maux, est de se délivrer de la vie. Mais dans leurs principes mêmes, sont-ils donc bien certains qu'il n'y ait rien au-delà ? Eh quoi ! la nature, si prévoyante en apparence et si sage dans sa marche, tout aveugle qu'on la suppose dans le principe de ses opérations; cette nature, qui a réuni tous les hommes dans le penchant uniforme à admettre de certains principes, comme nécessaires au maintien de l'ordre et de la société; qui leur a donné universellement les notions du bien et du mal moral; qui leur a imprimé l'idée, le sentiment de l'immortalité; qui déjà même a uni si heureusement ici-bas le trouble et les remords au vice, la paix et le contentement à la vertu; ne pourroit-elle pas aussi, par ses combinaisons diverses, avoir fait un paradis pour les bons, et un enfer pour le Matérialiste, pensant comme il pense, agissant comme il agit? Et n'y auroit-il pas en effet moins de difficulté à le présumer, qu'il n'y en a à croire, avec ces faux Sages, que tout ce que je vois

de si bien enchaîné, de si bien ordonné dans l'univers, a été produit seulement par une fatale nécessité ?

NOTE.

PAGE 408.

(1) *Eh, de quel malheur ne serois-je pas la cause, si, pendant ma vie ou après ma mort, quelques-uns de ces livres tomboient entre les mains d'un infortuné ! etc.* Rien ne prouve mieux les funestes suites que peut entrainer la lecture de tous ces livres impies, de tous ces ouvrages faussement philosophiques de nos jours, qu'une anecdote tirée des Papiers Anglois-Américains.

» Le 11 Décembre, au soleil levant, il s'est passé à Wetherfield un évènement de l'espèce la plus étrange et la plus étonnante ; William Béadle, né au midi de l'Angleterre, et qui a résidé vingt ans en Amérique, et près de dix à Wetherfield, avoit épousé à Ferfield une femme aimable et d'une bonne famille ; il en avoit eu quatre enfans dont il dirigeoit lui-même l'éducation avec un soin extrême, et il paroissoit être tout à la fois un excellent père et un bon mari : les affaires de commerce déclinant depuis quelques années, il se livra à la lecture, et malheureusement il goûta de préférence les livres qui ont été faits contre la Religion ; il en adopta tous les principes, écarta toute idée du bien et du mal moral, et regarda les hommes comme de simples machines ; il se crut en droit de disposer de sa vie et de celle de sa famille : on a trouvé dans ses papiers, et dans plusieurs lettres écrites à des personnes de sa connoissance, peu de jours avant sa mort, qu'il y avoit trois ans qu'il s'occupoit de la funeste catastrophe, à laquelle il a procédé avec la plus grande réflexion. Au lever du soleil, il envoya sa domestique, la seule personne de sa maison qui ait survécu, porter

une lettre dans le voisinage, à un ami auquel il annonçoit son horrible résolution, en lui déclarant qu'avant qu'il en eût achevé la lecture, il seroit avec sa femme et ses enfans dans un état plus heureux : il le prioit de prendre avec lui deux personnes, de venir à sa maison sans alarmer ses voisins, et d'apporter autant de tranquillité d'esprit qu'il en avoit lui-même. A la réception de cette lettre, l'ami vola ; mais il étoit trop tard ; le malheureux avoit employé le poignard, la hache et le pistolet ; il s'étoit servi des premières armes pour détruire sa famille, et il avoit tourné la dernière contre lui. Il y avoit quelques semaines qu'il gardoit ces instrumens meurtriers dans sa chambre, sous prétexte qu'il en avoit besoin pour se défendre des voleurs. C'est avec le plus grand secret, et sans avoir été pénétré par qui que ce fût, qu'il a mis fin à la vie d'une femme aimable au milieu de sa carrière, et à celle de quatre enfans commençant la leur, dont l'aîné avoit douze ans, et dans le tems qu'ils dormoient paisiblement. Il paroît, par plusieurs circonstances, qu'avant qu'ils allassent au lit, il leur avoit donné de l'opium ; il a terminé cette sanglante tragédie en se tuant lui-même. On lisoit dans une de ses lettres qu'il avoit écrite auparavant : *C'est par humanité, c'est par tendresse, car aucun père ne fut aussi sensible que moi, que je prépare la mort de six personnes.* Le Juré, après une enquête, a condamné sa mémoire ; son corps a été exposé à l'opprobre public, et jeté à la voirie ; on a enterré sa femme et ses enfans avec décence : les cœurs humains et sensibles ont versé des larmes sur le sort de cette famille, et déploré les funestes principes qui ont fait un barbare d'un homme, qui, avant son égarement, avoit mérité l'estime de ses concitoyens «.

FIN DU TROISIÈME VOLUME
et de la première partie.

TABLE

TABLE DES LETTRES

Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table des Lettres du troisième Volume.

